

UNIVERSITY OF ARIZONA

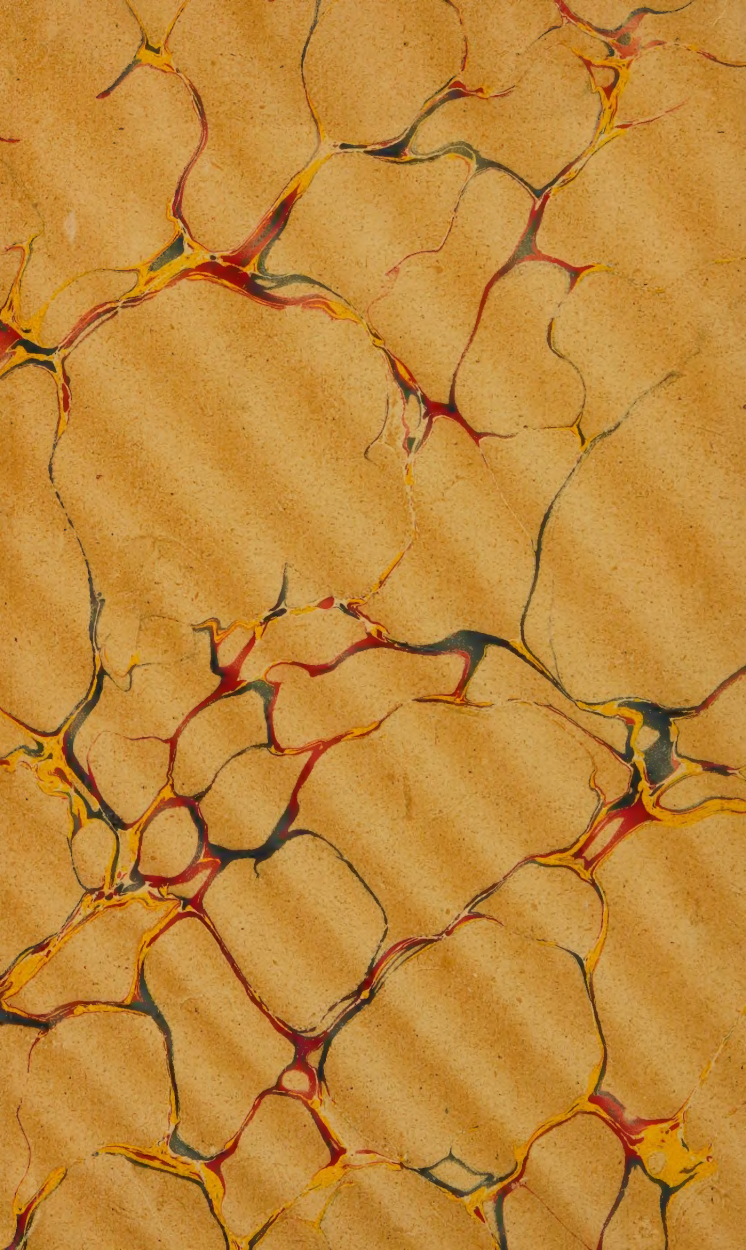
UNIV. OF ARIZONA

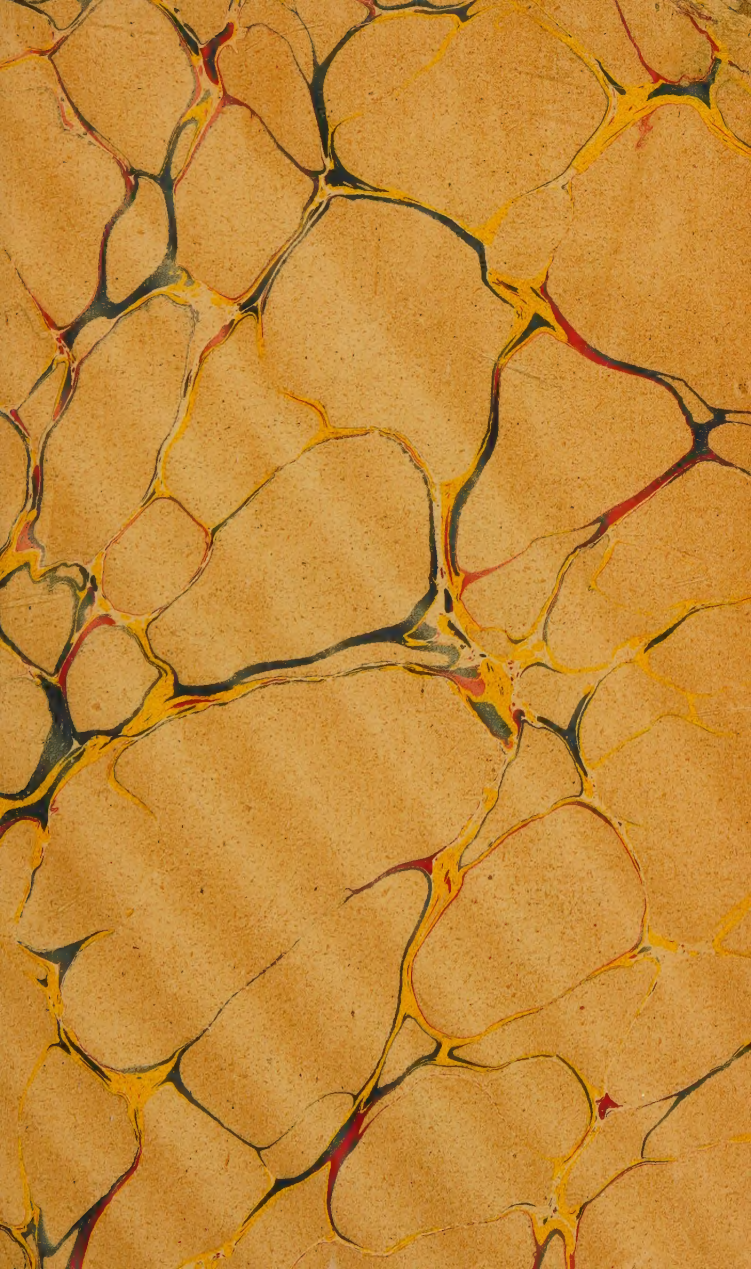
PQ1935.V6 M3

Magne, Emile/Voiture et les annees de gi mn



3 9001 03811 7787





4.
W. S. Barney.

VOITURE

ET

LES ANNÉES DE GLOIRE

DE

L'HÔTEL DE RAMBOUILLET

DU MÊME AUTEUR

Histoire

LE CYRANO DE L'HISTOIRE (Dujarric)	<i>épuisé</i>
BERTRAN DE BORN (Lechevallier)	1 vol.
SCARRON ET SON MILIEU (Mercure de France) . . .	1 vol.
MADAME DE VILLEDIEU (Mercure de France) . . .	1 vol.
MADAME DE LA SUZE ET LA SOCIÉTÉ PRÉCIEUSE (Mercure de France).	1 vol.
LE PLAISANT ABBÉ DE BOISROBERT (Mercure de France)	1 vol.
MADAME DE CHATILLON (Mercure de France) . . .	1 vol.
GAULTIER-GARGUILLE, COMÉDIEN DE L'HÔTEL DE BOUR- GOGNE (Michaud)	1 vol.
VOITURE ET LES ORIGINES DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET (Mercure de France).	1 vol.

Art Social

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES (Mercure de France) . .	1 vol.
---	--------

CHARLES D'ANGENNES Marquis de Rambouillet
et Vidame du Mans, Sgr d'Arquenay, M.^e de la Garderobe du
Roy, Capitaine des 100. Gentilshommes de la Maison de S.^m Ambassa-
deur extraord.^r en Espagne, mort à Paris le 26. Fèv.^r 1632. age de 75. ans.



PQ
1935
V6
M3

ÉMILE MAGNE

Voiture

ET

LES ANNÉES DE GLOIRE

DE

l'Hôtel de Rambouillet

1635-1648

PORTRAITS ET DOCUMENTS INÉDITS



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

559



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

~~847.47~~
~~1892~~
~~M~~

TABLE DES ABRÉVIATIONS

- A. N. Archives nationales.
A. C. Archives du Musée Condé, à Chantilly.
A. E. Archives du Ministère des Affaires étrangères.
A. G. Archives historiques du Ministère de la Guerre.
B. N. *ms.* Bibliothèque nationale. Département des Manuscrits.
Fonds français.
B. A. Bibliothèque de l'Arsenal.
B. M. Bibliothèque Mazarine.
B. I. Bibliothèque de l'Institut de France.
U. Voiture : Œuvres, édit. Ubicini, Paris, Charpentier,
1855, 2 volumes in-18.

CHAPITRE PREMIER

1635-1637

Assis en un large fauteuil, revêtu d'une robe de chambre en gros de Naples à fleurs, ornée de passements et de boutons d'argent, les pieds chaussés de mules rouges, Voiture préside à l'emballage de sa garde-robe. Son visage rayonnant accuse avec quelle allégresse il se dispose à quitter le château de Blois où il végète, depuis de longs mois, partageant l'infortune de son maître Gaston d'Orléans. Car, fatiguée par maintes débauches, obsédée d'espions, dégoûtée de ses promenades en galiote sur la Loire, S. A. R. vient de partir pour Loudun d'où elle se dirigera vers Richelieu et Paris. Elle amène avec elle ses conseillers ordinaires, laissant à ses officiers le soin de la rejoindre (1).

Environné de coffres béants, Voiture indique à

(1) Sur les actes de Gaston d'Orléans, V. A. E. *France*, 813 ff 30; 814, *passim*; Goulas : *Mémoires*, édit. Constant, 1879. I. *passim*. Pour l'intelligence des faits que nous allons raconter, V. notre ouvrage : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, Paris, Mercure de France, 1911

Barrois, son valet de chambre, de quelle manière, pour ne se friper point, doivent être placés ses vêtements. L'autre, soigneusement, les plie. Il sait que le poète souffrirait d'endosser une étoffe chiffonnée et que des colères furieuses paieraient sa maladresse. Obéissant ponctuellement aux ordres qu'il reçoit, il situe, au fond des malles, les moelleuses robes de chambre aux nuances émeraudes. Puis, superposant camelots d'Angleterre, draps de Hollande, serges de Rome, velours ramagés des Flandres, montcayars, il range, gris ou noirs, égayés par les vives colorations de leurs passements, de leurs taillades, de leurs doublures de panne, de tabis ou de taffetas, habits et manteaux.

Pour le trouver en bon état, dès l'arrivée à Paris, Voiture agence lui-même, au haut d'un coffre, un pourpoint et un haut de chausses en velours gaufré et moucheté qu'accompagnent des bas de soie feuille morte. Il ne reste plus à enfermer que les lingerie fines de Hollande, camisoles, peignoirs, mouchoirs, caleçons, chemises, collets, les gants et les bas innombrables. Barrois, à l'aide de ces menus objets, comble les espaces vides.

Il procède ensuite à la toilette de voyage de son maître. Bientôt, habillé d'un pourpoint et d'un haut de chausses sombres aux crevés de satin, le col cravaté d'une dentelle de Raguze, la jambe tendue dans le bas de soie isabelle, Voiture accroche

au baudrier sa petite épée à poignet d'argent (1). Des valets chargent ses coffres sur le carrosse qui le va transporter à travers les campagnes estivales. Sur les coussins du véhicule, il dépose le nouveau roman de Gerzan : *Histoire asiatique de Cerinthe, de Calianthe et d'Artenice, avec un traité du trésor de la vie humaine et la philosophie des Dames* (2). Puis il donne le signal du départ.

Or le roman de Gerzan, que lui envoyèrent ses correspondants parisiens, ne divertira pas son oisiveté. A lire, Voiture préfère songer. Tandis que son carrosse cahote au long des chemins pierreux, il repasse son existence depuis le moment où il revint des Flandres. Et il constate qu'en ce monde l'adresse sert davantage que le mérite.

Pour avoir, en effet, au temps de son voyage en Espagne, blâmé les projets de Gaston d'Orléans, qui tenta d'enlever et d'emprisonner M^{me} de Combalet, nièce du cardinal de Richelieu et, dit-on, sa maîtresse, il a gagné la protection de la dame et la faveur secrète de l'Éminentissime. A son grand étonnement, lors de son rapide passage à Paris, on l'a agrégé à cette assemblée de beaux esprits que l'on nomme l'Académie et qui a pour mission de

(1) *Inventaire après décès de la succession de Voiture, du 8 juin 1648, communiqué par M. Charles Samaran.*

(2) Paris, Lamy, 1635, in-8°.

régenter la langue (1). Cela implique que, croyant à sa contrition, on veut oublier son rôle de résident à Madrid. Car le cardinal n'admet guère, en cet aréopage savant, que des personnages dévoués à sa politique.

D'ailleurs M^{me} de Combalet lui a donné l'assurance du pardon. Il l'a revue parmi les réjouissances dont l'Hôtel de Rambouillet salua son retour. Il n'aurait peut-être accordé qu'une maigre créance à sa parole si ses yeux immenses, son nez fin, sa bouche agréablement sinueuse, sa démarche souple, ses formes grasses et heureuses ne l'avaient incliné à la confiance. Car M^{me} de Combalet, plus tard duchesse d'Aiguillon et pairresse de France, c'est Tartufe femelle. Voiture ne s'illusionne pas sur son caractère. Il sait que ses œuvres charitables rachètent avec peine son œuvre de concupiscence et qu'elle est intéressée, vindicative, têtue, habile en affaires, spéculatrice éhontée. Il sait qu'au sortir des Carmélites qu'elle patronne ostensiblement, elle rénove, chez M^{me} du Vigean, les rites de Lesbos (2).

Cela ne le choque point. Il n'a pas à s'en préoccu-

(1) Il fut nommé académicien en novembre ou décembre 1634. D'après les *Cinq cents Colbert*, t. IV, p. 346 (B. N.), il fut désigné pour prononcer un discours, à la date du 13 août 1635, mais il ne paraît pas l'avoir prononcé. Probablement, à cette date, était-il encore en province.

(2) Nous avons donné dans notre livre: *Le plaisant Abbé de Boissier*, 1909, *passim*, une bibliographie sur cette dame. Les haines

per. De même, constate-t-il, qu'elle exècre âprement ceux qui l'offensèrent ou lui déplurent, de même elle aime jusqu'à l'idolâtrie ceux qui la caressent de louanges. Elle s'est ainsi attachée à Julie d'Angennes qui manie expertement le dithyrambe et, par suite, aux hôtes de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Le marquis et la marquise de Rambouillet, par son entremise, obtiennent tout ce qu'ils demandent du cardinal-ministre (1).

C'est pourquoi Voiture, pour gagner définitivement sa sollicitude, a utilisé toutes les ressources de la flatterie. Devant cette femme à moitié déguisée en veuve, avec le bonnet, à moitié travestie en coquette, avec le fard et la minauderie, il a feint de ne discerner que la coquette. Il a vanté sa « bouche d'œillet », ses yeux de « vive flamme », son courage, son esprit. Il l'a accusée d'avoir dérobé à l'Amour l'attirail mythologique par quoi il blesse les cœurs où il veut insinuer la passion. Dans son zèle à la louer, il a même commis quelques maladresses. Sa

qui l'enveloppent sont fécondes en couplets satiriques. On pourrait citer ceux-ci par centaines. Tallemant, toujours véridique, ne s'illusionne guère sur ses mœurs. Le *ms*, n° 20632, f° 168, V° (B. N. *Lettres de Henry Arnauld*), nous apprend qu'elle logea longtemps chez M^{me} du Vigean. V. aussi, M^{lle} de Montpensier : *Mémoires*, édit. Cheruel, 1902, I, 26, qui montre sous leur véritable aspect M^{me} de Combalet et du Vigean, gourgandines aux gestes pieux.

(1) Tallemant : *Historiettes*, 1854, II, 169, dit : « M^{lle} de Rambouillet estoit admirablement bien avec elle ». V. aussi, *passim* et surtout : II, 50, *ad notam*; IV, 573.

malice naturelle contrariant son désir de plaire, il lui a reproché de n'être pas chaleureuse à l'exemple de ses pareilles ou, du moins, de ne l'être qu'à l'égard du cardinal, son oncle (1). A se faire ainsi l'écho des médisances de la ville, il risquait de perdre cette puissante bienveillance. On l'en avertit. Et, pour effacer la mauvaise impression, il écrivit ces audacieuses *Stances à la louange du soulier d'une Dame* :

Moi qui fus pris, ce caresme,
Et qui me vis au pouvoir
D'un beau soulier jaune et noir,
Que j'aimois plus que moy-mesme,
Je suis maintenant en feu
Pour un soulier noir et bleu.

Comme un criminel qu'on mène
Où son destin l'a réduit,
A la Bastille conduit
Sortant du bois de Vincenne :
Ainsi mon cœur prisonnier
Va de soulier en soulier.

Le pied qui cause ma peine
Et qui me tient sous sa loy,
Ce n'est pas un pied de roy
Mais plutôt un pied de reine
Car je vois dans l'avenir
Qu'il le pourra devenir.

(1) B. N., ms. n° 12616, f°s 485, 497, 503; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 1063, 1067; *Voiture : Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 76, 90, 95. U., II, 343, 353, 356.

Sur ce beau pied, la nature,
Admirable en ses effets,
A su bâtir un palais
De divine architecture
Où se trouvent tous les dieux
Mieux logés que dans les cieux.

C'est un grand temple d'ivoire,
Plein de grâce et de beauté,
En quelque lieu marqueté
D'une ébène douce et noire
Qui sert en ce lieu si beau
Comme d'ombre en un tableau.

...Tout ce que la terre et l'onde
Produisent de précieux,
Tout ce qu'on voit dans les cieux
Et qui paroît dans le monde
Est fait imparfaitement
Au prix de ce bâtiment.

Mais un personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit en termes confus
Que ce temple magnifique,
Pour estre plus exhaussé
Sera bientôt renversé (1).

Bienheureusement, en ces stances, Voiture, flagornant l'ambitieuse, évita de déchaîner la dévote. Nul n'ignore, en effet, que, stimulée par Richelieu, M^{me} de Combalet espère épouser Gaston d'Orléans.

(1) B. A. *ms. Conrart*, t. X, in-4^o, p. 1075; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 43; U., II, 301 et note de Tallemant.

Si le clergé et le Parlement argumentent, à cette heure, pour démarier le prince et renvoyer à sa famille Marguerite de Lorraine, dont il fit clandestinement sa femme à Nancy, c'est pour satisfaire à cette exigence obscure du ministre. Devenue duchesse d'Orléans, la bonne dame, Louis XIII demeurant sans postérité et toujours proche du tombeau, aurait quelque chance de monter sur le trône.

Voici pour qu'elle raison elle n'incrimina point Voiture de ses hardiesses poétiques. L'allusion de la dernière stance lui permit d'oublier la vivacité des autres. Elle crut même, lorsque le petit homme eut quitté Paris, de son devoir de le récompenser. Inopinément, un beau matin, il reçut un brevet qui le para d'une dignité nouvelle. On le nomma maître d'Hôtel de Madame en joignant à ce titre une pension de dix mille écus. Cette largesse le surprit au point qu'il se demanda si l'on ne se moquait pas de lui. Car, pour occuper cette charge, encore fallait-il qu'il y eut une Madame à envelopper de ses soins. Marguerite de Lorraine étant éloignée de France et quasi séparée de son époux, Voiture se trouvait maître d'Hôtel d'une Madame fictive (1).

(1) Les A. E. *France*, 255, f° 20, conservent une lettre de Louis XIII à Gaston d'Orléans, du 16 décembre 1636, d'après laquelle le monarque autorise le mariage de son frère avec la princesse Marguerite de Lorraine, à condition qu'il n'épouse pas les « prétentions »

Il chercha longtemps le sens de ce mystère. Et la lumière pénétra son esprit. En réalité on le faisait maître d'Hôtel d'une Madame future, de celle qui succéderait vraisemblablement à la répudiée, de M^{me} de Combalet enfin. Dès lors la joie l'envahit. Il pensa qu'en attendant les événements, il bénéficierait toujours des écus affectés au paiement de cet emploi illusoire. Avec enthousiasme, il prit la plume pour un remerciement égal, en véhémence, à sa gratitude. Oubliant la réserve que lui commandait sa situation dans la maison de Monsieur, il souhaita ouvertement que M^{me} de Combalet devint cette Madame future dont il serait le domestique agenouillé. Il ajouta à ses lettres un présent de fleurs et de rimes et, comme il convenait, prières et désolations d'amour (1).

de la maison de Lorraine « ny les passions du duc Charles de Lorraine contre sa personne, mais demeure inséparablement lié aux justes interests de la couronne ». Il est probable que Gaston d'Orléans découragea la bonne volonté de Louis XIII, car ledit mariage ne fut officiellement reconnu qu'en 1643. A cette date seulement Voiture occupa réellement sa charge. D'après l'*Inventaire de la succession de Voiture*, communiqué par M. Ch. Samaran, les lettres de provision lui en furent données à la date du 20 juin 1643.

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 853; Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 342, 505; U., I, 246. 249. V. aussi, *Bibl. de Chantilly*, ms. n° 539; B. A. ms. *Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 345; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 65; U., II, 199. Il adresse aussi, à la même époque, à Julie d'Angennes, pour une discrétion perdue au jeu, douze galands d'Angleterre. Il équivoque précieusement sur ce terme de galands. V. B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 625; Voiture :

Ces piètres besognes n'auraient point suffi à emplir son inaction au château de Blois, si Gaston d'Orléans ne s'était lui-même ingénié à divertir ses officiers. Voiture participa aux voyages en galiote sur la Loire, et aux festins improvisés parmi les îles ombreuses de la rivière. Pour accroître leur ampleur orgiaque, il reprit, au refrain, les chansons à boire que le prince entonnait d'une voix sonore (1). Et, à l'exemple de ce patron débonnaire, il savoura les liesses amoureuses offertes par les filles blésoises.

Elles lui furent prodigues de bienfaits, ces généreuses pécores. Et s'il regrette quelque chose de cette région où il aspire à ne plus se morfondre, c'est de n'avoir point, avant son départ, évalué l'excellence de l'une d'elles. Il l'a aussitôt aimée que connue. Tout d'elle lui agréait et il présumait son étreinte délicieuse. Quel dommage de laisser inachevée cette intrigue dont la conclusion s'annonçait prochaine (2).

Il s'efforce de chasser ce souvenir. Il som-

Œuvres, 1650, p. 484; U., I, 250. Cette lettre est accompagnée de la chanson espagnole : *Fuera, fuera...* que l'on trouve dans *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 845; U., II, 430.

(1) A. E. *France*, 813, f° 30, *Bautru à Richelieu*, Blois, 16 janvier 1635. Parlant de Gaston, Bautru écrit : « Je ne croy point qu'il y ayt jamais eu son semblable. Il sçait cent chansons à boire des plus estranges du monde; bref, pour le bien despeindre, c'est le plus débauché et le meilleur prince du monde. »

(2) La jeune fille dont il s'agit se nommait M^{lle} de V. Nous la retrouverons plus loin.

meille. Il s'ennuie. Il s'énervé. Il finit, ne trouvant plus matière à rêver, par se plonger dans les dissertations moroses de Gerzan. La lecture le mène sans trop de lassitude aux auberges où il mange, du bout des dents, une pitance malpropre et dort en des lits rugueux. Et enfin, après de longues journées d'impatience, il atteint Paris. Il n'a plus de domicile en cette ville depuis qu'au service de Gaston d'Orléans, il vagabonde d'un bout à l'autre du monde. Son carrosse le conduit, aux alentours des Halles, rue de la Chanvrerie, chez sa sœur aînée Barbe Voiture. Cette fille tient avec son mari, Raoul Martin, une importante boutique de poissonnerie.

Dès que le poète se présente à elle, elle dépose, sur ses joues, de sonores baisers qui le parfument d'une pénétrante odeur de marée, cependant que son fils le jeune Etienne Martin, s'enchevêtre dans ses jambes. Installé dans la boutique, il semble à Voiture qu'il revit l'aventure de Jonas ingurgité par la baleine. Des éventaires monte à ses narines offensées un relent maritime mêlé à l'exhalaison des caques alignées. Il souffre, mais il se tait. Il aimerait davantage cette sœur brave et bonne si elle consentait à allumer autour d'elle quelques cassolles d'encens.

Néanmoins il partage sa joie bruyante. Elle le traite un peu en enfant prodigue. Sachant que, selon les rites de la famille, il apprécie les repas

plantureux, elle tarabuste les servantes trop lentes à quérir les provisions. A l'une d'elles, elle donne mission de prévenir la parenté qu'on fêtera, ce même soir, le retour de l'éternel voyageur.

Voiture se résigne donc à passer en famille ces premières heures parisiennes. Vieillis, cassés, mais capables encore de manier avec autorité les bouteilles, son père et sa mère arrivent bientôt. Puis, successivement, se présentent ses sœurs Jeanne et Marie, accompagnées de leurs époux, Philippe tronchet, marchand bourgeois et André de Lanlu, lieutenant du grand prévôt de l'Hôtel. On se congratule, on se baise. Les compliments faits, Raoul Martin invite la compagnie à investir la table couverte de mets.

Dès le rôti, Vincent Voiture le père, levant son verre empli d'un Bourgogne succulent, propose de porter la santé des absents, Marguerite Voiture qui réside à Amiens avec son mari Pierre Feuquel, Florant Voiture qui guerroyait on ne sait où, dans l'armée du roi de Suède (1). On acquiesce à son vœu.

(1) Sur la famille de Voiture, V. la *Généalogie* publiée dans notre premier tome : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*. Deux *Baux* des 19 mai 1653 et 25 mai 1656 au nom de Barbe Voiture pour une maison à l'enseigne du Lion d'argent qu'elle loue : 1^o à Guillaume Barbéry, compagnon maçon ; 2^o à Louis Moniot, chirurgien, nous fournissent son adresse. Ces *Baux* nous ont été communiqués par M. Charles Samaran.

Et, ce devoir rempli, on ne songe plus qu'à se gonfler la panse. Aux viandes rôties succèdent les viandes marinées en des sauces exquises. Les épices fomentent la soif. Les vins blancs s'entremêlent aux rouges. Quand les servantes apportent les desserts, la tablée entière manifeste par des gesticulations, des cris, des embrassades sa solidarité familiale. Déjà, Vincent Voiture le père, d'une voix encore agréable quoi qu'un peu éraillée, a chanté diverses romances gaillardes du temps d'Henry IV et le jeune Étienne Martin murmuré des poésies où s'accuse son inexpérience. Pour achever dans la gaieté et le bruit cette agréable soirée on réclame les cartes. Le jeu d'hombre videra quelques bourses.

Voiture participe frénétiquement aux parties qui se suivent. Bientôt il oublie sa galanterie coutumière. Il se surprend à vociférer comme sa parenté et à la quereller. Volontiers, bien que las de son long voyage, il passerait la nuit à battre les cartons graisseux. Mais M. de Lanlu observe que l'heure est tardive et que, parmi les ruelles du quartier, maints malandrins attendent une proie. Les clameurs s'apaisent aussitôt et l'on se sépare.

Voiture gagne la chambre qu'on lui a préparée. Il s'endort d'un lourd sommeil. Et, au lendemain de cette galimafrée, revêtu de son magnifique habit de velours gaufré et moucheté, il se hâte de fuir la boutique empuantie. Il lui tarde de retrouver la

vastitude odorante et claire de l'Hôtel de Rambouillet.

Bientôt, annoncé par un domestique, il pénètre dans la chambre bleue. Autour du marquis et de la marquise, les familiers ordinaires sont rassemblés. Voici M^{lle} Paulet, M^{me} de Combalet, la baronne du Vigean et la marquise de Clermont. Non loin de ces personnages, M^{lle} de Bourbon et Julie d'Angennes forment, les mains unies, un groupe attristé (1).

Voiture, faisant la révérence, s'étonne de voir à ses amis des visages mélancoliques. Il arrive, les lèvres exubérantes de compliments, désireux de se dépenser en gouailleries et d'entendre le verbe incisif de la princesse Julie lui prodiguer les brocards. Or M^{me} de Rambouillet lui tend la main en silence. Il ne s'explique pas les raisons de cette attitude. Et voici que M^{me} Combalet accueille froidement les remerciements qu'il lui adresse en phrases galantes. Dès lors, il se croit revenu à l'époque de ses disgrâces d'Espagne. Sans doute ses lettres trop tendres ont-elles offensé la dame et tout l'Hôtel lui manifeste-t-il sa désapprobation.

Mais on le détrompe bientôt. Le motif de la tris-

(1) Tallemant : III, 57, 58, raconte qu'à son retour d'exil, Voiture fit à M^{lle} Paulet de grandes scènes de jalousie à cause de l'amitié qu'elle accorda en son absence au poète Chandeville mort en 1634. Il osa aussi la caresser avec une telle insolence que la jeune femme se brouilla avec lui. De fait, à partir de ce moment, ils ne correspondent plus.

tesse qu'il remarque est tout autre. De mauvaises nouvelles ont été apportées à Paris. Hector de Montausier vient de mourir. Au combat de Bormio, en Valteline, il fit merveilles. L'action étant à peu près achevée, il reçut à la tête un violent coup de pierre qui le terrassa. Revenu à lui, il refusa la trépanation qui le pouvait sauver, disant :

— Je ne le souffrirai pas. Il y a assez de fous au monde sans moi.

L'armée considère sa disparition comme une perte irréparable. Emotionné, Voiture écoute la relation de cette mort héroïque et lit les épitaphes que Neufgermain, Gombauld, Chapelain écrivirent pour transmettre le nom de ce brave à la postérité (1). Il se remémore la joliesse, la grâce, l'esprit de l'adolescent dont M^{me} Aubry fit ses délices. Et tandis qu'il évoque sa silhouette mince, toute ennuagée de dentelles, Julie d'Angennes, les larmes aux yeux, conte des anecdotes funèbres :

— Un jour, dit-elle, ma mère, examinant la main

(1) Hector de Montausier mourut des suites de cette blessure en août 1635. Sur cette mort, V. Tallemant : II, 521; *Lettres du cardinal de Richelieu*, édit. Avenel, 1858, V. 130; R. P. Griffet : *Hist. du règne de Louis XIII*, 1758, II, 648; A. Roux : *Montausier*., 1860, p. 40; *Poésies et rencontres du sieur de Neufgermain*, 1637, 2^e part., p. 92; *Les Poésies de M. Gombauld*, 1646, p. 192, reproduit dans *British Museum*, ms. n° 895, f° 58. V. aussi, B. N., *N. acq. ms.* n° 1890, f° 186 (*Poésies inédites de Chapelain*), reproduit dans *Recueil Sercy*, 1653, 1^{re} part., 2^e édit., p. 398; 1660, 1^{re} part., p. 400; Chapelain : *Lettres*, édit. T. de Larroque, 1880, I, 102, 139; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 735.

de ce pauvre M. de Montausier, y rencontra des signes bizarres. Mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne sais d'où cela me vient, mais le cœur me dit que vous tuerez une femme ! Et, en effet, la prédiction s'accomplit. Las de ses actes d'autorité, il abandonna M^{me} Aubry qui, de désespoir, s'alita et mourut. Cette mort le frappa-t-elle ? Eut-il le pressentiment de sa propre fin ? Partant pour la Valteline, il m'affirma, devenu brusquement sérieux, qu'il ne survivrait pas à cette campagne et que son frère, plus heureux, m'épouserait (1)...

Julie d'Angennes murmure ces choses plutôt qu'elle ne les exprime, insoucieuse de cette rude pudeur qu'elle manifeste d'ordinaire. Elle est vivement touchée. Avec Montausier s'évanouit le seul homme qui réellement ait possédé quelque empire sur son cœur. Cependant les consolations que lui versent les dames adoucissent un peu son chagrin. Voiture ne sent pas le courage d'y mêler les siennes. Il regrette d'assister à ce spectacle de désolation. Il jalouse ce mort dont la jeune fille reconnaît trop nettement l'influence.

C'est pour lui un grand soulagement quand les domestiques annoncent des visiteurs. Successivement entrent le comte de la Roche-Guyon, petit homme de bonne mine dont les vices sont plus

(1) Tallemant : II, 521.

nombreux que les années (1) et le sieur Pierre de Lalanne qui arrive de Hollande, la mémoire pleine de paysages et les poches débordantes de poésies (2). Peu après les trois Habert, Louis, sieur de Montmor, l'académicien, Germain, abbé de Cerisy, et Philippe, commissaire de l'artillerie, formant à la gaillarde princesse de Guémené un cortège adorateur, distribuent leurs compliments à la compagnie (3).

La conversation prend, dès lors, une tournure moins sombre. Elle s'alimente surtout de nouvelles. M. de Rambouillet annonce qu'il vend sa charge de grand maître de la garde-robe du roi où il ne rencontrait que des désagréments (4). Puis on s'entretient d'Antoine Godeau. Dès que ce nom est prononcé, les visages encore renfrognés s'illuminent.

(1) Les *ms.* de Conrart, t. XXI, in-4^o, p. 1089, contiennent un sonnet inédit où ses mœurs sont terriblement stigmatisées. Tallemant : VI, 379, signale ses relations avec l'Hôtel.

(2) Chapelain : *op. cit.*, I, 132, 373, signale ses relations avec l'Hôtel.

(3) Les trois Habert collaboreront à la Guirlande de Julie. Les relations de la princesse de Guémené avec l'Hôtel sont indiquées par Chapelain : I, 548-549.

(4) Il partagea longtemps cette charge avec Souvray et Particelli d'Emery, fripons qu'il fut maintes fois obligé de sauver du châtimement de leurs friponneries (Tallemant : IV, 23-24 *ad notam*). « Il s'amusoit à servir, dit le même Tallemant (II, 480) au lieu de laisser faire au premier valet de garde-robe et de se tenir au beau de sa charge. Le feu Roy, qui n'avoit pas toute la considération nécessaire, luy donnoit quelquefois ses mains au lieu de ses piez et on m'a dit qu'une fois il luy avoit tendu le cû au lieu de la teste; eut-estre cela servit-il à le faire retirer; et puis il avoit besoin

Chacun apporte un fait qui montre à quel degré de puérilité est descendu cet homme. M^{lle} Paulet fut obligée de le tancer pour qu'il cessât de fréquenter l'alcôve de Marion de Lorme où il espérait supplanter Arnauld de Corbeville et des Barreaux (1). La lionne craignait que la courtisane ne lui ravit l'adulation de ce galant sempiternel. Elle parvint, à grand peine, à l'arracher à cette caverne de perdition.

A son tour, M^{me} du Vigean, prenant la parole, raconte quelle facétie le nain de la princesse Julie organisa lorsque, quittant le quartier Saint-Germain des Prés, elle vint s'installer en un hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Fort surprise, elle

d'argent. Il la vendit [sa charge] au feu comte de Nançay la Chastre qui, après, fut colonel des Suisses. Ce comte n'en usa pas trop bien, car il ne paya pas au terme préfix à cause du rehaussement des monnoyes et il fallut traiter avec luy et se contenter de la moitié du profit. » Ailleurs (II, 504) Tallemant ajoute que M^{me} de Rambouillet ne pouvait souffrir Louis XIII. Cela se comprend après ce que l'on vient de lire. Les renseignements que fournit le chroniqueur sont exacts. L'*Inventaire de l'Hôtel de Rambouillet*, publié par Ch. Sauzé, 1894, les confirme. La charge fut vendue à Edme de la Chastre, comte de Nançay, en échange d'une somme de 300.000 livres, dont 200.000 livres payées comptant. Un arrêt du Parlement du 7 septembre 1635 confirma cette vente. Mais les créanciers du marquis mirent opposition sur les 100.000 livres restant à payer. De là, une série de procédures qui se prolongea jusqu'en 1654.

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 865. Nous avons publié dans notre volume, *Ninon de Lenclos*, 1912, le rondeau inédit où Godeau reproche à Arnauld de Corbeville de dédaigner la belle courtisane.

trouva, à la porte de son nouveau domicile, déguisé, mais reconnaissable à sa barbe de patriarche, le sieur de Neufgermain qui lui souhaita la bienvenue au nom du quartier. Plus loin, dans la maison, au bas de l'escalier, Godeau, également travesti, l'accueillit de même par une offrande de rimes. Et enfin, au seuil de sa chambre, une nymphe deminue, lui présentant une urne pleine d'eau de senteur, la flatta d'un madrigal plus séduisant encore (1).

Ah ! comme M^{me} du Vigean regrette que cet homme, si bien fait pour enchanter sa frivolité, abandonne le monde. Car, Voiture en acquiert avec ravissement la certitude, Godeau abandonne le monde. On le dit touché de la Grâce, désireux de consacrer à louer le Seigneur ce qui lui reste d'années et de forces, plein de componction, rêvant de paraphraser les Écritures et de convertir, à son exemple, les mécréants que le démon tient sous sa fâcheuse influence. M^{me} de Combalet approuve hautement cette attitude. Elle lut avec agrément le *Bénédicite* qu'il écrivit sous l'impulsion de ses nouveaux sentiments. L'Église aura en lui un défenseur énergique, usant avec une égale facilité de la parole et de la plume.

A vrai dire, la vocation soudaine de cet homon-

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 857. Les vers de cette galanterie, demeurés inédits, sont de Godeau.

cule hideux laisse Voiture sceptique. Il se demande si, désespérant d'atteindre à la fortune par la goguenardise, il n'a point cherché à la gagner par la religion. En troquant brusquement le justaucorps pour la robe, il a fait le premier pas vers elle. Sa transformation ne l'a pas empêché d'encenser le cardinal de Richelieu en une ode dont les termes excessifs seraient, à Rome, singulièrement désapprouvés. Or, l'évêché de Grasse vient de récompenser cette habile louange (1) et l'Éminentissime promet davantage encore.

Voiture se garde d'émettre la moindre réflexion. Il lui suffit de savoir que les circonstances le débarassent d'un adversaire dont il appréhendait justement les intrigues à l'Hôtel de Rambouillet.

Cependant, tandis que la conversation saute d'un sujet à l'autre, l'assemblée se grossit de nouveaux arrivants. Conduisant par la main la blonde et laide duchesse de la Trémouille, le marquis de Montplaisir, dont on vante le talent poétique, s'avance dans le cercle (2). Énorme et tonitruant, par hasard sorti du cabaret, l'illustre Saint-Amant traîne derrière ses grègues, comme s'il le tenait en laisse, Saint-Pavin, son compagnon de débauche,

(1) Mai 1635.

(2) Chapelain : I, 132, indique les relations de Montplaisir avec l'Hôtel.

Saint-Pavin bossu et claudicant, Saint-Pavin à qui Sodome élèverait une statue et dont cependant les dames admirent l'esprit, l'astuce, la flatterie, la caresse madrigalière (1). Avec ces deux hommes, la joie envahit la chambre bleue. Le souvenir du deuil récent s'évanouit. Le besoin de railler s'empare de toute l'assistance. Déjà Voiture, rasséréné, se prépare à décocher quelque rude sarcasme contre les personnes de la société qui lui déplaisent, notamment contre Benserade dont la tête nimbée de cheveux rutilants vient d'apparaître dans l'encadrement d'une porte (2).

Mais Julie d'Angennes et Anne de Bourbon arrêtent cette velléité de persiflage. Depuis longtemps le petit homme manquait à leur dilection. Elles ont besoin de la cajolerie de sa voix nuancée. Elles l'entraînent en une embrasure de fenêtre. Et là, comme le brouhaha des conversations les gêne encore :

— Allons, dit Julie d'Angennes, dans la loge de Zirphée !

(1) Durand-Lapie : *Saint-Amant*, 1898, p. 51 et s. dit que Michel de Marolles aurait introduit Saint-Amant à l'Hôtel où il aurait débité le *Bel œil malade*. Martin de Pinchesne : *La Chronique des Chapons et des Gélinites du Mans*, édit. F. Lachèvre, 1907, p. 42, dit que Saint-Amant chérissait Voiture. Sur Saint-Pavin, V. Fr. Lachèvre : *Disciples et Successeurs de Théophile de Viau*, 1911, pp. 359, 380.

(2) Sur Benserade, ses relations avec l'Hôtel et l'antipathie de Voiture, V. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 240.

— La loge de Zirphée? s'exclame Voiture étonné.

— Vous ne la connaissez donc pas? réplique la jeune fille.

— Point du tout.

Et, en effet, Voiture, à son retour des Flandres, séjourna si peu à Paris que l'Hôtel de Rambouillet heureux de le voir enfin tiré du péril des aventures, ne songea point à lui découvrir ses innovations. Or la loge de Zirphée, c'est, voilé par une tenture, un petit cabinet ouvert sur la chambre bleue. Il a la forme d'un demi-hexagone et ses trois hautes fenêtres donnent sur les jardins.

— M^{me} de Rambouillet, explique Anne de Bourbon, le fit bâtir, peindre et meubler sans que personne s'en aperçut. Elle voulait surprendre ses visiteurs. Pour y travailler, les ouvriers passaient, à l'aide d'une échelle, par dessus les murs de l'Hôtel. M. Arnauld de Corbeville, un jour, faillit surprendre le secret. Comme on avait oublié d'enlever l'échelle, il eut la curiosité de la gravir. Mais heureusement quelqu'un l'appela et, ensuite, il n'y pensa plus. Lorsque la construction fut faite, M^{me} de Rambouillet réunit une grande compagnie. Au milieu de la soirée, tandis qu'on causait tranquillement, on entendit un bruit étrange derrière la muraille. Les hommes se levèrent en tumulte. Ils savaient qu'au delà de cette muraille s'étendaient les jardins. Ils supposaient que quelques coquins

cherchaient à s'introduire pour voler. Déjà ils se précipitaient pour les pourfendre, quand brusquement les tapisseries s'écartèrent. On vit paraître Julie d'Angennes, vêtue en déesse et, derrière elle, surgir une sorte de temple merveilleux. La stupéfaction fut telle que l'on crut à un enchantement. On ne pouvait imaginer que ce cabinet eut été bâti sans que l'attention de personne fut attirée par le va et vient et le bruit des ouvriers. Et toute la ville parla de cette belle galanterie.

— Mais ce qui nous étonna le plus, ajoute Julie d'Angennes, c'est, quelques jours plus tard, entrant dans ce cabinet, nous trouvâmes, épinglé à la tapisserie, un rouleau de vélin qui n'y était pas auparavant. Nous l'ouvrîmes et nous lûmes un message rimé de Zirphée, cette reine d'Argennes qui, dans Amadis de Gaule, retient dans ses enchantements Liswar de Grèce et son amante, la princesse Gradafilée. En ce message, Zirphée déclarait avoir elle-même bâti cette loge pour préserver M^{me} de Rambouillet de la maladie et de l'injure des ans. Longtemps nous cherchâmes qui pouvait être l'auteur de cette poésie. Et, comme il nous avait habitués à ces façons mystérieuses, nous supposâmes que c'était M. Chapelain(1). Pressé par nous, il avoua

(1) Tallemant : II, 498 et s. V. aussi, pour l'ode de Chapelain, *Recueil Sercy*, 1660, 5^e part., p. 405. Tallemant ajoute que plus tard

sa supercherie. Et, depuis lors, ce cabinet porte le nom de loge de Zirphée.

Voiture écoute, émerveillé, cette relation. Et, dès qu'il est entré en la loge de Zirphée, il reconnaît à l'harmonie de ses dispositions et de ses couleurs le goût exquis de la marquise. Un splendide lustre de cristal, descendant du plafond, anime de sa lumière douce les images dévotieuses et profanes dont les cadres, retenus par des cordons de soie, historient la tapisserie incarnate et verte passementée d'argent. Sur le lit de repos, sur les hauts tabourets, les broderies émeraude et or, agréablement alternées, parent le satin incarnat, lamé d'argent, des housses. Des consoles et des guéridons sculptés soutiennent neuf vases vénitiens festonnés de fioritures cristallines et débordants de roses pourpres. Et, soigneusement rangés sur des tablettes et des piédestaux d'ébène, chatoient des bijoux et des bibelots précieux.

Voiture, passant de l'une à l'autre de ces raretés, les admire toutes. Deux petits barils de porphyre vert, venus de la Chine, avec leurs figurations de dragons dorés le retiennent un instant ; puis ce sont,

M. de Chevreuse, dont l'Hôtel attenait à l'Hôtel de Rambouillet, s'avisa, un jour, de faire bâtir une garde-robe qui boucha l'une des fenêtres de la loge de Zirphée. « On luy en fit des reproches. — Il est vray, dit-il, que M. de Rambouillet est mon bon amy et mon bon voisin et que mesme je luy dois la vie ; mais où vouloit-il que je misse mes habits ? Notez qu'il avoit quarante chambres de reste. »

teintées d'un rose d'aurore, deux branches de corail. Mais, parmi toutes les curiosités qu'assembla, en ce lieu de quiétude embaumée, la recherche active de M^{me} de Rambouillet, l'une d'elles particulièrement l'enthousiasme. C'est une énorme salière d'argent en forme de temple. Elle est toute ciselée, fouillée, ajourée, et, dans sa partie inférieure, elle dévoile le dieu Neptune, assis sur son char, le trident à la main, suivi de son cortège marin (1).

Cependant Julie d'Angennes et Anne de Bourbon arrachent le poète à sa contemplation. Elles en attendent quelques douceurs qui atténueront en elles l'affliction causée par la perte de Montausier dont elles furent simultanément amoureuses. Mais Voiture n'est nullement disposé à les satisfaire. Il est avide de nouvelles. Il feint de déplorer cette perte pour mieux s'informer du sort et des intentions de ce brutal marquis de Salles qu'il entrevit jadis et qui, par la mort de son frère, devient, à son tour, marquis de Montausier. On lui apprend qu'en héritant le nom, il hérite également le régiment de cavalerie que le disparu conduisit à la victoire. Il guerroye, à ce moment, en Allemagne. On ne le voit guère. Après la soumission de Nancy, le comte de Brassac, gouverneur de la ville, son oncle, le char-

(1) *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet...*, publiés par Charles Sauzé, 1894, p. 42.

gea de garder les duchesses Nicole et Claude-Françoise de Lorraine et la princesse de Phalzbourg que l'on retenait en otages. Il s'amouracha de cette dernière. Oubliant totalement ses amitiés de l'Hôtel de Rambouillet, il ne s'intéressa plus qu'au destin de cette belle guerrière qui canonna haineusement les troupes royales. Il tenta d'obtenir son élargissement et, ne l'ayant point obtenu, il s'efforça de lui adoucir la dureté de la geôle. Néanmoins, il ne négligea pas son devoir. Il refusa la fortune et la main que cette princesse lui offrait en échange de sa liberté. Et si elle réussit à s'enfuir, ce ne fut point avec sa connivence (1).

(1) Chapelain : I, 58, 62, 71 *ad notam*; Amédée Roux : *Montausier...* 1860, *passim*. Il y a des erreurs dans la relation de ce dernier auteur qui, notamment, ignore quelle fut la princesse dont Charles de Sainte-Maure devint amoureux. Nous avons maintes fois, et ci-dessus encore, indiqué combien le caractère dudit Sainte-Maure, marquis de Salles, puis de Montausier, était exécration. Tous les documents du temps l'affirment. Voici une poésie inédite de Sarasin (*Bibliothèque de Besançon*, ms. n° 559, f° 82) qui le prouve de la manière la plus formelle. Elle est adressée à Anne de Bourbon, plus tard duchesse de Longueville :

Adorable et belle princesse
Dont la naturelle paresse
Ne se plaist point à contester,
Aprestez vous à disputer.
Il est venu, ce redoutable,
En controverse épouvantable
Qui ne scauroit rien accorder
Et qui ne veut jamais céder,
Qui ne suit l'advis de personne
Non pas mesme de la Sorbonne.
A ces mots, vous le cognoissés
Et c'est bien vous en dire assés

Que vous nommer M. de Sales
Qui pourroit tenir teste, aux Halles,
A six vendeuses de harants
Et les renverser sur les rangs.
Cet homme, Madame, s'apreste
Et veut s'aller faire de feste.
Il veut vous voir et se resout
A vous contredire sur tout.
Dieux que je plains votre misère !
— Mais, Sarasin, que faut-il faire ?
Me demandés-vous. — Tout de bon,
Voyés-vous, Anne de Bourbon,

Il semble comique à Voiture d'envisager cet homme bourru en cette attitude de galant transi. Un léger sourire plisse ses lèvres. Mais il se garde de formuler la moindre critique. Les jeunes filles d'ailleurs, sans remarquer son air goguenard, continuent à l'instruire. L'Hôtel, disent-elles, vit dans des trances perpétuelles durant ces périodes estivales, car elles correspondent aux périodes de guerre. Sous les ordres du cardinal de la Vallette, qui réalise enfin son ambition d'endosser la casaque militaire, le comte de Guiche et le marquis de Pisani combattent pour la gloire de la France. Ils sont impétueux et violents. Ils ne ménagent pas assez leur vie (1). M^{me} de Rambouillet appréhende, pour son fils Pisani, les fatigues et les risques d'une telle profession que ses infirmités lui rendent plus rude.

Il faut céder à la tempeste.
 Obéir et baisser la teste
 Et dire comme un pauvre oison :
 — Monsieur le Marquis a raison !
 S'il vous dit : — Vous estes si belle
 Que vous me troublez ma cervelle.
 Dites : Je le croy fermement !
 S'il vous dit : — La belle parure
 Qu'un nœud de vostre chevelure !
 Promettés-luy des bracelets
 Qui, certes, ne seront pas laids.
 S'il vous dit : — Petite mauvaise,
 Permettés-moy que je vous baise !
 Je m'y trouve fort empesché.

Car le baiser est un péché.
 Luy donner lieu de contredire
 Est d'ailleurs un fort grand martire,
 Toutes-fois, sur ce dernier point,
 Dites luy : — Ne me baisés point !
 S'il dispute, faites la fière,
 Appelez à vous Verpillière,
 La Chastre, Souchon, Gauffecour
 Et le reste de vostre cour.
 Que pour vous chacun d'eux dispute
 Et si l'homme ne se rebutte,
 Et qu'il ne veuille s'appaiser,
 Par ma foy laissés-vous baiser !

(1) Sur la vaillance de Guiche, V. Chapelain : *passim* et surtout I, 70, 71 *ad notam*.

Depuis qu'il est certain qu'on ne le vouera pas à l'état ecclésiastique, il s'est épris d'un bel amour de l'étude. Il pratique Cicéron où il trouve de quoi exalter son goût de l'existence active (1). On lui préférerait moins de bravoure. On le voudrait encore semblable à ce qu'il était au temps où il raillait les bottes ridicules de Chapelain.

L'allusion fait de nouveau monter un sourire aux lèvres de Voiture. Il demande ce que devient ce bizarre savant et Conrart, son ami, qui, collectionnant les écrits d'autrui, se fait le secrétaire de toute la terre. Julie d'Angennes n'apprécie guère les deux personnages. M. Conrart est trop minutieux, tatillon et maniaque pour lui plaire et Chapelain trop négligé. On ne les voit plus d'ailleurs. Ils mar-

(1) Tallemant : II, 496. Nous aurons l'occasion de reparler de Pisani guerrier. Sur les craintes de M^{me} de Rambouillet, V. sa *Lettre au cardinal de la Vallette* du 22 juillet 1633, dans *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet*, 1885, p. 773. Le seul document authentique qui nous reste de Pisani est une lettre militaire inédite. V. A. E. France, 811, f^o 250, *Pisani à Richelieu*. S. D. (1634). « Monseigneur, je me suis déjà donné l'honneur de vous escrire la faveur qu'il a plu au Roy me faire, m'ayant donné une compagnie au régiment de Picardie. Je serois parti sur l'heure mesme, Monseigneur, pour vous aller suplier très humblement l'avoir agréable et pour vous demander vostre attache, mais sachant que le Roy prend plaisir que l'on serve, je n'ay ozé prendre cette liberté, mais ce sera dans peu [de] jours que je me rendray auprès de vous, Monseigneur, désirant de vous tesmoigner par toutes mes actions l'obéissance que je vous veux rendre toute ma vie, espérant aussy que vous me ferez cette grâce de me continuer les faveurs de vostre bonne grâce... Signé : PISANY. »

quent surtout de l'affection à M. de Montausier. Ils réapparaissent lorsque celui-ci revient de la guerre. Il y a entre eux un pacte de pédantisme (1). Chapelain particulièrement entretient avec le marquis une active corerspondance. De temps à autre, il vient à l'Hôtel « prêcher ses lettres » ou encore celles de Balzac dont il se déclare « l'histrion » dans le monde. Puis il disparaît à nouveau. Il redoute la raillerie de M^{me} de Rambouillet. Il est vrai, elle ne le ménage guère. Il lui prêta un jour, un superbe livre de tailles-douces : *I Scherzi del Carraccio* qui représentait les divers aspects du Palais de Gênes et que lui avait communiqué Henry Arnould, abbé de Saint-Nicolas d'Angers. Par hasard, M. Loménie de Brienne, secrétaire d'État, ignorant que la marquise eût déjà cet ouvrage, lui en envoya un autre exemplaire en mauvais état. Cela lui donna l'idée de mystifier Chapelain. Comme Conrart se trouvait précisément en sa compagnie :

— Je vous prie, lui dit-elle, puisque ces deux volumes ont la même reliure, rendez de ma part celui de M. de Brienne à M. Chapelain pour voir ce qu'il dira.

(1) Tallemant : III, 274. Plus tard, Montausier marié, ils désertèrent l'Hôtel pour le cercle de Madeleine de Scudéry. Conrart, dit Tallemant : III, 294, tenait surtout à traiter les Rambouillet en sa maison.

Conrart se charge de la commission. Voilà Chapelain furieux :

— Je vous avoue, dit-il, qu'une pareille négligence m'étonne. Où trouvera-t-on des gens soigneux si M^{me} de Rambouillet cesse de l'être. Un livre de cette importance, me le renvoyer comme cela !

Conrart le laisse égréner son chapelet d'imprécations. Puis, riant aux éclats, il lui confesse la malice (1). Dès lors, Chapelain, confus, ne sait comment excuser sa colère.

Des aventures de ce genre l'excitent à se méfier de la marquise. Néanmoins, il garde le contact avec elle. Il sait de quelle importance est pour lui la protection de l'Hôtel (2). Il loue, avec continuité et exagération, les membres de la famille Rambouillet (3). Il vient de dédier à la marquise le *Dialogue de la Gloire* (4). Et l'on attend de lui le poème épique de la *Pucelle* auquel il travaille actuellement.

Tandis qu'avec malignité Julie d'Angennes sou-

(1) Tallemant : III, 270.

(2) Il l'utilise souvent, par exemple lorsqu'il sollicite des procès. V. Chapelain : I, 628.

(3) Nous citerons plus loin quelques-unes de ses louanges. Les *Lettres de Peiresc*, édit. T. de Larroque, 1893, IV, 369, nous apprennent que volontiers il versifie en faveur de Julie d'Angennes. A la date du 22 octobre 1633, Peiresc envoie, en effet, à Gassendi un « madrigal françois du sieur Chapelain pour M^{lle} de Rambouillet. »

(4) B. N. ms, n° 12848, *Dialogue de la Gloire. A M^{me} la marquise de Rambouillet*. Ce *Dialogue* naquit d'une conversation que Cha-

Raymond Julia Savella
Ernest

Signatures autographes de Jean de Vivonne et de Julia Savella, père et mère de M^{me} de Rambouillet.

ligne les ridicules du bonhomme, Voiture jubile doucement. Il va, à son tour, aggraver ces ridicules en parlant de son accoutrement de tire-laine, lorsque la portière de la loge s'entrouvre. M^{me} de Rambouillet apparaît. Quel complot les trois compères sont-ils donc occupés à ourdir qu'ils aient besoin d'une telle solitude? Voiture proteste qu'ils causent sagement et qu'ayant été longtemps absent, il brûle de connaître toutes les allégresses qu'il n'a point savourées. Mais la marquise l'invite, et les deux jeunes filles, à regagner la chambre bleue. Ils s'y résignent.

Y rentrant, Voiture constate que l'assemblée s'est accrue de nouveaux personnages. Il serre la main de Pierre de Boissat dont les bons propos le divertirent en Flandres et ce hâbleur effréné le présente à l'un de ses collègues à l'Académie, Claude de Lestoile, un fol, qui, en matière de poésie, se place volontiers au dessus de Malherbe. Ils causent, et comme Pierre de Boissat leur désigne un petit homme au visage de fouine qui frétille autour de Madeleine de Scudéry :

— Le connaissez-vous? dit Lestoile.

— Il se nomme Charpy, dit Boissat.

pelain eut avec MM. de Montausier et d'Elbène. L'épistolier le dédia à la marquise « afin d'apprendre lequel des trois avait parlé plus justement sur une si riche matière. » Cet ouvrage est resté inédit.

— Je ne le connais point, dit Voiture.

— C'est un grand malheur, prononce gravement Lestoile, à un homme qui se mêle d'écrire que nous ne le connaissions point (1) !

Néanmoins, au sujet de ce Charpy qui, pour voiler ses fourbes et ses escroqueries, s'efforce de prendre visage de poète, ils entreprennent une pompeuse discussion sur les règles du sonnet. Lestoile abasourdit Voiture de ses axiomes formulés avec emphase. Si bien que le petit homme cherche bientôt à abandonner ce débat qui tourne à la phraséologie. Il n'y parviendrait pas si, brusquement, son attention et celle de ses interlocuteurs n'étaient attirées par les éclats d'une voix sonore. Ils se retournent. Ils aperçoivent un grand efflanqué au facies aigu dont la rapière immense relève insolemment le manteau à l'espagnole. C'est Georges de Scudéry. De ses origines marseillaises, cet écervelé conserve un perpétuel besoin de fanfaronnade. Il est le prototype du capitan Matamore. On cite comme des chefs-d'œuvre du genre rodomont les préfaces de quelques-unes de ses tragi-comédies. Constamment les périodes de sa prose ou de sa poésie lamentables se terminent en cartels. Il défie,

(1) Voiture: *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 140, 216, 302; II, 122, indique les relations de Pierre de Boissat et de Claude de Lestoile avec l'Hôtel. Pour Madeleine de Scudéry et Charpy, V. p. 178, 516.

sans relâche, des ennemis invisibles et imaginaires. Il respire en une atmosphère d'héroïsme. Sa conversation est une déflagration.

A cet instant, avec des gestes d'énergumène, il exalte les vertus de sa maison qu'il place à des sommets vertigineux. Il n'y a point de noblesse, fut-elle royale, qui vaille la sienne et quant aux actes guerriers, pour juger de ceux qu'accomplirent ses ancêtres, on doit peser sa propre gloire. Il dénombre les champs de bataille où roulèrent, occis par son épée, les compagnies ennemies et les actions qui, par son aide, se terminèrent en victoires françaises. Et traçant devant lui, de sa main tendue, le champ clos où il le pourfendra, il appelle en combat singulier, l'imprudent qui douterait de sa parole.

Tandis qu'il s'exténue à ces vantardises, sa sœur Madeleine l'enveloppe d'un regard désolé et soumis. La pauvre laide fille sait, de longue date, que la folie du bravache est incurable et qu'elle ne le quitte même pas lorsqu'il grignote, le front couronné de lauriers, un dur morceau de pain pour toute pitance.

Éberlué, Voiture se tourne vers M^{me} de Rambouillet, se demandant de quelle manière elle envisage la clameur de ce frénétique. Et ce qu'il surprend en ses yeux, au coin de ses lèvres pincées, c'est une violente envie de rire, l'indice d'un ravissement que la politesse l'oblige à céler. Dès lors le petit homme s'assombrit. Toutes les personnes que reçoit

la marquise ne sont-elles pas, se dit-il, considérées par elle comme des pantins destinés à lui donner la comédie? De plus en plus sa santé s'affaiblit. Elle ne peut sortir. Le grand air, le soleil, le feu lui causent d'étranges irritations du sang. Elle est réduite à se couvrir de coiffes qui l'assourdissent et à enfouir ses jambes en un sac de peau d'ours. Elle s'offre donc des distractions à domicile et c'est pourquoi l'on voit autour d'elle tant de bizarres (1). Lui-même, Voiture, issu d'une famille si roturière, n'eut-il point accès rue Saint-Thomas-du-Louvre à cause de ses capacités burlesques?

L'esprit envahi par ces pensées, il s'approche de la marquise pour prendre congé d'elle. Mais aussitôt, et comme si elle pénétrait le motif de sa maussaderie, elle le rassure. Il lui est impossible de douter de l'amitié affectueuse qu'elle lui témoigne. Et le marquis, et Julie d'Angennes achèvent de dissiper son incertitude.

S'étant donc, quelques jours plus tard, procuré un logis davantage que celui de sa sœur Barbe en harmonie avec ses goûts, il redevient le familier de l'Hôtel. Il y reprend sa tâche ordinaire qui consiste, d'une part à l'amuser de ses contes et, de l'autre, à

(1) Tallemant : II, p. 501 et s. donne de curieux renseignements sur la santé chancelante de M^{me} de Rambouillet. V. aussi notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, p. 53-54.

en être l'épistolier favori. Il lui plaît surtout d'être l'intermédiaire entre la rue Saint-Thomas-du-Louvre et l'Alsace où se démènent les guerriers. Car, en cette contrée lointaine, nous l'avons dit, stratège imprévu, bataille son ancien protecteur, le cardinal de la Vallette. L'absence ne diminue nullement en lui l'amitié et la reconnaissance. Et c'est avec empressement qu'il se fait le nouvelliste du général improvisé. Ses lettres empruntent, pour le renseigner, un ton de familiarité ironique. Elle disent combien l'Hôtel regrette de n'entendre plus sa voix habile à nuancer la romance galante et combien il s'étonne de le voir assiéger et prendre des villes, battre des armées, devenir la principale sauvegarde du royaume. Sa vaillance, ajoutent-elles, lui procure, à Paris, des conquêtes autrement honorables que celles dont les populations rhénanes sont témoins. Qu'il se hâte donc de revenir. « Ce n'est pas une bataille, affirme Voiture, qui est aujourd'hui la plus belle chose du monde à gagner; et vous m'avouerez vous-même qu'il y a telle rose de soulier qui vaut mieux que neuf cornettes impériales. »

Et comme le cardinal ne parle point de revenir, Voiture l'engage à ne pas tant chérir le titre de Victorieux. On se chargera vite, à l'Hôtel, de le lui faire perdre. A la fin les patiences se lassent. On est jaloux des bastions qu'il enveloppe d'une telle sollicitude. M^{me} la Princesse se plaint de l'ingratitude

d'un amant qu'elle supposait plus attentionné. Comment, à la compagnie de cette dame véhémement, de M^{me} de Combalet, de Julie d'Angennes peut-il raisonnablement préférer celle d'un aide de camp ou d'un sergent major? On a vu cette dernière triste pour l'amour de lui dans le bal; on l'a entendue soupirer en attendant les violons.

Pour activer son envie de retour, il lui trace le portrait d'Anne de Bourbon, fille de M^{me} la Princesse, dont on le prétend épris, la mère lui ayant prodigué toutes les joies dont elle disposait en ce monde (1) :

Celle dont je vous parle, lui dit-il, est une demoiselle

(1) Le vicomte de Noailles : *Le cardinal de la Valette...*, 1906. p. 106, écrit : « Un peu plus tard, bien qu'absorbé par des obligations militaires, d'Italie, il [le cardinal] entretiendra, par l'intermédiaire de Chavigny, une communauté d'idées avec deux certaines personnes désignées, dans leur correspondance intime, sous la dénomination poétique de *Roses vertes*, et restées à ce point cachées qu'il ne nous a pas été donné encore de percer le voile épais de leur incognito ». Cette phrase prouve que le vicomte de Noailles est fort mal renseigné sur l'intimité de son héros. Les *Roses vertes* ou encore, comme Chavigny les appelle, la grande et la petite *Roses vertes* ne sont autres que M^{me} la Princesse et sa fille Anne de Bourbon. « Je fus, écrit Chavigny, avant hier voir les roses vertes avec qui j'eus une longue conversation.... La grande ne fait que parler de dévotion et j'ose dire qu'elle en est importune. La petite parle de vous avec les mêmes démonstrations d'amitié que vous luy avés veues ». Ailleurs, Chavigny dit : « Aujourd'hui les roses vertes sont venues céans qui m'ont recommandé de vous faire mille recommandations et la Reyne Julie aussy. » Ailleurs encore : « Je fus avant hier voir les roses vertes à Saint-Ouin auxquelles je fis un grand compliment de vostre part. Je ne trouvay pas que

blonde, blanche et grasse, plus gaie et plus belle que les plus beaux jours de cette saison, et telle qu'à peine en trouverez-vous trois en tout le pays messin si bien faites qu'elle. Elle a des yeux dans lesquels il semble que toute la lumière du monde soit renfermée, un teint qui obscurcit toutes choses, une bouche que toutes celles du monde ne sauraient assez louer, pleine de traits et de charmes, et qui ne s'ouvre et ne se ferme jamais qu'avec esprit et avec jugement.

Et de crainte que cette peinture ne suffise pas à ramener le fugitif, il lui annonce que, de plus en plus, on parle de marier à Gaston d'Orléans celle que, par jeu luxurieux, il appelle son épouse, c'est-à-dire M^{me} de Combalet. Cependant le cardinal demeurant insensible à ses invites, Voiture feint un violent désir de le revoir et lui propose de l'aller retrouver. De concert avec lui, il massacrera l'Allemand pesant et pour lui passer, avec élégance, son

votre absence eust rien gasté auprès d'elles. Nous disputâmes fort à qui vous aymoît le mieux... Je leur soutins que c'estoit moy, mais qu'en récompense vous les aymiés mieux que moy. Elles demeurèrent d'accord du dernier... mais elles ne se sont jamais voulu rendre sur le premier... » V. B. N., ms. n^{os} 6647, f^o 112; 6648, f^o 25; 6649, f^{os} 40, 66, 167, 178, *Chavigny au cardinal de la Vallette*, 1^{er} septembre 1636; 28 mai, 15 août, 6 septembre, 29 octobre, 10 novembre 1637. V. aussi, ms. n^o 6644, *M^{me} de Rambouillet et Julie d'Angennes au cardinal de la Vallette*, lettres publiées à l'*Appendice*. V. également, même manuscrit, des lettres inédites de tous les familiers de l'Hôtel, M^{me} de Combalet, M^{lles} d'Attichy et de Clermont, M^{me} la Princesse, Godeau, Balzac, etc...

épée au travers du corps, il attachera à celle-ci les lettres enflammées de sa dernière maîtresse flamande (1).

Mais Voiture n'éprouve aucunement le désir de guerroyer. Il espère même être à jamais préservé de cette alternative. Sa taille exigüe lui défend d'ambitionner le lustre des paladins qu'il fréquenta dans les romans de chevalerie. Il laisse donc le cardinal de la Vallette à ses œuvres belliqueuses, et reprend une occupation en concordance avec ses aptitudes.

Gaston d'Orléans jouit d'une maigre considération du roi et du cardinal-ministre. On le soupçonne perpétuellement. On lui a prêté le dessein de s'enfuir en Angleterre lors de ses promenades en galiote sur la Loire. On a failli emprisonner une partie de son entourage (2). Il fait le va-et-vient entre Paris et Blois. Voiture s'étonne qu'il lui laisse le loisir de demeurer à Paris. Il s'attend à être, d'un moment à l'autre, rappelé. Cette perspective ne lui sourit guère. Cependant s'il doit quelque jour regagner la ville de Blois, au moins veut-il y trouver des divertissements.

C'est pourquoi il essaie de se conserver l'affection

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 305, 308, 497, 522, 526; U., I, 252, 254, 256, 260, 264.

(2) A. E. *France*, 814, f^{os} 50 et s.

de la demoiselle charmante qu'il y abandonna à peine apprivoisée. Elle se nomme M^{lle} de V. Le poète redoute qu'on ne l'enlève à son influence. Et il s'efforce de lutter, par les séductions de la plume, contre les entreprises lointaines :

Que je meure, lui dit-il, si mes yeux ont pu rien trouver d'agréable depuis que je vous ai quittée ! J'ai laissé à Blois tous les plaisirs que j'avois accoutumé de trouver ici, et j'ai à Paris plus d'ennui que je n'en ai jamais eu en lieu du monde. Je serois pourtant bien marri d'être moins affligé, et j'aime ma tristesse quand je songe qu'elle vous plairoit, si vous la voyiez. Il est juste, sans mentir, qu'une si bonne fortune que celle de vous avoir trouvée me coûte quelque chose, et quand j'en devrois perdre le repos de toute ma vie, je ne croirois pas l'avoir achetée à trop haut prix. Le moindre souvenir, ou le souvenir d'une de vos moindres actions, ou de quelqu'une de vos paroles, me donne plus de satisfaction que toutes les sortes de malheurs du monde ne me peuvent donner de peine, et, au même temps que je souffre, que je ne vous vois point, et que je suis en doute si vous m'aimez, je ne voudrois pas avoir changé de place avec ceux qui sont les plus heureux, et qui voient, et qui jouissent. Une si grande résolution dans un si grand sujet de m'affliger, fait que je commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas, lorsque vous me disiez que vous m'aviez donné votre cœur : car si je n'avois que le mien, je ne pourrois résister à tant de déplaisir, et je sens bien qu'une

force si extraordinaire ne vient pas de moi et qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne... (1)

La virtuosité de Voiture à détailler des sentiments inexistants finit par déterminer la jeune fille à outrepasser ses scrupules. Tout d'abord, en effet, elle craint de se compromettre en répondant à ses brûlantes épistoles. Mais le poète lui démontre l'absurdité d'une telle crainte en face d'un homme aussi discret que lui. On lui répond donc. Puis, on lui répond avec tant de fougue que, délaissant la méthode mélancolique, il aborde délibérément l'énergique :

Il n'est pas raisonnable, dit-il, que tous mes biens ne soient que dans mon imagination... Il est juste peut-être que vous donniez des contentements plus véritables et plus solides à la plus solide et la plus véritable passion qui fut jamais (2).

Néanmoins, il sent qu'il risque de perdre ses avantages en substituant à la prière la requête brutale. Il cherche un moyen d'atténuer la rudesse de cette dernière. Il se souvient que M^{lle} de V. lui

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 517; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 578; U., II, 229. Cette lettre est placée, dans l'édition Ubicini des *Œuvres* de Voiture, après celle dont nous allons nous servir. Elle est cependant chronologiquement la première.

(2) B. A. ms. *Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 543; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 565; U., II, 227.

apparut, un matin, toute resplendissante de fraîcheur et, qu'à ses yeux elle triompha de la double clarté de l'aurore et du soleil. Il décide de fixer en un sonnet ce souvenir agréable. Ainsi amadouera-t-il la belle si elle se formalise de son appétence. Mais ce sonnet va lui causer un labeur devant lequel il recule. Or, brusquement remontent à sa mémoire les rimes d'un poète italien, Annibal Caro, qui conviendraient parfaitement aux circonstances présentes. C'est donc d'une simple traduction que M^{lle} de V. s'énorgueillira. Hâtivement Voiture l'écrit :

Des portes du matin, l'amante de Cephale
Ses roses épandoit dans le milieu des airs
Et jetoit sous les Cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle estale

Quand la nymphe divine, à mon repos fatal,
Apparut et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclaireroit l'Univers
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumoient à l'entour,
Mais, auprès de Philis, on le prit pour l'aurore
Et l'on crut que Philis estoit l'astre du jour (1).

(1) *Bibl. de Chantilly, ms. nos 538 et 539; Voiture : Œuvres,*

Voiture néglige de nous dire quel accueil M^{lle} de V. réserve à ce sonnet papelard qui accompagne sa prose expressive. Sans doute s'en préoccupe-t-il médiocrement. Il oublierait même cette traduction et la douce blésoise qui le détermina à l'écrire, si, par hasard, il n'était amené à la réciter un soir, à l'Hôtel de Rambouillet. Gens de lettres et seigneurs parlent généralement, à cette époque, l'espagnol et l'italien. Ils sont qualifiés pour juger si la translation de Voiture est exacte. En outre, le marquis et la marquise leur laissent toute liberté d'appréciation. Eux-mêmes ne se gênent pas pour mélanger la critique à la louange. Il arrive donc à l'œuvre du petit homme ce qui devait lui advenir. Les uns l'admirent sans réserve, les autres la censurent avec rage. L'un des plus acharnés à en contester l'exactitude et l'agrément, c'est Claude de Malle-

1650, *Poésies*, p. 56; *Recueil des plus belles poésies*, 1654, p. 385; *Recueil de poésies chrestiennes et diverses, dédié à Mgr le Prince de Conti par M. de la Fontaine*, 1671, II, 244; *Annales poétiques*, t. XIX, p. 80; Crépet : *Les poètes français*, 1861, II, 491. V. aussi, *Ægidii Menagii miscellanea*, 1652, 5^e part., p. 113. Selon Ménage, voici comment ce sonnet aurait été écrit : « Il y a déjà quelques années, M. de Balzac ayant lu le sonnet de Caro avec plaisir et souhaitant de le voir en nostre langue, pria M. de Voiture de le traduire. M. de Voiture s'en excusa d'abord sur sa paresse (cette excuse me semble fort légitime), mais enfin sa paresse céda à la passion qu'il avoit de plaire à M. de Balzac et il luy envoya le sonnet. » L'allégation de Ménage est manifestement fausse, car la lettre à M^{lle} de V., citée plus haut, accompagne le sonnet et le désigne de telle manière que l'on ne peut douter qu'il fût écrit pour elle.

ville. Jusqu'alors Voiture avait considéré comme un ami ce poète badin. Il s'aperçoit qu'il faut déchanter. Malleville le jalouse et cache malhabilement cette jalousie. En cette circonstance, il s'ingénie à détruire son prestige. Il fait tout au monde pour que l'Hôtel s'érige en tribunal et juge cette contestation connue sous le nom de *Querelle de la Belle Matineuse*. Successivement il soumet à l'aréopage trois sonnets où la pensée puérile d'Annibal Caro se développe sous des formes différentes. Puis il recrute des partisans. Avec peine Voiture voit Tristan Lhermite, son compère chez Gaston d'Orléans, puis le sieur de Rampale et quelques autres alimenter de leurs rimes la dispute. Les pédants ne manquent pas une aussi belle occasion de montrer leur science. Ils argumentent. Ils cherchent à l'idée du poète italien une filiation. Ils l'établissent avec des preuves irrécusables. Si bien qu'ils parviennent à lasser l'Hôtel et qu'en définitive les manœuvres perfides de Malleville tournent à sa confusion et à l'avantage de Voiture (1).

M^{me} de Rambouillet, en encourageant cette dispute, a souhaité surtout mettre Voiture dans l'embarras. Plus que jamais, en effet, obligée à garder la chambre, elle sent le besoin de divertissements. A peine la *Querelle de la Belle Matineuse* est-elle

(1) *Ægidii Menagii miscellanea*, 1652, 5^e part., p. 113 et s.

terminée qu'elle cherche une nouvelle façon de rabattre l'orgueil poétique du petit homme. Il se présente, un jour, tout faraud ayant, avec une difficulté extrême, sorti de son imagination un sonnet dont il loue la perfection. La marquise le lui demande, le lit et partage son transport. Dès qu'il l'a quittée, elle fait appeler un imprimeur et lui confie le manuscrit, le priant de le composer de telle sorte qu'on puisse le relier en un recueil ancien sans que la fraude soit apparente. La chose faite, elle laisse négligemment traîner sur un meuble l'ouvrage ouvert à la page falsifiée. Voiture arrive, aperçoit ce livre, le lit avec stupéfaction. Pour s'assurer que ses yeux ne le trompent pas, il se murmure à voix basse sa propre poésie. Il espère rencontrer, entre l'œuvre imprimée et la sienne, quelque légère différence. Point. Les deux sonnets sont identiques. Il se désole de cette pitoyable réminiscence. Ce n'est point sans motif, se dit-il, que l'on plaça à sa portée cet in-12 où s'étale la preuve de son larcin incompréhensible (1).

M^{me} de Rambouillet cependant l'observe et jouit de son trouble. Lorsque le poète est bien convaincu de la réalité du plagiat, elle se décide à lui rendre la tranquillité d'esprit. Mais celui-ci, à son tour, se venge. Il organise contre elle une raillerie

(1) Tallemant : III. 54.

de tous les instants depuis que, méditant sur une traduction de Vaugelas, elle s'est éprise d'Alexandre le Grand et l'a déclaré seul digne d'être son galant (1). Et ayant rencontré, par hasard, dans la rue, deux meneurs d'ours conduisant à la foire leurs bêtes muselées, il les introduit doucement dans la chambre où la marquise lit, protégée de la bise et du feu, par des paravents. Stimulés par leurs maîtres, les ours se dressent sur leurs pattes de derrière et grognent. Au bruit, M^{me} de Rambouillet se retourne et, terrorisée, aperçoit, au dessus des paravents, les têtes des deux fauves. Elle va appeler au secours, mais Voiture souriant lui annonce que ces plantigrades intelligents sont venus se rendre compte par suite de quel enchantement des rimes écrites en l'an 1635 se trouvent imprimées en un recueil daté de 1619 (2).

Ainsi, par des échanges de facétieux procédés, Voiture et la marquise consolident leur amitié. Et quand ils ne se torturent point l'imagination pour se narguer l'un l'autre, ils s'entendent à merveille pour plaisanter autrui. A un sieur Maighne, homme austère et grave, ils proposent de danser les matasins. Ils lui font croire que son ami, Chaudebonne,

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 483; Costar : *Défense des Œuvres de M. de Voiture*, 1653, p. 42; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 415.

(2) Tallemant : III, 53.

dont il ne peut souffrir la coquetterie et qu'il désapprouve, vieux déjà, de courtiser M^{lle} des Ouches, adolescente fort jolie, s'est décidé à l'épouser. Indigné, Maighne deshérite Chaudebonne (1). La raillerie, cette fois, a des conséquences désastreuses. Elle offre d'ordinaire des résultats innocents. Elle a, par exemple, pour but de déterminer une jeune fille fréquentant l'Hôtel à changer plus fréquemment de chemise (2). Le plus souvent elle se propose d'humilier quelque personne pleine de présomption, telle Madeleine de Lenoncourt, demoiselle de Marolles, fille d'honneur de la reine mère. M^{lle} de Marolles croit ingénument sa noblesse supérieure à toutes celles qu'hospitalise le Louvre. Elle ambitionne un tabouret à la cour et, par suite, le titre de duchesse. Parente de M^{me} de Rambouillet, elle s'indigne de ce que celle-ci l'appelle « ma cousine ».

— Je ne sais pourquoi, dit-elle, M^{me} de Rambouillet prend plaisir à m'offenser.

Néanmoins, elle consent parfois à participer aux

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 455; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 271; 2^e édit., p. 195, 199; U. I, 217, 221 et note de Tallemant.

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 369; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 104; U., II, 303 et note de Tallemant, *Stances à une demoiselle qui avoit les manches de sa chemise retroussées et sales* :

*Vous qui tenez incessamment
Cent amans dedans vostre manche,
Tenez-les au moins proprement
Et faites qu'elle soit plus blanche...*

promenades de l'Hôtel. Au cours de l'une d'elles, elle subit une mésaventure pénible. Son carrosse verse et la jette, robes retroussées, fesses anudies dans l'herbe. Vexée d'avoir, montrant la plus charmante partie de son être, excité la risée générale, elle suppose suffisant son châtiment de hanter une compagnie inférieure à elle en mérite et en parchemins. Or M^{me} de Rambouillet trouve excellent le hasard qui lui permet de rabaisser cette morgue insolente. Elle invite Voiture à commémorer l'événement. Il n'est pas nécessaire de le stimuler. En quelques heures il compose ces agréables *Stances sur une Dame dont la jupe fut retroussée en versant en un carrosse à la campagne* :

Philis, je suis dessous vos lois,
Et, sans remède cette fois,
Mon âme est vostre prisonnière,
Mais, sans justice et sans raison,
Vous m'avez pris par le derrière :
N'est-ce pas une trahison?

Je m'estois gardé de vos yeux
Et ce visage gracieux
Qui peut faire pâlir le nostre,
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoy je ne me gardois pas... (1)

(1) B. A., ms. Conrart, t. XXI, in-4°, p. 333, 341; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 100; *Recueil Barbin*, 1692, V. 1; 1752. V. 199; *Anna-*

La gaieté de l'Hôtel prend son ampleur totale surtout à l'époque où Pisani, Guiche et les Arnauld reviennent de la guerre, c'est-à-dire en hiver. Avec Voiture, ils forment un groupe amical singulièrement enclin à la folâtrerie. Ils appellent ce groupe « le corps ». Quand ils disent : « Ce n'est point de notre corps », cela signifie : « Nous ne partageons pas cette manière de voir ou d'agir ». Ils savent rendre redoutable ce « corps ». On en craint, dans la société,

les poétiques, 1781, XIX, 95; U., II, 303 et note de Tallemant. Selon le ms. n° 539 (*Bibl. de Chantilly*), l'héroïne de cette aventure serait M^{lle} de Chémervault et d'après Maynard, M^{lle} Aubry. Mais une lettre de Voiture à M^{lle} de Marolles (*Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 45; U., I, 422) ne nous laisse aucun doute à cet égard. La jeune fille fut vivement mortifiée par les stances de Voiture, d'autant plus qu'elles eurent un retentissement énorme. Maynard : *Lettres*, 1653, p. 284, en entretient son ami Flotte de cette manière enjouée : « J'avois desja veu les vers de M. Voiture et je ne doute pas qu'ils ne soient estimez. Ils sont pleins d'esprit et de gentillesse et à voir dans cet ouvrage le cu de M^{lle} Aubry, je croy que s'il estoit icy, il y courroit de grandes fortunes. Les Italiens sont ravis de voir que les François occupent leurs plumes à faire des Panégyriques pour les parties postérieures; et l'autheur de cette petite Ode s'est acquis tant de gloire parmy eux qu'il y en a qui m'ont demandé son portraict. » C'est de 1630 qu'il faut dater cette aventure et non de 1644 comme l'a fait Ubicini. Maynard est, en effet, à Rome à cette date. Plus tard, la poésie de Voiture excite la verve de Costar le pédant : « J'achève, dit-il, par une anecdote très jolie : elle est d'Athénée qui ne voudroit pas mentir. Il conte qu'il y avoit deux belles filles à Syracuse qui ne trouvoient point de party parce qu'elles estoient pauvres, mais qu'il arriva une fois que deux jeunes hommes de bonne maison, et qui estoient frères les virent à la promenade et s'aperçurent, aux plis de leurs robes, qu'elles estoient γαλλιπυρῶσι, c'est-à-dire qu'elles avoient de fort belles fesses, ce qui leur donna aussitôt envie de les espouser et de se contenter pour toute dot de cette beauté secrète et cachée.

les épigrammes terribles et les déblatérations cuisantes. Il n'a d'autre but cependant que d'agrémenter la vie d'amusements. Il y fait servir la malice sous toutes les formes. Chapelain le redoute et Montausier l'exècre. Mais M^{me} de Rambouillet indulgemment le protège.

Quand le « corps » occupe l'Hôtel de Rambouillet, c'est un tintamarre perpétuel (1). Or il l'occupe durant l'hiver de l'année 1635, au retour de la campagne que le cardinal de la Vallette dirigea sur le Rhin. Guiche servit au prélat guerrier de maréchal de camp. Pisani occupa des fonctions plus modestes. Sa bosse l'empêche d'être élevé à des dignités supérieures. Pierre Isaac Arnould, sieur de Corbeville et son cousin Simon Arnould, en qualité de mestre de camp et de lieutenant, entraînèrent à la bataille le régiment des carabiniers (2). Ces jeunes hommes

L'auteur ajoute que ces deux filles, se voyant si bien pourvues, en reconnaissance de cette grâce qu'elles crurent venir du Ciel, firent bâtir un temple à Vénus sous le titre de *Vénus aux belles fesses*. Je souhaite, Monsieur, une pareille fortune à cette demoiselle dont vous avez si bien loué le derrière. » *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 34. J.-B. Rousseau a fait une épigramme de cette anecdote. V. *Epigrammes de J.-B. Rousseau*, par un bibliophile parisien, 1911, p. 89. M^{lle} de Marolles n'eut pas le sort souhaité par Costar. Pour devenir duchesse, elle épousa Villars, homme ridicule de corps et d'esprit, bossu et gueux. V. Tallemant : VI, 406 et s.

(1) Tallemant : III, 54; Chapelain : I, 603; Voiture : *Œuvres*, édit. Ublcini, I, 293 parlent du « corps ».

(2) On a commis beaucoup d'erreurs sur la personnalité des

arrivent avec un étrange appétit de jouissances. Nous avons parlé de Guiche. C'est un béarnais hâbleur, coquet et libertin, issu de l'illustre famille des Grammont. Il perpétue les qualités et les défauts de sa race. Il est brave, fier et beau. On l'appelle, par dérision, du nom d'une de ses terres, le prince de la Bidasche. Il lance des modes : on porte les éperons à la Guiche comme les garnitures à la Candale. Il est joueur et mauvais joueur, sujet, lorsqu'il perd, à de violentes colères. Il vide volontiers des pots au cabaret et la débauche lui est, sous ses aspects multiples, agréable et familière. Pour faciliter sa carrière, il a épousé, une cousine du cardinal de Richelieu, Françoise-Marguerite du Plessis-Chivré. Cette détermination lui vaut des titres militaires que sa vaillance justifie, mais nullement son génie (1).

Sans peine les « carabins » le détournent de la constance conjugale. Ceux-ci désespèrent leur famille dont ils ne partagent aucunement les pro-

Arnauld dont la généalogie est confuse. Nous croyons que l'Hôtel de Rambouillet reçut six d'entre eux : 1^o les deux carabiniers; 2^o Arnauld d'Andilly; 3^o Henry Arnauld, abbé de Saint-Nicolas d'Angers; 4^o Robert Arnauld de Briotte, marquis de Pomponne; 5^o Antoine Le Maistre, allié à la famille.

(1) Tallemant : III, 175 et s.; Chapelain : *passim*. Nous ne fournissons pas de bibliographie sur ce personnage connu, plus tard, sous le nom de maréchal de Grammont. Il est question de lui dans *Voiture : Œuvres*, édit. Ubicini, I, 105, 325, 346, 357, 359; II, 1, 22, 253, 261, 418, 419.

pensions à la pieuse solitude. Ils ne renoncent pas aux biens du monde. Ils prouvent, au contraire, qu'ils y tiennent immodérément. M. Arnauld d'Andilly et l'abbé Henry Arnauld ne sont pas éloignés de les croire aux mains du démon et ils conjurent les puissances célestes de les en délivrer. Mais le mestre de camp de même que le lieutenant reconnaissent au Malin un charme qu'ils ne dissimulent nullement. Ils partagent leur existence entre la guerre et l'amour. Féroces sur le champ de bataille, ils tournent à la fadeur dans l'alcôve.

On sait peu de choses sur Simon Arnauld, le lieutenant, figure effacée que deux balles de mousqueton enlèveront prématurément aux sympathies de l'Hôtel de Rambouillet (1). On ne le voit guère dans la société qu'aux rares heures où la gogaille et la volupté ne le retiennent pas en d'obscures retraites. Ils est l'ombre de son cousin Pierre-Isaac Arnauld, sieur de Corbeville, gouverneur de Philipsbourg. On se demande pour quelle raison celui-ci choisit, parmi tant de carrières où il pouvait réussir, la carrière militaire. Il est brave, certes, jusqu'à la témérité. Mais il manque de sagacité. Par excellence, il semble destiné à la double profession de courtisan et d'alcôviste. Sa taille médiocre, son visage olivâtre

(1) Il est surtout question de lui dans les lettres de Chapelain. Il meurt, en juillet 1639, devant Verdun.

aux traits agréables l'y prédisposent et aussi son caractère. Il n'existe pas au monde de plus grand diseur de billevesées et de plus puéril artisan de bagatelles. Sa bouche semble façonnée pour formuler le brocard et ses jambes pour tourner la pirouette. Quand il ne raille pas, il danse. Il est capable d'exécuter trente fois de suite la « boutade » ou la courante. En amour, il « accommode l'inconstance et la fidélité ». La tendresse de Marion de Lorme, celle de la présidente de la Barre, ne l'empêchent pas de cultiver cent galanteries parallèles. Un jupon passant excite son madrigal. Est-il, au déduit, aussi fougueux qu'à la guerre ? Un vaudeville le nie :

J'estime fort vostre mérite
Mais en chantant le bout d'Arnaut,
Petite,
Vous le prenez d'un ton bien haut,
Arnaut (1).

Peu importe d'ailleurs. Cet homme se mêle d'écrire. Tout sujet excite également sa verve. Il glose sur les parties sexuelles de Marion. Il relate une campagne. Il griffonne un conte. Il prête à M^{me} de Rambouillet ou à Julie d'Angennes sa lyre aux sons discordants (2).

(1) *Airs et vaudevilles de Cour*, t. II, 1666, p. 188. V. aussi : Loret : *Muze hist.* du 22 octobre 1651.

(2) Madeleine de Scudéry : *Le Grand Cyrus*, 1649-1653, t. VII,

Depuis qu'il incarna, en un ballet, un personnage de magicien sous le nom du sage Icas, on lui conserve ce pseudonyme. Dès que sa tête brune apparaît en l'Hôtel de Rambouillet les facéties commencent. Guiche, gasconnant, raconte les merveilles de ses terres béarnaises. En l'une d'elles, il soutient sérieusement qu'il possède un moulin à rasoirs. Ses vassaux, dit-il, s'y vont chaque jour, faire la barbe. Ils appuient leurs joues contre la roue. En deux tours, ils sont, mieux que par les barbiers du royaume, dépouillés de leur poil.

On feint de le croire. Madame de Rambouillet, le prenant à part, lui annonce que Voiture est marié. Le comte, étonné de n'en avoir pas été averti,

pp. 519 et s., nous a laissé son portrait sous le nom de Cléarque. Tallemant : III, 89 et s. lui consacre une historiette. Sarasin : *Œuvres*, 1685, I, 392; II, 32, lui dédie différentes proses. V. aussi, Chapelain : *passim*; Sarasin : *La pompe funèbre de Voiture*, 1649, pp. 15, 17; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 146, 285, 324, 345, 365, 414; II, 255, 261, 369, 379, 401, 403, 406, 407, 419. Une lettre de M^{me} de Rambouillet à Godeau (B. A. ms. *Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 53) indique qu'Arnauld écrit ses épîtres en vers. Nous citerons plus loin les épîtres qu'il écrit à et pour Julie d'Angennes. On a de lui une lettre en prose à la même, insérée par erreur dans les *Œuvres de Voiture*, 1650, p. 482 et que Tallemant : III, 92, lui attribue; une *Relation de ce qui s'est passé en Flandres pendant la campagne de 1646*, Paris, 1647, in-4^o; un conte ou roman intitulé : *Altamire* (Chapelain : I, 182). Il écrivit le madrigal de la tulipe pour la *Guirlande de Julie*, Les mss. de *Conrart* nous conservent de lui, avec une pièce adressée à la comtesse de Revel, une prose en vieux langage intitulée : *La Mijoréade*. Cousin : *La Société française*, 1866, in-18, pp. 59 et s. lui a consacré une notice fort incomplète. Il mourut en octobre 1651.

s'informe auprès de Voiture qui le détrompe.

— Que vous avez eu tort, dit la marquise au poète, de le tirer d'erreur. On en eut pu faire un beau divertissement.

— Cela se peut retrouver, dit Voiture.

Quelques jours plus tard, sur le conseil de M^{me} de Rambouillet, il se rend, deux heures après minuit, au logis du comte et, prétextant une affaire pressée, pénètre dans sa chambre :

— Qu'y a-t-il, clame l'autre, se frottant les yeux.

— Monsieur, répond Voiture, vous me fîtes l'honneur de me demander, il y a quelque temps si j'étais marié. Je viens vous dire que je le suis !

— Ah ! peste, s'écrie le comte, quelle méchanceté de m'empêcher ainsi de dormir !...

— Monsieur, repart Voiture, je ne pouvais pas, à moins que d'être un ingrat, être plus longtemps marié sans vous le venir dire après la bonté que vous avez eue de vous informer de mes petites affaires (1).

Guiche ne saurait garder rancune à Voiture de cette espièglerie. Le « corps » l'approuve. Il s'en vengera par une autre. Au lendemain de cette nuit troublée, il retrouve, au Cours, Voiture, Pisani et les Arnould. Contrairement à leurs habitudes, ceux-ci ne frétilent point à la portière des carrosses. Ils

(1) Tallemant : III, 53.

sont gravement occupés à deviner à leur mine la profession des gens qui se promènent. Comme Guiche les rejoint, un homme vêtu de taffetas noir et de bas verts, passe devant eux :

— C'est, dit Voiture, un conseiller à la cour des aides.

On discute. Les Arnould tiennent pour un secrétaire du roi, Pisani pour un partisan, Guiche pour un simple bourgeois.

— Je gage, dit Voiture, cinquante pistoles que c'est un conseiller à la cour des aides !...

On tient son pari à la condition qu'il ira demander sa profession à l'intéressé. Le poète aussitôt aborde le quidam et délibérément l'interroge.

— C'est une gageure, ajoute-t-il.

— Gagez toujours, répond l'homme froidement, que vous êtes un sot et vous ne perdrez jamais (1).

Furieux, Voiture va pourfendre l'insolent. Mais ses amis l'arrêtent et le calment. Ils lui représentent que la réponse du lourdaud au bas verts lui permet de garder en poche cinquante pistoles qu'il eut certainement perdues. Puis ils l'entraînent en un tripot de la Place Royale où, en un instant, ils les lui gagnent, les cartes à la main.

Ainsi, pour le « corps » passent les mois d'hiver. Aux supercheries s'ajoutent, pour le distraire, le

(1) Tallemant : III, 56.

bal, les mascarades, les causeries, l'amour. Et lorsque le printemps éclaire la ville et fleurit la terre, il se dissocie. Pisani, Guiche et les Arnould reprennent la route d'exil. Des correspondances assidues s'échangent et perpétuent, à travers l'espace, le lien de gaieté affectueuse.

Dès lors Voiture ambitionnerait de garder pour lui seul la tendresse de l'Hôtel de Rambouillet dont il est le fils intellectuel. Mais, sans cesse, des fâcheux le viennent déranger de son agréable tâche d'aimer et d'amuser. Gaston d'Orléans, durant l'été de 1636, se rendant au siège de Corbie, le cueille au passage et souhaite le traîner à sa suite. Mais le petit homme regimbe. L'existence du camp excite un violent dégoût en son âme pacifique. En outre, S. A. R. n'a nullement besoin, devant les contrescarpes de Corbie, d'un introducteur des ambassadeurs. Il arrive, à force d'arguments, à détourner Monsieur de l'amener.

Et quand il se prépare à jouir du repos que lui vaut son éloquence, voici que, près de Julie d'Angennes dont ses phrases galantes troublent le cœur, s'insinue une opiniâtre importun, Georges de Scudéry. Le matamore croit, cette année, préférable d'offrir à la France une moisson de rimes qu'une moisson de victoires. Sa plume agit tandis que son épée se repose. Il vient de donner au théâtre un rugueux poème tragi-comique : *Le Vassal géné-*

reux (1). Il en apporte la dédicace à la jeune fille (2). Voiture parcourt avec colère cette dédicace. Il en hait l'auteur qui fut introduit à l'Hôtel par son ennemi Chandeville.

Il se réjouit cependant de constater que la princesse Julie n'accorde à Scudéry qu'une médiocre considération. Mais de voir que les flagorneries du personnage plaisent à sa vanité, cela le détourne de lui prodiguer l'encens. Il boude comme un enfant. Si bien que la jeune fille doit, par des gracieusetés, lui rendre la quiétude. Elle s'y efforce. Elle n'est avec lui véritablement débonnaire que lorsqu'elle le sent près d'échapper à son influence.

Avec l'été, la manie déambulatoire la saisit. Cons-

(1) Georges de Scudéry : *Le Vassal généreux, Poème tragico-mique*, Paris, Aug. Courbé, 1636, in-8°.

(2) « Depuis, dit, cette dédicace, qu'un homme qui méritoit beaucoup puisqu'il méritoit vostre estime, je veux dire mon cher amy feu M. de Chandeville (de qui je regrette sensiblement la perte et chéris la mémoire uniquement) m'eust donné l'honneur d'estre connu de vostre maison, je fis vœu de ne mettre jamais rien au jour qui n'en fut premier jugé digne de l'Hostel de Rambouillet, de tenir pour maximes indubitables toutes vos opinions et pour arrests souverains tous les sentiments de ces excellentes personnes qui firent un miracle en vous donnant l'estre. Je pense m'estre acquitté jusqu'icy fort religieusement de mon vœu. Et je m'asseure, Mademoiselle, que cette divine Angélique (M^{lle} Paulet) qui vous aime et que vous aimez avec tant de raison ne me refusera pas la faveur de vous tesmoigner qu'elle m'a veu dans le dessein d'en user tousjours ainsy. Et certes, à vray dire, il est bien doux d'avoir des juges aussi pleins de bonté et de connoissance et de qui la censure et l'approbation se trouvent également utiles et glorieuses., etc. » A la suite de la pièce (pp. 121 et s.)

tamment elle organise des promenades. Elle y convie Voiture. Tous deux, et M^{me} la princesse, Anne de Bourbon, la duchesse de la Trémouille vont, par exemple, visiter, au château de Ruel, M^{me} de Combalet. Le poète se plaît pour un double motif à visiter M^{me} de Combalet. La dame peut lui être utile, auprès de son oncle, le cardinal-ministre. sur lequel, de plus en plus, elle prend de l'empire. En outre, il la désire avec une véhémence que ses rimes et ses proses dissimulent à peine. Volontiers pour la tenir, ne fut-ce qu'une heure, à sa merci, il renoncerait aux hauts emplois qu'il ambitionne. Il se rend compte pourtant de l'inanité de ce désir et que l'on prend pour jeu de poésie ses vocables les plus significatifs. N'importe ! Il persiste quand même à se leurrer. D'altières femmes condescendirent à aimer d'infimes roturiers qu'ennoblissait le talent poétique. Insoucieux des racontars qui courent sur la liaison de M^{me} de Combalet avec Richelieu, Voiture attend impatiemment l'heure du berger. Et, pour réfréner cette impatience, usant des rames de papier, il confie aux rondeaux le soin d'exprimer son ardeur amoureuse :

Pour vos beaux yeux et vostre beau visage,
Et la douceur de ce divin langage

se trouvent les *Autres œuvres de M. de Scudéry*. On y relève onze fleurs destinées à la *Guirlande de Julie* et des *Stances pour la belle Angélique* (M^{lle} Paulet.)

Dont vous tenez tout esprit enchanté,
Cloris, on doit souffrir vostre fierté
Et, près de vous, avoir moins de courage.

Il est donc vray que je ne fus pas sage
De ne pouvoir endurer un outrage
Moy que l'Amour tient si bien arrêté
Pour vos beaux yeux.

A tout souffrir désormais je m'engage
Et, dans les fers d'un éternel servage
Et les rigueurs de vostre cruauté,
Je chanteray vostre extresme beauté
Et je feroÿ mille fois davantage
Pour vos beaux yeux (1).

M^{me} de Combalet sourit et se tait. Elle trouve un prétexte pour renvoyer le poète à Paris. Il ne la reverra plus de l'été. Il enrage, mais il ne désespère pas. D'autres circonstances lui permettront de réitérer ses prières.

Cet été de 1636 lui réserve d'ailleurs maintes surprises. Les Rambouillet brusquement lui annoncent qu'ils décident de retourner à leur château. Bien

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1057; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 27; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 28, *Pour les yeux de M^{me} de Combalet*. V. aussi, même sujet, B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1059; V. *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 28; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 29. Ces deux poésies n'ont été publiées dans aucune des éditions des Œuvres de Voiture. Sur les promenades de Voiture à Ruel, V. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 513; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 43; U., I, 282.

qu'ils n'apprécient guère la campagne, ils pensent qu'il est nécessaire d'y séjourner quelquefois, ne fut-ce que pour veiller à l'entretien des jardins et des bâtiments familiaux (1). Ils invitent Voiture à les suivre. Il hésite un instant, puis il renonce à cette villégiature délicieuse. Il n'ose quitter Paris. Monsieur montre, en effet, des vellétés, abandonnant le siège de Corbie, d'y revenir. Il risquerait, excitant la colère du prince, de perdre son emploi auprès de lui.

Cependant la solitude lui pèse bientôt. Les lettres que lui adressent Julie d'Angennes et les hôtes du château le consolent à peine de leur éloignement. Pour distraire son oisiveté, il cultive encore le rondeau et celui-ci reflète toute sa tristesse :

A Rambouillet, va vite et cours,
Petit rondeau, mais, sans trop de discours,
Fais mon excuse et mon humble prière.
Tu n'as qu'à voir et suivre la lumière
Qui de loin paraît dessus ses tours (2).

Tous les attrait, les grâces, les Amours
Et les vertus qui brillent en nos jours
Depuis un mois tiennent leur cour plénière
A Rambouillet.

(1) Chapelain : I, 118, 119 indique que les Rambouillet sont à leur château en septembre 1636.

(2) Ce vers, mal copié par Conrart, est faux.

Paris languit, attendant leur secours;
L'on n'y voit plus ni la cour ni le Cours
Que si, parfois, je prends cette carrière,
Mon esprit fuit et retourne en arrière,
Mon cœur s'absente et mon âme est toujours
A Rambouillet (1).

Voiture s'abandonnerait vite à la mélancolie, si soudainement M^{me} de Saintot n'envahissait son domicile. Surveillée par son amant, le sieur de la Hunaudaye, elle n'a pu jusqu'à l'heure fondre sur le malheureux poète. Elle profite du moment de répit que lui laisse son breton jaloux et lubrique pour venir inonder de ses larmes le justaucorps de celui qu'elle n'a jamais cessé d'aimer (2).

Voiture considère comme une calamité cette visite intempestive. Il n'ose jeter à la porte cette femme larmoyante. Il lui reproche violemment sa trahison bien qu'il s'en moque. Il prend une contenance de justicier, supposant qu'elle est la meilleure. Or il commet une étrange maladresse. Car M^{me} de

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1068, *A M^{me} la marquise de Rambouillet*. Ce rondeau inédit a été publié par M. Lorin dans *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet, publiés par Charles Sauzé*, 1894, *Introduction*, p. 9; puis, par le même, dans *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, 1906, p. 37; *Rambouillet, la ville, le château, ses hôtes*,.. 1907, p. 83.

(2) Sur les relations précédentes de Voiture avec M^{me} de Saintot, v. notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, *passim*.

Sainctot lui explique aussitôt que son intention, en se livrant à la Hunaudaye, fut surtout d'exciter sa jalousie et de le déterminer à revenir des Flandres. Elle se garde d'avouer qu'elle fit tout au monde pour que La Hunandaye l'épousât, se réservant de conserver comme galant Voiture dont son âme et ses sens ont besoin pour s'épanouir.

Le poète cependant s'apaise, admirant l'inconsience de cette femme. Il voit bien que, quoi qu'il fasse, il ne s'en délivrera point. Mieux vaut lui être pitoyable. La Hunaudaye se chargera bientôt de lui éviter des entretiens trop fréquents. Il consent donc à reprendre le chemin de sa maison. Il l'écoute, avec patience, causer. Elle s'est transformée peu à peu. Elle ne parle plus le pathos d'autrefois. Ses lettres circulent même dans les ruelles où elles trouvent des admirations. Elle lui révèle qu'elle fréquente l'Académie de la vicomtesse d'Auchy où des personnages doctes lisent leurs élucubrations et dissertent sur des sujets importants. Elle ne lui découvre pas, car elle est adroite, que cette académie souhaite ardemment sa visite, qu'elle s'est chargée de l'y amener, que l'on y considérerait sa présence comme une revanche contre l'Hôtel de Rambouillet, accapareur de beaux esprits. Elle lui insinue cependant qu'elle l'y verrait avec plaisir.

Voiture se méfie. Il sait que la vicomtesse a

fondé son académie dans le but d'écraser l'Hôtel de Rambouillet et de rivaliser de renommée avec la marquise. Souventes fois, de connivence avec cette dernière, il railla la pauvre pécure assujettie au joug luxurieux de Malherbe, tour à tour chantée, battue et satisfaite. Un jour même dans la chambre bleue, il lui demanda par dérision auquel, de Saint-Augustin ou de Saint-Thomas, elle accorderait, de préférence, son estime, sachant que, quelles que fussent ses prétentions à la science, l'un comme l'autre de ces élus passaient son entendement. M^{me} de Rambouillet faillit mourir de rire quand, gravement, elle opina pour Saint-Thomas.

Et voici qu'à cette heure, M^{me} de Saintot lui propose d'aller chez cette dame. Il hésite. Puis, réfléchissant, il se dit qu'en somme il y peut trouver quelque divertissement. Tous les fols, tous les poètes à la douzaine, tous les « savantasses » dont les éditeurs appréhendent l'approche, se rendent en son salon pour y protester contre l'injustice du sort. On fait une active propagande afin d'y produire, de temps à autre, quelque auteur désigné à l'attention publique. L'abbé d'Aubignac en est l'âme.

Le goût du rire y conduit Voiture beaucoup plus volontiers que les supplications de M^{me} de Saintot. A nouveau, il y envisage, parée comme une reine mais flétrie déjà et à demi-aveugle, la fée senten

cieuse et maniérée qui prétend surpasser en toutes choses M^{me} de Rambouillet. Mais rapidement il s'ennuie à entendre des voix monotones prononcer d'interminables harangues.

M^{me} de Saintot s'étonne qu'il ne tombe point en pamoison à son exemple. Elle est prête à le juger frivole. Elle n'a point tort. Ayant baillé jusqu'à se décrocher le maxillaire, Voiture jure de ne jamais plus compromettre son génie en cette ruelle lamentable d'où la gaieté est exclue (1). Il n'a même pas senti le courage de railler tant d'êtres délirants qui

(1) Le ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, pp. 1136, 1137 (B. A.) contient une *Excuse à M^{me} la vicomtesse d'Auchy de ce qu'il ne pouvoit se trouver chez elle ce jour-là comme il luy avoit promis pour entendre la lecture de la vie du connestable de Lesdiguières, faite par M. Vidal* et une *Réponse de M^{me} la vicomtesse d'Auchy*. Le premier de ces rondeaux pourrait bien être de Voiture. Sur la vicomtesse, V. Tallemant: I, 325 et s.; Malherbe: *Œuvres*, édit. Ludovic Lalanne, 1862, *passim*; Chapelain: *passim*; Sauval: *Recherches et antiquités de la ville de Paris*, 1724, II, 495. Les vaudevillistes écrivirent de nombreux couplets contre elle. Malleville, après Malherbe, la chanta et aussi Neufgermain et Adam Billaut. Elle est Axiane dans Jean de La Forge: *Le Cercle des Femmes sçavantes* et Statanoïde dans Somaize: *Dict. de Précieuses*, 1660. L'*Almanach des femmes sçavantes françoises pour l'année bissextile 1728* lui consacre un paragraphe et aussi Colombey: *Ruelles, Salons et cabarets*, 1858, pp. 133 et s., une mauvaise notice. Le ms. n^o 12491 (B. N.) contient sur sa voix une poésie attribuée à d'Infréville et que Tallemant donne à Lingendes. Chapelain ne l'aimait guère. Balzac: *Œuvres*, 1665, I, 777, souhaitait que la police l'enfermât et qu'elle épousât « en deuxièsmes nopces l'empereur des Petites-Maisons ». On a d'elle — mais Tallemant nous dit qu'elle achetait fort cher les œuvres des autres pour les publier sous son nom — quelques poésies et *Homélies sur l'Épître de Saint Paul aux Hébreux, par Charlotte*

s'efforçaient à démontrer la cacophonie de leurs phrases et l'égarement de leurs esprits.

Il ne cache pas à sa maîtresse son désappointement. Si bien que celle-ci ne le convie plus à partager ses délices intellectuelles. Pour se l'acquérir davantage, elle le maintient désormais sur le terrain de la galanterie. Elle réunit chez elle quelques jeunes femmes et, avec cet appât, espère l'y attirer :

Je vous ai promis pour galant à deux belles dames de mes amies, lui écrit-elle. Je m'assure que vous ne trouverez pas cette entreprise-là trop grande, et je sais bien que vous dégagerez ma parole aussitôt que vous les aurez vues.

Infortunée M^{me} de Sainctot ! Comment, au moment même où, dans son esprit, naît la pensée de chasser définitivement La Hunaudaye et de proposer à Voiture de devenir son époux, comment prend-elle pour lui ce dangereux engagement ! C'est offrir au plus inconstant des hommes le moyen d'échapper à tout lien. Le poète ne manque pas l'occasion. Il s'enflamme aussitôt pour ces inconnues.

Il n'y eut jamais une inclination si extraordinaire

des Ursins, vicomtesse d'Ochy, Paris, Rouillard, 1634, in-4°. Une lettre de la reine de Pologne à M^{me} la Princesse (A. C. R. II, 39) annonce sa mort à la date de janvier 1646. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 280, indique ses relations avec elle.

ni si étrange que celle que j'ai pour vous, écrit-il à l'une d'elles. Je ne sais du tout qui vous êtes, et de ma vie, que je sache, je ne vous ai seulement oui nommer. Cependant je vous assure que je vous aime et qu'il y a déjà un jour que vous me faites souffrir. Sans avoir jamais vu votre visage, je le trouve beau, et votre esprit me semble agréable, quoique je n'en aie jamais rien oui dire. Toutes vos actions me ravissent, et je m'imagine en vous je ne sais quoi qui me fait aimer passionnément je ne sais qui. Quelquefois je me figure que vous êtes blonde, et d'autres fois que vous êtes brune; tantôt grande, tantôt petite; avec un nez aquilin, et avec un nez retroussé; mais sous toutes ces formes ou je vous mets, vous me paraissez toujours la plus aimable chose du monde, et sans avoir quelle sorte de beauté vous avez, je jurerois que c'est la plus aimable de toutes. Si vous me connoissez aussi peu et que vous m'aimiez autant, j'en rends grâce à l'amour et aux étoiles. Mais afin que vous ne soyez pas trompée, et qu'au cas que vous imaginiez un grand homme blond, vous ne soyez pas trop surprise en me voyant, je vous veux dire à peu près comme je suis. Ma taille est deux ou trois doigts au dessous de la médiocre; j'ai la tête assez belle avec beaucoup de cheveux gris; les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez naïf. En récompense une de vos amies vous dira que je suis le meilleur amant du monde, (1) et que, pour aimer en

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, m-4^o, p. 515, Voiture: *Œuvres*, 1650, p. 41; U., I, 281.

cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidèlement que moi. Si vous vous pouvez accommoder de tout cela, je vous l'offrirai à la première vue...

A la vérité, M^{me} de Saintot ne croit pas devoir craindre des maîtresses auxquelles on se présente en ces termes. Elle a tort. Peu à peu Voiture à qui elle découvre son dessein d'épousailles, s'éloigne d'elle. Il invoque, pour ne la plus voir, des prétextes variés. Il ne répond pas à ses lettres; il finit même par refuser de les recevoir. Si bien que la malheureuse femme, retombée aux mains de la Hunaudaye, sent, avec le chagrin, la folie l'envahir (1).

Aucune pitié dans le cœur de Voiture. Il se préoccupe d'ailleurs de choses plus importantes que les divagations de M^{me} de Saintot. Monsieur ayant abandonné brusquement le siège de Corbie, par crainte d'y contracter la peste qui décime l'armée, s'est arrêté à Paris. Il se dirige vers Blois, poursuivi par la haine du cardinal qui vient de découvrir une nouvelle conjuration du prince contre sa personne. Il est plein de mauvais pressentiments. Il aurait besoin, autour de lui, de tous ses amuseurs. Il cherche à entraîner Voiture. Mais celui-ci défend

(1) Tallemant : III, 45; B. A., ms. n° 5132, f° 41; ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, pp. 480, 513, 514; Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 39, 43, 535. Voiture sollicite cependant un procès en faveur de son infortunée maîtresse. V. *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 473, 475; U., II, 153.

avec respect et fermeté son indépendance. Si bien que Gaston d'Orléans part sans donner d'ordres, se contentant de promesses (1).

Or le poète n'est nullement décidé à tenir ces promesses. Il se dispose même tout nettement à trahir son maître, dont il ne partage point l'animosité contre Richelieu. Lorsque la nouvelle de la prise de Corbie est apportée à Paris par les courriers, cette victoire des troupes françaises enflamme son patriotisme. Il prend la plume. Durant dix jours, s'adressant à un correspondant imaginaire qu'il suppose favorable à l'étranger et défavorable au cardinal, il cisèle une épistole interminable où il exalte la politique du ministre. Avec une compétence et une clairvoyance que l'on n'eut pas attendues de cet homme frivole, il signale, à une époque où on les nie, les bienfaits de cette politique (2). Ce faisant, il risque de s'aliéner Gaston et tous les hauts seigneurs qui haïssent l'Éminentissime. Il montre un courage d'autant plus héroïque que, loin de faire présenter en cachette sa lettre à l'intéressé, il la livre aux commentaires du public. Elle provoque les approbations et les blâmes véhéments. Elle

(1) Selon Goulas, Gaston passa à Paris, le 21 octobre 1636.

(2) Corbie fut pris le 14 novembre 1636. La lettre célèbre de Voiture est datée de Paris, le 24 novembre 1636. On la trouve dans B. A., ms. *Conrart*, t. X et XIV, in-4^o, pp. 573 *bis* et 819; Voiture: *Œuvres*, 1650, p. 313; U., I, 267.

pourrait lui valoir des nasardes. Mais elle lui attire la sollicitude définitive du cardinal. C'est cela surtout qu'il a souhaité obtenir (1).

Il se demande comment les Rambouillet jugeront son initiative et s'ils donneront leur assentiment au panégyrique de Richelieu. Or ceux-ci, revenant le mois suivant (2) de leur château, sanctionnent de tout leur cœur les affirmations de Voiture. La politique du cardinal leur paraît, au marquis même qui la dénigre souvent, pleine de grandeur lorsqu'elle augmente le prestige de la France. Ils sacrifient leur haine à leur patriotisme.

Ils rentrent enchantés de leur séjour à la campagne. Malicieusement Julie d'Angennes relate à Voiture les belles réjouissances dont il se priva volontairement. L'une surtout est encore toute lumineuse dans son souvenir. Il y avait alors au château M^{lle} Paulet, la marquise de Clermont, ses deux filles Louise et Marie, et le marquis de Pisani,

(1) *L'Inventaire après décès de la succession de Voiture*, communiqué par M. Ch. Samaran, mentionne, parmi les papiers : « Deux pièces attachées ensemble : 1^o Décret du Parlement de Paris du 30 juillet 1637 contenant l'adjudication faite à Vincent Voiture de l'office de contrôleur des gages des officiers du Présidial de Beauvais, saisi et vendu sur Charles de Lomenye; 2^o Arrêt du Parlement du 13 mai 1644 ordonnant que M. de Lomenye donnera procuration ou démission de cet office à Vincent Voiture dans trois jours. » Ne faut-il pas voir, dans ce Décret du Parlement, une première marque de la gratitude de Richelieu ?

(2) Chapelain : I, 339 annonce leur rentrée à la date du 10 décembre 1636.

en congé momentané. Or, un matin, on vit arriver, à cheval, couverts de poussière, Pierre-Isaac et Simon Arnould. Ils avaient quitté le siège de Corbie, entre deux gardes et pour goûter trois journées de plaisir, effectué un rude voyage. On les reçut avec des acclamations. Et pour leur faire oublier les fatigues du siège, on voulut leur donner la comédie. Mais on se trouva fort embarrassé, car les comédiens manquaient. Il fut alors décidé que la compagnie se partagerait en acteurs et en spectateurs et que l'on jouerait la *Sophonisbe* de M. Mairet. Mais il fallait en apprendre les rôles, tâche ardue en un temps si limité. On ne pouvait résoudre cette difficulté qu'en partageant ces rôles.

— Je tins, dit Julie d'Angennes, le personnage de Sophonisbe pendant les trois premiers actes et M^{lle} de Clermont pendant les deux autres. Il en fut de même pour les autres rôles. On vit des acteurs parler un papier à la main. Seuls MM. Arnould s'avisèrent de savoir leurs vers. On monta activement la scène qui fut merveilleusement belle et bien éclairée; on s'habilla avec les hardes des ballets du roi dont mon père avait conservé, de son ancien emploi à la cour, des coffres pleins. Nous eûmes cinq spectateurs, charmés de notre représentation et que M^{lle} Paulet, habillée en nymphe, enchantait, durant les entr'actes, de son théorbe et de sa voix admi-

nable. Tout le monde se déclara satisfait et les carabins, rejoignant leur poste, dans la nuit, nous remercièrent en vers de leur avoir procuré ces agréables heures (1).

Et Julie d'Angennes ajoute :

— Et vous ne nous manquâtes point, M. Voiture !

Mais Voiture sait bien que c'est là beau mensonge. En réalité Julie d'Angennes l'accapare et tout l'Hôtel se réjouit qu'il n'ait pas suivi Gaston d'Orléans à Blois. Avec l'hiver les réunions de la chambre bleue reprennent. Voiture, pour la première fois, envisage l'illustre Pierre Corneille dont le *Cid* vient de triompher au théâtre du Marais. Il admire cette tragi-comédie où revit, magnifiquement évoquée, l'Espagne chevaleresque. Il n'éprouve cependant pour son auteur qu'une sympathie médiocre. Et l'Hôtel qui partage son enthousiasme pour les alexandrins sonores du poète, marque, à son exemple, peu de chaleur à l'homme. La rustauderie de Corneille, sa mine de marchand, sa timidité, sa parole diffuse tranchent parmi les élégances et les facondes de mille personnages sans

(1) Abbé Arnould : *Mémoires* : 1726, I, 73 et s. V. aussi, B. A. ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, pp. 1077. M. Lorin a fait de cette représentation le point de départ de son étude : *Une soirée au château de Rambouillet en 1636* précité. V. aussi, du même, sur ces faits : *Inventaires publiés par Ch. Sauzé*, précité, *Introduction*, pp. 10-11 ; *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, 1906, pp. 37 et s. ; *Rambouillet, la ville, le château et ses hôtes*, 1907, pp. 84-87.

valeur. Le bonhomme sent instinctivement quelle double appréciation il inspire et qu'il lui vaut mieux, en ce milieu, être représenté par ses œuvres que par sa personnalité physique.

Il se hâte donc de céder la place à des auteurs mieux ajustés ou plus diserts que lui. Le sieur Desmarets de Saint-Sorlin, à qui le cardinal de Richelieu accorde sa confiance littéraire, ne craint pas, comme lui, la raillerie des muguets. Avant de la livrer aux comédiens du roi, il soumet au jugement de la compagnie sa comédie des *Visionnaires*. Il supporte les critiques bourruées du sieur de Scudéry et celles de M^{lle} Paulet. Il y supprime les passages qui choquèrent ces censeurs ridicules (1). Il est galant. Il n'a pas encore commencé à écrire ces dialogues sévères qui lui permettront, l'âge venu, de prendre figure de moraliste. Aux heures où il ne s'occupe point à rafistoler les versifications boiteuses de l'Eminentissime, il se mêle volontiers aux joutes littéraires de l'Hôtel. Il compte notamment parmi les adeptes du rondeau (2).

Car Voiture vient de lancer la mode du rondeau.

(1) Chapelain : I, 137. On a dit, sur la foi de Segrais, que Desmarets aurait représenté M^{me} de Rambouillet, dans sa comédie, sous le nom de la *vertueuse*. Cela paraît improbable, cette comédie ayant été lue à l'Hôtel.

(2) Voiture écrivit, pour se moquer du gros François Coquet, financier aux mœurs équivoques, un rondeau que l'on trouve dans *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1063; *Recueil de divers rondeaux*

Ce genre poétique, depuis la Pléiade, était tombé en désuétude. Il le ressuscite, le trouvant gracieux et tout à fait capable d'envelopper, en son entrelac de rimes pimpantes, sa pensée légère (1). Il est arrivé, le cultivant, à la perfection. On lui en a demandé les règles et c'est en un rondeau fort mauvais, mais fort explicite, tiré de Lope de Véga, qu'il les a données :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau... (2)

Peu clairvoyantes, les ruelles ont admiré ce statut poétique surtout parce qu'il venait de Voi-

1639, p. 31; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 32; U., II, 327. Desmarets continua sa moquerie. V. ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1064; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 32.

(1) Chapelain : I, 148. Sarasin : *La pompe funèbre de Voiture*, 1649, p. 19, constate qu'il remit en honneur le rondeau. Il ajoute qu'il en fut de même pour la ballade et le triolet. Le Bret : *Lettres diverses*, S. D. p. 21, confirme le dire de Sarasin. Il ne nous reste aucun triolet de Voiture. Ses œuvres contiennent une seule ballade. Nous en avons découvert une autre, inédite. Nous la donnons en Appendice. Sur le rondeau de Voiture, V. Pellisson : *Relation contenant l'histoire de l'Académie françoise*, 1672, p. 303 et s.; T. de Lorme : *La muse nouvelle*, 1665, pp. 114, 243; *Poésies meslées du sieur de Pinchesne*, 1672, p. 315. V. également : B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1175; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, II, 60 :

*En ses rondeaux, Voiture a plus de voix
Que n'en ont eu tous les doctes François
Qui d'Hippocrène ont la source tarie, etc...*

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1044; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 10; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 10; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 68; *Recueil de poésies*

ture. Méprisant le madrigal, les dames n'ont plus voulu être, autrement qu'en rondeaux, encensées (1). Chapelain, prenant la défense de l'une d'elles que Voiture défiait d'en écrire un convenable en quinze jours (2), s'est attiré cette foudroyante réplique.

A vous ouïr, Chapelain, chapeler,
J'ai bien jugé que vouliez quereller,
Et que, de plus, vous êtes téméraire,
Quand vous osez un si grand adversaire,
Sans plus de force, au combat appeler.

Lorsque sa plume au ciel le fait voler,
Qu'avec les dieux il ose se mêler,
Penseriez-vous qu'il se voulût distraire

A vous ouïr?

Ne prétendez ainsi vous signaler
Vous ne sauriez ses efforts égaler;

diverses et chrestiennes par M. de la Fontaine, 1671, II, 246; *Recueil Barbin*, 1692, V. 16; 1752, V., 210; *Annales poétiques*, 1781, XIX, p. 79; Crépet: *Les poètes français*, 1861, II, 490; U., II, 314. Sur ce rondeau, V. Le Bret: *Lettres diverses*, S. D. p. 25.

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1017; *Recueil de divers rondeaux*, 1639.

*Ma foy, c'est fait, je ne suis plus moy-mesme
Depuis trois jours que la belle que j'ayme,
En me lisant le rondeau d'Isabeau
M'a défié d'en faire un aussy beau,
Ce qui me met en une peine extresme, etc...*

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1127; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 36, *Contre M. Voiture au nom d'une Dame à qui il avoit donné quinze jours pour faire un rondeau (par Chapelain)*.

Croyez-moi donc, laissez-le dire et faire,
 Et quand il parle, apprenez à vous taire...
 Car, par justice, à lui convient parler,
 A vous ouïr !.. (1).

Mais l'impertinence de Voiture à l'égard d'un homme dont on estime le talent n'a pas engagé à la modestie les faiseurs de rondeaux. Le poète apprend que chez M^{me} de Saintot, émoustillées par Benserade, Anne de Saintot et sa petite amie, Jacqueline Pascal, toutes deux encore enfants, en griffonnent dont les ruelles s'émerveillent (2). Et à l'Hôtel de Rambouillet, il semble que l'on ne puisse plus tenir une plume sans que, tout naturellement, elle trace les treize huitains dont se compose le rondeau marotique. C'est, entre les familiers, une émulation et une lutte. Et comme cette forme poétique incline à la raillerie et même à la licence, il arrive que parfois les poètes oublient la bienséance. Voiture lui-même perd la mesure (3). Certain jour, la compagnie,

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1130; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 35; Voiture: *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 125; U., II, 328. Chapelain, loin de se fâcher, aurait loué le rondeau de Voiture. V. B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1129, *A M. Chapelain, sur les louanges qu'il a données au rondeau qui commence: A vous ouyr...*

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1159, *A la petite Saintot pour la prier de faire un rondeau* (par Benserade); p. 1160, *Réponse de la petite Saintot*. V. aussi, pour ses rondeaux et celui de Jacqueline Pascal, *Recueil de divers rondeaux*, 1639.

(3) V. en *Appendice*, l'article relatif aux filles religieuses de M^{me} de Rambouillet.

considérant que les Habert se montrent d'une amabilité trop vive envers les dames, entreprend de les ramener à la décence en les brocardant. Les rondeaux pleuvent de tous côtés sur les malheureux coquets. Et, parmi eux, il en est d'une si roide impureté (1) que Julie d'Angennes doit rappeler leur auteur à l'honnêteté. Pour ce faire, elle écrit elle-même ce fade rondeau :

Chez nous, mardy, l'on déplia
Votre rondeau qui publia
Votre peu de galanterie
Et toute la chevalerie
Grandement mélancolia.

Mon frère s'en mortifia
Voiture s'en pétrifia
Et quelqu'autre en fit raillerie
Chez nous.

Ma mère, puisque mère y a,
De le supprimer nous pria,
Mon père en fut en fâcherie,
Dinton même en fut en furie.
Enfin tout le monde en cria
Chez nous (2).

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1119 et s. Voici un extrait d'un de ces rondeaux :

*Leur plus grand vice est copulation
Ils n'ont amour que pour un mot en on
Qu'en mon jeune âge ay leu dans le grimoire
Et c'est pourquoy, voisin, veux-tu m'en croire,
Défens ta femme et non pas ta maison
Aux quatre Haberts.*

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1067. Nous donnons

Et voici que, revenu de la Valteline, Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier ranime la joute près de s'éteindre faute de combattants. Voiture sans plaisir revoit cette figure désagréable et entend cette parole rude. Julie d'Angennes reproche au soldat agressif ses emportements. Tout récemment, après quelques paroles vives, il tua en duel l'un de ses meilleurs amis (1). Ce sont actes que l'Hôtel désapprouve. Montausier s'excuse. Le ressentiment de la jeune fille lui est pénible. D'elle seule il accepte avec soumission les blâmes. Depuis le temps où il la vit, avec un dévouement inlassable, soigner son frère, le vidame du Mans, atteint de la peste, il l'admire en silence. Hector de

ce piètre rondeau parce qu'il est inédit et qu'il paraît être la seule pièce de vers vraiment écrite par Julie d'Angennes. Les rondeaux dont l'Hôtel de Rambouillet se délecta se trouvent tous rassemblés dans *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, pp. 857 et s. Une partie fut éditée en 1639, sous le titre : *Recueil de divers rondeaux*, 1 vol. in-12, et plus tard, en 1650, sous le titre : *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 2 vol., in-12. Voici (B. A.) *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4° p. 1066), un rondeau *A M^{lle} de Rambouillet* qui nous paraît intéressant par sa familiarité.

On le m'a dit, Mademoiselle,
Que tous nos cœurs vous retenez;
Pensez vous pour vostre beau nez
Mettre sur nous une gabelle?
Vous estes fort bonne et fort belle
Et croy que vous estes pucelle

On le m'a dit.

Mais il faut estre moins rebelle
Et ne point faire de querelle
Aux amours que vous surprenez;
Vous en tenez d'emprisonnez
Et vous leur estes trop cruelle
On le m'a dit.

(1) Chapelain : I, 132. Chapelain nous tient minutieusement au courant des actes de Montausier. Sur son séjour en Valteline, V. aussi, I, 118, 119.

Montausier ne se trompait point le soupçonnant d'aimer muettement la princesse Julie.

Avec stupéfaction Voiture contemple son manège et sourit de voir le brutal cavalier se transformer en pousseur de beaux sentiments. Il se félicite d'ailleurs de constater que la jeune fille considère avec indifférence cette tendresse qui ne se déclare point, mais qu'elle pressent et que la compagnie discerne. A la suite de Montausier, les pédants envahissent l'Hôtel. Les conversations languissent. C'est un soulagement général quand le marquis annonce qu'il part pour l'Angoumois où sa mère le convie à séjourner.

Voiture le charge de porter son amitié à un autre pédant de ces régions, le sieur de Balzac qui se plaint amèrement de sa paresse à écrire. Effectivement Montausier voit, à Angoulême, le sieur de Balzac. Volontiers, il demeurerait auprès de cet homme qui lui prodigue les louanges hyperboliques et avec lequel il peut satisfaire son appétit de latin. Mais il doit bientôt rejoindre l'armée (1). En outre, Chapelain le réclame à Paris, lui réservant une surprise.

Et c'est, en effet, une surprise agréable que Chapelain réserve à Montausier. Après avoir long-

(1) Sur le séjour de Montausier en Angoumois, V. Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 735, 742; Chapelain : I, 140, 145. Sur les relations de Voiture avec Balzac, V. Chapelain : I, 153.

temps annoncé que, dans le silence de son cabinet, il élevait un monument poétique à Jehanne, la Pucelle; après avoir organisé, autour de ce travail, la plus formidable publicité, il en a enfin achevé le premier livre. Pour en entendre la lecture, l'Hôtel réunit une compagnie nombreuse. Dans la calme splendeur d'une après-midi printanière, le poète déguenillé déclame les lourds alexandrins qu'il entassa par milliers avec une difficulté horrible (1). Il est sûr d'avance qu'il enregistrera un succès. Il imagine volontiers qu'embrassant l'épopée, il émerge de la multitude poétique occupée à ciseler des œuvres fragiles. Il confond l'énormité avec la beauté.

Or, de toutes les lèvres qui, sa lecture terminée, le louangent, celles seules de Montausier sont sincères. La marquise, Julie d'Angennes et Voiture n'apprécient guère cet amas de vers dont une habile déclamation ne parvient pas à céler la rugosité. Anne de Bourbon cache difficilement combien cette audition lui procura d'ennui.

Mais l'approbation enthousiaste de Montausier suffit à Chapelain et l'engage à continuer son indigeste épopée. Avec regret, il voit partir pour l'Alsace le guerrier-poète avec lequel il s'entend si bien

(1) Cette lecture fut faite à l'Hôtel de Rambouillet en avril 1637, V. Chapelain : I, 149.

pour pédantiser (1). Et il ne reviendrait plus de longtemps à l'Hôtel si des conjonctures fâcheuses ne l'y ramenaient pour solliciter un conseil. Le cardinal de Richelieu, entraînant dans ses haines l'Académie qu'il fonda principalement pour les servir, vient de lui confier le soin d'anéantir la gloire de Corneille. Chapelain, sur les instances de ses collègues, est chargé d'écrire la critique officielle du *Cid*. Il considère comme une « corvée » douloureuse cette tâche. D'une part il craint de s'attirer les colères du public et de l'autre celles de l'Éminentissime. Il est fort désolé que Scudéry, lançant contre l'illustre normand les premières diatribes ait déchaîné cette querelle. Au fond, il admire la tragi-comédie incriminée et Boisrobert, qui lui porte les ordres du cardinal, l'admire à son exemple (2).

Tandis qu'il confie à la marquise son ennui, Voiture murmure à l'oreille de Julie une épigramme que les ruelles font circuler :

Les vers de ce grand Cid que tout le monde admire
Charment à les entendre et charment à les lire.
Un poète seulement les trouve irréguliers.
Corneille, moque toy de sa jalouse envie,
Quand le festin agréé à ceux que l'on convie,
Il importe fort peu qu'il plaise aux cuisiniers (3).

(1) Chapelain : I, 154, 168 indique le départ et le séjour en Alsace de Montausier.

(2) Le sentiment de Chapelain n'est pas douteux. Il l'exprime avec violence en une lettre à Balzac. V. I, 164.

(3) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 329.

Combien Voiture, considérant l'embarras de Chapelain, se félicite de n'avoir jamais participé aux travaux de cette Académie dont on le mit par force et dont il ne comprend nullement la nécessité. De même que tout l'Hôtel, il a désapprouvé le geste de Scudéry. De même, il désapprouve l'initiative du cardinal. Cependant, à Chapelain qui supplie qu'on le guide en cette triste aventure, il conseille l'obéissance.

Le marquis de Rambouillet, sa femme et sa fille partagent le sentiment de Voiture (1). Ils savent que l'on ne peut, sans pâtir, s'élever contre la volonté du ministre. Chapelain obéira donc. Il obéira même avec un zèle excessif.

Voiture d'ailleurs se désintéresse de sa besogne. Car, de nouveau, Gaston d'Orléans survient à Paris. Il a cru de son devoir, la nouvelle lui étant parvenue de la grossesse de la reine, de féliciter Louis XIII. Cette fois, sans rémission, il ordonne au poète de le suivre. Mais celui-ci objecte que « des

(1) *Lettre de Julie d'Angennes au cardinal de la Vallette*, S. D. (1637) publiée dans Tallemant : II, 538, puis dans Crépet : *Le Trésor épistolaire de la France*, 1865, I, 191. « Je l'avois prié [Arnauld de Corbeville] de vous dire plusieurs nouvelles dont il ne s'est pas voulu charger; car depuis que l'on fait le procès du *Cid*, personne ne veut plus hasarder de rien raconter quoyque vray, si n'est aussy vraisemblable : car c'est un des principaux chefs pour lesquels on pandera le malheureux. Ses autres crimes sont asés ordinaires; car on ne l'accuse, outre cela, que d'avoir fait de mauvais vers. C'estoit isy une de mes nouvelles. »

affaires très importantes » le retiennent en la capitale. Il assure S. A. R. qu'il la rejoindra dès qu'elles seront terminées.

Ces affaires très importantes, écrit-il peu après au cardinal de la Vallette, c'est un siège que j'ai commencé d'une place assez jolie et fort bien située; j'en ai fait la circonvallation à la mode de Hollande et à la vôtre, et Piccolomini ne me sauroit empêcher de la prendre. Les choses étant si avancées, il me déplairoit extrêmement de lever le siège : car, entre nous conquérants, cela est fâcheux (1).

Voiture ne ment point. Julie d'Angennes confirme, en effet, qu'il « a quitté tous ses divertissements pour jouer du psalterion parce que cela plaist à M^{me} la D... (2) » Néanmoins, quelles que soient ses obligations amoureuses, elles ne le peuvent éternellement empêcher d'obéir aux ordres de Monsieur. Ceux-ci se font bientôt plus pressants. Il se détermine donc à quitter Paris. Mais ce qui l'y engage surtout, c'est l'assurance de revoir en province la plus belle partie de l'Hôtel de Rambouillet. M^{me} de Combalet vient, en effet, d'inviter Julie

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 811; Voiture : *Œuvres* 1650, p. 344; U., I, 287. Cette lettre contient des considérations politiques assez osées. D'après Chapelain : I, 213, 219, 220, la marquise de Sablé en ayant tiré des copies et l'ayant répandu dans la société aurait attiré des désagréments à Voiture.

(2) *Lettres de Julie d'Angennes au cardinal de la Vallette précitée.*

d'Angennes et M^{me} du Vigean à passer la belle saison au château de Richelieu.

Arrivé à Tours, où Monsieur a, depuis peu, établi sa résidence, Voiture constate que le séjour en province, ne sera pas aussi mélancolique qu'il le supposait. Gaston d'Orléans passe tout son temps en l'alcôve d'une adolescente, Louison Roger de la Marbelière, fille du lieutenant criminel. Il doit cette conquête à ses officiers. Il possédait également à Blois une maîtresse. Mais Blot, Langeron, La Rochepot, Léspinay ayant contracté à Tours, au cours de leurs escapades, des liaisons auxquelles ils tenaient, répandirent, sur les filles blésoises, des commérages qui commencèrent à en dégoûter leur maître. Ils lui firent ensuite valoir l'aménité, la courtoisie et la facilité des filles tourangelles. Comme Gaston résistait à leurs vœux, ils s'arrangèrent pour arrêter, durant une après-midi, sa galiote à Tours. Et ils lui présentèrent Louison. C'était une admirable et fière brune, aux yeux étincelants, ronde, grande, pleine de grâce et d'esprit, dansant avec souplesse, chantant avec ampleur. On la pouvait comprendre dit Goulas, émerveillé, parmi ces belles « qui emportent d'abord, comme le canon, sans qu'on leur résiste... ne donnent pas le temps de disputer..., violentent, ravissent, triomphent en un instant ». Monsieur, la voyant, oublia immédiatement la blésoise.

La complaisance d'une famille aux sentiments immondes, faisait de Louison une proie enviable et aisée. Pour assouplir une innocence qui s'insurgeait, Monsieur lui prodigua les agenouillements et les plaisirs. Il lui donna la comédie, le bal, les collations. Il commanda à ses poètes de l'encenser. Il lui offrit meubles, vêtements et bijoux. Et enfin, sur le lit de velours qu'il fit spécialement fabriquer pour la belle, il en eut le pucelage.

A l'heure où Voiture survient à Tours, Monsieur manifeste cependant quelque chagrin. Il soupçonne l'un de ses officiers, Lespinay, confident de ses amours, de travailler, auprès de Louison, pour son propre compte. Néanmoins, ce ne l'empêche nullement de conduire les fêtes éperdues dont la ville bénéficie. La joie vibre partout et, dans les ménages désorientés, les femmes seules continuent à sourire (1).

Car les officiers de S. A. R. rapinent les faveurs avec opiniâtreté et violence. Et Voiture, illustré par sa réputation de galanterie, cueille, jusqu'à en être submergé, les suffrages féminins. Il est temps, il est grand temps qu'il se repose. A mener cette existence de débauche, il perdrait jusqu'à son

(1) Goulas : *op. cit.*, I, 318 et s. ; Tallemant : II, 285 et s. ; Montpensier : *op. cit.*, I, 20 et s. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 300 parle de deux demoiselles avec lesquelles il se divertit : M^{lle} des Courdreaux et M^{lle} Chesneau.

souffle poétique. Bienheureusement pour lui, les courriers apportent la nouvelle de l'arrivée de M^{me} de Combalet. Gaston d'Orléans, ne fut-ce que pour plaire à Richelieu, décide de recevoir galamment cette dame. Suivi de ses courtisans, il lui fait les honneurs de la ville. Et, avant qu'elle gagne le château de Richelieu, il lui présente ingénument Louison Roger, sa maîtresse (1).

Cependant, Voiture, radieux de retrouver Julie d'Angennes se désole de perdre aussitôt sa compagnie. Il n'ose s'offrir à l'accompagner. Une joie vive le pénètre lorsque M^{me} de Combalet l'invite à la venir rejoindre à Richelieu. Dès lors, jusqu'au moment du départ, il considère sans attraits les réjouissances de Monsieur et de sa cour. Il est maussade et les dames s'étonnent que, sur ses lèvres, le madrigal ne chante plus en mélodieuses syllabes.

Il ne retrouve sa gaieté qu'en s'installant, un matin, dans le carrosse qui va le conduire à Richelieu. Depuis Tours, le voyage est d'autant plus long pour lui que le spectacle de la Loire, jalonnée de châ-

(1) *Bulletin du bibliophile*, 1876, p. 9, *Lettre de Julie d'Angennes au cardinal de la Vallette*, du 2 septembre 1637 [et non 1657]. Après avoir dit l'agrément de son voyage en compagnie de M^{me} de Combalet et la belle réception de Monsieur, Julie ajoute : « Nous avons vu sa mestresse à Tours quy ne vous dépleroit pas sy vous la voïés. » Elle raconte, en outre, qu'elle causa avec M^{me} de Chevreuse, laquelle s'occupe de théologie. Elle vante les splendeurs du château de Richelieu et elle annonce son prochain voyage à Loudun.

teaux, ne l'intéresse nullement. Il ne commence à en supporter la monotonie que lorsqu'il traverse Chinon dont les cloches carillonnent l'angélus du soir. Et, bientôt, au delà de cette ville, il aperçoit, perdus dans une brume légère, égayant les verdures de leur blancheur éclatante, le château et la bourgade de Richelieu.

Son carrosse longe maintenant la rue principale de cette dernière, rue théâtrale et symétrique, composée, de l'un et l'autre côté, de quatorze gros pavillons à porte cochère. Il se dégage de ses bâtisses neuves une tristesse lourde que, sur la place proche, l'église consacrée à la Vierge, mélange d'austérité. Au delà, heureusement, les eaux, cascading parmi les pierres dures, animent le passage. Elles se rejoignent en de vastes canaux, vivifiant les prairies et les arbres qui ombragent le jeu de paume et le mail.

Par delà ce site élaboré à main d'homme, au fond d'une esplanade déserte, le château, en forme de demi-lune, surmonté d'un dôme et flanqué de pavillons, dresse sa masse gigantesque et blafarde. Voiture en admire la majesté, mais pour rien au monde, il n'y voudrait passer l'existence. Le faste en est cependant prodigieux. Dans la grande cour, les fontaines distribuent l'eau murmurante. Et, au-dessus d'elles, préservées par des balustres circulaires, juchées en des niches, des statues mythologiques et des obélisques font un magnifique cortège

de bronze et de marbre au Louis XIII de Berthelot qui rêve entre deux colonnes rostrales. Partout d'ailleurs surgissent de la pierre les héroïnes, les guerriers et les monarques que l'Antiquité vénéra.

Cependant Voiture, descendant de son carrosse, franchit le degré qui mène aux appartements. Accompagné par la cohorte toujours plus compacte des statues, il entre dans la frénésie des ors et des peintures. Il se sent écrasé par une telle splendeur. Il y surprend l'emphase et la morgue d'un homme qui oublia sa condition de sujet et son humilité de prêtre.

Et cette splendeur, à la fin, le fatigue. Aussi éprouve-t-il une réelle satisfaction quand M^{me} de Combalet, à laquelle un valet vient d'annoncer sa présence, l'envoie quérir. Elle le reçoit dans la grande galerie où, au milieu d'un groupe, elle attend l'heure du dîner. En entrant, le petit homme enveloppe d'un regard l'assemblée. Agitant sa tête pointue, l'abbé d'Aubignac entretient le marquis de Brézé, beau-frère du cardinal de Richelieu, cependant que M. de la Vergne, père de la future M^{me} de la Fayette, donne au marquis de Fors et à son frère, adolescents efféminés et timides, quelques rudiments d'architectonique (1).

(1) Un manuscrit que nous citerons plus loin nous donne les noms des hôtes du château à ce moment.

Voiture s'avance vers M^{me} de Combalet qu'entourent Julie d'Angennes et M^{me} du Vigean. Il s'étonne de leur voir une contenance attristée. Est-il arrivé quelque malheur? Il s'en informe. On lui apprend que la poste vient d'apporter la nouvelle de la mort de M^{me} de Longueville. C'est une grande perte, et pour M. de Longueville, et pour ses amis. On rappelle les mérites de la défunte. On épilogue sur ce sujet funèbre. Si bien que la première impression du poète est mauvaise. Il exècre ces causeries auxquelles l'autre monde semble participer.

Ses yeux indifférents parcourent l'immense galerie où, impassibles, se font face les portraits équestres de Louis XIII et de Richelieu. Partout, au long des lambris dorés et sculptés s'érigent bustes de conquérants et tableaux de bataille. Et là-bas, très loin, est posée, scintillant sous la lumière des lustres, cette table merveilleuse dont la mosaïque est faite de mille gemmes rares.

Avec soulagement Voiture entend un domestique convier la compagnie au dîner. Lentement M^{me} de Combalet et ses hôtes se dirigent vers la salle à manger toute historiée d'or sur fond d'azur. Autour de la table, parée de linge fin et d'argenterie, tiennent conseil, en des cadres, les rois de France. Ces présences augustes, par le respect qu'elles inspirent, suffiraient à réfréner l'appétit. L'excellence des mets les faits heureusement oublier.

La conversation, tandis que les valets apportent, sur la table, les fruits juteux cultivés par les jardiniers du château, prend une tournure moins funèbre. (1) Pelant une pêche veloutée, le poète écoute l'abbé d'Aubignac rendre compte, avec des périphrases savantes, de la mission dont M^{me} de Combalet le chargea précédemment auprès des Ursulines de Loudun. L'abbé d'Aubignac ne croit point à la possession démoniaque de ces filles chaleureuses. Il sait que le cardinal de Richelieu n'y croit pas davantage et que M^{me} de Combalet y ajoute une créance médiocre. Néanmoins, il ne doit pas affirmer brutalement son incrédulité. Il lui en cuirait, le ministre déjà se défiant d'un personnage dont la critique acérée, en matière théâtrale, l'indispose.

Puis, en cette affaire que Laubardemont conduisit avec une férocité scandaleuse, il y a des dessous obscurs qu'il n'est pas bon d'effleurer. Si, en effet, Urbain Grandier, simple curé de Loudun, n'eut pas eu jadis, une querelle de préséance avec Richelieu, évêque de Luçon, alors exilé en son prieuré de Coussay, et ne l'eut pas humilié publiquement, sans doute lui eût-on pardonné ses succès d'alcôve et

(1) Sur le château de Richelieu, V. Vignier, *Le chateau de Richelieu ou l'Histoire des Dieux et des héros de l'Antiquité avec des Réflexions morales*, 1676; Montpensier : *op. cit.*, I, 24 et s.; Boissier : *Les Épistres*, 1659, *passim*; La Fontaine : *Œuvres*, édit. H. Régnier, 1892, IX, p. 253-282; Brièle : *Collection de Documents pour servir à l'Hist. des Hôpitaux de Paris*, 1887.

même son *Traité du Célibat des prêtres*. Sans doute aussi eût-on délivré ce jésuite éloquent, ardent, séducteur et opiniâtre de l'accusation d'avoir ensorcelé ces Ursulines hystériques. La complaisance vindicative du cardinal permit à Laubardemont, exécuteur des basses œuvres du royaume, de susciter la fureur des exorcistes, de protéger la partialité des témoins et des juges, de falsifier les pièces judiciaires et finalement d'élever le bucher où grésilla une chair sensible à la luxure certes, mais nullement livrée aux maléfices de Satan.

L'abbé d'Aubignac, connaissant ces faits, se borne à narrer quelles surprenantes folies on lui découvrit et que Jeanne de Belciel et ses compagnes ursulines donnent, si l'on s'arrête à leurs dires ou à ceux des exorcistes intéressés, l'impression de subir violences et vexations du Malin. Elles se prétendent comme jadis, « attaquées de toutes sortes de tentations ». Elles se déchainent en hurlements et grincements de dents. Mais, au commandement du R. P. Tranquille, on ne voit point, sous formes de bêtes puantes, s'échapper d'elle des incubes. Et les marques sanglantes dont elles s'affirment affligées ne paraissent pas résister à un lavage qui enlèverait une pommade d'un visage fardé. Néanmoins l'abbé d'Aubignac conseille à M^{me} de Combalet d'assister, pour son édification, à ce spectacle.

Priée par ses hôtes, M^{me} de Combalet décide donc que, dès le lendemain, on se rendra en carrosse à Loudun. Et, effectivement, la compagnie tout entière survient, dans la journée du lendemain, en la petite ville qui, depuis de longues années, bénéficie de la curiosité unanime. Le bruit de son arrivée se répand. Voilà les exorcistes fort émus. Il est important pour eux que la nièce et le beau-frère du cardinal de Richelieu soient convaincus. De plus, ils savent qu'on ne persuade pas aisément des personnages comme Julie d'Angennes et Voiture et que, tous deux, par l'entremise de l'Hôtel de Rambouillet, peuvent à jamais accréditer l'authenticité de la possession.

C'est aussitôt, entre les couvents, un grand va et vient et des conciliabules. Hâtivement on prépare les cadres où devront se dérouler les exorcismes. Si bien que M^{me} de Combalet doit attendre plusieurs jours la comparution des ursulines. Enfin on lui ouvre le couvent où la sœur Claire de Sazilly, en présence des R. P. Tranquille et Moran, exécute quelques contorsions. Mais cette fille, apparentée au cardinal de Richelieu, et qui est la plus cynique parmi le troupeau des nymphomanes qu'abrite la maison, n'ose pas, en face de personnes puissantes et respectables, s'abandonner à son spasme luxurieux. Si bien que Julie d'Angennes, après l'avoir contemplée en silence, reproduit aisément, et

sans être la proie du diable, ses attitudes diverses.

Cela décontenance un peu les sinistres pères qui s'attendaient à plus de déférence. Ils renvoient dès lors la suite des mômeries. Le lendemain la sœur Marthe est jointe à la sœur Claire. On espère ainsi disperser l'attention. Toutes deux effectuent « l'arc de cercle, la teste touchant la terre et de la pointe des piés, le corps renversé en arrière et en arc ». Les révérends invitent alors l'assistance à les relever, assurant que les démons s'y opposeront. Or l'abbé d'Aubignac ayant remarqué qu'un enfant peut aisément redresser de terre un individu « très fort et roidi » pourvu qu'il lui soulève en même temps la tête et le pied, s'approche de la sœur Marthe et, en un instant, la met debout. Successivement M^{me} de Combalet et sa suite, avertis par lui, accomplissent le même exploit. D'ordinaire les exorcistes défendent que l'on touche aux pieds de leurs patientes. Il ne l'ont pas osé. Ils sont « sans parole » et pleins de « langueur » quand M^{me} de Combalet leur dit ironiquement :

— Mes pères, ne nous faites plus passer cela pour une preuve de possession. Je vous veux apprendre à lever la tête de toutes ces filles sans peine.

Mais sœur Marthe, tourmentée par le démon Cerbère, redonne du courage à ses exorcistes. Tandis que ces derniers essaient de gagner à leur cause

l'abbé d'Aubignac en le menaçant de la possession, elle invective l'incroyant :

— Tu fais bien l'arrogant, impie, magicien ! lui dit-elle. Et ses injures montrent qu'elle ne perd nullement, en la soumettant au diable, sa lucidité.

Cependant jusqu'à l'évidence, les démonstrations de la duplicité des Pères s'accumulent. Tel jour, Julie d'Angennes les surprend en conversation secrète avec leurs pénitentes et convenant des questions qu'ils leur poseront. Les dames constatent qu'en leur présence Claire de Sazilly évite de se montrer en tenue négligée et que ses compagnes modèrent leurs saletés de bouche.

La compagnie est bientôt à ce point convaincue de la connivence des Pères avec les possédées qu'elle ne voile plus ses railleries. On parle anglais à ces dernières, s'étonnant que le démon ne comprenne pas cette langue. On leur offre, sous des enveloppes cachetées, des questions auxquelles elles sont incapables de répondre. On substitue une personne à l'autre sans qu'elles distinguent la supercherie.

Tantôt aux Carmes, et tantôt à l'église Sainte-Croix, parmi les gesticulations forcenées et les hurlements, la Blanchart et la Benjamine, prouvent l'inintelligence totale de leurs incubes. Voiture se fait vertement rabrouer par les révérends lorsqu'il demande à la première de lui expliquer le sens d'un mot latin employé au cours de l'exorcisme. Volontiers

cependant la sœur Claire de Sazilly s'entretient avec lui. Elle est soucieuse de témoigner qu'elle possède les manières et le langage de la cour. Elle est l'une de ces malades que le prestige sexuel de Grandier enflamma jusqu'au délire. Voiture ne lui serait pas indifférent. Elle le lui affirme en s'élançant parfois vers lui et l'enserrant de ses bras maigres. Mais le poète goûte peu ces enthousiasmes qui froissent ses dentelles :

— Si votre diable, lui dit-il, persiste à faire des sottises, je vous quitterai.

Dès lors, la sœur Claire, craignant de perdre le charme de sa conversation, redevient si calme qu'on la prendrait pour une personne ordinaire. Cela suffit à assurer Voiture dans sa conviction qu'il vient d'assister à la plus grande fourberie du siècle. Et ses amis pensent comme lui. L'abbé d'Aubignac résume leurs sentiments, qualifiant de « cabale ridicule et suspecte » cette possession que Mgr de la Rochepozay, évêque de Poitiers, couvre de son autorité. « On faict passer, ajoute-t-il, pour des preuves infaillibles mille petites niaiseries qui valent moins d'estre admirées que les joueurs de gobelets (1). »

(1) B. N., ms. n° 12801, f°s 1 et s.; B. A. ms. n° 5554, f°s 108 et s., *Relation de tout ce que j'ay veu à Loudun en neuf jours que j'ay visité les possédées, par l'abbé d'Aubignac*. Cette relation est datée de septembre 1637. V. aussi, sur cette affaire, le remarquable

Les visites de la compagnie aux exorcisées ont été entrecoupées de repos tantôt à Richelieu, tantôt à Tours, tantôt à Thouars. Au retour d'un de ces petits voyages on a eu la surprise de trouver, installée à Loudun, M^{me} de Sablé, venue de son château voisin. Elle s'est mêlée au groupe curieux et persifleur et Voiture s'est efforcé, logeant un moment dans sa maison, de recommencer le siège de la dame. Mais il n'a pas obtenu davantage qu'autrefois de complaisance de sa part (1). Tout s'est borné à des escamouches sans résultat.

Si bien que, regagnant Tours tandis que ses amis se dirigent vers Richelieu, il se sent le cœur plein d'amertume. Gaston d'Orléans, de plus en plus épris de Louison, s'en montre de plus en plus jaloux. Néanmoins, il s'efforce de cacher ses sentiments et ses soupçons. Il affecte même une

ouvrage de Gabriel Legué : *Urbain Grandier et les possédées de Loudun*, 1880. Cet auteur n'a pas utilisé les documents que l'on conserve aux A. G., vol. XXI et XXII. V. également, sur la visite de l'Hôtel de Rambouillet à Loudun, B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 470; *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 293; U., II, 243; Tallemant : II, 133 et s.; Segrain : *Œuvres*, 1755, II, 33. Monmerqué et Legué prétendent que M^{me} de Sablé et M^{lle} de la Vergne auraient fait partie de ce voyage à Loudun. M^{me} de Sablé n'est pas nommée dans la *Relation*. Quant à M^{lle} de la Vergne, on l'a confondue avec son père, M. de la Vergne, gouverneur du Havre et maréchal de camp, alors précepteur du jeune duc de Brézé.

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 543; Voiture: *Œuvres*, 1650, 2^e édit., p. 298; U., I, 303.

gaieté qu'il n'éprouve guère. De telle sorte que son état d'esprit se reflète sur sa petite cour comploteuse et cynique.

Pourtant Monsieur se délivre de sa mélancolie pour recevoir sa fille, M^{lle} de Montpensier, à peine âgée de dix ans et qui lui vient rendre visite. Avec stupéfaction, Voiture assiste à l'entrevue de Louison et de Mademoiselle. Il s'amuse de la comédie qui se joue en cette circonstance. Car le prince désire que les deux adolescentes se plaisent réciproquement. Et d'autre part, M^{me} de Saint-Georges gouvernante de la princesse, se méfie. Elle s'enquiert si Louison mérite, par sa sagesse, l'honneur de fréquenter Mademoiselle. Et Gaston d'Orléans le lui affirme :

— Je ne le voudrais pas moi-même, dit-il, sans cette condition là.

Et d'autre part, Mademoiselle, s'adressant à sa gouvernante, dit :

— Maman, si Louison n'est pas sage, quoique mon papa l'aime, je ne la veux point voir, ou, s'il veut que je la voie, je ne lui ferai pas bon accueil !...

— Elle l'est tout a fait, repart M^{me} de Saint-Georges, et V. A. la doit voir.

Les promenades, les bals, les comédies permettent aux deux jeunes filles de se séduire respectivement. Désormais, elles passeraient volontiers leur temps ensemble. Mais Monsieur, appelé à Paris par quel-

ques obligations, désire que sa fille se retire. Elle ira, en attendant son retour, à Richelieu, Fontevrault et Saumur. Il décide même de l'accompagner jusqu'auprès de M^{me} de Combalet.

Voiture, tout naturellement, se trouve du voyage. On arrive de nuit à Richelieu, en un Richelieu illuminé de lanternes vénitiennes. Et là, tandis que Monsieur se dirige vers Paris, le poète contemple une comédie nouvelle dont il fait des gorges chaudes avec Goulas, Chabot et quelques autres officiers du prince. Dans sa suite, en effet, Mademoiselle, l'ayant rencontré à Blois, a amené le baron du Vigean. Or rien ne pouvait être plus désagréable à M^{me} de Combalet et à M^{me} du Vigean que cette présence insolite. Les deux pieuses dames vivent sur un tel pied d'intimité que depuis longtemps on en jase. Elles font au pauvre bonhomme une mine assez maussade pour le décontenancer. Et même M^{me} de Combalet, rompant toute visière, ne peut s'empêcher de reprocher à Mademoiselle de lui imposer ce trouble-fête. Sa colère est si forte que tous les hôtes du château s'en réjouissent (1).

(1) Montpensier : *op. cit.*, I, 23 et s. Sur M^{me} du Vigean, Talle-
mant : *passim* nous renseigne abondamment. Nous avons dit, au
début de cet ouvrage, que cent couplets furent écrits sur ses
relations avec M^{me} de Combalet. Le ms. n° 12491 (B. N.), *Les*
roquentins de la cour en 1634; *Vers satyriques*, 1635, en contient quel-
ques-uns, peu connus, qui accusent M^{me} du Vigean d'être, d'une
part, la maîtresse du prince de Guéméné et, d'autre part, l'amant

Bienheureusement la princesse, deux jours plus tard, entraîne loin de cette demeure inhospitalière aux maris l'empêcheur de danser en rond. M^{me} de Combalet peut en toute sécurité reprendre ses occupations charmantes. Une existence tranquille succède à l'existence turbulente des semaines précédentes. Voiture se livre, en compagnie de Goulas, secrétaire de Monsieur, à la récréation du jeu. Quand il a déboursé les pistoles par centaines, il demande à Julie d'Angennes de le consoler de ses pertes. Après l'avoir taquiné, elle lui sourit et ce sourire adoucit ses regrets (1). Il est heureux. Il se rend compte que jamais l'avenir ne lui réservera, auprès de la jeune fille, des heures de si parfaite quiétude. L'aime-t-il? L'aime-t-elle? Tous deux ont emporté leur secret dans la tombe. Mais il y a certainement entre eux un sentiment plus profond que l'amitié. Et ce qui l'indique, c'est la jalousie de Montausier.

Voiture sait bien qu'il ne peut se déclarer. La célébrité dont il jouit ne compense pas la noblesse

de M^{me} du Puisieux. Cousin qui encense cette dame n'a étudié sa vie que d'une manière superficielle. Pour les louanges qu'il n'a pas connues, V. Neufgermain : *Les rencontres*, 1637, 2^e part., p. 105; *La lyre du sieur Tristan*, 1644, p. 153; Godeau : *Lettres*, 1713, p. 154; Pellisson : *Œuvres diverses*, 1735, I, 96, etc...

(1) Sur tous les faits qui précèdent, V. une très intéressante *Lettre inédite de Julie d'Angennes au cardinal de la Valette*, datée de Richelieu, le 29 septembre 1637 (A. C., O. VII, p. 135), publiée à l'*Appendice*.

dont il est privé. Jamais les Rambouillet n'accepteraient pour gendre le fils d'un marchand de vin et le frère d'une marchande de marée. C'est pourquoy, le poète se contente d'exprimer, en ses lettres, une tendresse que ses lèvres brûlent de formuler. Il apprécie le temps présent. Il s'en enivre. Il voudrait que, pour en partager l'allégresse, Pisani, son camarade, son ami, fut dans le voisinage. Il lui reproche de n'aimer que la guerre (1) et le conjure d'en abandonner les gloires illusoires :

« Je ne croyois pas, lui dit-il, qu'un homme nourri de tisane et d'eau d'orge put avoir la peau si dure... A vous en parler franchement, pour quelque cause que l'on meure, il me semble qu'il y a toujours quelque chose de bas à être mort, et *cela n'est point de notre corps*. Empêchez-vous en donc, Monsieur, le plus que vous pourrez, et hâtez-vous, je vous supplie, de revenir : car je ne me saurois plus passer de vous voir... (2).

Mais Pisani ne répond pas à cette supplique. Et bientôt se terminent les vacances heureuses du château de Richelieu. M^{me} de Combalet et ses amies regagnent la capitale, (3) cependant que Voiture

(1) Au dire de Chapelain, Pisani est à la guerre avec les Arnauld, sous les ordres du cardinal de la Vallette. V. aussi, *Lettre inédite de Julie d'Angennes* précitée.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 349; U., 1, 292.

(3) B. N., ms. n° 6649, f° 167, *Chavigny au cardinal de la Vallette*, Ruel, 29 octobre 1637 « M^{me} de Combalet est arrivée de Richelieu ».

reprend, à Tours, son joug de courtisan infortuné. Peu après son arrivée à Paris, Julie d'Angennes recommence avec le poète sa causerie épistolaire. Elle lui tient la gazette de l'Académie, lui annonce la publication du pamphlet de Chapelain contre Corneille et que les beaux esprits sont en lutte au sujet de la conjonction *Car*. M. de Gomberville s'est, en effet, vanté de n'avoir pas une fois, en son indigeste roman *Poléxandre*, employé cette conjonction dont il dénie l'utilité et réclame la suppression de la langue. Des protestations se sont élevées, dont la sienne. Elle voudrait que Voiture donnât son opinion et que celle-ci fut en faveur du mot incriminé.

Voiture prend aussitôt la plume et écrit la fameuse lettre du *Car*. Il y préconise surtout la simplicité, se demandant quel pédantisme affreux peut induire des écrivains à préférer *pour ce que* à *car*, c'est-à-dire trois mots à trois lettres.

Qui m'eut dit, ajoute-t-il, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *car*, j'eusse cru qu'il m'eut promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant, il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans, plein de force et de crédit; après avoir été employé dans les plus importants traités, et assisté toujours honorablement dans le conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce et est menacé d'une fin violente. Je n'attends plus

que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables qui diront : *Le grand car est mort !...*

A elle, Julie, toute puissante princesse, incombe la tâche de défendre ce mot menacé. Mais comment se fait-il, continue Voiture, qu'une personne qui, sans pitié, laisserait périr cent hommes amoureux d'elle, se désespère de voir une syllabe mourir ?

Si vous eussiez eu autant de soin de moi que vous en avez de *car*, j'eusse été bien heureux malgré ma mauvaise fortune. La pauvreté, l'exil et la douleur ne m'auroient qu'à peine touché ; et si vous ne m'eussiez pu ôter ces maux, vous m'en eussiez au moins ôté le sentiment. Lorsque j'espérois recevoir quelque consolation dans votre lettre, j'ai trouvé qu'elle étoit plus pour *car* que pour moi et que son bannissement vous mettoit plus en peine que le nôtre. J'avoue, Mademoiselle, qu'il est juste de le défendre. Mais vous deviez avoir soin de moi aussi bien que de lui, afin que l'on ne vous reproche pas que vous abandonnez vos amis pour un mot... (1).

Cependant que Voiture se divertit à ces fantaisies épistolaires, des événements graves troublent la cour de Gaston d'Orléans. Le prince a fini par

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 238 ; U., I, 293. Sur cette lettre qui eut un grand retentissement, V. Chapelain : I, 169, 174 ; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 756. Sur la querelle du *Car*, V. Saint-Evremond : *Les Académistes, comédie*, S. D., Acte III, Scène III.

avoir la preuve que Louison le trompait avec Lespinay, son entremetteur ordinaire. Une lettre a été surprise où ce matois normand quémandait à la belle, en souvenir de leurs dernières liesses, une mèche de cheveux d'un « certain endroit » délicieux. Le félon a failli payer de sa vie sa forfaiture. On s'est contenté de le chasser ignominieusement et de rendre à sa famille Louison éplorée et enceinte (1).

Et depuis ces exécutions, pour dissiper son chagrin, Monsieur s'abandonne à de terribles débauches. Il ne peut tenir en place. De Tours à Blois et de Blois à Saumur, il promène son fantasque et forcené besoin d'oubli. Les orgies suivent les orgies et sa bande luxurieuse en profite. Pour Voiture, de concert avec Pierre de Boissat, il se figure revenu au temps du roi Arthur. Et, sur les chemins, il tente de se transformer en chevalier sans peur sinon sans reproche. Selon les coutumes du royaume de Logres, il affronte les passants et leur veut incontinent ôter la « bourse et le cheval ». Il s'étonne que pour ce haut fait on le traite de voleur. Il ne comprend pas pourquoi la chevalerie tombe dans un tel avilisse-

(1) Goulas : *op. cit.* I, *passim* ; Tallemant : II, 286 et s. Louison, à la suite de l'abandon de Monsieur, entra au couvent des Filles de la Visitation dont elle devint supérieure. Plus tard, Mademoiselle recueillit le fils que Monsieur ne voulut pas reconnaître. Nous anticipons un peu sur les événements afin de n'y plus revenir. Sur l'abandon du fils de Louison, V. B. N. ms. n° 20632, f° 277.

ment. Plus de ponts avec leurs bastilles. Plus d'auberges où l'on offre aux redresseurs de torts le vivre et le couvert gratuits. Vainement s'efforce-t-il de ressusciter « le siècle d'Uterpandragon ». Il craint même de ne pouvoir adresser à ses amantes lointaines aucun géant pourfendu en combat singulier (1).

Si bien que cela le dégoûte de l'existence errante. Bien que la Touraine lui sourie comme un paradis anticipé, que « toutes sortes de délices y abondent », que les routes soient couvertes « de violons, de musiciens et de baladins, de toiles d'argent, de broderies et de machines », de chariots « chargés de Ris, d'attraits, de charmes et d'agréments », que les hommes devenus frénétiquement amoureux emplissent l'air de leurs madrigaux aux dames transformées en déesses, il s'ennuie désespérément (2). Il n'aspire qu'à la félicité de retrouver, dans la lointaine Ile de France, le *Palais des Périques*, où s'épanouit, fleur gracile et délicate, l'infante Fortune, c'est-à-dire Julie d'Angennes, la muettement aimée...

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., p. 291 ; U., I, 300, 301.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 355, U., I, 297.

CHAPITRE II

1638-1639

En souffrant autour d'elle les pédants, M^{me} de Rambouillet montre une adresse particulière. Les pédants manifestent une belle gratitude à quiconque supporte leur humeur turbulente. Ils manient la louange avec une exagération ingénue.

L'Hôtel de Rambouillet leur doit en grande partie son prestige. Sous la plume de l'un, il devient un « Palais des héroïnes »; sous celle de l'autre une « Cour choisie », un « grand monde purifié », un « Temple des Muses, de l'Honneur et de la Vertu », un aréopage souverain qui juge, en dernier ressort, les ouvrages de l'esprit.

Que seroit, écrit Balzac, que de vous demander les Nouvelles de l'Hostel de Rambouillet... si ce n'est de vous obliger à estre le plus grand historien de ce siècle et à m'envoyer des Relations d'une infinité d'excellentes choses qui se disent tous les jours en cette belle partie du monde? Vous sçavez que *dies unus ex præceptis sapientiæ traductus, peccanti immortalitati*

anteponendus est. C'est à dire, en langue vulgaire, qu'un jour de l'Hostel de Rambouillet vaut mieux que plusieurs siècles d'ailleurs. Et, par conséquent, à bien peser l'importance et le mérite des choses, les actes d'une semaine de ce païs-là embrasseroient plus de matière qu'il n'y en a en plusieurs Décades des autres Histoires. J'entends de matière digne d'estre sceue, instructive, tout ensemble et divertissante...

Et Chapelain répond :

Vous ne sçauriez avoir de curiosité pour autre chose qui le mérite davantage que l'Hostel de Rambouillet. On n'y parle point sçavamment, mais on y parle raisonnablement et il n'y a lieu du monde où il n'y ait plus de bon sens et moins de pédanterie.

Et ailleurs, le même Chapelain écrit :

J'excepte du nombre des foibles [des personnes qui jugent faiblement] nos deux héroïnes [M^{me} de Rambouillet et Julie d'Angennes], comme je les ai tirées il y a longtemps du nombre des femmes, et quand j'ay esté contraint de les comprendre sous ce genre, ça esté en les regardant comme d'une espèce distincte des autres et d'un ordre supérieur, de mesme qu'il y a des anges de plusieurs estages et des phoenix dans le nombre des oyseaux (1).

(1) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 415, 776, 877; Chapelain : I, 215, 381.

Les pédants de cette espèce contribuent puissamment à assurer et à répandre la réputation de l'Hôtel. Il y en a d'autres. Il y a La Mesnardière qui pratique supérieurement le dithyrambe (1). Il y a Ménage qui divinise à tout propos les dames (2). Il y a Conrart. « Sa maison, dit un contemporain, estoit un séminaire d'honnestes gens qui, après avoir fait pendant quelque temps leur noviciat, estoient dignes d'entrer au Palais de Rambouillet, où on faisoit profession solennelle de sagesse, de science et de vertu » (3). Il y a les Guyet, les Du Puy. Il y a Costar, pédant par excellence, épistolier fécond en « puantes flatteries ». Costar ayant appris, par l'abbé Tallemant, que M^{me} de Rambouillet vanta l'un de ses ouvrages, écrit :

Puisque vostre main vous tremble en m'écrivant le compliment de M^{me} de Rambouillet, je craindrois que la mienne ne séchast sur mon papier et ne devint paralytique si j'entreprendois d'y répondre. Pour me sauver de ce malheur, je vous prie, Monsieur, de m'assister de quelques-unes de vos plus belles paroles... Dites-donc, s'il vous plaist, à cette divine personne, et dites-le à vostre mode, que j'ay un dépit extremesme

(1) La Mesnardière : *Poésies*, 1656, p. 37.

(2) *Ægidii Menagii poemata*, 1668, p. 138, 193.

(3) Furetière : *Nouvelle allégorique*, 1658, p. 47. V. aussi, même sens : *Lettres de gaieté du sieur du Run-Furic*, 1663, p. 27 ; Sarasin : *Œuvres*, 1685, I, 365.

qu'ayant à exprimer les sentiments extraordinaires que me donne son incomparable mérite, il ne s'offre à moy que des termes vulgaires qui sont les restes de tant de profanes qui en abusent tous les jours et qui employent en des sujets très indignes les mots d'*estime infinie*, de *profond respect* et de *parfaite vénération*. Asseurez-là que je l'ay présente en ma pensée toutes les fois que je travaille, que je l'invoque comme les poètes invoquent les Muses et que si mon esprit estoit capable du beau feu et de la noble fureur qui anime les grands hommes, elle me viendrait sans doute de la passion que j'ay de luy plaire. Vous avez eu raison, Monsieur, de me céler la meilleure partie des louanges qu'elle a données à mon ouvrage. Vous avez jugé que la teste m'en tourneroit et qu'en un temps d'abstinence, vous me feriez courre fortune de m'enyvrer de ces douces et précieuses fumées. Je vous rends grâces très humbles de n'avoir pas voulu exposer mon âme au péril manifeste d'une si violente émotion et d'avoir épargné à ma modestie une tentation si rude (1).

Pour des personnages tels que Balzac, Chapelain, Costar, l'Hôtel est une sorte de tribunal de la littérature. La chambre bleue correspond, dans leur

(1) Costar : *Lettres*, t. I, 1658, p. 829. Pour les flatteries de Costar à M^{me} de Rambouillet, V. aussi, p. 361, *A M^{me} la marquise de Rambouillet*; 706, *A M. Conrart*; 748, *A M. Martin de Pinchesne*. V. également, Martin de Pinchesne : *La Chronique des Chapons et des Gélinoites du Mans*, édit. Fr. Lachèvre, 1907, pp. 21-23.

esprit, à ces salles du Palais de Justice où des gens, vêtus de robes aux parements d'hermine, rendent gravement des arrêts. Ils y ont vu l'austère Arnauld d'Andilly soumettre à l'appréciation de la marquise ses traductions de l'italien (1) et l'abbé Cotin apporter, pour que leur valeur y soit dûment expertisée, les productions des ruelles (2). Ils y verront, plus tard, le dauphin Louis XIV au maillot recevoir la bénédiction de l'esprit français (3).

Cela leur suffit. Ils ne considèrent qu'une face de l'Hôtel. Voici l'autre. Un vaudevilliste nous la dévoile, disant : L'Hôtel de Rambouillet

est la retraite

De la plupart des coquettes (4).

La marquise et sa fille Julie sont-elles donc coquettes? Non. Mais elles accueillent l'esprit de coquetterie ou, du moins, ce que l'on appelle, à cette époque : galanterie, tournure, aptitude d'esprit en même temps qu'attitude mondaine. Ainsi donc, l'Hôtel présente deux physionomies nettement

(1) *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, p. 290.

(2) Cotin : *Œuvres galantes*, 1665, II, 408. Sur la réputation de l'Hôtel, V. encore, B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 615, *Le voyage du Mont Valérien*, à M^{me} de Morangis; Loret : *Muze historique* du 15 septembre 1657.

(3) Loret : *Muze historique* du 17 juin 1662.

(4) B. N., ms. n° 12491, *Vers satyriques*, 1635.

différenciées : physionomie savante, physionomie galante. La seconde l'emporte volontiers sur l'autre. Être galant, c'est être courtois, poli, distingué, c'est être assujetti à la mode, c'est enfin posséder la séduction intellectuelle et physique, fleurir la civette, savoir parler, connaître l'art d'enjôler.

Car, rue Saint-Thomas du Louvre, tel jour on épilogue sur la guerre, tel autre sur les macules du soleil récemment découvertes par les astronomes, tel autre jour encore sur les infortunes d'un mari trompé par sa femme (1). Un homme galant s'intéressera à ces trois sujets dissemblables et saura approprier à chacun d'eux le ton de ses discours.

Autant qu'on peut s'en rendre compte, il y a entre les pédants et les galants lutte sourde et obstinée. Les premiers souhaiteraient faire de la maison un sanctuaire de la science où leurs apophtegmes retentiraient, dévotieusement écoutés et applaudis à genoux. Les autres souhaiteraient en faire un séjour de badinerie, de menues disputes, de tendresses dites avec grâce. M^{me} de Rambouillet les départage et leur impose la concorde. Elle endurerait difficilement qu'un parti fît mordre la poussière à l'autre. Les deux sont nécessaires à la gloire de l'Hôtel. Elle cache ses préférences. Il est facile de les deviner.

(1) Chapelain : I, 256, 264, 265; *Ménagiana*, 1715, I, 115.

Marquis de Rambouillet

Rambouillet

Rambouillet

Signatures autographes du Marquis et de la Marquise de Rambouillet.

Comment aimerait-elle, par exemple, Balzac? Cet homme, parlant de Ronsard, écrit à Chapelain : « Il faudroit que M. de Malherbe, M. de Grasse et vous fussiez de petits poètes si celui-cy peut passer pour grand » (1). Voilà son discernement souligné. Il bout d'une vanité auprès de laquelle toutes les vanités du monde sont inexistantes. Il veut avant tout des louanges. La moindre critique amène sous sa plume l'injure (2). C'est un personnage insociable. Il le sait. S'il demeure en province, c'est, prétend-il, parce qu'il craint qu'à Paris, chaque jour on lui dise : « Je vous ay promis aujourd'huy chez M. Tel ou chez M^{me} Telle » (3). En réalité, il reste enfermé en sa propriété de Balzac parce qu'il se rend partout odieux à ceux qui le fréquentent. Boisrobert, qui s'occupe de ses intérêts, endure un véritable martyre (4). Il est aigri, chagrin, brutal, atrabilaire. La renommée dont il jouit ne lui suffit jamais. Il envie celle des autres. M^{me} de Rambouillet et sa fille lui ayant envoyé un présent d'essences parfumées : « Je pense, écrit-il, pouvoir espérer sans vanité que les parfums que me donnent les

(1) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 854.

(2) *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac*, édit. T. de Larroque, I, 680. Montausier, son meilleur ami, pour n'avoir pas été de son avis, est invectivé avec violence.

(3) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 513.

(4) V. notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, *passim*.

deux parfaites personnes auront un jour plus de réputation dans ma lettre que cet *unguentem quod Catulli puellæ* (1) ». Il croit que chacun de ses gestes émeut l'univers. C'est le matamore de la littérature.

Il paraît n'être venu qu'une ou deux fois à l'Hôtel de Rambouillet (2). Mais il ne cesse, en réalité, d'y imposer sa présence. Chapelain y est son commis, son porte-parole, son « trompette », le propagateur de son nom et le déclamateur de ses écrits. Il ne bouge pas une pauvre fois sa plume sans que l'autre ne vienne aussitôt l'annoncer. Il n'est pas de jour où l'on n'entende, de gré ou de force, la lettre nouvelle de Balzac, écrite d'ailleurs dans le but d'être lue publiquement (3). Il semble que Chapelain n'ait d'autre préoccupation sur la

(1) *Mélanges historiques* précités, I, 570.

(2) Tallemant : IV, 94, dit qu'on ne l'y vit jamais. C'est certainement une erreur. Dans ses *Œuvres*, II, 428, 444, Balzac écrit : 1^o « C'est à peu près, Madame, ce que je vous répondis hier en langue vulgaire, lorsque je pris congé de vous. » ; 2^o « La dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, l'empereur Auguste fut le principal sujet de notre entretien. »

(3) Chapelain : I, 215, lit à l'hôtel une lettre de Balzac à M^{me} des Loges et une autre au cardinal de la Valette; 218, Chapelain lit une lettre; 220, Chapelain lit une lettre à M. de Priezac; 256, Chapelain lit une lettre; 256, 272, 287, Chapelain lit une lettre à M. de la Villemontée; 345, Chapelain lit une lettre à Boisrobert; 448, 452, 462, 463, Chapelain lit une lettre au cardinal de la Valette; 667, Chapelain lit trois fois la même lettre. Il va même les lire en d'autres maisons. V. I, 462, chez M^{me} de Sablé; I, 215, chez Lhuillier; I, 415, chez du Puy, etc...

terre que la célébrité de Balzac. Il ne se contente pas de déclamer ses lettres, il lit, dès qu'il est terminé, le *Discours sur l'Éloquence*. Et même, un beau jour, il arrive, porteur de l'*Apologie* de Balzac, élaborée par Balzac, sous la signature d'un com-père.

Chapelain est-il sincère lorsque, rendant compte à Balzac de ses lectures, il lui rapporte les admirations éperdues, les exclamations passionnées, les pamoisons même de l'Hôtel? Il est permis d'en douter. Le pauvre homme s'efforce de rafistoler les passages qui peuvent déplaire à la marquise parmi le fatras de son ami. Et bien qu'il le déclare « honoré, estimé, chéry » de l'Hôtel, bien qu'il lui assure que l'assistance pour l'entendre est toujours « grandissime » et « grandissime » la louange après l'audition, on peut supposer que si Montausier ne se faisait pas l'allié de Chapelain, la gloire de l'Angoumois diminuerait avec rapidité. (1) Chapelain a acquis cette alliance à Balzac et il en entretient assiduellement la chaleur amicale. A Angoulême, le marquis, en compagnie de l'épistolier, s'est senti en si grande communion de pédantisme qu'il lui garde une gra-

(1) Chapelain : I, 142, 177, 188, 189, 194, 209, 287 *ad notam*, 373, 386, 404, 415, 605 *ad notam*, 620, 628, 633, 667, 672; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 123, 740, 784, 787, 803, 805, 806, 810, 832, 833, 852, 952; *Mélanges historiques* précités, I, 534, 553, 562, 570, 575, 577, 586, 606, 719.

titude infinie de tant de latin échangé. Depuis, ils se béatifient l'un l'autre, directement ou par l'entremise de Chapelain, et les hyperboles réciproques consolident cette sympathie bizarre (1). C'est pourquoi Montausier soutient à l'Hôtel l'influence de Balzac. On l'y voit, par exemple, faire, dès son apparition, un magnifique éloge du *Prince* (2).

M^{me} de Rambouillet n'ose contrecarrer l'opinion de Montausier. D'ailleurs Balzac a, pour ainsi dire, forcé la marquise au silence, d'abord en flagornant sa vertu, ensuite en vantant l'ancienneté et l'illustration de sa race. Il lui a attribué, à cause de ses origines romaines, une filiation que les généalogistes contesteraient justement. Fabius Maximus, les Déces, les Brutes furent, à l'entendre, autant de ses ancêtres. Il lui a dédié, en outre, ceux de ses volumes et de ses discours où la majesté romaine est, avec emphase, évoquée (3).

(1) Nous ne pouvons insister sur les relations de Montausier avec Balzac. V. Chapelain : *passim*, et particulièrement, I, 188, 213, 218, 226, 245, 311, 432, etc...; Tallemant : IV, 105; *Joannis Ludovici Guezii Balzacii Carminum*, 1650, p. 56, 194; Balzac : *Lettres choisies*, 1652, pp. 74, 170, 191, 274, 276, 400; *Œuvres*, 1665, I, 508, 567, 580, 628, 630, 701, 1033; II, 390, 411; 2^e part., pp. 11, 182, 202; *Mélanges historiques* précités, I, 463, 466, 602, 609, 625, 652, 653, 656, 657, 674, 697, 707, 713, 714, 715, 729, 740, 756, 780, 796, 798, 806 et s., 808, 810, 813. Selon le *Menagiana*, 1715, II, 4, l'amitié de Balzac et de Montausier se serait plus tard altérée. Pourtant les *Entretiens* de l'épistolier furent, après sa mort, dédiés au marquis.

(2) Chapelain : I, 413 *ad notam*, 415.

(3) Balzac : *Œuvres*, 1665, II, 419 et s., *Le Romain*, A M^{me} la

M^{me} de Rambouillet a accueilli avec satisfaction ces dédicaces. Elle est, nous l'avons dit, très fière de son extraction princière. Mais a-t-elle goûté réellement ces pages bouffies de grec et de latin? C'est peu probable. Et lorsque Balzac pousse la morgue jusqu'à faire, à l'Hôtel, lire sa propre *Apolo-gie*, la marquise, ébahie de tant d'astuce, marque nettement sa désapprobation (1).

Néanmoins, Balzac ne subira point sa raillerie. Il faut ménager une susceptibilité toujours en éveil et qui ne souffrirait pas d'être froissée. M^{me} de Rambouillet se revanche sur les autres pédants, sur Costar auquel elle ferme sa porte (2), sur Ménage qu'elle ridiculise. Ménage qui aurait pu être un aimable « romaniste » et qui écrit des poésies pleines d'esprit et de délicatesse, dédaigne les dons de l'imagination. Il empile dans sa mémoire les documents les plus rébarbatifs. Il est une encyclopédie vivante. Sur n'importe quel sujet, il est prêt à énumérer le sentiment de mille obscurs écrivains-

Marquise de Rambouillet; 428 et s., *De la conversation des Romains*, *A M^{me} la Marquise de Rambouillet*; 444 et s., *Mécenas*, *A M^{me} la Marquise de Rambouillet*; 454 et s., *De la Gloire*, *A M^{me} la Marquise de Rambouillet*.

(1) Chapelain : I, 413, indique timidement à Balzac cette désapprobation. La marquise demande, en particulier, à Balzac, d'écourter le texte.

(2) Tallemant : V, 155. Elle lui reprochait ses commérages et son pédantisme exagéré.

siers de l'Antiquité. Sans lassitude, il compile, annote, paraphrase, traduit, commente. Il est le chevalier de l'étymologie. Sa causticité lui vaut des querelles perpétuelles. Et, seul au monde avec l'abbé d'Aubignac, il est capable d'entreprendre une polémique en faveur de Térence et de l'*Heautontimoroumenos*.

Son érudition ne l'empêche d'ailleurs pas de discerner la beauté sous sa forme féminine et de la désirer. M^{me} de Sévigné et M^{lle} de la Vergne, ses élèves, n'auront pas de madrigalier plus opiniâtre. La robe abbatiale ne le préserve pas des tentations. Pourtant, et bien qu'il se tue à affecter l'allure galante, il n'arrive guère à égaler, sur ce terrain, les muguets à la mode. M^{me} de Rambouillet le vit un jour, durant toute une visite, se nettoyer les dents à l'aide d'un mouchoir sale (1). Elle ne l'apprécie qu'à demi. Vainement l'encense-t-il de ses rimes italiennes (2). Cela ne la rend pas plus indulgente. Elle découvre nettement, quand il parle, qu'il se borne à résumer ses lectures :

— Tout ce que vous dites est fort beau, Monsieur, s'exclame-t-elle. Mais dites-nous quelque chose de vous présentement (3).

(1) Tallemant : V, 216.

(2) *Ægidii Menagii poemata*, 1668, p. 266, *La bella Attempata*. Sonnetto per la signora marchesa di Rambugliet.

(3) *Carpenteriana*, 1724 et 1741, p. 163. V. aussi, p. 55, une anecdote.

Il lui importe peu que Ménage se formalise de ses malices. Elle utilise ses relations avec le surintendant des finances Servien à faire obtenir un subside de deux cents livres au poète Neufgermain. Puis, lorsque celui-ci a empoché son argent :

— Vous êtes obligé, lui dit-elle, d'aller remercier M. Ménage. Je vous donne avis que c'est l'homme du monde, après vous, qui aime le mieux à faire des armes. Il ne l'avoue pas à cause qu'il est d'église, si ce n'est à des gens discrets. Mais il a toujours des fleurets cachés derrière ses livres. Priez-le de faire assaut contre vous.

Neufgermain suit strictement le conseil de la marquise. Et, pensant que Ménage appréhende son indiscretion :

— Monsieur, lui dit-il fermement, vous pouvez vous fier à moi.

Et incontinent, parmi les livres du pédant, il cherche les fleurets cachés. Si bien que pour se débarrasser de ce fâcheux obstiné, Ménage doit lui confier qu'il vient d'être saigné et qu'il faut remettre la partie à une autre fois (1).

dote où Charpentier prétend que Molière, reçu à l'Hôtel de Rambouillet, aurait fait de Cotin et de Ménage, Trissotin et Vadius des *Femmes savantes*. Molière eut-il réellement accès à l'Hôtel? C'est tout à fait improbable. L'Hôtel n'existait plus en 1659, date de ses premiers succès à Paris, ou du moins ne réunissait plus les familiers de jadis dont la plupart, Voiture, Arnauld de Corbeville, Chandebonne, M^{lle} Paulet, etc., étaient morts.

(1) Tallemant : III, 213. V. aussi, sur Ménage et l'Hôtel, l'ou-

Ainsi, par son attitude même, M^{me} de Rambouillet prouve que si, dans son entourage, les savants ont librement accès, du moins elle ne leur voue point un culte. Visiblement elle leur préfère les galants, les plaisantins, les fols. Son état de santé, toujours précaire, l'invite à rechercher plutôt l'allégresse que la profondeur des conversations. C'est pourquoi elle regrette de n'entendre plus, dans la chambre bleue, retentir le clair rire de Godeau. Le nain de la princesse Julie est, depuis quelques mois, parti pour son évêché de Grasse (1) et, avec lui, a disparu une grosse fraction de la gaieté parisienne.

Godeau s'en est allé, incertain de sa vocation, portant encore, dans la poche de sa soutane violette, sa houlette de berger galant. Et les premiers temps de son séjour en Provence sont un martyre de toutes les heures. Il ne se résigne pas à devenir, comme l'évêque Cospeau, l'un des « saints domestiques » de l'Hôtel (2). S'il admire la splendeur des régions ensoleillées et fleuries qui lui donnent asile, s'il les décrit lyriquement, c'est pour se consoler

vrage superficiel, au point de vue biographique, de M^{lle} E. Samfresco : *Ménage*, 1902, p. 21. Les faits précédents n'y sont pas indiqués.

(1) Vers la fin de 1637, V. B. A. *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 1045.

(2) Balzac : *Œuvres*, 1665, II, 1041 lui donne cette qualification.

d'en avoir perdu d'autres moins parfumées mais davantage chéries. Mon heur, dit-il,

Mon heur seroit parfait si quelque moindre espace
Séparoit Rambouillet des collines de Grasse,
Et si vostre entretien, si sage et si charmant,
Fortifioit mon âme en cet éloignement (1).

Il entretient avec l'Hôtel une correspondance suivie où il se tue à prendre le ton pastoral (2). Mais il n'y réussit guère. Invinciblement, sa personnalité profane éclipse sa personnalité sacrée. Après avoir dédié à la marquise un pieux poème : *La Vierge d'Antioche* (3), à l'aide duquel, il souhaite élever son âme déjà si haute, il retombe dans la puérilité des épistoles et des rimes mondaines (4). Mieux encore, il revendique son ancienne appella-

(1) *Poesies chrestiennes et morales de M. Godeau*, 1663, III, 69. Sur les tristesses de Godeau, V. Chapelain : *passim*.

(2) *Lettres de M. Godeau*, 1713, pp. 404, 410, *A M^{me} la marquise de Rambouillet*; pp. 44, 210, *A M^{lle} de Rambouillet*. La marquise et sa fille lui répondent. V. Chapelain : *passim*. V. aussi leurs lettres à l'*Appendice* du présent volume. Il écrit également à M^{lle} Paulet, à la marquise de Clermont et à ses filles, à M^{me} la Princesse et à sa fille, etc...

(3) *Poésies chrestiennes et morales de M. Godeau*, 1663, II, 17.

(4) B. A., ms. *Conrart*, t. XI, in-folio, p. 1291; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit., Roux, 1858, p. 135, *A M^{me} la marquise de Rambouillet*. Lettre précieuse où le mot griffonner sert de thème. V. aussi, B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1081, *A M^{me} la marquise de Rambouillet en luy envoyant un petit rouet d'ivoire*. V. également, *Conrart*, t. XXII, in-4^o, p. 725, *A M^{me} la marquise de Rambouillet*. V. aussi p. 851.

tion de « nain de la Princesse Julie » que l'on n'osait plus lui appliquer. Et lorsque, sur sa prière, on la lui a rendue, il se mêle à nouveau, de son exil, aux divertissements et aux querelles de l'Hôtel. A Julie, à M^{lle} Paulet, à M^{lle} de Bourbon, il adresse, du pied de son trône épiscopal, des stances, des sonnets, des rondeaux, où l'on chercherait vainement la moindre intention dévote (1). Il contrefait la manière poétique de Neufgermain :

Un petit rossignol tapi
Dessous un arbre degoisa
Avec un plaisir infini
Les louanges de *Pisani* (2).

Avec M^{lle} de Clermont, il entreprend même un commerce épistolaire d'une futilité extrême, répondant au nom du perroquet de Grasse aux bagatelles que la jeune fille lui adresse sous le nom de sa petite levrette Marphise (3).

En somme, Godeau se trouve, à cette heure, dans la même situation que Voiture exilé en Es-

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1078, *Pour M^{lle} de Rambouillet*. V. aussi, p. 1081, *Pour M^{lle} Paulet*. V. également, *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 823, *Pour le Roy des Sarmates*, à M^{lle} de Bourbon.

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 847. En cette épître il est question de tous les personnages de l'Hôtel dont il demande des nouvelles.

(3) B. A., ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, pp. 290-293. La plupart des pièces de Godeau que nous citons sont inédites. Ménage : *Anti-*

pagne, mais il n'a pas l'espoir d'en voir la tristesse finir. Jadis Voiture le jalousa de détenir à l'Hôtel la prépondérance galante. Maintenant, les rôles sont renversés, et, à son tour, il jalouse Voiture. Car, celui-ci n'a plus de rival sérieux à craindre. Il est le maître incontestable du parti galant (1), le prototype de tous les muguets de France, le roi du versiculet et de l'épistole tendres, l'idole des ruelles et de la Cour. Sa réputation a grandi en même temps que celle de l'Hôtel.

Quiconque se pique d'esprit et d'élégance se doit modeler sur lui (2). De fait, ses poésies, ses lettres, ses bons mots sont partout cités comme matière d'évangile (3). Les coquets de province en font provision pour les alléguer dans leurs cercles étri-

Baillet, 1688, II, 344, dit, avec raison, que Godeau, évêque, ne cessa point d'écrire des « vers de galanterie ». Tallemant se trompe disant que ces vers furent brûlés. Conrart nous les a tous conservés.

(1) Chapelain : I, 578.

(2) Donneau de Visé : *Nouvelles nouvelles*, 1663, II, 194, le cite comme le « maître reconnu de la galanterie ». V. aussi, *Menagiana*, 1715, I, 180; Costar : I, 645. V. également, *Ægidii Menagii poemata*, 1668, p. 193 où il est parlé de « l'ingénieux Voiture ».

(3) Tallemant : V, 463, rapporte que le marquis de la Case croyait participer au bel esprit parisien en citant à tout propos Voiture. Costar : *Lettres*, t. I, 1658, p. 127, raconte qu'un gentilhomme « disoit à une dame fort spirituelle : Quand j'ai vu que Voiture venoit voir ma femme, j'ay acheté des tablettes pour écrire ses bons mots et cependant je vous jure qu'elles sont encore toutes vuides. Cette dame luy respondit galamment : Si vous me croyez, ne vous contraignez point de faire l'honneur de vostre maison; donnez seulement vos tablettes à vostre femme et je vous promets qu'elles seront bientost remplies. »

qués (1). Les femmes se récitent passionnément ses vers d'amour (2). On le supplie d'arbitrer les différends qui éclatent sur la propriété de certains termes employés dans la conversation (3).

L'enthousiasme qu'il suscite lui vaut tout naturellement des animosités (4). A la cour et à la ville les colères se manifestent. Pour le bafouer, les personnages qui aspirent à diriger le parti galant se joignent à ceux qui commandent le parti pédant. A plusieurs reprises des seigneurs qu'égratignèrent ses railleries le menacent d'un coup d'épée (5) ou de la bastonnade (6). S'il assiste, par hasard, à quelque soutenance de thèse au collège de Navarre,

(1) Le Bret : *Lettres diverses*, S. D., p. 27; Chevreau : *Œuvres meslées*, 1697, p. 24. V. aussi, *Carpenteriana*, 1724, p. 399.

(2) Somaize : *Dictionnaire des Précieuses*, 1661, art. Valère.

(3) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 235, 244, 295; U., II, 150. Dit-on à la Cour, demande Costar, au nom de la noblesse poitevine : *Il mange mal pour : Il fait mauvaise chère et ne tient pas bonne table?* Lequel est mieux de « courre ou courir? Voiture répond : C'est mal parler que de dire : *Il mange mal* en la signification que vous dites... On dit : *C'est un cordon bleu*. *Il y avoit plusieurs cordons bleus*, mais non pas : *Il est cordon bleu*... *Procure* et *donaison* ne valent rien... *Recouvert* et *recouvré* se disent... *Il a des finesses nompareilles* ne se dit point, etc...

(4) Le Bret : *op. cit.*, p. 21, écrit : « Voiture et M. Corneille ont eu leurs rieurs » (des gens qui se moquaient d'eux).

(5) *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 121.

(6) *Mélanges historiques* précités, *Lettres inédites de Balzac*, 1873, I, 684. Balzac prétend qu'un jour, pour éviter à Voiture la bastonnade, il s'agenouilla devant un gentilhomme de ses amis « qui alloit faire l'exécution ».

les suppôts de ce collège en profitent pour l'injurier publiquement (1). On lance sous son nom des épîtres graveleuses où les personnes qu'il estime le plus sont couvertes de boue (2). Bautru, comte de Serrant, ne lui pardonne pas d'avoir, entre l'esprit et la bouffonnerie, établi une démarcation (3). Sarasin, qui batifole à l'Hôtel de Condé, par mille médisances, essaie de lui fermer cette demeure (4). Malleville agit contre lui plus bassement encore. Il reprend le portrait du poète que jadis écrivit M^{me} des Loges et auquel le marquis de Rambouillet ajouta quelques rimes enjouées. Il le termine. Puis il le fait circuler de façon à ce qu'il tombe sous les yeux de Voiture. Celui-ci, avec un douloureux étonnement voit sa basse naissance tournée en ridicule. Il ignore d'ailleurs de quelle part lui vient cette offense. Mais il la relève fièrement, proclamant l'incontestable supériorité sur la noblesse de fait, de la noblesse d'esprit et que tout homme, fils de ses simples œuvres, doit se glorifier de sa réussite (5).

(1) *Menagiana*, 1715, II, 245.

(2) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 483, 485; U., II, 156.

(3) Costar : I, 127, 134.

(4) Segrais : *Œuvres*, 1755, II, 75, 97.

(5) Tallemant : III, 48; *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 460, 463; U., II, 148. Costar, répondant à

Voiture craint peut-être davantage le coup de plume des pédants que le coup de langue des muguets. Il essaie de s'en préserver en fréquentant leurs cercles. On le voit doctement s'ennuyer chez les Guyet et les du Puy (1). Il hante de même, rue des Cinq-Diamants, le cabinet de Chapelain. C'est une sombre caverne que meublent des rideaux de taffetas verts, de grandes bibliothèques, un bureau à armoires, un télescope gigantesque, les portraits de la reine Christine, du philosophe Gassendi, de la comtesse de Maure et qu'éclaire un haut chandelier de bois noir à verrières émeraudes. On s'y entretient de matières savantes. La grande ombre de Balzac y plane. Voiture y reçoit surtout des conseils, conseils contre le jeu, contre les femmes, et des reproches, reproches sur son peu de zèle à fréquenter l'Académie. On lui proteste aussi d'une amitié inaltérable. Mais il ne s'illusionne guère. L'amitié de Chapelain est, surtout à son endroit, une amitié équivoque, sujette à d'étranges variations. Elle suit les fluctuations de celle que Balzac accorde avec exagération et retire avec outrage.

Voiture sur ce sujet, se montre d'une violence presque révolutionnaire. Sur le portrait fait par M^{me} des Loges, V. notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, p. 172.

(1) *Les Entretiens* précités, p. 311; U., II, 131.

Car Voiture se méfie de cet autre pédant. Il sent, à travers l'espace, sa jalousie se manifester. Durant un temps éphémère, le poète entretint avec l'épistolier des relations cordiales. Ils se rencontrèrent à Paris et en Angoumois. Balzac écrivait :

Bien que la moitié de la France nous sépare l'un de l'autre, vous estes aussi présent à mon esprit que les objets qui touchent mes yeux et vous avez part à toutes mes pensées et à tous mes songes. Les rivières, les campagnes et les villes ont beau s'opposer à mon contentement, elles ne sçauroient m'empescher de m'entretenir de vous avec ma mémoire et de ragouster les bonnes choses que vous m'avez dites jusqu'à ce qu'il me soit permis de vous aller encore escouter. Et, deussiez-vous faire le vain, il faut que je vous advoue que je ne conçois plus rien de grand ni de relevé que des semences que vous avez jettées en mon âme et que vostre compagnie qui me fut d'abord très agréable m'est devenue entièrement nécessaire (1).

Balzac abhorrait les maîtresses qui accaparaient, à ses dépens, l'affection de Voiture. Il lui

(1) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 120, *A M. de Voiture*. V. aussi, sur les louanges de Balzac à Voiture : Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 120, 315, 370, 574, 653, 831, 836, 860; Chapelain : I, 718; *Les Entretiens de feu M. de Balzac*, 1657, *passim* et pp. 103 et s.; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit. Roux, 1858, pp. 33, 36, 41. Sur le séjour de Voiture à Balzac, V. B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 652; Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 427, 771; *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 431; U., II, 131.

dédiait, à foison, les épîtres latines en vers et en prose. Il l'appelait *Vincens Victurus, jocorum, leporum, elegantiarum pater* (1). Il lui reprochait sa paresse à écrire (2). Il le considérait alors comme un badin peu dangereux. En échange de cet attachement, le poète lui prodiguait les éloges (3). Mais l'heure sonna où la gloire de Voiture indisposa Balzac (4). Il ne se contenta plus d'être « paronymphé » en des termes excessifs et même que son ami lui rendit des services, qu'il acceptât ses critiques, qu'il feignît de se déclarer son humble disciple (5). Il voulut de la déférence, de la soumission, de la platitude.

C'était beaucoup; c'était trop. Voiture après avoir, avec un peu d'imprudence, qualifié l'Angoumois de *vir facillimis, jucundissimis, suavissimis moribus, summæ integritatis, humanitatis, fidei, liberalissimus, eruditissimus, in omni genere officii ornatissimus*, déchanta brusquement. Au fond ne

(1) *Joannis Ludovici Guezii Balzacii Carminum*, 1650, pp. 331, 438; Balzac : *Œuvres*, 1665, II, 2^e part., pp. 67, 92; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, 1858, pp. 33, 92.

(2) Chapelain : I, 233, 694, 695; Balzac : I, 835.

(3) Tallemant : IV, 95; Chapelain : I, 215, 245, 499, 667, 709, 727; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 20 et s., 110, 384, 385, 386; II, 119, 121 et s., 124, 129, 131, 133, 140.

(4) Chapelain : I, 499, 670.

(5) Chapelain : I, 376, 387, 483, 490, 526, 554, 675, 693; Balzac : I, 831; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 328.

l'admirait-il qu'à moitié. Il se permit dès lors de le censurer à son tour. Il fut parmi les détracteurs de l'*Apologie* lue à l'Hôtel de Rambouillet (1). Il n'en fallut pas plus pour déchaîner la fureur du pédant.

Maintenant Voiture sent sa haine partout présente. Les déblatérations succèdent aux éloges et Chapelain, dans l'ombre, attise cette rancune active (2). Car Chapelain, pour exécrer Voiture, se souvient qu'il fait partie de ce « corps » impertinent qui ne manque jamais une occasion de brocarder sa rustauderie. En outre, il est maintenu dans cet état d'esprit par l'hostilité également agissante, pour des raisons sentimentales, du marquis de Montausier.

Comment Voiture peut-il faire face à ses rivaux en galanterie ligüés avec les pédants? Parce que, d'une part, M^{me} de Rambouillet le protège contre les manœuvres malveillantes. Parce que, d'autre part, certains savants, comme Costar, ne pactisent pas avec la pédanterie ameutée. Une amitié bizarre s'est, en effet, établie, depuis peu, entre Voiture et Costar. Ce chanoine du Mans, perclus de vices, admire Voiture et s'efforce de modeler sur la sienne son élégance (3). Il n'arrive qu'à des imitations bur-

(1) Chapelain : I, 415, 418; Balzac : I, 790, 852.

(2) Balzac : I, 835; Chapelain : I, 694-695. V. aussi, I, 223. Voiture se brouille parfois avec Chapelain.

(3) Tallemant : V, 156 *ad notam*. Selon Tallemant et Chape-

lesques, maintes galimafrées ayant arrondi démesurément sa panse et maintes luxures flétri son visage. N'importe. Il est reconnaissant au poète de l'avoir introduit dans la belle société. Jusqu'à l'heure, pour atteindre à la gloire, il s'était ingénié à couvrir de sarcasmes les œuvres de Godeau et de Chapelain (1). Cela lui avait mal réussi. Voiture lui a conseillé la sagesse. Tous deux vivent en harmonie. Lorsque Costar arrive du Mans, les bras chargés de chapons, ils festinent ensemble, vont ensemble au Cours ou au sermon. Parfois le poète consent même à séjourner en province, dans le « petit cabinet rond » du chanoine « tout tapissé de cartes et tout couronné de livres choisis (2) ». Entre temps, ils s'écrivent. Costar est, cela se sent, tout heureux d'étaler sa vaste érudition. Il jubile. Il se vautre dans les proses les plus abstruses et les

lain : I, 577 *ad notam*, 640, l'amitié des deux hommes daterait de 1640 ou 1641. Mais les lettres qu'ils échangèrent relatent des événements antérieurs. Nous croyons que cette amitié commença vers la fin de 1637.

(1) Tallemant : V, 152, nous raconte comment Voiture le réconcilia avec Chapelain. L'anecdote est très amusante : « Costar, dit-il, alla donc le trouver (Chapelain) et se mit à genoux devant lui. Chapelain, honteux de cette ridicule soumission, tourna la teste. — Ah ! Monsieur, lui dit l'autre, regardez l'estat où je suis. Car, comme s'il avoit un robinet à chacun de ses yeux, il jetta sur l'heure une grande abondance de larmes,... etc... V. aussi *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 250.

(2) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 2, 35, 38, 62, 70.

poésies les plus coriaces de l'Antiquité. Voiture favorise cette bizarre passion d'étaler des connaissances. Il est un pauvre latiniste et un helléniste encore plus précaire. Le chanoine ne le lui cache point (1). Il se vante de lui « emplir la mémoire » et l'autre ingénument confesse : « J'étudie mieux dans vos lettres que dans tous les livres du monde (2) ». Mais on ne peut affirmer que l'aveu de Voiture est sincère. Car, si l'on pénètre au fond de son âme, on découvre qu'en réalité, Costar lui sert d'amusement. Il l'aime certes. Il lui rend des services. Il lui ouvre sa bourse. Il remue ciel et terre pour lui trouver un emploi à Paris (3). Mais il ne manque jamais de se moquer de lui. Costar, par aventure, lui soumet-il des vers : « Je veux mourir, lui écrit-il, si vous ne faites des vers comme Cicéron. » Parfois même, il lui joue des tours dont on s'étonne que le chanoine ne se formalise point (4). Ensuite, loin de s'excuser :

(1) *Les Entretiens* précités, p. 78. Ménage : *Le Parnasse alarmé*, 1649; Sarasin : *La Pompe funèbre* précitée, pp. 12 et s. V. aussi, Tallemant : III, 51. D'après l'*Inventaire après décès* de Voiture on peut affirmer que ses auteurs favoris étaient, en latin : Tite-Live, Cicéron, Plaute, Senèque, Martial, Pline; en grec : Aristide, Plutarque.

(2) *Les Entretiens* précités, pp. 37, 163. V. aussi, *Epistre à M. Conrart*.

(3) *Les Entretiens* précités, pp. 495, 497; U., II, 160; Chapelain : I, 662. Il essaya de le faire entrer chez Chavigny, comme précepteur de ses enfants.

(4) Tallemant : III, 56. *Les Entretiens*, pp. 99, 103, 111, 114,

« Sans mentir, lui dit-il, avec tout votre latin, vous estes un grand niais (1) ».

Cependant, bien que l'enjouement de Voiture le charme, Costar ne rompt pas tout à fait avec le parti des pédants. Volontiers même il y enrégimenterait le poète. On le voit tenter de ressusciter le sentiment agonisant qui jadis lia Balzac à Voiture (2). Mais cette tentative demeure à peu près vaine.

D'ailleurs le poète, à son arrivée de Tours où nous l'avons laissé, trouve l'Hôtel de Rambouillet tout enfiévré de querelles et d'intrigues et s'y mêle avec emportement. De nouveau, avec l'hiver, les guerriers sont revenus des camps maussades. Guiche, les Arnauld, Pisani reforment le « corps » qui va bouleverser la ville de ses jeux et de ses farces. Montausier reprend, auprès de Julie d'Angennes, sa silencieuse adoration. M^{lle} d'Attichy, après l'avoir long-

118, 121, 126, 208, 234, rapportent l'un de ces tours qui est fort amusant. Costar : *Lettres précitées*, I, 388, montre qu'il accepte sans mauvaise humeur son persiflage.

(1) *Les Entretiens*, pp. 118 et s. V. aussi, *Œuvres*, 1650, p. 741; U., II, 168. Voiture envoie à Costar un billet en latin : « Je vous supplie, ajoute-t-il, de corriger ce thème et de me dire franchement si, de la sixiesme où vous m'avez vu ces jours passés, je puis monter à une plus haute classe. » Chose agréable, Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 967, reproche aux *Entretiens* des deux amis leur pédantisme. Il y trouve trop de science et de latin. On ne peut être davantage aveuglé sur soi-même.

(2) *Les Entretiens*, p. 245 et s., 285 et s., 321; Voiture : *Œuvres* 1650, p. 422; U. II. 119; Costar : *Lettres précitées*, I, 656. V. aussi, Balzac : II, 628.

temps attendu, vient d'épouser le comte de Maure. La laide marquise de Clermont, cette dame qui sans cesse assiste aux sermons et sans cesse s'y endort, amène maintenant avec elle ses filles, Louise et Marie, et M^{me} du Vigean les siennes, Anne et Marthe. Avec M^{me} la Princesse et sa fille, Anne de Bourbon, accourent à l'Hôtel toutes les adolescentes qui, jadis, y jouèrent à la poupée et qui maintenant aspirent à connaître des passe-temps moins puérils, Isabelle-Angélique et Marie-Louise de Montmorency, Henriette et Anne de Coligny, Marie de Brienne, Catherine-Françoise de Vertus, Marguerite de Rohan, Louise de Crussol. De temps à autre apparaissent les princesses de Montpensier et de Gonzague. Et M^{lle} Aubry, elle-même, oubliant les griefs anciens de sa mère, fréquente assidûment la rue Saint-Thomas du Louvre.

Voiture voudrait, à lui seul, intéresser toutes ces cervelles frivoles. Mais les jeunes filles lui imposent des coadjuteurs dont il ne peut contester le mérite. Il ne leur offrirait que billevesées et elles ambitionnent le mariage. Chabot qui ne possède au monde que sa chemise, mais qui danse avec grâce, rôde autour de Marguerite de Rohan. Maurice de Coligny convoite Anne de Bourbon conjointement avec le duc de Longueville, et son frère Gaspard de Coligny, Isabelle-Angélique de Montmorency. Saint-Maigrin cajole Marthe du Vigean et Gamache,

Mlle de Brienne. Les La Moussaye, Roquelaure, Marsillac, Toulangeon, Laval-Boisdauphin, Rousillon, enchantent de leur verbiage les autres demoiselles. Et parfois, lorsque M. le Prince lui accorde quelques heures de récréation, M. le Duc montre dans le cercle son maigre visage aux yeux enflammés

Si bien que Voiture doit se contenter de brûler de l'encens à toutes ces jouvencelles et de servir d'exemple galant à tous ces jouvenceaux. Les unes se félicitent d'être par lui transformées en divinités et les autres acceptent qu'il leur impose des modes et des attitudes. Cette compagnie amoureuse ne fait d'ailleurs momentanément que des apparitions à l'Hôtel de Rambouillet. Le poète retrouve bientôt l'atmosphère intime qui lui est entre toutes agréable. Et naturellement la littérature reprend ses droits sur la coquetterie...

Une grande querelle partage en deux camps furieux l'Académie. On se bat, la plume à la main, pour savoir si, à l'avenir, les auteurs soucieux de langage correct devront écrire et dire *muscardin* ou *muscadin*. De nombreux guerriers tiennent pour la première forme du mot, d'autres pour la seconde. Chapelain ne sait en quelle cabale se ranger. Et c'est pourquoi il soumet la cause à la juridiction de l'Hôtel.

Or, Voiture considère que les mots doivent être

avant tout, prononcés et écrits pour former, dans la phrase, un ensemble musical. Il se soucie médiocrement de l'étymologie. Il pourrait entreprendre une longue dissertation où interviendraient, cités avec abondance, les poètes et les prosateurs des siècles passés. Cela lui coûterait des efforts et un déploiement de dialectique dont il se sent incapable. Il préfère de beaucoup établir par un exemple l'importance de l'harmonie en matière de style. Aux pédants favorables au maintien de l'*r*, il propose donc, sans discuter leurs raisons, ces rimes cacophoniques :

Au siècle des vieux palardins
Soit courtisans, soit citardins,
Femmes de cour ou citardines,
Prononçoient toujours muscardins,
Et balardins et balardines.

Mesme l'on dit qu'en ce temps là,
Chacun disoit : une muscarde;
J'en dirois bien plus que cela
Mais, par ma foy, je suis malarde,
Et mesme, en ce moment, voilà
Que l'on m'apporte une panarde (1).

Mais les pédants ne comprennent pas l'ironie de

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 204; *Voiture : Œuvres*, 1650, édit. Ubicini, II. 430; Chevreau : *Œuvres meslées*, 1697, pp. 269, 270. V. aussi, Pellisson : *Relation conte nant l'histoire de l'Académie française*, 1672, p. 171.

Voiture et que celui-ci vient de les couvrir de ridicule. Chapelain en appelle à l'arbitrage de Balzac. Celui-ci, tout aussitôt, et par esprit de contradiction, défend l'*r* incriminé :

L'usage, dit-il, est pour muscardin, bien que l'oreille soit pour muscadin. Mais icy comme ailleurs, l'usage doit tout régler et, de plus, l'origine du mot estant italienne, quel droit avons-nous d'oster une lettre d'un mot qui n'est pas de nostre jurisdiction? Quoyque cette lettre soit rude, quoy qu'elle ait esté appelée la lettre canine, quoy que dans Muscardin, elle face mal à la petite bouche de M. de [Voiture], elle ne laisse pas de tenir son rang dans l'alphabet (1).

Dès que Balzac s'est prononcé, Chapelain, tout heureux, apporte cette opinion formidable dans la dispute et la sienne qui, par suite, s'est assise. Mais l'Hôtel de même que l'Académie adopte finalement celle de Voiture (2).

Celui-ci triomphe sans bruit, mais se désintéresse aussitôt de cette bagatelle car, sur le chapitre de la littérature, une influence s'exerce, à l'Hôtel, qui menace d'égaler la sienne, celle de l'abbé Cotin. Bien qu'aumônier du roi, sermoneur, latiniste, astrologue, cet homme ne connaît qu'une ambition,

(1) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 757; Chapelain : I, 189.

(2) Pellisson : *op. cit.*, p. 171.

celle de plaire aux dames. Il se donne des origines illustres, prétendant descendre de Cotys, roi des Thraces. D'Hozier, plus véridique, greffe son rameau généalogique sur celui de Cotin, valet de chambre d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre. Ses lettres courent, innombrables, dans les ruelles, portant son chiffre, deux C entrelacés qui symbolisent l'infini. Il se dit « furieusement bel esprit ». Il se vante de n'avoir point de cruelle et, avec audace, il écrit :

Iris s'est rendue à ma foi,
Qu'eut-elle fait pour sa défense?
Nous n'estions que nous trois, elle, l'Amour et moy,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Il est sans cesse dispersé en mille occupations dérisoires, et si ses vers n'étaient délicieux, ses proses exquises, il serait le prêtre le plus exécrationnable que la chrétienté ait jamais enfanté. Il a longtemps cherché par quoi il pourrait attirer vers lui l'attention de la capitale. Il vient de trouver. Il a lancé la mode des énigmes. En cent maisons, par son ministère, des muguets et des dames sont en train d'en confectionner ou d'en deviner. Il en pleut de toutes parts, chastes ou épicées, et le sémillant abbé en élabore pour son compte par douzaines.

Et voici. Cet hurluberlu s'est ingénié à introduire son culte des devinettes à l'Hôtel de Rambouillet.

Il y est parvenu. Le marquis, la marquise, Julie d'Angennes et leurs amis se torturent l'esprit à chercher le sens caché des rimailles qu'on leur apporte (1). Chaque jour Cotin adresse à la princesse Julie une nouvelle provision d'énigmes. Généralement un madrigal les annonce :

Objet le plus charmant qui soit en l'univers
Qui causez à la fois et plaisir, et martyre,
Si vous devinez quatre vers
Qu'icy dessous vous pouvez lire,
Sans vous flatter on pourra dire
Que vostre esprit divin comme vos yeux vainqueurs
Pénètre jusque dans les cœurs.

L'ayant savouré, Julie curieusement examine les quatrains offerts à sa perspicacité :

Souvent on me ravit, mais toujours je demeure
Sans passer dans les mains de celui qui me prend.
Je suis le plus petit, mais je suis le plus grand
Et l'on ne peut me voir qu'aussitôt je ne meure (2).

(1) Cotin : *Œuvres galantes*, 1665, I, 214, écrit : « Les quatre [énigmes] que j'ay ont esté admirez de tous ceux qui les ont veus et trois furent devinez par M. de Feuquières et par M^{lle} de Rambouillet. »

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 766, *Madrigal à la Princesse Julie en luy envoyant l'énigme qui est en suite*. Le madrigal paraît être inédit. L'énigme a été publiée dans le *Recueil des énigmes de ce temps*, 1638, p. 74; 1655, 2^e part., p. 72. Le tome XVIII in-4^o des ms. *Conrart* contient une multitude d'énigmes dont la plupart durent être devinées à l'Hôtel de Rambouillet.

Souvent elle en pénètre immédiatement la signification. Souvent aussi elle ne la trouve qu'après une longue réflexion. Le mot de ce dernier est malaisé à découvrir. Voiture qu'elle convie à cette enquête devrait sans hésiter le désigner. C'est le *cœur*. Mais le poète ne se sent aucune émulation. Il lui déplaît que l'on accorde à Gotin une semblable considération. Par la faute de cet abbé, l'Hôtel rejette peu à peu le doux amusement des rondeaux (1). L'exil en province de son rénovateur nuit à ce genre littéraire.

Le poète, pour tenter de lui rendre la faveur perdue, s'avise d'un ingénieux stratagème. Le jour des Rois, il traîne au cabaret Pisani, Guiche, les Arnauld et leur offre une galimafrée. Puis l'heure du dessert venue, tandis que ses compagnons portent, à la santé de Julie, des toasts nombreux, il trace ces rimes facétieuses :

A ta santé, très parfaite Julie,
Nous avons bu force liqueur jolie.

(1) Chapelain : I, 198, *A M. Godeau*, 12 février 1638, écrit : « Pour nouvelles, les rondeaux ont esté déconffits par les énigmes qui tiennent, à cette heure, le dé et divertissent la belle cour. Cotin a mille sectateurs et quelques autres meilleurs que luy. M. Conrart, sans doute, vous en enverra une kyrielle et il a ordre de l'Hôtel de vous les envoyer sans clef pour exercer vostre art divinatoire. Il n'en recueille pas seulement, il en fait, et des plus belles. Pour moy, je n'en fais, n'en recueille, ni n'en devine... ». Ailleurs (I, 212) Chapelain annonce que M^{me} de Rambouillet fait faire un recueil d'énigmes.

Le vin bourru, le muscat, l'hypocras
Ont mis pour toy, maints champions à bas
Et réveillé mainte mélancolie.

Ce n'est du sort l'inconstante folie
Qui sous les loix d'un Roy nous humilie,
Celuy fut roy qui plus fit de combats
A ta santé.

Tes preux ayeux que vante l'Italie
D'un si grand los n'ont leur gloire embellie
Qu'en as reçu dans ce fameux repas
Et moins de fous verra le Mardy gras
Que tasse fut emplie et desemplie
A ta santé (1).

Il espère que Julie répondra à ce rondeau par un autre, que d'autres plumes retrouveront ce mode agréable d'écrire et qu'ainsi, peu à peu, Cotin et les énigmes seront oubliés. Effectivement Julie d'Angennes ne demeure pas insensible aux santés portées en sa faveur. Mais elle charge un poète de l'entourage de prendre la plume à sa place (2).

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1079, *Pour M^{lle} de Rambouillet, fait le jour des Rois*. Nous avons maintes fois dit que Voiture aimait les repas plantureux. Son neveu, Martin de Pinchesne, *La Chronique des Chapons et des Gelinottes du Mans*, édit. F. Lachèvre, 1907, pp. 36, 37, nous en donne lui-même l'assurance :

*Et Voiture, avant son trespas
Aymoît assez les bons repas.*

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 869, *De l'ordonnance de la Princesse Julie contre la gourmandise*. Ce rondeau paraît être

Si bien que Voiture doit se résigner à voir pour toujours le rondeau où il excella disparaître de la littérature (1). Il tente, un moment, de lui substituer la ballade (2). Mais l'Hôtel marque peu de sympathie à ce genre poétique qui nécessite à la fois de l'ingéniosité et du souffle.

Cependant le règne de Cotin ne tarde pas, à la grande satisfaction de Voiture, à déchoir. On ne peut éternellement maintenir toute une société dans l'obligation de déchiffrer des énigmes. Le malheureux abbé retourne auprès des admiratrices passionnées et fidèles, Marguerite de Rohan et Catherine de Champagne, qui préconisent ses arguties. Tandis qu'il médite sur l'inanité des enthousiasmes

plus spécialement adressé à Arnauld de Corbeville à qui elle reproche de trop aimer « la cuisine » et de négliger ses amis pour elle. Ledit Arnauld figure, en cette poésie, sous son surnom d'Icas.

(1) Un poète anonyme indique très nettement l'état d'esprit de Voiture. V. B. A. ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1147, *Regrets de M. de Voiture sur la mort du Rondeau* :

*Pleurez mes yeux et vous fondez en eau
Toute ma joye est enclose au tombeau.
Un jeune enfant, ma chère nourriture,
Vient d'estre mis dans cette sépulture.
Qui le croiroit? C'est le petit rondeau !
Je fus son père et sa mère Isabeau.
O ! vous, jadis, qui le vîtes si beau,
Chaste Julie, après cette aventure
Pleurez, etc...*

(2) Nous avons déjà indiqué (p. 80) quelles furent ses productions en ce genre. V. en *Appendice*, une ballade inédite de lui.

humains, l'Hôtel se livre à des distractions plus hautes.

Desmarets de Saint-Sorlin, protégé par le cardinal de Richelieu et par M^{me} de Combalet, devenue duchesse d'Aiguillon, lit devant une assemblée compacte sa tragédie nouvelle : *Scipion l'Africain* et Chapelain le deuxième livre de la *Pucelle* (1). Jean de Mairet, à son tour, déclame sa tragi-comédie : *Athénaïs* (2). Il ne semble pas que ces lectures excitent une vive admiration. Particulièrement, et quoi qu'en dise Chapelain, la *Pucelle*, au fur et à mesure que s'accroissent ses centaines d'alexandrins, rencontre de moins en moins de thuriféraires.

A ces tragédies et à cette épopée, froides et ennuyeuses, les hôtes de la rue Saint-Thomas du Louvre préfèrent les comédies que la vie leur offre spontanément. Il en est de plaisantes. Il en est qui menacent de tourner au drame. Vaugelas le grammairien joue les premières, l'abbé de Croisilles les secondes. La misère incline l'un à tenir son rôle ; la luxure y conduit l'autre.

Le triste Vaugelas, ne sachant comment, à l'aide

(1) Chapelain : I, 226 et 233 *ad notam*. La lecture de Chapelain fut faite à l'Hôtel de Condé.

(2) Nous le conjecturons, car Chapelain : I, 328, écrit : « Je vous félicite de l'avancement de l'*Athénaïs* et me prépare à une grande joye quand vous la marirés à l'Hostel de Rambouillet. » Il néglige de nous signaler l'époque de cette lecture qui fut certainement faite.

de la grammaire, assurer son existence, s'est fait délateur public. L'abbé ayant fortement envie d'une fille nommée Poque, l'a clandestinement épousée avec la complicité de son valet. Tandis que l'un, avec un zèle ardent, cherche, par le royaume, à découvrir les débiteurs de l'État, les dénonce et touche au Trésor quelque pécune sur les sommes qu'il lui permet de recouvrer, l'autre s'ingénie à remplacer dans la couche de la fille Poque son domestique qui s'y est installé.

Sans doute ignorerait-on toujours l'infamie de Vaugelas et la lubricité de Croisilles si des conjonctures inattendues ne les révélaient. Car Vaugelas s'est avisé de signaler à l'attention des finances un normand que Boisrobert protège. Il s'en est suivi, à l'Académie, une querelle violente au cours de laquelle le dénonciateur et le protecteur se sont mutuellement invectivés tout en se prodiguant les plus exquises civilités. Chapelain a apporté le récit de cette séance mémorable à l'Hôtel, singeant tour à tour Boisrobert protestataire et Vaugelas accusateur.

Ainsi l'Hôtel a-t-il participé, avec délectation, à cette dispute mêlée d'injures et de compliments. Il n'ose incriminer Vaugelas. Il l'engage cependant à diriger dans un sens plus noble son goût des investigations. Le pauvre policier-grammairien comprend bien que son nouveau métier ne lui procurera pas

l'admiration unanime. Mais il n'en trouve pas d'autre qui lui donne sa pitance quotidienne. C'est probablement, ajoutée à celle de Boisrobert, la pitié de la marquise qui lui vaut une pension en échange de laquelle il devra rédiger, d'un effort solitaire et désespéré, le Dictionnaire de l'Académie. Il renonce dès lors à sa lucrative besogne d'espionnage. Il se demène parmi la multitude rébarbative des mots, raillé par ses collègues, frustré, quasi chaque année, de ses écus par le surintendant Bullion qui abhorre les gens de lettres (1).

Et tandis qu'il s'épuise sur cette tâche ingrate, l'abbé de Croisilles vainement s'efforce de déloger son domestique. Et M^{me} Poque, à la fin, étonnée de voir que son gendre qu'elle prit, sur son dire, pour un conseiller d'État, abandonne à un rustre le soin de réjouir sa fille, éclaireit le sens de ce mystère. La fureur l'empoigne. Elle déchaîne le scandale.

D'ordinaire, l'Hôtel se moque volontiers de Croisilles, écrivain *de bibus*, et cite comme des choses hilarantes, ses métaphores colorées. Néanmoins, et peut-être parce qu'il lui offre par sa laideur de rousseau et l'étrangeté de son style, des ressources de divertissement, il lui prodigue les

(1) V. notre volume : *Le Plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 231 et s.

bienfaits. Il apprend, avec stupéfaction, son aventure. Il ne l'en excuse pas. Il croit de son devoir de le soutenir. M^{lle} Paulet l'y engage. Elle est parente de ce prêtre échauffé et folâtre. Sur sa prière toute la maison se lève et tâche d'étouffer le procès que l'on ouvre contre le pasteur irrespectueux de sa robe. Un instant même Montausier, Guiche, Pisani et les Arnauld songent à l'enlever de sa prison par la force. Craignant les conséquences de cet acte que le cardinal de Richelieu ne pardonnerait pas, ils se bornent à claustre dans le jardin du sieur Bodeau, marchand linge, ancien amoureux de M^{lle} Paulet, les témoins à charge, la fille Poque et le valet de Croisilles. Avec opiniâtreté, ils luttent contre les ennemis de l'abbé dont le plus puissant, le comte de Soissons, s'acharne à sa perte. S'ils n'arrivent pas à lui éviter la détention perpétuelle, du moins ils parviennent à sauver sa tête (1). Sans eux on l'eût traité de même que l'on traita jadis Urbain Grandier, partisan, comme lui, du mariage ecclésiastique.

(1) Sur cette affaire, V. Tallemant : III, 27 et s.; Chapelain : *passim*; *Mélanges historiques* précités, *Lettres inédites de Balzac* : *passim*; Abbé Arnauld : *Mémoires*, 1726, I, 212; *Apologie de l'Abbé de Croisilles*, 1643; *Éclaircissements des objections contre le célibat faussement attribuées au sieur de Croisilles*, S. D. V. aussi, B. N. *Département des Ms.*, *Collection du Puy*, vol. 555, 571, 590, 651; *Département des Imprimés*, *Collections de Factums*, Fm et *Recueil Thoisy*. Le procès dura de longues années. Nous en résumons brièvement les faits.

Cependant l'Hôtel, tout en participant activement à cette affaire, ne s'est pas défendu d'en rire. Contre Croisilles, dont il contribua à ridiculiser le style emphatique, Voiture a lancé maint pont-breton (1). On s'en est amusé. Seul Montausier n'a pas goûté les plaisanteries du poète. Montausier fait grise-mine à Voiture. Brutalement, il s'élève contre ses traits d'esprit :

— Cela est-il plaisant ? Trouve-t-on cela divertissant ? s'écrie-t-il dès que l'autre est parvenu, d'un mot spontané, à égayer la compagnie.

Leurs « chiens ne chassent pas ensemble ». Montausier sent instinctivement que la grâce de Voiture s'oppose, dans l'esprit de Julie d'Angennes, à sa rudesse et lui nuit. Il l'exècre (2). Au cours de cet hiver de l'année 1638, son amour pour la jeune fille s'est précisé, déclaré même. Il s'est séparé d'elle, le printemps venu, avec déchirement. Passant par Yères, abbaye où les trois filles cadettes de M^{me} de Rambouillet sont enfermées, il a donné à ces religieuses le spectacle de sa désolation. On l'a entendu mille fois s'écrier :

(1) Tallemant : III, 36. V. aussi, Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, *passim* et I, 366.

(2) Tallemant : III, 59. V. aussi, Chapelain : I, 367, 539, parlant de Voiture à Montausier le désigne de cette sorte : « l'homme que vous n'aimés guère... la partie du « corps » que vous n'aimez point ». V. également, *Menagiana*, 1715, II, 8.

— Comment est-il possible que je me sois pu résoudre à la quitter !

On l'a vu manquer d'appétit et verser d'abondantes larmes (1). Pour excuser cette faiblesse, M^{me} de Rambouillet, méditant sur l'histoire d'Alexandre le Grand, a montré à ses familiers divers endroits de cette histoire où sont relatées des pleurnicheries identiques.

Néanmoins, arrivé en Alsace, Montausier, aux batailles de Rheinfeld et de Mulhausen s'est conduit valeureusement, massacrant les cornettes impériales, et propageant la bravoure parmi ses régiments de cavalerie. Au dire de Weymar, il a contribué puissamment à la prise de Brisach. Si bien que le roy l'a nommé maréchal de camp et gouverneur de la Haute-Alsace (2).

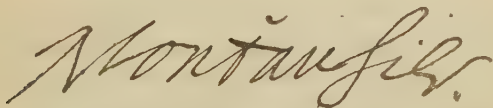
Ces hauts faits paraissent médiocrement enthousiasmer Julie d'Angennes. Chapelain cependant les vient trompeter à l'Hôtel et envoie à Montausier les compliments qu'il recueille. De ce moment, il se fait l'auxiliaire opiniâtre de la passion du

(1) Chapelain : I, 225 et s.

(2) Chapelain : I, 218, 231, 242, 312, 313, 339; Amédée Roux : Montausier ... 1860, *passim*. V. aussi, *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, p. 170; Bassompierre : *Mémoires*, édit. de Chantérac, 1877, IV, 286. Ce sont les plus belles actions de sa carrière militaire. Montausier paraît être un soldat fort brave, mais un assez piètre chef. Plus tard, pendant la Fronde, il sera battu honteusement par Balthazar, officier de l'armée des princes.

marquis. Il en apporte quasi chaque jour les témoignages multipliés. D'une part, il voudrait ardemment sentir battre le cœur de la jeune fille. D'autre part, il souhaite que l'exilé ne se fatigue pas d'une recherche qui pourrait, à la longue, lui paraître sans objet. On ne sait quel bizarre intérêt le guide. Et, nous en avons la preuve, souvent même il ment à son correspondant d'Alsace.

Sans doute Julie le prie-t-elle, par politesse, de lui transmettre quelques vagues amitiés. Mais elle ne lui parle jamais dans les termes que ses lettres mentionnent. Il transforme, il remanie. A l'aide des adjectifs dont il use exagérément, il parvient à communiquer quelque confiance à Montausier (1).

A handwritten signature in cursive script, reading 'Montausier'.

Signature autographe du Marquis de Montausier.

Dès lors, celui-ci s'épanche en vers et en prose, mais principalement en vers. Ses épîtres rimées encensent toute la partie féminine de l'Hôtel, mais

(1) Une lettre de Chapelain (I, 679) à Montausier indique que, malgré tout, celui-ci doute singulièrement de sa fiancée : « La lettre que je vous envoie, écrit Chapelain, vous doit estre d'autant plus chère qu'elle a esté escrite sans que je l'aye sollicitée, car, suyvnt

elles sont surtout écrites pour Julie d'Angennes. Elles disent sa tristesse dans cette Alsace barbare où le sort contraire le force à demeurer, et combien de larmes il verse, et comment, pour se rapprocher de la rue Saint-Thomas du Louvre, il consentirait à remplacer, au donjon de Vincennes, Jean de Wert prisonnier (1).

Chapelain, au nom de l'Hôtel, Arnauld, au nom des demoiselles de Clermont, s'efforcent de consoler le marquis et de lui rendre larmes pour larmes (2).

vos ordres, j'ay voulu estre moins chaud amy pour reconnoistre si vous seriés plus heureux adorateur. J'apprens par là qu'il est quelquefois à propos de hazarder quelque chose pour voir si l'on ne gagnera pas beaucoup. Nous verrons si cette bonne fortune vous continuera ou si vous aurés encore besoin de mes soins et de mes diligences... » V. aussi, I, 226 *ad notam*, 289.

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. X et XIV, in-4°, pp. 1013 et 201; Amédée Roux : *Montausier...* 1860, p. 231, *De M. le marquis de Montausier, gouverneur de l'Alsace, à M^{lles} de Rambouillet, de Clermont, de Mézières et Paulet*. En cette lettre, Montausier trouve moyen de blesser les demoiselles de Clermont et Angélique Paulet en les plaçant fort au-dessous de Julie sous le rapport de la beauté et de la pureté. V. Chapelain : I, 249 *ad notam*, 254, 262. Chapelain appelle le passage les concernant « ces quatre vers scandaleux ». Les voici. Parlant de Julie, Montausier dit :

*Mais je m'élève un peu trop haut
Je sens l'haleine qui me faut
Pour moy, ce vol est téméraire
Reprenons le style ordinaire.*

Et, reprenant le style ordinaire, il entame la louange plus modérée des autres jeunes filles.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, pp. 1025, 1029, 1031, V. aussi, t. V, in-f°, p. 419 une poésie où l'on souhaite le retour de Montausier.

Julie charge Voiture de confectionner sa réponse. Elle n'ignore pas l'antipathie qu'il inspire à Montausier. Son acte est-il volontaire, réfléchi? On ne sait. Mais Voiture en profite pour railler le pousseur de beaux sentiments. L'ayant assuré d'une manière tiède de l'affection de la jeune fille, il lui dit :

Adieu, Monsieur, et pour nouvelles,
Les Tuileries sont fort belles,
Monsieur prend le chemin de Tours,
Nous aurons bientôt les courts jours.
Jamais on ne vit tant d'aveines,
De foin les granges seront pleines,
Les pois verts sont bientôt passés,
Les artichauts fort avancés,
Le mauvais temps nous importune,
Demain sera nouvelle lune... (1)

Voilà qui attendrira Montausier. Julie ne s'en préoccupe pas autrement. Avec l'Hôtel de Condé et l'Hôtel de Clermont, elle se disperse en distractions, accomplit des pèlerinages, « tient ses grands jours », tantôt à Granville, en Normandie, tantôt au château de Liancourt. A peine parfois se rappelle-t-elle que le marquis manque de pain avec son armée (2). Tout cela découragerait ce dernier

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 1087; Voiture *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 165; U., II, 367, *Autre réponse pour M^{lle} de Rambouillet*.

(2) Chapelain : I, 225, 233 *ad notam*, 262, 264, 265, 277.

si Chapelain ne lui adressait, sans lassitude, « une milliaise de bonnes paroles ». Encore n'est-il guère convaincu. Et ce qui le prouve, c'est qu'il reste parfois longtemps sans donner de ses nouvelles. Chapelain est obligé de l'inviter à un peu plus d'amabilité (1). Dès lors, il reprend la plume et, de nouveau, rime en faveur de Julie :

Je ne sçaurois vous dire assurément
Combien encor mon triste éloignement
Me causera de fâcheuses journées
Car, jusqu'ici, mes volontés bornées
Ne m'ont permis de vivre librement.
Ceux qui sur moy règnent absolument
De demeurer m'ont fait commandement.
Rompre leurs liens qui sont mes destinées,
Je ne sçaurois

Mais il me fâche, en ce bannissement,
Qui me râvit tout mon contentement
De voir ainsi mes plus belles années
Estre si tost à la fin condamnées.
Car, sans vous voir, vivre plus longuement,
Je ne sçaurois (2).

Il espère que, par la persévérance, il amollira ce cœur sec qui se détourne de lui (3). Mais Julie n'est

(1) Chapelain : I, 244, 319.

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, f° 1068, *De M. le marquis de Montausier à M^{lle} de Rambouillet*.

(3) En un sonnet qui est peut être sa meilleure œuvre poétique,

point prête encore à capituler. Aux tendresses voilées du marquis, elle fait une fois encore répondre par Voiture. Je ne saurais, dit celui-ci malicieusement :

Je ne sçaurois faire cas d'un amant
Qu'autre que moy gouverne absolument,
Car chacun sçait que j'aime trop l'empire.
Ce n'est ainsi qu'il me falloit écrire
Vous n'y savez que le haut allemand.

Je veux qu'on soit à moy parfaitement
Et quand je fais quelque commandement
Je n'entends pas que l'on me vienne dire,
Je ne sçaurois.

Je vous rendray le mesme compliment
Et, quelque jour, quand voudrez longuement

Montausier fait, en quelque sorte, sa profession de foi amoureuse :

*Aimez, servez, bruslez avecque patience,
Ne murmurez jamais contre vostre tourment,
Et ne vous laissez point de souffrir constamment :
Il n'est rien qui ne cède à la persévérance.*

*Si vous estiez troublé de la vaine créance
Qu'on a beaucoup de mal et peu d'allègement,
Apprenez qu'il n'est point de tel contentement
Que de voir, à la fin, triompher sa constance.*

*Lorsqu'une belle main daigne essuyer vos pleurs
Un moment de plaisir paye un an de douleurs;
Le repos est plus doux qui vient après la peine.*

*Pour estre bien aimé, soyez bien amoureux,
Mesprisez le mespris et surmontez la hayne,
Enfin, soyez constant et vous serez heureux.*

Veiller icy, je vous diray sans rire :
Ma mère entend que chacun se retire.
Ne pensez pas m'arrêter un moment,
Je ne sçaurois (1)

Et pour laisser encore moins d'illusions au marquis, sur la page blanche où ce rondeau est calligraphié, elle ajoute : « Annotation sur le mot d'amant qui est au premier vers » :

Là haut, ne prenez pas amant
Justement au pied de la lettre;
Il n'y veut dire que galant :
C'est la ryme qui l'a fait mettre.

On peut imaginer quels sentiments éveille en Montausier ce quatrain rectificatif. La pudeur de Julie lui réserve bien d'autres surprises. Car, s'étant un jour décidée à écrire elle-même, elle tache de sang sa lettre et, plutôt que de la recopier, elle l'envoie avec ces macules émouvantes. Naturellement, Montausier se pâme de plaisir. Il emplit page sur page. Par malheur, ses papiers trop tendres, adressés par la voie de Nancy, se perdent en route. La jeune fille s' imagine aussitôt que le duc Charles de Lorraine s'est emparé de ces lettres. Troublée, elle se demande si le Lorrain, assez enclin à la dé-

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1069; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 30; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 31; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 119; U., II, 324.

bauche, ne va pas croire que l'illustre princesse Julie, à l'exemple de mainte demoiselle de la cour, s'abandonne à la galanterie. Elle se prépare à supprimer une correspondance compromettante pour elle. On la rassure. Mais, de ce jour, elle évite d'écrire elle-même (1).

D'ailleurs, des événements importants l'empêchent momentanément de penser aux mélancolies de Montausier. L'Hôtel de Rambouillet apprend, en effet, que le cardinal de la Vallette vient de subir en Italie, devant Verceil, un échec grave et qu'après la lâche conduite de son frère, le duc de la Vallette, aux combats de Fontarabie, la faveur royale se détourne de lui (2).

Les courriers apportent également d'Italie la nouvelle que le marquis de Pisani est atteint de la petite vérole (3). Le temps passe dès lors en alarmes douloureuses. La maladie du jeune homme cesse heureusement bientôt de donner des inquiétudes. Toutes les appréhensions vont dès lors vers la situation critique du cardinal. Voiture s'efforce de le consoler d'un insuccès dont Chrétienne de Savoie doit assumer la responsabilité par son atti-

(1) Chapelain : I, 313 *ad notam*.

(2) Sur ces faits, V. Bazin : *Hist. de France sous le règne de Louis XIII*, 1842, IV, 26 et s. V. aussi, Chapelain : I, 308 et s., 316 et s.

(3) Chapelain : I, 253, 255. V. aussi, sur les actes de Pisani à l'armée, I, 243, 252.

tude ambiguë entre les Espagnols et les Français. Il s'engage même à aller plaider sa cause auprès de la reine Anne d'Autriche, pitoyable à l'infortune du guerrier ensoutané (1).

Il s'engage d'ailleurs à la légère. Quelle que soit, en effet, l'amitié que la reine témoigne à Voiture, elle ne saurait écouter son plaidoyer au moment même où elle s'exténue à offrir un dauphin au royaume de France. Le petit homme, avec tout l'Hôtel, se réjouit de cette heureuse conjoncture (2). Il commente les rumeurs qui viennent de la cour. Il s'amuse d'apprendre que Louis XIII se montre fier de sa paternité et qu'à tout instant, il se rend dans la chambre de la reine pour voir « M^{gr} le Dauphin têter et remuer ». Il lit avidement la lettre ironique où le cardinal de Richelieu, de Saint-Quentin, témoigne sa joie de savoir que l'enfant royal ressemble à Sa Majesté, qu'il est brun et qu'il ne sera pas camus. Des fêtes sont partout organisées et, dans son ardeur à allumer des feux de joie, le peuple, de ci, de là, incendie en même temps les maisons environnantes (3).

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 801; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 359; U., I, 308.

(2) Une lettre de Julie d'Angennes à M. de Noyers, faussement datée par Cousin du 1^{er} septembre 1639, indique que l'Hôtel s'intéresse passionnément à cette naissance. V. cette lettre à l'*Appendice*. Le dauphin naquit le 5 septembre 1638.

(3) A. E. *France*, 831, pp. 195, 202, 204. V. aussi, *France*, 257, *passim*.

Voiture ne pense pas que cette naissance auguste va lui valoir un pompeux honneur. Il est dans une situation pécuniaire assez mauvaise, réduit par d'énormes pertes de jeu à la portion congrue (1). Il se demande même souvent comment il assurera, dans un avenir prochain, son prestige d'élégance. Or la cour brusquement lui en fournit le moyen. On l'appelle un jour au château de Saint-Germain. Il ignore les raisons de cette convocation. Veut-on lui reprocher quelque imprudence de langage ou de plume? Point. On le nomme ambassadeur extraordinaire. Il fera partie de la phalange d'hommes éminents que l'on envoie aux quatre coins de la terre annoncer aux souverains la nativité de Louis XIV. Sa souplesse d'ancien diplomate et sa connaissance parfaite de l'italien, lui serviront à la cour du grand duc de Toscane Ferdinand II, à accomplir avec aisance cette mission (2).

L'Hôtel de Rambouillet félicite naturellement M. l'Ambassadeur. Pour qu'il reprenne contact, au cours de son voyage, avec la langue italienne, Chapelain lui offre un exemplaire d'une comédie de l'Arioste : *I Suppositi*, le priant de lui dire si cette comédie est bien, comme il le pense, la plus belle de cet auteur (3). La marquise, sachant qu'il

(1) Chapelain : I, 208.

(2) Chapelain : I, 332.

(3) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 67,

passera par Turin et par Rome, le charge de voir d'une part Pisani et le cardinal de la Valette et d'autre part de la renseigner sur la magnificence architecturale de quelques monuments italiens. Il promet de lui envoyer des relations minutieuses, ne se doutant pas qu'il prend un périlleux engagement. Puis il s'enquiert d'un équipement fastueux et d'une suite. Il passe aux bureaux de l'Épargne, touche une ronde somme qui lui permet de reconstituer sa garde-robe délabrée. Il fait ensuite ses adieux au roi, à Gaston d'Orléans, venu à Paris pour assister aux couches de la reine, à l'Hôtel de Rambouillet. Il se rend également chez sa sœur Barbe. Et comme le fils de celle-ci, Étienne, manifeste un violent désir de l'accompagner, il l'habille richement et l'amène dans son petit cortège.

Il dépense largement, sachant que les ambassadeurs doivent honorer leur roi et leur pays par le faste du vêtement et l'ampleur de l'escorte. Il espère récupérer à la cour de Toscane une partie de son pécune. C'est l'habitude que les princes offrent des présents aux envoyés des souverains. Il est joyeux de mouvementer sa vie. « Jamais, écrit-il à Costar, je ne sortis de France, si volontiers. » Il pressent qu'il trouvera aux figues, aux raisins, aux

82; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 639; U., II, 86, 89. V. aussi, Chapelain : I, 292 *ad notam*, 293, 295.

melons d'Italie, une saveur plus douce, sous le soleil et parmi les fleurs de ce pays fortuné (1).

Il présume cependant beaucoup trop de ses forces. Il devrait se souvenir que les voyages ne lui réussissent guère. A peine parti, il tombe malade. Secoué par des chevaux rétifs, il arrive à Roanne dans un pitoyable état. Cette ville maussade voit M. l'Ambassadeur soucieux surtout de conférer avec son apothicaire. Néanmoins, après quelques jours de repos, il reprend la route. La fièvre ne le quitte pas. Il perd l'appétit. Il traverse les pays comme un fantôme. En descendant de cheval, à Turin, le 29 septembre 1638, il peut, avec quelque vraisemblance, écrire à Julie d'Angennes :

Je ne puis pas dire absolument que je sois arrivé à Turin, car il n'y est arrivé que la moitié de moi-même. Ne croyez pas que je veux dire que l'autre est demeurée auprès de vous; ce n'est pas cela : c'est que de cent et quatre livres que je pesois en partant de Paris, je n'en pèse plus que cinquante deux. Il ne se peut rien de si maigre et de si décharné que je suis.

Il se propose néanmoins de voir en cette ville Madame Chrétienne de France, duchesse de Savoie, sœur de Louis XIII, à laquelle ce dernier l'a chargé de porter un message. Il quémade, en effet, aussi-

(1) *Les Entretiens* précités, p. 85; *Voiture: Œuvres*, 1650, p. 419; U., II, 419.

tôt une audience. Mais il tombe mal. La princesse veille au chevet de son fils François-Hyacinthe malade à l'extrémité. Il profite du délai qui lui est imposé pour batifoler avec les filles d'honneur de S. A. R. et notamment avec une agréable jeune fille nommée M^{lle} Servant (1). De coqueter, cela le rétablit peu à peu.

Et lorsqu'enfin Madame Chrétienne consent à lui donner audience, il regrette que les circonstances le servent si désavantageusement. Car si cette mère n'était à ce point préoccupée du destin de son fils, si, en outre, elle n'avait de graves soucis politiques, il eut tenté d'ajouter sa conquête à tant d'autres. On dit, en effet, cette Altesse royale singulièrement prédisposée aux aventures. Elle fut maintes fois colletée par des aventuriers sans vergogne. Elle favorisa des domestiques aux muscles rigides et salit de tristes bâtards la généalogie savoisienne (2).

Voiture n'ose lui manifester son goût que par des compliments douceâtres. Il la quitte bientôt pour se rendre, vers Sesia et Verceil, à l'armée que commande le cardinal de la Vallette. Mais

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 403; U., I, 351, adresse une de ses lettres à cette demoiselle.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. XI, in-f°, p. 581; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit. Roux, 1858, p. 51. Il y a de nombreuses erreurs, dans cette note relative à Chrétienne de France. V. aussi, Talle-
mant : III, 334; VI, 219; *Relation de la cour de Savoye*, 1668. Il est
question de M^{me} de Savoie dans Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I,
passim, et surtout pp. 349, 394; II, 349.

auparavant, il veut tenir les promesses qu'il a faites à M^{me} de Rambouillet touchant l'architecture italienne. Elle lui demanda notamment de lui envoyer une description du Valentin, maison de plaisance de M^{me} de Savoie. Il la visite. Il en admire les splendeurs. Puis il tente de donner son impression. Il ne possède malheureusement pas le style descriptif. Après plusieurs heures d'un travail opiniâtre, il n'a réussi à bâtir que quelques lignes boiteuses. Et voici ce que la marquise, quelques semaines plus tard, lit avec une douce gaieté :

Madame, j'ai vu, pour l'amour de vous, le Valentin avec plus d'attention que je n'ai jamais fait aucune chose et, puisque vous désirez que je vous en fasse la description, je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible. Le Valentin, Madame, puisque Valentin il y a, est une maison qui est à un quart de lieue de Turin, située dans une prairie et sur le bord du Pô. En arrivant, on trouve d'abord : je veux mourir si je sais ce qu'on trouve d'abord. Je crois que c'est un perron. Non, non, c'est un portique. Je me trompe, c'est un perron. Par ma foi, je ne sais si c'est un portique ou un perron. Il n'y a pas une heure que je savois tout cela admirablement et ma mémoire m'a manqué. A mon retour, je m'en informerai mieux et je ne manquerai pas de vous en faire le rapport plus punctuellement (1).

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 369; U., I, 315. V. aussi, sur les

Sa promesse tenue, Voiture n'a pas d'autre motif de s'attarder en ces régions. Hâtivement, il gagne le terrain des opérations guerrières. Il revoit un cardinal de la Vallette soucieux et un Pisani devenu chauve à la suite de sa maladie. Ni l'un ni l'autre n'ont heureusement rien perdu de leur galanterie. Il semble même que celle de Pisani s'est agrandie et raffinée. Il songe davantage, à cette heure, à l'amour qu'à la guerre. Il se prépare à regagner Paris où, par de vives débauches, il rattrapera le temps perdu en fièvres et en délires (1).

Voiture se sent heureux entre ces deux compères qui le comprennent et l'aiment. Il les abandonne à regret. Ce sont de longues embrassades. Puis le petit homme se remet en route. Pour atteindre Savone où il compte s'embarquer, il lui faut traverser l'Apennin. Il n'est pas très rassuré. Des bandits, conjointement aux troupes espagnoles, écument ces contrées. Ni les uns ni les autres ne respecteraient un ambassadeur du roi de France. Pour en éviter les méchancetés, il use d'habiles stratagèmes :

Je voudrais, écrit-il à Julie d'Angennes, que vous

faits précédents, Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 363; U., I, 311. Sur cette lettre, V. Tallemant : II, 412, 487; Costar : *Défense des ouvrages de M. de Voiture*, 1653, p. 92; *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 97.

(1) Chapelain : I, 277, 322. L'hôtel de Rambouillet, à son retour, vers la fin novembre 1638, lui fit une réception triomphale.

m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir en l'état où j'étois. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun d'eux a trois ou quatre balafres sur le visage, une grande arquebuse sur l'épaule, deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur, sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étois fait accompagner; j'avois écrit dès le soir à leur capitaine de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin, ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout, je voudrois que vous eussiez vu la mine de mon neveu [Étienne Martin de Pinchesne] et de mon valet qui croyoient que je les avois menés à la boucherie. Au sortir de leurs mains, je suis passé par deux lieux où il y avoit garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de danger. On m'a interrogé; j'ai dit que j'étois savoyard, et, pour passer pour cela, j'ai parlé le plus qu'il m'a été possible comme M. de Vaugelas. Sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis de l'Académie, je me fusse allé piquer de parler bon françois.

Au sortir de là, je suis arrivé à Savone où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne falloit pour le petit vaisseau que j'avois pris, et néanmoins, je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port (1).

De Gênes où il écrit cette lettre, Voiture se rend directement à Florence. Il emprunte probablement jusqu'à Livourne la voie maritime. Il nous renseigne à peine sur les incidents de sa mission. Le grand duc de Toscane, Ferdinand II, lui réserve un accueil flatteur. Il se montre sensible jusqu'à la pamoison à l'honneur que lui fait le roi de France en lui apprenant spécialement la naissance du Dauphin (2). Il loge Voiture dans « un des plus beaux palais du monde ».

J'avois, écrit le poète, pour mon appartement, une grande salle, deux antichambres, une chambre tapissée de tapisseries relevées d'or, et j'étois servi avec vingt ou trente officiers.

On lui prodigue les divertissements (3). On le

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 366; U., I, 313.

(2) A. E., *Toscane*, II, f° 392, *Le grand-duc de Toscane à Richelieu*, Florence, 9 novembre 1638.

(3) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 91; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 463; U., I, 319. Cette lettre, datée par Ubicini du 15 décembre 1638, est plus vraisemblablement datée du 15 novembre 1638 par une note manuscrite dans l'exemplaire des *Entretiens* que nous avons consulté à la Bibliothèque de l'Arsenal.

traite en ami autant qu'en ambassadeur. La grande duchesse admire en lui, et le poète, et le chef du parti galant. Elle lui témoigne une douce bienveillance. Si bien que, se sentant à ce point goûté de cette altière dame, Voiture retrouve la hardiesse d'oser auprès d'elle ce qu'il n'osa pas auprès de Chrétienne de Savoie. Il lui parle avec fougue de l'amour spontané qu'elle stimula en lui et, délibérément, parce qu'elle oublie de se formaliser, il lui fait « offre de son service (1) ».

Il est improbable que cette princesse accepte la proposition de Voiture. Sans doute celui-ci ne l'a-t-il faite qu'en vertu de ses principes galants. Toujours est-il qu'il renonce bientôt à poursuivre cette chimère. L'Italie l'ennuie déjà et si, avant son départ, il n'avait promis à Julie d'Angennes d'aller jusqu'à Rome solliciter en sa faveur un procès successoral, il se hâterait de retourner en France (2).

En quittant Florence, il dépouille tout naturellement le personnage d'ambassadeur. Il redevient

(1) *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac* précitées, I, 694. V. aussi dans *Les Entretiens* précités, pp. 94 et s., une lettre ironique de Costar relative aux relations de Voiture avec la grande-duchesse.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 366 ; U., I, 313. Julie d'Angennes soutenait alors à Rome un procès pour récupérer la succession d'un Strozzi qui l'avait laissée héritière. Sur cette succession, V. les documents cités dans notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, p. 52, note 2.

un simple citoyen qui voyage à ses frais et qui, malgré les présents du grand-duc, ne dispose pas de fonds considérables. La nécessité le force, en la ville éternelle, à se loger en une « méchante hôtellerie ». Le contraste entre son logis de Florence et son logis de Rome le détermine évidemment à apprécier avec pessimisme les magnificences de cette dernière cité :

J'en demande pardon à M^{me} votre mère [M^{me} de Rambouillet était romaine], écrit-il à Julie d'Angennes, mais jamais je ne me suis tant ennuyé qu'à Rome. Il ne se passe point de jour que je n'y voye quelque chose de merveilleux, des chefs-d'œuvre des plus grands ouvriers qui aient été, des jardins où tout le printemps se trouve à cette heure, des bâtiments qui n'en ont point de pareils au monde, et des ruines encore plus belles que ces bâtiments. Mais tout ce que je vous dis là n'empêche pas que je n'y sois triste et qu'au même temps que je vois toutes ces choses, je ne souhaite d'en sortir. Les plus excellents ouvrages de peinture, de sculpture et de *provature* d'Apelles, de Praxitelle et de *Papardelle* (1) ne sont point de mon goût. Je m'étonnerois de cela si je n'en connoissois la cause, et si je ne savois qu'une personne qui est accoutumée à vous voir ne sauroit jamais être bien aise en ne vous voyant pas. Pour vous dire le vrai, Mademoiselle, il m'en arrive de vous comme de la santé : je ne

(1) Note de Tallemant : « Il folâtre et met ces deux mots pour la rime. Ils signifient pourtant, le premier de certains fromages de chair de buffle, et *papardelle*, certain laitage que font les religieuses. »

connois jamais si bien votre prix que lorsque je vous ai perdue; et quoiqu'en personne je ne garde pas toujours un fort bon régime pour me bien tenir avec vous, dès que je ne vous ai plus je vous souhaite avec mille vœux. Je reconnois que vous êtes la plus précieuse chose du monde, et je trouve par expérience que toutes les délices de la terre sont amères et désagréables sans vous. J'eus plus de plaisir, il y a quelque temps, à voir avec vous deux ou trois allées de Ruel, que je n'en ai eu à voir toutes les vignes de Rome, et que je n'en aurai à voir le Capitole, quand il seroit en l'état où il a été autrefois et que même Jupiter Capitolin s'y trouveroit en personne (1).

Les fièvres qui lui avaient laissé quelque répit le saisissent à nouveau. Vainement essaie-t-il de réagir contre elles. Il s'évanouit à la promenade. De telle sorte qu'il ne pourrait aucunement s'occuper du procès de Julie d'Angennes si, par bonheur, le sieur Nerli, gentilhomme florentin, bizarre alchimiste en quête de la pierre philosophale, ne le guérissait soudainement à l'aide de quelques prises d'antimoine.

Rétabli dès lors, il fréquente la maison du maréchal d'Estrées, ambassadeur de France, maison joyeuse où l'on donne des fêtes retentissantes (2).

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., p. 323; U., I, 316.

(2) Paul Bonnefon : *Mémoires du maréchal d'Estrées*, 1910, *Introduction*, p. XII-XIII.

Il y rencontre des personnages étranges, François de Rochechouart, chevalier de Jars, jadis condamné, pour crime de lèse-majesté, à la décapitation et récemment sorti de la Bastille; Hugues de Lionne, jeune diplomate qui s'est volontairement exilé à Rome à la suite de la disgrâce de son oncle Servien. Ce dernier surtout lui plaît. C'est un bon vivant capable de le conduire partout où la débauche tient ses assises. Ensemble ils agitent les cornets, étant aussi joueurs l'un que l'autre. Et naturellement, selon sa malechance coutumière, Voiture laisse entre les mains de son nouvel ami la plus grosse part des pistoles que lui offrit Ferdinand de Toscane (1).

Recommandé par l'évêque de Lisieux, Philippe Cospeau, il visite, entre temps, le monde ecclésiastique. Du Vatican où règne le pape-poète Urbain VIII, au Quirinal où frétille le cardinal Antoine Barberin, le petit homme promène, partout cajolé, sa gouaillerie renaissante avec la santé (2). Et, parmi les merveilles du palais Barberin, il s'acoquine à l'un des secrétaires du prélat, nommé Jean-Jacques Bouchard. Laid et noir, sinistre d'allures et de mine, cet homme, perclus de vices et dévoré

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 520; U., I, 321. V. aussi, Chapelain : I, 386.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 645; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 371; U., I, 319.

d'ambition, fait tout au monde pour captiver Voiture et se l'acquérir. Il est savant, plein d'esprit, dénué de scrupules, soucieux d'agrémenter de plaisirs sa vie. La robe abbatiale qu'il porte pour la déshonorer ne pèse guère à ses épaules lorsque la luxure ou l'ivrognerie le sollicite. Il souhaite ardemment obtenir en quelque douce ville de France un évêché dont il drainerait à son profit la richesse. Il ambitionne également un fauteuil à l'Académie. Ce sont les deux désirs violents de sa vie. Ils ne seront pas exaucés. N'importe ! Il pense que Voiture peut lui être utile à la réalisation de l'un ou de l'autre. Il lui prodigue les amabilités. Il parvient à le circonvenir. Il songe même à lui procurer des honneurs que l'on n'accorde guère qu'à des personnages éminents.

Un beau jour, en effet, on voit ce Voiture dont le surnom académique en France est : *il negligente*, et qui s'insurge toutes les fois qu'on lui veut imposer, en l'Assemblée des beaux esprits, harangue ou besogne de Dictionnaire, on voit, disons-nous, ce Voiture, traîné par Jean-Jacques Bouchard, assister à une séance solennelle de l'Académie romaine des Humoristes. Il est vrai, cette séance a pour dessein de glorifier en lui la poésie galante et l'art épistolaire. Nombreux, parmi ces Humoristes, sont ceux qui se souviennent avec quelle grâce charmante, il célébra le rose postérieur de M^{lle} de Ma-

rolles (1). Peut-être même n'ont-ils, de son œuvre, retenu que cette fantaisie. Les pamphlétaires, avec raison, incriminent les italiens de cette époque de conduire leur cité papale aux destinées de Sodome.

Après avoir participé aux travaux de l'Académie romaine, Voiture, ayant accommodé, selon ses moyens, les affaires procédurières de Julie d'Angennes, plie bagage incontinent et s'embarque, avec sa suite, sur un vaisseau qui l'amène à Marseille (2). Le 1^{er} janvier 1639, il retrouve les délices parisiennes. Il rend compte hâtivement de sa légation (3). Puis il se livre tout entier aux réjouissances du carnaval.

La « bande » entière des fols est réunie en l'Hôtel de Rambouillet et l'on prépare la représentation d'une comédie italienne. Le théâtre est déjà dressé et les rôles distribués. Le lieutenant Arnauld tiendra celui de « l'amant pitoyable » et Chapelain celui de « l'ami fidèle de l'amant pitoyable ». Pierre-Isaac Arnauld et Chavaroché joueront des personnages de valets, Vaugelas et Gombauld des personnages de plaideurs. Le poète Jean de Montreuil, « passé maître en l'art de faire la femme », endossera le justaucorps et les jupes d'une héroïne burlesque, car on ne trouve point d'actrice bienveillante. Et pour

(1) Chapelain : I, 354.

(2) Chapelain : I, 395; U., I, 319.

(3) Chapelain : I, 351, 366.

le rôle de *Barbagrigia hampatore*, Neufgermain, à cause de sa barbe touffue, le remplirait à ravir s'il n'était maigre comme un échalas. Mais, à l'aide « d'un coussin et de six serviettes en double », on lui confectionnera la « *pancia omnipotente* » qui lui manque. On n'attend plus, pour monter sur la scène, que l'arrivée de Montausier, auquel on réserve « le principal personnage, vaillant et féroce... plein d'amour et de colère (1) ».

Mais Montausier, malgré ses instances, n'obtient pas de congé qui lui permette de participer aux allégresses du carnaval (2). On se lasse de l'attendre. Des défections se produisent parmi la troupe des comédiens. Le lieutenant Arnould disparaît brusquement selon son habitude, abandonnant pour quelque profitable luxure son rôle d'amant pitoyable (3). Julie d'Angennes, de son côté, se désintéresse de la représentation, emportée par le délire de la danse. A l'Hôtel de Richelieu où l'on donne, pour fêter dignement la naissance de Monseigneur le Dauphin, le *Ballet de la Félicité*, elle offre à l'admiration des courtisans sa souplesse chorégraphique (4).

(1) Chapelain : I, 339.

(2) Chapelain : I, 340 *ad notam*, 377, 378. Il obtint ce congé plus tard. Chapelain : I, 404, signale sa présence à Paris à la date du 8 mars 1639.

(3) Chapelain : I, 359.

(4) Chapelain : I, 398 écrit, à la date du 4 mars 1639 : « Le car-

Si bien que la comédie italienne n'est pas représentée (1). Mais on la remplace par une dispute italienne. Cette dispute naît, un jour, subitement au cours d'une conversation. Chapelain la provoque. Il demande à Voiture son sentiment sur la comédie de l'Arioste : *I suppositi* qu'il lui prêta pour se distraire au cours de sa mission à Florence. Brutalement le poète manifeste le mépris que lui inspire cette œuvre, mal composée, pleine de fautes de goût et d'obscénités. Ce jugement révolte Chapelain. Il proteste avec violence. Et comme les deux discoureurs n'arrivent pas à s'entendre, ils gagent une paire de gants d'Espagne. Julie d'Angennes lira la comédie et les départagera.

Voiture n'a, en vérité, d'autre grief contre la pièce de l'Arioste que sa vulgarité. Nourri de littérature chevaleresque, il n'admire une œuvre que si elle lui élève l'âme. Il ne goûte point les représentations réalistes de la vie. Il préconise le surnaturel, le surhumain, les merveilleux. Julie d'Angennes approuve et partage ces penchants. A lire les *Suppositi*, elle sent, en même temps que son amour du

naval emporte toutes les soirées de la Princesse Julie. • *La Gazette de France* de 1639, p. 156, dit que le Ballet de la Félicité fut dansé à la date du 8 mars. Julie participait à tous les divertissements de l'Hôtel de Richelieu.

(1) Nous croyons pouvoir l'affirmer, car Chapelain ne mentionne pas sa représentation.

chimérique, sa pudeur offensée. L'écrivain italien n'avait pas prévu que des yeux chastes parcourraient ses lignes truculentes.

Inévitablement la jeune fille devait pactiser avec Voiture. C'est pourquoi elle prononce en faveur de sa cause l'arrêt qu'on lui demande. Chapelain aussitôt envoie au poète la paire de gants perdue. Mais, quel que soit son respect pour celle qu'il surnomma la princesse Julie, il se refuse à accepter sa décision. Avec pétulance, il étend aussitôt le débat. Deux partis acharnés se forment. Les Arnould, Chava-roche, le marquis de Rambouillet, Conrart, M^{lle} Paullet, Madeleine de Scudéry se déclarent pour Chapelain. Pisani seul, avec Julie, tient pour Voiture; encore est-ce par solidarité pour le « corps ». M^{me} de Rambouillet demeure hésitante, ayant des idées communes aux deux camps adverses.

Il ne suffit pas à Chapelain de réunir le plus grand nombre de partisans. Il veut que, de près ou de loin, tous les amis de l'Hôtel se prononcent pour ou contre les *Suppositi*. Il écrit avec ardeur. Jamais, pour une question aussi puérile, on ne vit dépenser tant d'activité. Interrogé par lui, Godeau, craignant de s'attirer des nasardes, se tire d'affaire par quelques singeries de plume. Seul Balzac, choisi pour arbitre, répond pompeusement. Comme on devait s'y attendre il donne tort à Voiture. Celui-ci, piqué, réplique. Si bien que le pédant angoumois, pour

appuyer de solides arguments sa sentence, se dispose à écrire un discours bourré de latin. Cela effraie Chapelain. Il appréhende que son allié n'envenime les choses et ne rende publique une querelle privée. N'osant lui déconseiller d'élaborer la dissertation qu'il médite, il le supplie du moins de remplacer les noms par des « étoiles (1) ».

Et voici qu'au moment où la contestation se termine par le triomphe de Chapelain, Georges de Scudéry entre en scène. Il vient, de concert avec sa sœur, de lire les *Suppositi* (2). Il ne peut endurer un instant que l'on conteste le génie de l'italien prestigieux. Mué en redresseur de torts, il adresse un « Cartel de Deffy », sous le nom d'Astolphe, au parti de la princesse Julie :

La Renommée qui vole souvent jusqu'au Ciel, aussi bien que l'Hypogriphe qui nous y porta, écrit-il, nous a fait savoir, dans ce bienheureux séjour où nous demeurons depuis huit siècles, et l'injustice de la cause que vous défendez, et le glorieux avantage qu'a eu le chevalier de la Pucelle [Chapelain] sur un des plus fameux de vostre troupe [Voiture]. Mais cette Déesse à tant de voix nous a dit en même temps que l'exemple

(1) Chapelain : I, 395, 399, 401, 403, 404, 405, 409, 410, 411, 412, 413 *ad notam*, 415; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 786, 787, 788, 798.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. V, in-4°, pp. 275, 277; Rathery et Boutron : *Mlle de Scudéry*, 1873, pp. 143, 145, contiennent les lettres où Mlle de Scudéry assure Chapelain qu'elle appartient à son parti. V. aussi, Chapelain : I, 410.

de sa défaite ne vous a pas tous rendus sages et qu'après l'avoir veu renversé sur la poussière, vous espérez encore sans raison pouvoir soutenir ses erreurs. Nous qui conservons au ciel l'inclination que nous avons sur la terre de protéger les Innocens et qui savons que le serment et l'ordre de chevalerie nous obligent à les défendre, avons résolu de soutenir la gloire de l'Arioste contre tous ceux qui oseront l'attaquer.

... Nous prétendons vous combattre des armes aussi brillantes que l'estoit le fatal Ecu d'Atlant. Nous osons croire que vous n'en souffrirez jamais l'éclat. Nous espérons vous faire perdre, et les étriers, et les arçons, avec autant de facilité que si nous portions encore cette lance d'or à laquelle rien ne pouvoit résister. Et vous tenons pour assuré que jamais le cor de Logistile en nostre main ne mit en fuite nos ennemis comme l'on vous verra courir pour vous sauver. Mais, pour ne sortir point de la bienséance comme vous sortez de la raison, Nous envoyons l'un de nos Hérauts au Palais de cette illustre princesse [Julie] que vos artifices ont prévenue pour la supplier très humblement de nous pardonner si nous osons combattre ses opinions et ses chevaliers, et pour l'assurer que nous la regardons comme une Infante que vous avez enchantée et que nous devons délivrer.

Après cette protestation, Nous la supplions de nous permettre d'entrer en lice et d'y soutenir devant elle, à la pointe de la plume :

Que le chevalier de la Pucelle [Chapelain] a eu raison;

Que l'Oracle de la Charente [Balzac] a bien prononcé;

Que la pièce de l'Arioste est une bonne comédie;
Qu'elle est exactement composée dans toutes les règles;

Qu'il est vrai qu'elle n'a pas les grands mouvemens des Poèmes graves mais qu'elle ne les doit pas avoir;

Et qu'enfin elle avoit esté légèrement condamnée par ceux qui, d'autorité privée, s'en établissoient les Juges.

Voilà, téméraires chevaliers, ce que nous voulons soutenir contre vous. Mais parce que l'usage des Duels de nostre siècle donne le choix des armes à l'Apellé, Nous vous laissons la liberté d'élire d'entre les grecques, les latines, les italiennes, les espagnoles et les françoises, celles dont vostre peu d'adresse croira pouvoir tirer plus d'avantage. Car nous savons nous servir également bien de toutes...

Recevez donc, et nostre déffy, et nostre gantelet pour gage, et vous préparez à combattre ou, pour mieux dire, à estre vaincus. Nous avons fait dresser nos tentes auprès de la Grotte de l'Hermite du Marais, vers le Temple des chevaliers. Nous y attendrons un mois entier de vos nouvelles. Venez donc y toucher nos écus du bout de vos lances. Nous avons déjà marqué la place où nous devons élever vos armes en trophée. Et nous croyons que rien que vostre seule fuite ne peut empêcher nostre gloire que de vaincre de si foibles ennemis.

ASTOLPHE (1).

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 141. Document inédit qui montre bien la tournure d'esprit du personnage.

Nul ne songe naturellement à relever ce défi ridicule. Et Voiture moins que personne. Car celui-ci, à peine sorti de cette aventure italienne, tombe dans une autre beaucoup plus difficile. Voici, en effet, que l'Académie des Humoristes lui adresse une grande lettre latine lui annonçant qu'à la suite de sa visite elle l'a élu parmi ses membres étrangers. Le poète saisit, à la vérité, fort bien le sens de cette lettre, mais il ne se réjouit guère de l'hommage qu'elle lui apporte. Car il faut aussitôt y répondre, et dans la même langue. Rien au monde ne peut lui être plus désagréable. Il s'y exerce. Mais il a perdu le sentiment de la belle période cicéronienne. Il n'aligne guère que des platitudes. Il renoncerait même bientôt à cette besogne fatigante, quitte à envoyer une piteuse réponse en français, si soudain la pensée ne lui venait de mettre à contribution Costar, son pédant domestique. N'est-ce point, pour le chanoine du Mans, une magnifique occasion d'utiliser pratiquement sa connaissance familière du latin?

Monsieur, lui écrit-il tout aussitôt, vous serez bien étonné que je vous sollicite de m'aider dans une affaire que j'ai delà les monts, et que j'implore votre secours contre les Romains. Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, qu'ils ont troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien; mais il me semble qu'ils n'ont jamais été si injuste qu'ils le sont avec moi,

et ils n'ont pas donné plus de peine à Annibal qu'ils m'en vont donner, si vous ne me secourez. *Quorsum hæc?* Je m'en vais vous le dire. Il y a parmi eux une académie de certaines gens qui s'appellent *les Humoristes*, qui est à peu près comme qui diroit Bizarres; et, en effet, ils le sont tant qu'il leur a pris fantaisie de me recevoir dans leur corps, et de m'en faire donner avis par une lettre que m'a écrite un de leur compagnie. Il faut que je leur en fasse une autre en latin pour les remercier, et voilà ce qui me met en peine. J'en suis sorti pourtant dès le moment que vous m'êtes venu dans l'esprit : car il me semble que voilà votre vrai fait, et un homme qui est en Poitou, et qui écrit des lettres latines de gaieté de cœur, ne me sauroit pas refuser cela. Ils ont pour devise un soleil qui tire des vapeurs de la mer qui retombent en pluie, avec ce mot de Lucrèce : *Fuit agmine dulci*. Voyez, je vous supplie, si vous trouverez quelque chose à dire sur cela et sur l'honneur qu'ils m'ont fait, et sur le peu que je vaux. Enfin, faites du mieux que vous pourrez... (1).

Recevant cette lettre, Costar, pour la première fois de sa vie, hésite à assembler, en cohortes compactes, les mots sonores et colorés. Il est vrai, il redoute d'être au-dessous de la tâche. Mais cette crainte dure peu. C'est une grande gloire pour lui que suppléer à l'indigence littéraire de Voiture.

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 694; *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 125; U., II, 98.

Aidé du chanoine Pauquet qui, dans la solitude de sa maison, l'aide à vider les pots et à dépoitrailler les chapons, d'une écriture assurée, il répond, pour Voiture, aux académistes de la Ville éternelle :

VINCENTIUS VICTURUS ACADEMICIS HUMORISTIS,

Difficile admodum, Viri omnium ordinum ornatissimi, magno cuique affectui, parva verba reperire...

A la vérité, Voiture a surtout souhaité, en cette circonstance, éviter un travail fastidieux. Sans même vérifier si quelque solécisme ne dépare pas la prose de Costar, il envoie celle-ci aux fâcheux qui l'honorèrent sans son consentement. Puis d'une adroite louange, il récompense le chanoine de son obligeance que la vanité surtout détermina (1).

Peut-être, en laissant à Costar le soin de latiniser pour lui, a-t-il aussi voulu conserver sa lucidité d'esprit pour suffire au rôle de consolateur que les événements lui imposent. Deux hommes, en effet, sollicitent de lui avec une égale ardeur un encouragement. L'un, c'est le maréchal de Bassompierre, enfermé à la Bastille. L'autre, c'est le cardinal de la Vallette. Au premier Voiture tente de démontrer que la prison est le lieu du monde où l'on goûte la plus douce quiétude (2). Au second, dont la situa-

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 697 ; *Les Entretiens* précités, pp. 127, 129, 130, 132 ; U., II, 99.

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, pp. 1060, 1061 ; *Recueil*

tion, à l'armée d'Italie, devient de plus en plus critique, il essaie par des badineries de plume de rendre l'optimisme (1). Il abandonne bientôt à son destin Bassompierre, qui trouve le moyen d'égayer sa solitude en contractant des liaisons avec d'amoureuses prisonnières. Il s'intéresse au contraire de tout son être au sort du prélat-guerrier. Le moral, chez celui-ci, est atteint autant que le physique.

Voiture se souvient combien lui fut, dans le passé, secourable cet homme oublieux de ses devoirs d'Église. Et lorsqu'il apprend que le cardinal de Richelieu envoie en Piémont, comme ambassadeur extraordinaire auprès de Chrétienne de Savoie, le comte de Chavigny, spontanément, il décide de se joindre à son cortège. Le comte de Guiche l'accompagne. Le trio qu'ils forment, Chavigny, Guiche, Voiture, est particulièrement capable d'apporter un réconfort au général poursuivi par la mauvaise fortune. Chavigny durant de longues années lui servit d'intermédiaire auprès de la princesse de Condé et de sa fille, Anne Bourbon (2). Guiche fut son compagnon d'armes et Voiture son amuseur (3).

de divers rondeaux, 1639, pp. 24, 25; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 24, 25; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, pp. 78, 79; *Recueil de poésies diverses et chrestiennes...*, par M. de la Fontaine, 1671, II, 258; U., II, 329, 330.

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 381; U., I, 322.

(2) V. plus haut p. 43.

(3) Sur le voyage de Voiture, qui resta environ trois mois en

Ils partent et font diligence. En six jours ils atteignent Grenoble où ils se reposent et d'où Voiture adresse à Julie d'Angennes des lignes où il raille sa perpétuelle crainte qu'interceptant ses correspondances les princes espagnols n'en prennent « au pied de la lettre » les termes galants (1). Arrivés à Turin, ils trouvent un cardinal de la Vallette préoccupé, amaigri, douloureux, mais énergique encore. Bientôt, Chavigny ayant accompli sa mission, retourne en France. Voiture s'efforce d'insuffler à son ancien protecteur la gaieté dont il regorge. Il n'y réussit que médiocrement. Le chagrin causé au cardinal par la disgrâce de son frère le duc de la Vallette et par la mort de son autre frère le duc de Candale, ajouté aux tristesses de ses insuccès militaires, l'empêche de s'intéresser aux facéties verbales.

De telle sorte que Voiture, sentant son impuissance à galvaniser cet homme désarmé, reprend le chemin de France. Les longues chevauchées ont sur son être physique une influence désastreuse.

Piémont, V. Chapelain : I, 418, 444, 445 *ad notam*, 448. V. aussi, *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 111; U., II, 93. L'Hôtel de Rambouillet s'intéresse aussi passionnément à la situation du cardinal. V. Chapelain : I, 452, 462, 463. On y applaudit les consolations épistolaires que Balzac adresse au prélat à l'occasion de la mort de son frère. V. également, Balzac : *Œuvres*, 1665, I, *passim*.

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., p. 335; U., I, 325.

Elles enflamment déplorablement la chair fragile de son postérieur, la parsemant de ces petites tumeurs cuisantes que le vulgaire appelle *clous*. Il gémit, ne pouvant plus supporter d'autre position que la verticale. Il se réjouit d'apprendre, en arrivant à Paris, que des tumeurs semblables ornent le nez de Chapelain. Cela crée entre eux une solidarité imprévue. Mais Chapelain cache chez lui cette infirmité momentanée. Voiture voudrait agir de même. Or, M^{me} la Princesse le convie précisément à venir la rejoindre à Poissy. Si bien que, pour motiver son refus, il se voit obligé de révéler son mal (1). Et comme il en apprécie le ridicule, il prend le parti d'en rire, mieux encore, de le chanter. Et, pour en être plus vite débarrassé, il recourt au scalpel du chirurgien Jean Juif (2).

Rendu valide par cette légère opération, il peut aller, durant quelques jours, en Touraine reprendre contact avec Gaston d'Orléans et sa petite cour (3). Monsieur le ramène bientôt à Paris (4). Et là, l'Hôtel de Rambouillet lui communique une pén-

(1) B. A. *ms*, *Conrart*, t. XIV, in-4° p. 839; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 387; U. I. 327. V. aussi, Chapelain, I. 494.

(2) B. N. *ms*, n° 12616, f° 491; B. A. *ms*, *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1049; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 89; U. II, 348.

(3) Chapelain : I, 486, *ad. notam*.

(4) Chapelain : I, 499.

ble nouvelle que les courriers viennent d'apporter. Écrasé de chagrin et de fatigues, le cardinal de la Vallette est tombé gravement malade. On le dit même mort. Godeau, de son évêché de Grasse, est parti en hâte pour le soutenir de sa parole amicale et, au besoin, pour lui administrer les derniers sacrements (1). Mais on doute de la véracité de ces nouvelles. Si elles sont fausses, on obligera M^{lle} Paullet à chanter publiquement un *Te Deum* et quant à Godeau, au lieu du Tombeau rimé qu'il ne manquerait pas d'écrire si le cardinal disparaissait, il en sera quitte pour dédier au cardinal vivant la plus belle de ses « soteries ».

Voiture, fort affecté, s'étonne du ton léger avec lequel on parle de ces choses funèbres. Leur gravité n'empêche pas Julie d'Angennes, la meilleure amie du cardinal, de danser ballet sur ballet (2) et de rire de la dernière mésaventure survenue à Montausier, lequel, en un incendie, brûla ses chausses pleines de « cheveux, de lettres, de portraits et autres pareilles ustensiles d'amour (3) ».

Néanmoins lorsque la certitude formelle de la

(1) Chapelain : I, 509. Godeau arriva le lendemain de sa mort.

(2) Chapelain : I, 501 *ad notam*.

(3) Chapelain : I, 502, 503. Montausier subit « cet embrasement de chausses » en une hôtellerie entre Genève et Lyon. Il se rendait en Alsace après avoir passé un congé de quelques mois à Paris. V. Chapelain : *passim* et sur son départ, I, 432.

mort du cardinal parvient à l'Hôtel, c'est, durant quelques jours, un deuil général et des larmes sans nombre (1). M^{me} la Princesse particulièrement, et sa fille, pour le pleurer, se souviennent, l'une qu'il fut le trésorier de ses menus plaisirs, l'autre qu'il allait le devenir. Ainsi que des veuves, elles reçoivent ouvertement les condoléances.

Voiture se montre plus discret et partant plus sincère dans son affliction. Malgré les consolations latines de Costar (2), il porte longtemps, empreinte sur son visage, sa désolation. Puis, celle-ci peu à peu s'efface et le sourire, pointant aux lèvres, jaillit des yeux et envahit à nouveau tout le visage gouailleur...

(1) Sur la mort du cardinal, V. Chapelain : I, *passim*; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 817. V. aussi, Noailles : *Le cardinal de la Vallette* 1906, pp. 530 et s. Le cardinal mourut le 28 septembre 1639 au château de Rivoli. Son corps fut transporté à Toulouse, puis à Cadillac.

(2) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 136 et s. Les tristesses ne sont pas de longue durée à l'Hôtel de Rambouillet. Un mois après la mort du cardinal de la Vallette, Chapelain (I, 520) tance Montausier de le regretter encore : « Nos dames, écrit-il, qui perdent bien autant que vous en luy, sont dans les termes où je vous veux et se servent de la bonté de leur jugement pour ne perdre aucune occasion de se fortifier et consoler. » Mais une lettre suivante de Chapelain (I, 536) signale que Montausier a exagéré sa douleur uniquement pour plaire à Julie. Quelque temps après la mort de la Vallette, Chapelain : I, 539, 544, annonce une grave maladie de Julie que confirme le *ms* n° 20632, f° 223 v° (B. N.) et aussi une grave maladie de la marquise de Rambouillet.

CHAPITRE III

1639-1642

Midi sonne au clocher de Saint-Germain l'Auxerrois, lorsque Barrois entre dans la chambre de Voiture. Il ouvre bruyamment les volets et le soleil inonde la vaste pièce tendue de tapisserie flamande à paysages. Éveillé en sursaut, le poète se dresse, bougonnant, entre les hauts piliers de son lit. Il écarte, d'un geste nerveux, les rideaux de damas vert qu'alourdissent leurs boutons, leurs franges, leurs crépines, leurs mollets d'argent et d'or. Ses yeux cillants parcourent les alentours. Chargés de vêtements et de livres, chaises et fauteuils, cachent sous leurs housses de serge émeraude, leurs étoffes soyeuses et leurs franges orfévrées. Un bahut supporte un coquemart d'argent et deux pistolets d'arçon. Sur la cheminée se dresse une lunette de Galilée.

Voiture ayant passé la nuit au cabaret, volontiers passerait au lit la journée. Cependant, aidé par son valet de chambre, il enfile une toilette de toile,

chausse ses mules de velours et s'approche de la fenêtre. La rue Saint-Thomas du Louvre sourit tout entière sous la caresse du soleil automnal. En face de lui, l'Hôtel de Rambouillet s'épanouit en sculptures graciles. Plus loin, sévère et dur, s'érige l'Hôtel de Chevreuse et l'Église Saint-Thomas. De grands arbres aux feuillages rouillés bruissent à l'horizon. A droite, on aperçoit les bâtiments énormes du Palais cardinal.

Le poète rêvasse. Il se sent engourdi et enclin à la paresse. Il n'écoute pas les sages admonitions de son valet, Barrois, qui annonce, avec ennui, que le dîner charbonne à la cuisine. Il s'abandonne à la douceur de la tiède après-midi qui commence. Et comme il est près de s'assoupir, il entend, venu de l'Hôtel du Vigean, un éclat de rire cristallin. Il s'éveille, il se penche et il voit à l'une des fenêtres de cet hôtel un groupe de jeunes filles qui le désigne. Confus, il gagne précipitamment le cabinet voisin de sa chambre. Il se contemple en un miroir encadré d'ébène qui surmonte la table à toilette de velours cramoisi et ne s'étonne plus d'avoir stimulé le rire des jouvencelles. Ébouriffés, ses cheveux forment au-dessus de son front une auréole grisonnante. Sa moustache tombe flasquement aux commissures de ses lèvres. Pour le chef du parti galant, c'est une grande vexation que d'avoir été surpris en un tel négligé.

Pour procéder à ses abutions, il dépose en une cassette de cuir que soutient un guéridon ses bagues d'or émaillé où scintillent émeraudes et diamants. Sur la table à toilette sont rangés tous les ustensiles qui l'aideront à retrouver une jeunesse factice, bassin d'argent « à faire le poil », étui de cuir doré garni de ciseaux, poinçons, canifs, brosses, peignes, boîtes contenant onguents et pommades.

Plein de sollicitude, Barrois le secourt en ses délicates opérations. De temps à autre, les éponges éclaboussent la belle tapisserie d'Auvergne qui égaye de paysages les murailles, ou le garde-feu de satin, ou le canapé qui sert de couche aux amis provinciaux. On ne s'en préoccupe nullement. Il importe surtout d'effacer telle tache imperceptible qui gâte le teint du poète. On y arrive à l'aide des pommades à la graisse et de quelques fards apposés avec habileté.

Et lorsque la toilette du corps est terminée, on songe à l'habillement. Dans la garde-robe proche, des malles, des coffres, des armoires contiennent, innombrables et soigneusement rangés, les pourpoints, les chausses, les bas, les gants. Voiture choisit un habit de petit velours noir des Flandres avec le manteau de même. Il l'endosse. Puis il dépose, sur la cheminée, parmi les bibelots de faïence portugaise, son chapeau de castor à cordonnnet de soie, ce pendant que Barrois, débarrassant la table de

son tapis de Turquie, y dispose la vaisselle, les plats et les couverts d'argent.

Bientôt Voiture savoure quelques viandes rôties et quelques confitures en relisant l'*Utopie* de Bacon, dont il acheta récemment un exemplaire. Et quand il a achevé son déjeuner, il demande son carrosse. Un petit laquais, entrebaillant les portières de l'antichambre, annonce que Michel Suresne, le cocher, attend le bon plaisir de Monsieur. Dans la cour, en effet, Voiture trouve son véhicule prêt et ses chevaux bais piaffant d'impatience. Il s'assied parmi les carreaux de velours et, pour jouir de la chaleur du jour, écarte les rideaux écarlates (1).

Lentement, au Cours la Reine, durant une ou deux heures, le poète promène son indolence. Il y attend le moment de se présenter à l'Hôtel de Rambouillet. Car l'Hôtel de Rambouillet devient, de plus en plus, le centre des plaisirs parisiens. Il fusionne avec les Hôtels de Condé, d'Orléans, de

(1) *Inventaire après décès de la succession de Voiture*, 8 juin 1648, communiqué par M. Charles Samaran. Comme nous le disons plus haut, Voiture habitait rue Saint-Thomas du Louvre. Jal l'avait précisé en publiant l'acte de décès de Voiture. Tallemant dit que sa maison était située vis-à-vis de l'Hôtel de Rambouillet. Il louait une partie de cette maison, pour un loyer annuel de 700 livres, au sieur Fréart de Chantelou, principal locataire. Les *Comptes de Barbe Voiture* confirment ces faits. Puisque nous entrons dans l'intimité de Voiture, disons que ses fournisseurs étaient : Jacques Le Moyne, charron; Tafonnet, apothicaire; Michelle Treveillot, blanchisseuse; Picard, tailleur; Jacques Caffin, épicier; Sébastien de Jouy, chapelier; Jean Barut, cordonnier; P. Marmion, rôtiisseur.

Liancourt, de Clermont et du Vigean. Toutes les jeunes filles et tous les jeunes gentilshommes qui hantent ces demeures s'y réunissent et forment ce que l'on considère comme le plus raffiné de la société française. A la « bande » des petits maîtres qui dirige le duc d'Enghien, correspond « la bande » des petites maîtresses que conduit sa sœur Anne-Geneviève de Bourbon. L'une et l'autre bande se signalent par l'extrême liberté des mœurs. Une propension forcenée à la joie les anime. La galanterie constitue le lien qui les unit.

Aux hommes, Louis de Bourbon, duc d'Enghien, donne le ton et prêche d'exemple. Bizarre modèle, en vérité. Tous les contemporains s'accordent à le dire un piètre caractère. Les jésuites cultivèrent son âme, y insinuant la science, oubliant d'y introduire la morale. Cruel, dur, insolent, superbe, avare, ce jeune homme se montre nul et sans goût, en matière de littérature et d'art. La guerre absorbe ses facultés pensantes. Les vers qu'on lui attribue, épigrammes fades ou salaces, extériorisent surtout son humeur caustique et sensuelle. Les auteurs, autour de lui, Sarasin, Bussy-Rabutin, Rivière, Saint-Évremond, l'abbé Bourdelot, un peu entre-metteurs, dévoués principalement dans la crapule, travaillent à le tourner vers le libertinage et y réussissent.

Au début de sa carrière, il ne dédaigne point

les femmes (1). Mais la satiété vient bientôt. Dès lors, Coligny-Saligny peut vraisemblablement l'accuser de n'être qu'un « bougre » au sens étymologique du mot. Les fameux vers latins improvisés en compagnie de la Moussaye confirment cette accusation.

Tous les friands de la débauche et de l'épée l'environnent. Il en fait de vaillants hommes de guerre qui prennent les villes en chantant, revêtus de leurs justaucorps de parade et qui, au retour du feu, célèbrent la gloire de leurs morts parmi les violons et les verres. Elbeuf, La Fitte-Pelleport, Tavannes, les deux Nemours, Feuquières, Nangis, Marsillac, Roussillon, Arnauld, Fors, Pisani, voilà quelques-uns de ses compagnons ordinaires. Ce ne sont pas les pires. Ils figurent altièrement dans l'histoire. Les plus exécrables sont ses amis de prédilection. Parmi ces derniers, il y a Toulangeon, qui le traite avec une familiarité incroyable (2); il y a Gui de Laval-Boisdauphin, fils de M^{me} de Sablé, et Roger de la Roche-Guyon, chérubins qui prennent au cabaret leurs principes de morale; il y a

(1) B. N., ms. n^o 12491, *Vers satyriques*, 1635, V. aussi, A. E. France, 894, f^o 296, *L'Abbé Foucquet à Mazarin*, 2 août 1655. Il aima une bohémienne nommée Liance. Il fut l'amant rapide de Ninon qui ne l'apprécia guère.

(2) A. C., M. XXIX, p. 106, *Le Prince de l'Amour à son père (Toulangeon à M. le Duc)*, août 1643.

enfin les deux la Moussaye et les deux Coligny qui complètent sa « cabale garçaillère ».

Ces jeunes hommes, écrit mélancoliquement M. le Prince, feront de mon fils un joueur et un libertin (1). Mais le duc d'Enghien, s'il écoute leurs conseils, sait de lui-même prendre des décisions. Il observe une religion toute de parade et de circonstance (2). Les tripots de la Place Royale et les alcôves de courtisanes le distraient de l'Église. Ce n'est guère que, fatigué par la débauche, qu'il s'installe au milieu des jupes de l'Hôtel de Condé ou de l'Hôtel de Rambouillet et babille comme un étourneau.

Jamais on ne surprend en lui l'étonnement, que ses camarades transforment le logis familial où resplendit sa mère en un lieu de libre galanterie. Que Maurice de Coligny en conte à sa sœur ne lui paraît excessif que lorsque la coquetterie tourne

(1) A. C. M. XXIII p. 441, *M. le Prince à Chavigny*, 24 juin 1641. Tallemant écrit : « Le cardinal de Richelieu avoit dit à feu M. le Prince qu'il estoit à propos de chasser la Moussaye d'auprès de M. d'Enghien, mais M^{lle} de Rambouillet fit tant auprès de M^{me} d'Aiguillon qu'elle obtint qu'il demeureroit. Ce service estoit assez considérable. Cependant, la Moussaye, en quelque occasion, montra de l'ingratitude. Elle lui pardonna. Depuis, il luy fit encore quelque méchant tour et, comme elle le luy reprochoit : — Il faudroit, lui dit-il, que je fusse le plus lasche des hommes du monde. — Vous estes donc, dit-elle, le plus lâche des hommes du monde ». V. U., II, 401.

(2) B. N. *Nouv. acq.*, ms. n° 4529, f° 67; Tallemant : *passim*.

au scandale (1). Que le marquis de Saint-Maigrin rêve de conquérir et compromette M^{me} la Princesse lui semble moins insupportable que le fait, par le même Saint-Maigrin, de louvoyer autour de Marthe du Vigean, son amie d'enfance (2).

Il dispose, sur certains sujets, d'autant d'indulgences que le Pape. L'amour, à son sens, excuse tout. Il favorise, par suite, le rapt, la violence, la mésalliance. Il participe, en faveur de son ami, Gaspard de Coligny, à l'enlèvement de M^{lle} de Bouville (3). Il aide le sieur de Chabot, gueux comme un tire-laine, à s'octroyer l'héritière des Rohan (4). Il facilite le mariage de Laval-Boisdauphin avec M^{me} de Coislin pour la joie de bafouer le chancelier Séguier. Il manigance l'union, aux incidents retentissants, de la dame de Pons avec le duc de Richelieu (5). Il enferme au couvent M^{lle} de Salnove,

(1) Sur les amours de Maurice de Coligny avec M^{me} de Longueville parut un petit roman allégorique : *Histoire d'Isménie et d'Agésilan...* Cologne, Henry Demen, 1668, in-12, dont nous possédons un exemplaire. Cousin, toujours mal renseigné, publia dans *La Jeunesse de M^{me} de Longueville*, comme inédits, des extraits de cet opuscule dont il rencontra des copies manuscrites à la Bibliothèque nationale et à l'Arsenal. La Bibliothèque de Dijon en conserve également une copie qu'il n'a pas connue.

(2) Montpensier : I, 207.

(3) V. notre volume : *M^{me} de Chatillon*, 1910.

(4) V. notre volume : *M^{me} de Villedieu*, 1907.

(5) Sur cette affaire, en outre des *Mémoires*, V. A. E. France, 871, f^{os} 107, 117, 118, 131, 136, 150, 151, 212; 885, f^o 374; 886, f^o 113.

coupable, ayant couché avec Saint-Étienne, son domestique, de le dédaigner ensuite, ne le trouvant « brave ni en guerre, ni en amour » et de refuser de payer ses dettes (1). Il protège, contre la vindicte judiciaire, Bussy-Rabutin qui ravit, les armes à la main, Mme de Miramion à son époux (2).

Que Louis de Bourbon ait ajouté, par son action guerrière, à la gloire de la France, nul ne songerait à le nier, encore que, durant la Fronde, il se soit montré traître à la patrie et qu'il ait singulièrement contribué à la misère populaire par une agitation absurde. Mais qu'il ait, en quoi que ce soit, agrandi la sociabilité et la politesse nationales, nous sommes obligés de le contester formellement.

Et quant à sa sœur, Anne de Bourbon, élevée par sa mère, Mme la Princesse, si elle dépasse, au physique, la moyenne des beautés, elle ne dépasse pas, au moral, la moyenne des intelligences. Elle est indolente et frivole. Ce que les contemporains appellent son air de langueur, c'est en réalité le signe visible de son étonnante paresse. Peu instruite, elle ne goûte guère que les divertissements. Elle est incapable d'un travail intellectuel qui n'est pas un jeu. Elle préfère Voiture et Sarasin à Corneille. Si elle déteste la *Pucelle* de Chapelain,

(1) En outre des *Mémoires*, V. A. E. France, 891, f° 385.

(2) Bussy-Rabutin : *Mémoires*, édit. Lalanne, 1857, I, 160, 161, 163, 167 et s., 171.

ce n'est point par ce qu'elle en discerne la niaiserie, mais parce qu'elle n'en reçoit aucun agrément.

Le Père Rapin a tracé d'elle le portrait le plus véridique qui existe : « Le fond de son esprit, dit-il, étoit un raffinement de singularité dans la conduite générale de sa vie, ne cherchant en tout ce qu'elle faisoit que des louanges et des admirations continuelles, n'admirant rien elle-même et faisant profession de mépriser tout, la plus chagrine et la plus difficile du monde à contenter en quoi que ce soit. Dans les autres personnes les grandes choses sont d'ordinaire les ressorts des petites, dans elle et dans ses manières, les petites sont d'ordinaire les ressorts des grandes. Tout s'y faisoit par des raisons les plus souvent frivoles et par des motifs, ou petits ou extraordinaires » (1).

L'éducation déplorable qu'elle reçoit d'une mère légère prépare naturellement sa propre légèreté. Une singulière indulgence s'impose pour trouver de la vertu en une personne pétrie de coquetterie, et qui collectionne les amants, et qui, pour le triomphe de ses visées politiques, s'avance jus-

(1) Rapin : *Mémoires*, édit. Aubineau, III, 233. Villefore : *La Vie de M^{me} la duchesse de Longueville*, 1735, I, 29 et s., ne cache pas les défauts de son héroïne. Il confirme son ignorance et sa paresse. Mais il ajoute que, par une grâce spéciale, elle pouvait se mêler aux travaux de l'Hôtel de Rambouillet et juger de toutes matières « par son génie naturel ».

qu'au bord de l'inceste. Les vaudevillistes écrivent :

Si Madame de Longueville
Fait l'amour comme chacun dit,
Peut-on condamner une fille
Qui fait comme sa mère fit?
L'une est superbe et fort hautaine,
L'autre fort douce, accorte, humaine,
Mais très semblables en ce point
Qu'un amant ne leur déplaît point (1).

Anne de Bourbon est adulée parce qu'elle est belle et princesse. Qu'on se garde de prendre au pied de la lettre les éloges des dédicaces. Les thuriféraires, en louant, ont presque toujours un but intéressé. C'est pourquoi on les appelle des marchands d'immortalité (2).

Voilà donc, dans la vérité totale de leurs caractères, Louis et Anne de Bourbon. On peut dès lors

(1) *Bibliothèque de la Rochelle, ms.*, n° 673, f° 31, v°. Il est question d'Anne de Bourbon, plus tard duchesse de Longueville, dans *Voiture : Œuvres*, édit. Ubicini, I, 40, 45, 47, 49, 117, 203, 258, 261, 284, 302, 338, 344, 361, 362, 366 ; II, 44, 45, 49, 51, 56, 58, 59, 60, 65, 66, 300, 321, 339, 350, 354, 371, 380.

(2) Le *manuscrit* n° 559 de la *Bibliothèque de Besançon* rassemble en grande partie tout ce qui a été écrit sur Anne de Bourbon et son milieu. Nous citerons quelques-unes des pièces qu'il contient. Beaucoup sont postérieures à l'époque qui nous occupe et quelques-unes à peine sont inédites. A notre avis ce manuscrit fut composé par les soins du duc de la Rochefoucauld au moment où il était l'amant de la duchesse. Le premier feuillet porte d'ailleurs son nom.

imaginer quelle est la vertu de ce que les contemporains nomment leur « bande » ou leur « troupe ». Nous retrouverons plus tard les hommes. Examinons les femmes. Il en est dont on ne dit rien ou peu de choses. Leur vie est obscure : telles Renée-Julia Aubry, Marthe du Vigean, Marie de Brienne, Gilberte d'Estaing. Considérons les autres. Isabelle-Angélique de Montmorency et sa sœur Marie-Louise, passent leur adolescence entière en galanteries. La première, fatiguée d'attendre un épouseur sous l'orme, se fait enlever et, dans la suite, ouvre sa couche à quiconque sert ses ambitions politiques. Le marquis de Valençay, qui épouse l'autre, doit l'enfermer en son château de province pour ne déparer point sa race de bâtards imprévus. Encore n'évite-t-il point l'infortune conjugale répétée. Marguerite de Rohan hospitalise maints godelureaux en son alcôve et Chabot ne s'unit à elle que pour connaître les douceurs de la fortune, ayant, par avance, tâté des autres. Henriette de Coligny ayant fait de son mari, Gaspard de Champagne, comte de la Suze, l'homme le plus ridicule du monde, lui impose, avant de s'en séparer, l'épreuve honteuse du congrès. Anne de Coligny, dès l'âge tendre, convie les officiers de M. le Duc à l'initier aux mystères de l'amour. Plus tard, en un journal intime, son époux, le duc de Wurtemberg, consigne les griefs affreux que lui donne contre elle cette personne chaleureuse. Marie-

Louise de Gonzague, avant de devenir reine de Pologne, entreprend avec Cinq-Mars un commerce si tendre que l'on ne sait au juste quelle conclusion en tirer. Anne de Gonzague devient, pour quelques semaines, la sacristine galante de M. de Guise, archevêque de Reims et c'est une candeur fort compromise qu'elle apporte à l'Électeur palatin. L'existence de M^{me} de Saint-Loup pullule de tels scandales que Marguerite de Rohan, pourtant accoutumée à ces choses, rompt bruyamment avec elle.

Telles sont les jeunes femmes qui entourent Anne de Bourbon. Il en est d'autres. Celles-ci, à la vérité, ne se signalent point par l'exagération de leur luxure. Anne du Vigean bouillonne d'une ambition frénétique et ne recule pas devant les plus violents esclandres pour devenir duchesse. M^{lle} de Marolles croit la terre entière agenouillée devant elle et, pour jouir d'un tabouret chez la reine, offre son jeune attrait au duc de Villars, le plus stupide des hommes. Louise de Crussol, plus tard marquise de Saint-Simon, c'est la prude aveuglée et méchante, et la comtesse de Maure, la malade imaginaire (1).

(1) Tallemant (III, 160) rapporte sur la comtesse de Maure l'anecdote suivante : « Une de ses parentes luy laissa du bien en mourant et ce qu'il y avoit de plus considérable estoit un bon nombre d'escus d'or que cette femme, je ne sçay par quelle fantaisie, avoit mis dans une seringue. M^{me} de Rambouillet disoit : « Voylà

Catherine-Françoise de Vertus est la cajoleuse, la complaisante, celle dont on ne connaît jamais l'opinion, et qui, dans l'ombre, à l'aide des amitiés que lui vaut son caractère, grapille pensions et bénéfices (1).

En apparence, toutes ces jeunes femmes vivent en harmonie. Mais, en réalité, elles se jalourent et féroceement s'ingénient à s'enlever les soupirants. Elles font, dans les maisons qu'elles fréquentent, régner une atmosphère d'amour. Pour les comprendre, il faut se garder d'emprunter aux pages absurdes de Madeleine de Scudéry. Le *Grand Cyrus* est une fourberie de pauvre femme qui reçoit en échange de ses apologies des écus et des hardes (2). Les poètes qui consacrent leur temps à chanter ces frais et charmants visages apportent seuls une lueur de vérité. La Mesnardière parle sans ambages de leurs « homicides » quotidiens (3). Tristan Lhermite confirme ses allégations (4). Voiture, vers la fin de

du bien qui vient à la comtesse de Maure dans la forme la plus agréable qu'il luy pouvoit venir. »

(1) Rapin : *op. cit.*, *passim* et III, 234, a tracé d'elle un curieux portrait peu connu.

(2) Tallemant : VII, 61, raconte, par exemple, que Montausier envoyait à Madeleine de Scudéry du drap pour qu'elle s'en fit confectionner une robe.

(3) La Mesnardière : *Poésies*, 1656, pp. 49 et s.

(4) *La lyre du sieur Tristan*, 1641, *passim*, contient des poésies dédiées à la plupart des jeunes filles de l'Hôtel de Rambouillet.

l'année 1639, traduit une impression collective, écrivant :

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amants,
On dit qu'il n'en manque à personne :
L'année est bonne.

Nous avons vu, les ans passés,
Que les galants estoient glacés,
Mais maintenant tout en foisonne :
L'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor
Qu'ils se vendoient au poids de l'or
Et pour le présent on les donne :
L'année est bonne.

Le soleil de nous rapproché
Rend le monde plus échauffé,
L'amour règne, le sang bouillonne :
L'année est bonne (1).

Néanmoins, et quelles que soient les mœurs de ces personnages, c'est la belle époque de l'Hôtel de Rambouillet. Il marche vers sa grandeur définitive. Il est enfiévré et bruyant. Il voudrait engendrer quelque œuvre supérieure et éminente. Mais il ne sortira de lui que la lumière de sa sociabilité.

(1) B. N., ms. n° 12616, f° 497; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1063; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 90; U., II, 353, V. aussi, U., I, 336, *A M^{lle} de Rambouillet*. Cette lettre date la chanson de Voiture. V. également, Chapelain : I, 660.

Voiture, maintenant, chaque fois qu'il y pénètre se sent comme enivré et le frémissent poétique l'agite. De même que le poète Cérissante, et que le marquis de Saint-Maigrin, il souffre de ne pouvoir atteindre toutes ces dames et toutes ces adolescentes, que leur situation sociale sépare de lui (1). Il les chante pour calmer son désir de les prendre. Elles sont autant de fleurs qu'il butine. M^{lle} Paulet elle-même, bien qu'elle succombe sous la dévotion, souffre encore que son admiration se manifeste en rimes (2). Et quant aux autres, elles jouissent de sentir vers elles monter son encens mélangé d'adoration. Ainsi M^{lle} Aubry, M^{lle} de Brienne, Isabelle-Angélique de Montmorency (3). Les de-

(1) Cerisante fut amoureux d'Anne du Vigeon et la célébra en des odes latines. Saint-Maigrin aima d'une tendresse profonde Marthe du Vigeon, que M. le Duc lui enleva. Voiture: *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 373, fait allusion à l'amour de ce dernier.

(2) B. N., ms. n° 12616, f^{os} 480, 481, 483, 503; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. p 1053, 1067, 1071; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, pp. 55, 59, 62; 2^e édit., *Poésies*, *passim*; *Recueil Barbin*, 1692, V, 7; 1752, V, 204; U., II, 311, 337, 339, 340, 356.

(3) Sur M^{lle} Aubry, V. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 705, 1049. Voiture : *Œuvres*, 1650, 90; 2^e édit., *Poésies*, *passim*; U., I, 47, 98, 244; II, 348, 351. Sur M^{lle} de Brienne, V. B. N., ms. n° 12637, f^o 165; 12722, f^o 392. Le couplet de Voiture que contiennent ces manuscrits paraît être inédit. Sur Isabelle-Angélique de Montmorency, V. notre volume : *M^{me} de Chatillon*, 1910, p. 31. D'après Huet, Voiture serait l'auteur du couplet : Le jour que naquit Chatillon — On sonna double carillon — Dans tous les clochers de Cithère. Plus tard Voiture chantera l'enlèvement de cette jeune fille par Gaspard de Coligny.

Julie d'Angennes



moiselles du Vigean écoutent, un peu distraites par d'autres prières qui leur semblent moins vaines, mourir à leurs pieds le murmure de ses menus couplets (1). Anne de Bourbon lui appartient sans réserve, quand, s'accompagnant du luth, il l'enveloppe de la mélodie de ses versiculets gracieux. Tantôt, plein de sollicitude, il berce sa nonchalance :

Notre Aurore vermeille
Sommeille,
Qu'on se taise alentour
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour (2).

Tantôt, semblable à quelque page des temps révolus, il semble porter la bannière de cette princesse qui chemine devant les fronts inclinés :

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit tes couleurs
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange.

Que de cœurs l'Amour blesseroit !
Que de maux au monde il feroit

(1) B. N., ms. n° 12616, f°s 485, 491, 497; 12637, f° 165; 12722, f° 392. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 1049, 1063; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, *passim*; U., II, 343, 348, 353.

(2) B. N., ms. n° 12616, f° 481; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1071; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 62; U., II, 339.

Si cette belle, moins contraire,
Le laissoit faire (1).

Il est le favori, le sigisbée, celui dont la parole attise le feu intérieur, prépare à l'amour. On l'admet jusque dans l'intimité la plus secrète, avec la complicité de Gauffecourt, le valet de chambré ou de M^{lle} Brosse, la suivante (2). Il en profite, car cela lui donne des droits, légers sans doute, mais des droits malgré tout.

Lorsque M^{lle} de Bourbon prend, par hasard, médecine, il croit de son devoir d'en avertir le monde. Et il s'informe poétiquement des conséquences.

Mais, à propos, comment va cette affaire?
Avez-vous bien été tout doucement
Cinq ou six fois ? (3)

On lui pardonne toutes les impertinences. Et

(1) B. N., ms. n° 12616, f° 497; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1063; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 91; U., II, 353. V. aussi, B. N., ms. n° 12616, f° 491; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1049; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, *passim*; U., II, 300, 348.

(2) Voiture parle de l'un et de l'autre. V. U., I, 98; II. 351.

(3) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 17; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 17; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 74; U., II, 321. Segrais : *Œuvres*, 1755, II, 123, dit : « [M^{lle} de Bourbon] estoit si fort entêtée de Voiture qu'elle n'estimoit rien, ni de Corneille, ni de tous les autres bons poètes qui florissoient alors, en comparaison de Voiture. »

cependant, peut-être Voiture préfère-t-il à Anne de Bourbon Julie d'Angennes, dont l'humeur inégale, les caprices, les méchancetés l'aiguillonnent. Julie d'Angennes pactise d'esprit mais non de fait avec la « bande » d'Anne de Bourbon. Sa terrible pudeur la défend contre les tentations. Pourtant, elle ne paraît nullement choquée des licences qui l'environnent. Comme sa mère, elle sait l'humanité composée d'un limon imparfait. Elle clôt les yeux sur les choses qu'elle désapprouve.

Et, bien qu'elle sache la muse de Voiture encline à célébrer en des termes identiques les filles abandonnées à leur concupiscence et celles qui la jugulent, elle aime à l'entendre s'exprimer en sa faveur :

Julie a l'esprit et les yeux
Plus brillants et plus radieux,
Landriette,
Que l'astre du jour à midi,
Landriri.

Pour faire son âme et son corps
Le ciel épuisa ses trésors,
Landriette,
Tout y doit être bien fourni,
Landriri.

Elle a tout en perfection
Hors qu'elle a trop d'aversion,
Landriette,
Pour les amants et les souris,
Landriri (1).

(1) B. N., *ms.* n° 12616, f° 491; B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°,

Parfois, cette muse confond les vocables de l'admiration avec ceux de la convoitise :

Rambouillet, avec sa fierté,
A certain air, dans sa beauté,
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la désire (1).

Julie se contente de signaler la confusion et de boudier. Mais comment garder de la rancune à un homme qui traite si familièrement M^{me} la Princesse (2) et qui raille si plaisamment la gaillardise de M^{me} du Vigean (3)?

On doit admettre ou rejeter son indépendance de plume. Il ne risque d'ailleurs les impertinences qu'à bon escient. Quand sa poésie s'adresse à M^{me} de

p. 1049; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 184; U., II, 348.

(1) B. N., ms. n° 12616, f° 497; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1063; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 94; U., II, 353. V. aussi, pour les chansons et poésies adressées par Voiture à Julie d'Angennes, B. N., ms. n° 12616, f°s 480, 481, 485, 491, 503; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1049, 1067, 1071; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, pp. 59, 62, 845; 2^e édit., *Poésies*, *passim*; *Recueil Barbin*, 1692, V, 7; 1752, V, 204; U., II, 337, 339, 343, 348, 356, 430.

(2) Voiture chante M^{me} la Princesse fréquemment. V. B. N., ms. n° 12616, f°s 480, 497; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1063; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 59; 2^e édit., *Poésies*, *passim*; *Recueil Barbin*, 1692, V, 7; 1752, V, 204; U., II, 337, 353.

(3) B. N., ms. n° 12616, f°s 480, 485, 497; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1063; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, pp. 59, 64; 2^e édit., *Poésies*, *passim*; *Recueil Barbin*, 1692, V, 7; 1752, V, 204; U., II, 306, 337, 343, 353.

Rambouillet, bien que goguenarde encore, elle garde le ton de la bienséance :

Arthénice où je contemple
Tant de miracles divers,
Les autres ont eu des vers
Mais à vous il faut un temple :
Il sera fait dans un an
Et j'en ai déjà le plan.

Frère Claude l'héroïque (1)
En sera le sacristain,
Chapelain le chapelain
Et l'angélique Angélique (2)
Nuit et jour y chantera
Les hymnes qu'il vous fera (3).

Voiture, à la vérité, ne prodigue pas autant qu'on pourrait le croire les hommages rimés. Si M^{lle} de Montpensier en reçoit de lui, c'est parce qu'elle est la fille de Monsieur et que la reconnaissance l'y oblige (4). A M^{lle} de Vertus, il laisse deux oratoriens gascons, Thomas et Jacques Esprit,

(1) Chaudebonne.

(2) M^{lle} Paulet.

(3) B. N., *ms.* n° 12616, f° 485; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit. *Poésies*, p. 81; U., II, 347. V. aussi, sur M^{me} de Rambouillet, B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 1070; U., II, 361.

(4) Il lui adresse quelques couplets. V. B. N., *ms.* n° 12616, f°s 480, 503; B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 1067; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, *passim*; *Recueil Barbin*, 1692, V, 7; 1752, V, 204; U., II, 337, 356.

consacrer les efforts de leur mince génie (1). A peine daigne-t-il citer, au cours d'une chanson, le nom des demoiselles de Clermont, sachant que Godeau est leur thuriféraire familial et que Scudéry, Arnould, Montausier échangent avec elles des fadeurs (2). Il endure difficilement les jeunes filles qui partagent leur aménité entre divers poètes. Il souffre même que Julie d'Angennes accepte les génuflexions de Tristan Lhermite et de Scudéry (3) et M^{lle} de Bourbon celles de Sarasin.

Et néanmoins quand la mauvaise humeur est passé, il reconnaît son injustice et que les poètes présents à l'Hôtel le supplanteraient malaisément. Il n'a pas, en effet, grand'chose à craindre du sieur

(1) Il est question de Jacques Esprit dans Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 356, 386. Voiture consentit, un jour que M^{lle} de Vertus voulut faire une galanterie audit Jacques Esprit, à écrire les vers qui accompagnèrent cette galanterie. V. *Bibliothèque de Chantilly*, ms. n° 538, f° 115; 539, n° 31; *Bibliothèque de Besançon*, ms. n° 559, f° 69, v°; B. A., ms. *Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 357; Voiture : *Œuvres*, 1650; *Poésies*, p. 130; *Recueil de poésies diverses et chrestiennes...* par M. de la Fontaine, 1671, II, 247; U., II, 420.

(2) B. N., ms. n° 12616, f° 491; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1049; Voiture : 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 85; U., II, 350. Ces deux jeunes filles sont nommées également dans ses *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 117, 178, 374. V. aussi, sur elles, B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1083 (par Godeau); 1070 (par Montausier); 1084 (par Arnould). V. également, *Poésies diverses par M. de Scudéry*, 1649, p. 88. 89.

(3) *La lyre du sieur Tristan*, 1641, p. 88, Pour M^{lle} de Rambouillet; *Poésies diverses par M. de Scudéry*, 1649, p. 87, A M^{lle} de Rambouillet, sur sa Peinture.

Juvenel de Carlinças, méridional bouffon qui va, par le monde, promenant sa morgue de pédant, ou encore du sieur de Frémont que le traducteur Perrot d'Ablancourt, son parent, essaie d'imposer aux ruelles. Guillaume Colletet n'est qu'un pauvre solliciteur, Tallemant des Réaux, qu'un silencieux et caustique observateur, Cérissante, qu'un pitre dont M^{me} de Rambouillet se gausse (1). Voiture redouterait davantage l'influence du Père Le Moyne, car c'est le type du jésuite ami des dames, insinuant, frôleur, coquet, disert. Il sort à peine de l'ombre, avec quelques ouvrages où il se tue à prendre le ton ecclésiastique, mais où, à la vérité, toujours, par les maléfices d'un démon dont il ignore l'empire sur lui-même, il introduit la note profane (2). Mais si Julie d'Angennes écoute avec agrément la parole aisée de cet homme et se complait à lire ses madrigaux, elle ne lui accorde qu'une maigre estime. Elle est, nous l'avons dit, le prototype des précieuses

(1) Tallemant : V, 437 rapporte les railleries de M^{me} de Rambouillet. V. aussi, B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 649; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 409; U., I, 352. En cette lettre, Voiture se moque d'une ode latine que Cérissante lui avait envoyée et que l'on trouve dans *Joannis Ludovici Guezii Balzacii Carminum*, 1650, p. 471; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, 1858, p. 55.

(2) Sur les Rambouillet en général et Julie en particulier, le R. P. Le Moyne écrivit beaucoup. V. *Saint-Loais*, 1653, p. 205 et 2^e édit., 1658, pp. 66, 134, 151, 449; *Les Entretiens poétiques*, 1665, pp. 177, 178, 186, 247, 315; *Œuvres poétiques*, 1671, pp. 297, 309, 323, 347.

prudes, et, par sa tournure d'esprit, le père Le Moyne conviendra surtout à la cabale des précieuses galantes (1). Il a aussi, contre lui, les pédants de l'Hôtel, Chapelain qui, à tout instant, l'invective, Balzac qui le traite d'oison et de fol (2).

Ni le père Le Moyne, ni les poètes précédemment nommés n'ont, à l'exemple de Voiture, libre accès à l'Hôtel de Rambouillet. Voiture est, depuis longtemps, considéré comme un allié de la famille. Et c'est pourquoi aucune des intrigues, aucun des secrets que cache cette société ne lui échappe. Il distingue fort bien le manège du duc de Longueville et du marquis de Brézé, autour d'Anne de Bourbon. L'un et l'autre voudraient influencer sur le cœur de cette belle blonde dont on dit la fortune considérable (3). Il assiste au drame muet que jouent M. le Duc et Marthe du Vigean dont le cardinal de Richelieu et M. le Prince s'efforcent de tuer l'amour impolitique. Il sait pour quelle raison Nemours

(1) Dans la *Galerie des Femmes fortes*, 1647, pp. 252, 253, le père Le Moyne a consacré un passage extrêmement louangeux à l'Hôtel de Rambouillet, à la marquise et à sa fille. « L'Hostel de Rambouillet, dit-il, est la cour de la cour. » Il prétend, en outre, que M^{me} de Rambouillet et sa fille ont conservé intégralement les traditions et les vertus de l'ancienne Rome.

(2) Chapelain : *passim*; *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac* précitées, I, 675.

(3) On sait que le duc de Longueville épousera plus tard la jeune fille. Il est question de ce duc dans Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 386, 409.

environne de ses amabilités Marguerite de Rohan et pourquoi celle-ci, ayant, dans l'ombre, tout donné d'elle à Chabot, repousse ces amabilités (1). Il se réjouit de voir M^{me} la Princesse travailler au mariage de M^{lle} Aubry avec le marquis de Valençay, n'ignorant point que la jeune fille s'est, en cachette, fiancée au marquis de Noirmoutiers (2). Julie d'Angennes elle-même n'est pas à l'abri des invites amoureuses. Considérant son peu d'enthousiasme pour Montausier, le sieur de Meimac, la galantise obstinément (3). Obligée de se défendre de ce côté, elle doit, en outre, refréner l'ardeur de Louise de Clermont qui, correspondant en vers avec l'exilé d'Alsace, imagine que le cœur de celui-ci est acquis à sa beauté blonde et blanche (4). Entre les deux demoiselles, ce sont, parfois, querelles violentes

(1) Sur la recherche de Nemours, V. B. N., *ms.* n° 20633, f^{os} 124, 154, v^o, 167 v^o. Marguerite de Rohan épousa Chabot en 1645.

(2) B. N., *ms.* n° 20632, f^o 368; 20633 f^{os} 11 v^o, 72, 78 v^o, 110, 117 v^o, 124 v^o, 159 v^o. Le cardinal de Richelieu la voulait, de son côté, marier au sieur de la Mothe-Houdancourt. Elle avait aussi pour galants Saint-Preuil et le duc de Saint-Simon. Elle épousa Noirmoutiers le 1^{er} décembre 1640.

(3) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 351, et note de Tallemant.

(4) Tallemant : IV, 475, 476. V. aussi, B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1070, *De M. de Montausier à M^{lle} de Clermont, sa femme d'alliance*; p. 1071, *Réponse au nom de M^{lle} de Clermont*. « De ma femme éloigné sans cesse je soupire », écrit Montausier. Et la jeune fille lui répond comme si réellement elle avait affaire à un amant déclaré, taçant sa jalousie et revendiquant la liberté de vivre à sa guise.

auxquelles Marie de Clermont, dite M^{lle} de Mézières et Sœur Morale, se mêle inconsidérément. Des brouilles s'ensuivraient si Rotrou n'usait de l'autorité de ses vers pour réconcilier avec Julie M^{lle} de Mézières, blessée par de rudes paroles (1).

Cependant les jeunes filles, désunies par l'amour, retrouvent en face du plaisir leur concorde. Elles mènent une existence fiévreuse, partagée entre les festins, le théâtre et la danse. Le jour des Rois les réunit à l'Hôtel de Rambouillet. Elles portent vaillamment santés sur santés. Elles écoutent les poètes déclamer leur stances plaintives ou gaillardes (2). Puis l'Hôtel de Richelieu les convie à entendre les comédies italiennes et françaises dont le cardinal-ministre se délecte (3). Peu après, tantôt à l'Arsenal, et tantôt au château de Saint-Germain, elles participent au ballet de Mademoiselle, *Le Triomphe de la Beauté*, où Julie d'Angennes, une fois encore, démontre l'incontestable supériorité de sa grâce (4). Lorsque le prince Jean-Casimir sort de

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XIX, in-4°, p. 367, *Rotrou à M^{lle} de Rambouillet, sous le nom de M^{lle} de Mézières*.

(2) Chapelain : I, 551.

(3) B. N., ms. n° 20632, f°s 193 v°, 217 v°. La compagnie n'est pas nommée, mais nous voyons dans la suite qu'elle est composée de tous les personnages fréquentant l'Hôtel de Rambouillet.

(4) B. N., ms. n° 20632, f°s 240, 261, 275, 280 v°, 284, 302, 309 v°. Le ballet fut dansé le 19 février 1640 à l'Hôtel de Richelieu, le 21 à l'Arsenal, le 26 à Saint-Germain. M^{lle} de Rambouillet eut

la Bastille, elles embellissent de leur luxe le Cours-la-Reine où Louis XIII ordonne que, malgré le mauvais temps, toute l'aristocratie française s'assemble pour étonner et ravir le frère du roi de Pologne (1).

Voiture ne peut se joindre que rarement à ces réjouissances multipliées. Les gens de basse naissance y sont parfois tolérés en spectateurs. On les en exclut le plus souvent. Il profite de ses loisirs pour se divertir et intriguer de son côté. Il console M^{me} de Sablé de la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de son mari, mort récemment. Il s'aperçoit vite d'ailleurs que la dame supporte avec résignation cette épreuve. A certains signes, il discerne qu'elle la considère comme une délivrance. Elle ne fut jamais très désireuse d'entretenir une affection conjugale véhémement et ses trahisons le prouvèrent. Les larmes ont été vite séchées au bord de ses yeux. Le poète voudrait reprendre au point où il la laissa sa tendresse ancienne. Mais la marquise lui fournit peu de raisons d'espérer. Elle est, dès maintenant, détournée de tout

pour cavalier Gaspard de Coligny; Anne de Bourbon, le comte de Brion; Marguerite de Rohan, Maurice de Coligny; M^{lle} de Vertus, Rouville; Anne et Marthe du Vigean, Maulevrier et Sillery; M^{lle} Aubry, Chabot, etc... Sur ce ballet, V. Chapelain : I, 577, 590 et s.; *Gazette de France* de 1640; Michel de Marolles : *Mémoires*, 1755, I, 239, 240.

(1) B. N., ms. n° 20632, f° 320. V. aussi, Chapelain : I, 566.

penchant à l'amour par le souci d'une santé qu'elle croit précaire et qui est, en réalité, florissante. Elle passe le temps à se préserver de la maladie et à fabriquer des panacées, aidée dans cette tâche par son médecin La Mesnardière. A Voiture qui serait, si elle s'en avisait, un doux remède contre son oisiveté, elle confie le soin, fermant les oreilles à ses phrases caressantes, de s'occuper de ses intérêts (1).

Si bien qu'après avoir accompli quelques démarches pour la satisfaire, le poète l'abandonne à ses recherches de pharmacopée. Il se sent d'ailleurs attiré par une autre malade imaginaire, la comtesse de Maure, amie de M^{me} de Sablé, qui a sur elle l'avantage d'être plus jeune. Il la connaît depuis longtemps. Il batifola avec elle alors que, fille, elle participait aux tableaux vivants et tenait un rôle aux comédies du château de Rambouillet. Il s'étonne de ne lui en avoir point conté. Elle lui a une dette de reconnaissance. C'est, en effet, grâce à lui que le comte de Maure, délégué à Madrid par la reine-mère, Marie de Médicis, arriva à subsister. Il suppose donc que cette dame au teint délicat de jasmin sacrifiera volontiers sa pudeur à l'amitié et à la

(1) Chapelain : I, 640, annonce la mort du marquis de Sablé en juin 1640 et indique que la marquise ne le regrette guère. Sur les affaires dont s'occupe notre héros, V. B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 548, 555; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., p. 346; U., I, 329, 331; Halphen : *Etude sur Voiture et la Société de son temps*, 1853, p. 18.

gratitude. Mais elle le rabroue, dès les premières approches, avec une telle frénésie que la haine succède rapidement à la tendresse dans son cœur (1).

Désesparé, ne s'expliquant pas que de tels insuccès puissent survenir au chef du parti galant, il se livre dès lors au jeu pour s'étourdir. Mais là encore, il trouve de nouveaux sujets de mélancolie. Il commence d'abord par perdre selon sa coutume au point d'être obligé d'emprunter à Costar (2). Puis il se prend de querelle avec un officier de M. le Duc, La Coste-Montbrun, qui le provoque. Et le voilà sur le pré, l'épée à la main, ce qui, pour un poète pacifique, est une situation ridicule. Auparavant que d'en découdre, il demande à faire sa prière. Puis, sa prière faite, il se préoccupe du sort de sa perruque qui pourrait, étant riche et fragile, souffrir de son emportement guerrier. Il supplie qu'on la lui laisse accrocher à une branche d'arbre. De

(1) Chapelain : I, 603. D'après cet auteur l'attitude de M^{me} de Maure à l'égard de Voiture lui aurait fait perdre l'amitié de l'Hôtel de Rambouillet et particulièrement de la marquise. Cela semble bien extraordinaire et pourtant les phrases de Chapelain sont nettes.

(2) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 449, 450; U., II, 145. Il lui emprunte en des termes presque insolents, lui conseillant même de vendre, pour lui rendre service, son jeune domestique, le petit Nau, qui est en même temps son mignon, car Costar est sodomite. Costar prête l'argent, arguant qu'il ne sera pas nécessaire de vendre le petit Nau. « Quoi qu'il soit bien joli et bien éveillé, ajoute-t-il, je n'en trouverois presque rien *ut nunc sunt mores* ».

telle sorte que la colère de la Coste, durant ces préparatifs, s'est graduellement calmée. Le combat n'est plus qu'un simulacre de combat. Voiture s'en tire avec une égratignure (1).

Néanmoins, il en veut au jeu qui lui cause de semblables désagréments. Les poches vides, car les subsides de Costar disparurent en un clin d'œil, il cherche un moyen de sortir d'embarras. On le voit rôder autour d'une dame De La Grillière, dont il convoite la fortune et à laquelle il propose sans résultat de l'épouser (2). Il resserre aussi ses relations avec Chavigny dans l'espoir que celui-ci, fils clandestin, dit-on, du cardinal de Richelieu et de M^{me} Bouthillier, lui facilitera, auprès du ministre, l'obtention de quelque grasse sinécure (3). Mais Chavigny bien qu'il l'aime vivement, utilise vainement en sa faveur son crédit auprès du cardinal. Celui-ci est, en effet, fort en colère contre Voiture. Oubliant les adulations épistolaires du petit homme, il lui reproche de fuir les séances de l'Académie. Si bien qu'au

(1) Tallemant : III, 58, 59; Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture*, 1649, p. 15.

(2) Chapelain : I, 609.

(3) Sur leurs relations, V. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 345, 356, 366, 369, 376, 378, 379, 380, 385, 386, 388, 389, 391, 392, 393; II, 80, 130, 131; *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 23, 310 et s. V. aussi, Martin de Pinchesne, dans *Œuvres de Voiture*, 1650, *Au lecteur*, p. 5; Chapelain : I, 644, 661, 682. V. aussi, Grillet : *La beauté des plus belles dames de la cour...*, 1648, p. 77, *A M^{me} de Chavigny, par le commandement de M. de Voiture*.

lieu de la sinécure souhaitée, le poète reçoit un ordre formel d'avoir désormais à fréquenter ces séances. Forcé de s'incliner, car M^{me} d'Aiguillon le lui conseille, il souffre, en outre, de la raillerie de ses collègues qui saluent par des huées le retour de l'enfant prodigue (1).

Dès lors, ne sachant plus comment se préserver des infortunes qui lui adviennent de toutes parts, il se réfugie à l'Hôtel de Rambouillet. Les réjouissances de l'hiver sont terminées et les galants qui emportaient dans leurs bras les jeunes filles grisées par les évolutions de la danse, préparent leur départ pour l'armée. Tout l'Hôtel s'intéresse à la lente agonie de Marthe du Vigean qui voit de plus en plus s'évanouir pour elle la joie d'être aimée en ce monde. On dit, en effet, que M. le Prince et M^{me} la Princesse talonnent leur fils, M. le Duc, pour qu'il se montre aimable auprès de Clémence de Maillé-Brézé, nièce de Richelieu. La possibilité de cette mésalliance, à laquelle le ministre tient ardemment, se précise. M. le Prince rendit visite d'abord seul à

(1) Chapelain: I, 613, 644. V. aussi, I, 357, 623. Tallemant : III, 56 *ad notam*; *Les Epistres du sieur de Bois-Robert-Métel*, 1647, p. 29. Ubicini : I, 341, publie une lettre de Voiture, adressée par Martin de Pinchesne au cardinal Mazarin et dont, d'après Conrart, il rétablit la suscription au cardinal de Richelieu. Nous croyons qu'Ubicini commet une erreur. Cette lettre remercie le cardinal d'une grâce. Nous ne voyons pas de quelle grâce, en 1640, Voiture pourrait marquer de la gratitude au cardinal qui vient, au contraire, de l'humilier publiquement.

la jeune fille et lui témoigna « l'impatience qu'il avoit qu'elle fust sa belle-fille ». Il l'assura, en outre qu'elle « seroit Dame et maîtresse chez lui ». Quelques jours plus tard, lui présentant le duc d'Enghien, il lui dit avec sa platitude ordinaire :

— M. le cardinal a fait à mon fils l'honneur de trouver bien qu'il vous recherchât. Vous ne pourrez jamais rencontrer personne qui vous rende plus de respect que lui.

Et comme, fort gêné, M. le Duc allait s'asseoir loin de la jeune fille, en une chaise qu'on lui avançait :

— Ce n'est pas la place d'un serviteur, lui dit M. le Prince. Allez vous mettre sur un tabouret aux pieds de votre maîtresse (1).

Ces racontars sont cuisants au cœur de M^{lle} de Vigean. On la plaint. Mais on ne peut rien faire pour soulager sa tristesse. M. le Prince ayant, en effet, besoin, pour rétablir sa fortune compromise, de la faveur cardinalice, sacrifie au faste de sa maison, les sentiments de son fils. L'Hôtel désap-

(1) B. N., ms. n° 20632, f^{os} 341 v^o, 350. V. aussi, sur les sentiments de M^{me} la Princesse, p. 365. V. également, *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, édit. Chéruel. 1860. I. 178, rapporte que M. le Prince « avoit demandé avec de très grandes instances non seulement M^{lle} de Brézé pour M. le duc d'Anguien, mais aussi M. de Brézé pour M^{lle} de Bourbon » et que « sur ce que le cardinal de Richelieu ne le vouloit point, il s'estoit mis à genoux devant luy »,

prouve-t-il cette attitude? C'est improbable. Il accorde à la délaissée sa pitié. Mais il ne pactise pas en mélancolie avec elle.

Voiture se charge même de dissiper les nuages qu'apporte l'amoureuse angoissée. Il se déguise. On le voit habillé d'une robe de femme exécuter des singeries et stimuler les rires de la maisonnée (1). Puis il dirige les jeux littéraires de la compagnie. Pisani voudrait parfois, rompant le pacte de solidarité du « corps », lui ravir la supériorité intellectuelle. Mais il n'y réussit guère. Il s'attire à tout instant, pour quelques impropriétés de termes, des humiliations publiques de Julie d'Angennes (2). Moins présomptueux dès lors, il se contente d'admirer le langage et les œuvres d'autrui.

Or Voiture, ayant sous toutes les formes littéraires, loué les jeunes filles de l'Hôtel, invente un nouveau procédé de flagornerie. Pour la première fois son esprit, peu enclin d'ordinaire à s'inspirer du passé, emprunte à l'Antiquité ses recettes de galanterie. Une lecture d'Ovide l'invite à ressusciter le goût des métamorphoses. Il rénove, il recrée ce genre désuet. Il lui donne une allure moderne. Il y mêle au présent les images riantes de la mytho-

(1) Tallemant : III, 55.

(2) Chapelain : I, 578. V. aussi, I, 628. En mai 1640, Pisani part pour l'armée de la Meilleraye « en équipage fastueux ».

logie. Il y fait apparaître, avec leurs qualités et leurs défauts au moral et au physique, les personnes vivantes. Il enchevêtre la satire et l'éloge. Lorsque, par exemple, il conte la métamorphose de la nymphe ou de la naïade Julie en rose ou en diamant, il dit bien que sa beauté jalousée par Vénus et ses mépris ressentis par Neptune lui valurent ce destin. Il l'accable de compliments, mais il raille sa pudeur terrible qui défend, comme les épines de la rose sa chasteté, mais il persifle son impassibilité sentimentale qui s'appareille à la dureté du diamant. Et il définit, avec une égale exactitude, le caractère de l'oréade Léonide (M^{lle} Paulet) métamorphosée en perle (1).

Lancée par Voiture, la mode des métamorphoses trouve immédiatement, comme jadis la mode des rondeaux et des énigmes, des adeptes innombrables. Chapelain narre, à son tour, les avatars de M^{lle} Paulet en lionne et d'Arnault de Corbeville en perroquet (2). Un auteur, resté anonyme, pour contenir l'âme bourrue de Montausier, ne trouve

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, pp. 601, 603, 604; Voiture *Nouvelles Œuvres*, 1658, pp. 65, 67, 68; U., II, 268, 269, 270, *Métamorphose de Lucine en rose*, *Pour M^{me} la Marquise de Rambouillet*; *Métamorphose de Julie en diamant*, *Pour M^{me} la marquise de Montausier*; *Métamorphose de Léonide en perle*, *Pour M^{lle} Paulet*.

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, pp. 597, 605. *Métamorphose du sage Icas (Arnault) en perroquet*; *Métamorphose d'Angétique (M^{lle} Paulet) en Lionne*.

que la chauve-souris capable de souffrir cette transmutation (1). Successivement Malleville, Saint-Amant, le révérend père célestin Carneau apportent à l'Hôtel leur contribution au divertissement nouveau. L'abbé Cotin lui-même s'enflamme pour ces bagatelles d'un tel amour qu'entre ses mille occupations tendres, il se ménage le loisir de leur consacrer un discours (2).

Mais quand il arrive, tout faraud, pour le lire et en tirer de la gloire, le pauvre bonhomme s'aperçoit que le jeu des métamorphoses a cédé la place à d'autres récréations. Gravement Voiture, les jeunes gens et les jeunes filles de l'Hôtel rédigent une gazette allégorique. On n'y rencontre point, comme dans la Gazette de Renaudot, les choses de la politique universelle. Elle est tout entière consacrée aux actes de la société qui s'agite rue Saint-Thomas du Louvre. Pour la tenir, les rédacteurs ont pris leurs

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 593, *La métamorphose de la Chauve-souris. Extraite d'un auteur ancien, dédiée au baron de Salles. (Montausier).*

(2) Cotin : *Œuvres galantes*, 1665, II, 312 et s. Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 814, en appréciant les Métamorphoses de Voiture, indique l'époque à laquelle elles furent écrites (mars 1640). Il y distingue « quantité de belles choses » au milieu des obscurités. Leur raffinement de pensée l'a fait se souvenir de cet orateur ancien « qui ne vouloit pas dire sans figure : je vous donne le bon-jour ». Les métamorphoses lues à l'Hôtel de Rambouillet se retrouvent dans B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, pp. 886 et s. Une grande partie fut publiée l'année suivante sous le titre : *Les Métamorphoses françoises recueillies par M. Regnault*, Paris, A. de Sommaville, 1641, in-12.

noms de roman. Voiture est redevenu el re Chiquito ou le chevalier Tabacratès; Pierre de Boissat s'appelle Messire du Lac; M^{lle} Paulet, l'infante déterminée; Arnauld de Corbeville, le sage Icas; M^{me} de Rambouillet, Arthenice; M. de Rambouillet, Alcidon; Georges de Scudéry, Astolphe. Au fur et à mesure que les nouvelles surviennent, on les mentionne avec leurs lieux d'origine et leur date. De Carthage, le troisième du mois de Junon; De l'Isle d'Apolidon, le quatorzième du mois des Fées; De l'Isle des Amazones, le douzième du mois de Minerve; De l'Isle d'Ofir, le vingt-quatrième du mois de Salomon; De l'Isle de Delfes, le vingt-quatrième du mois de l'Unisson, les relations puériles se succèdent et sont aussitôt enregistrées par les folliculaires galants (1).

Cependant, pour que cette occupation ait quelque chance de durée, il faudrait que l'on en tirât un réel plaisir. Or le plaisir en est rapidement

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 633 et s., *Gazette de plusieurs endroits*. Il faut dater cette Gazette de 1640 car il y est question des métamorphoses précédentes. De toutes les nouvelles qu'elle contient nous ne relèverons que celle où il est rendu compte d'un bal chez la duchesse de Rohan. Julie y assista, vêtue d'une robe de satin noir, couverte de pierreries et de guirlandes. L'Hôtel de Rambouillet goûte follement ces passe-temps allégoriques. Godeau, de son évêché, envoie parfois sa propre collaboration. V. B. A., ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 827. La *Gazette de plusieurs endroits* est le modèle de la future *Gazette de Tendre* et de toutes les Gazettes que tiendront les précieuses, plus tard, sous la direction de Conrart, Pellisson et M^{lle} de Scudéry.

épuisé. Mais on lui substitue aussitôt un autre ébattement : les lettres et les poésies en « vieil langaige ». C'est encore Voiture qui provoque l'enthousiasme pour ces fadaises. Un gentilhomme de ses amis, capitaine des gardes de Monsieur, François de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, vient d'être enfermé à la Bastille pour une faute militaire. Pour se plaindre de son mauvais sort, au comte de Guiche, il mélange le style d'Amadis à la phraséologie des anciens chroniqueurs. Le comte de Guiche, incapable de répondre à son épistole alambiquée, charge Voiture de cette besogne. A Guilan le Pensif, prisonnier en l'Île invisible, le chevalier Voiturio réplique en phébus du moyen âge. Ces lettres, et d'autres nouvellement échangées, font remonter aux cœurs des familiers de l'Hôtel tout leur amour pour le temps où florissait la chevalerie. Si bien que l'on ne s'écrit plus autrement qu'à la manière des paladins et des inhumaines médiévales. Julie d'Angennes correspond activement, selon ce mode inattendu, avec Pierre de Boissat. Guiche et Arnauld s'efforcent de rivaliser de fécondité avec Voiture et le dernier même entreprend, sous le titre de *La Mijoréade*, un roman tout entier composé en langue du royaume de Logres (1). Mais les

(1) *Mémoires de l'Abbé Arnauld*, 1756, I, pp. 176, 177; Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture*, 1649, p. 15; Chapelain : I, 682. Sur les lettres qu'échangèrent Saint-Aignan, Guiche, Arnauld et Voi-

essais de tous ces personnages ne peuvent, avec ceux de Voiture, supporter une comparaison. Le petit homme passe à les élaborer les deux tiers de ses journées. Il voudrait que le cardinal de Richelieu, encensé en eux et auquel Chavigny les soumet, les admirât au point de penser que l'écrivain capable de tracer de si succulents pastiches n'a plus besoin, pour apprendre le français, de s'étioler aux séances de l'Académie (1).

Richelieu parcourt l'œuvre de Voiture mais ne traduit point son sentiment. Peut-être ne la prise-t-il point. C'est, au fond, un pédant en littérature comme en galanterie. Mais l'Hôtel de Rambouillet venge Voiture de cette méconnaissance. Sans doute même l'Hôtel de Rambouillet considère-t-il que Voiture est le seul auteur au monde qui mérite son estime totale. Il se produit, en effet, vers le milieu de cette année 1640, un fait qui tendrait à le démontrer.

L'illustre M. Pierre Corneille, de Rouen, après avoir successivement fait jouer avec succès au théâtre *Horace* et *Cinna*, soucieux de connaître, sur sa tragédie nouvelle *Polyeucte*, l'appréciation

ture, V. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 893, 913, 915, 921, 923, 925; *Bibl. de Chantilly*, ms. n° 539; Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 138, 142, 144, 819, 829, 829, 834; U., II, 253, 256, 259, 261, 415, 418, 419. Pour la *Mijoréade*, V. B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 617.

(1) Chapelain : I, 703.

de quelques esprits distingués, se propose de la lire à l'Hôtel. Cette lecture sera d'ailleurs une manière de résurrection. On, a en effet, quelques mois auparavant, annoncé sa mort, et Ménage, l'un des hôtes de la rue Saint-Thomas du Louvre, a même écrit son épitaphe latine.

Naturellement, la marquise de Rambouillet accepte avec empressement l'offre du poète. Elle lui prépare un public attentif et nombreux. La déclamation hésitante, l'allure gauche du normand lui vaut-elle le peu d'enthousiasme que soulève sa tragédie? Nullement. On sait à l'avance qu'il ne brigue point la suprématie de l'élégance. On l'applaudit avec une modération injurieuse. On le complimente, mais avec des réticences bizarres. Si bien qu'il sort de cette maison, où décidément sa gloire ne recevra point de consécration, l'âme pleine d'amertume.

Et quelques jours plus tard, alors qu'il se dispose à traiter avec les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il voit se présenter chez lui Voiture, fort embarrassé de la démarche dont on l'a chargé. Car l'Hôtel de Rambouillet définitivement désapprouve la tragédie du bonhomme. Le mélange d'amour profane et de religion qu'elle contient choque et confond les âmes pieuses. Godeau, consulté, condamne l'auteur assez audacieux pour porter au théâtre une matière sacrée. Voiture exprime ces

choses avec des circonlocutions et des périphrases interminables.

Et Corneille ne se révolte point. Il pourrait d'un mot écraser cet avorton d'ambassadeur et le renvoyer à l'Hôtel demander combien de fois ses familiers portèrent la religion sur un terrain où elle ne devait pas être. Il pourrait s'enquérir depuis combien d'heures l'évêque Godeau a renoncé à la houlette de berger et s'il se souvient, quand il traduit aux dames la tendresse dont son cœur surabonde, que sa robe lui commande d'adorer le Créateur et non les créatures. Il n'y songe pas. Lorsque Voiture le quitte, il est submergé par les scrupules de sa conscience et prêt à renoncer au triomphe qui l'attend (1).

Cependant l'Hôtel, insoucieux du mal que vient de faire son incompréhension, entre dans les plaisirs de l'été. Les guerriers ont rejoint les armées. Les jeunes filles sont réduites à se contenter des poètes. Elles souffrent un peu de leur solitude sen-

(1) Fontenelle : *Vie de Corneille*, p. 340. Seul Fontenelle rapporte cette anecdote. Est-elle controuvée? On sait que Corneille ne renonça pas à faire jouer sa pièce. « Le vieux comédien Laroque, dit le chevalier de Mouhy, qui la connoissoit, engagea ses camarades à en demander la lecture; elle se fit, et la comédie assemblée prouva, dans cette occasion, qu'elle se connoissoit mieux en vrais talents que tous les merveilleux de l'Hôtel de Rambouillet ». V. *Abrégé de l'Hist. du Théâtre françois*, 1780, I, 383. Selon Walkenaer, Corneille aurait lu à l'Hôtel sa tragédie *Théodore*. C'est une affirmation, à notre avis, sans preuve.

timentale. Elles ont besoin de mouvement pour dissiper les regrets. Elles entreprennent des promenades. M^{me} la Princesse les reçoit tantôt en son château de Merlou, tantôt en son château de Chantilly. La duchesse d'Aiguillon les invite à partager sa quiétude au château de Ruel. Jeanne de Schomberg, les accueille parmi les splendeurs de son château de Liancourt.

Voiture devient, dès lors, leur compagnon de prédilection (1). Elles se montrent attentionnées et douces pour lui. Ses poésies les troublent d'un émoi inusité et délicieux. Il peut, les leur ayant chuchotées, se permettre des libertés que l'on n'eut point, quelques semaines auparavant endurées. Ce qu'elles goûtent surtout, en lui, c'est son allégresse constamment manifestée par des vaudevilles, des contes ou des bons mots. Sans cesse, les carrosses emplis de silhouettes graciles s'arrêtent, pour le prendre, rue Saint-Thomas du Louvre. Les routes entendent les rires perlés de la bande joyeuse. Et parfois il survient des accidents. Les carrosses versent. Le poète se sent exquisement enseveli sous l'avalanche des corps odorants et potelés. Il vit, en un instant, la volupté collective de tous les jeunes hommes qui seront élus par ces jouvencelles

(1) Nous verrons Voiture reçu dans la plupart des châteaux sus-nommés. Il nous signale lui-même sa présence à Liancourt. V. aussi Chapelain : I, 490.

charmantes. Il ne lui tarde point qu'on le tire de la confusion des jupes agitées. Et quand le désordre est réparé, pour prolonger une émotion dont il bénéficiera, il exhale des plaintes désespérées :

— J'ai la jampe rompue ! J'ai la jambe rompue !

Aussitôt, pleines de sollicitude, les jeunes filles ébouriffées et froissées s'approchent de l'estropié. Mais M^{lle} Paulet, ayant considéré les circonstances de sa chute, ajoute peu de créance à ses clameurs :

— Vous vous trompez, lui dit-elle, c'est le bras, car on se peut bien rompre un bras en tombant comme vous êtes tombé, mais non pas une jambe.

— Mademoiselle, répond-il froidement, chacun sent son mal. Je sais bien que c'est la jambe.

Il en veut à la lionne qui lui ravit les soins attendus. Ils se querellent un moment, soutenant chacun avec âpreté cette question de jambe et de bras. A la fin on décide d'envoyer quérir un chirurgien. Seulement, lorsque le valet est en route, Voiture s'avise de reconnaître que la vertu de l'air lui a miraculeusement recollé les os rompus. Ce sont alors rires éperdus et l'on harpigne l'imposteur (1).

Voiture souhaiterait que jamais ne revinssent les hivers. A vrai dire, il se plaît médiocrement à la campagne. Mais à part, Merlou qui est une forte-resse triste (2), Chantilly, Ruel et Liancourt peu-

(1) Tallemant : III, 53.

(2) Israël Silvestre a laissé une estampe le représentant.

vent être considérés comme des prolongements de la ville. Les trois châteaux plongent leurs assises en des fossés profonds. Chantilly, flanqué de tours et de tourelles tout ajouré de sculptures, est le plus élégant; Ruel s'impose par son énormité et sa magnificence. Liancourt est un bel hôtel transporté aux champs. Tous trois exciteraient une admiration relative, s'ils n'étaient intérieurement revêtus d'un luxe prodigieux et s'ils n'avaient pour les embellir les parures de leurs jardins. En ces jardins dont les verdure sont savamment alignées et tondues en cubes rigides, les portiques, les arcs de pierre, les terrasses, les statues semblent perpétuellement, attendre pour s'animer et pour sourire, quelque passage auguste de dieux (1). Les eaux heureusement sauvent de la tristesse ces lieux asservis à la géométrie. Elles stagnent parmi les parterres en broderies, elles s'étalent dans les étangs et les canaux, elles giclent en gerbes solitaires ou

(1) Nous avons parlé de Chantilly dans notre volume : *M^{me} de Chatillon*, 1910, p. 33. Somaize : *Dict. des Précieuses*, 1661, art. Chipre, écrit : « C'est un lieu où les précieuses s'alloient ordinairement divertir du temps de Valère (Voiture); c'est un lieu agréable et qui par ses charmes attiroit toutes les belles qui faisoient de fréquentes parties pour s'y aller promener et y prendre les divertissemens de la chasse. Sésostris (Sarasin) y a fait parler de luy et Valère (Voiture) en fait souvent mention dans ses œuvres. » V. aussi, le volume récent de M. Gustave Macon : *Chantilly et le Musée Condé*, 1910. Israël Silvestre a laissé des estampes représentant Ruel. Nous avons parlé de ce château dans notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, p. 96.

accouplées dans les ronds et les bassins, elles ruissellent aux bords arrondis des vasques, elles cascaden dans l'ombre des grottes de rocailles, elles forment des allées, des amphithéâtres et des paysages, elles exécutent des jeux sempiternels d'entrecroisements et de poursuites (1).

Voiture et les jeunes filles semblent particulièrement aimer la somptuosité de Liancourt, peut-être parce que Jeanne de Schomberg sait leur rendre agréable le séjour en son château. Cette dame jouit d'une estime unanime. De même que la marquise de Rambouillet, elle concentre les vertus. Elle émerge, comme elle, de la société libertine qui l'environne, avec un visage pur et une âme sans bassesse. Épouse d'un triste débauché, elle s'ingénia à l'envelopper des attraits de l'art et de ses propres attraits pour l'arracher au cabaret où il biberonnait et aux compagnies d'athées où ses blasphèmes offensaient la majesté divine. Elle y réussit malaisement. Mais cela ne lui enleva rien de sa bonté, de sa bienfaisance, de sa douceur, de son amour. A l'heure qui nous occupe, elle commence à reporter sur ses enfants une sollicitude un peu trop bafouée (2).

(1) Liancourt paraît avoir les plus beaux travaux hydrauliques. V. Israël Silvestre : *Différentes veues du chasteau et des jardins, fontaines, cascades, canaux et parterres de Liancourt*, 1656; Cotin : *Œuvres galantes*, 1665, I, 108 et s., *Description de Liancourt*.

(2) Cette dame a été avec justice beaucoup louée. Retenons seulement le portrait qu'en a tracé le R. P. Rapin : *op. cit.*, I, 99. Il est

Ce lui est une joie qu'hospitaliser la troupe des petites maîtresses et de leur compagnon Voiture. Elle leur offre des collations exquises, des bals, des chevauchées, des chasses, tous les plaisirs de la ville accrus de tous ceux de la campagne. Il y a toujours chez elle quelque nouveauté ou quelque transformation à louer. M^{me} de Liancourt, de même que M^{me} de Rambouillet, est atteinte de la monomanie de bâtir. De sorte que, d'une visite à l'autre, M^{lle} de Bourbon, Julie d'Angennes, M^{lle} de Brienne, Isabelle-Angélique de Montmorency, ne reconnaissent plus les lieux qu'elles fréquentèrent. Les promenades dans les jardins bordés de palissades de jasmins et d'orangers offrent de continuels sujets d'admiration. Du verger des Hespérides au cours immense où s'ouvrent des grottes enchantées, les yeux s'emplissent d'images séduisantes. On traverse des bois peuplés d'oiseaux apprivoisés. On se mire en les vasques de marbre et de nacre des fontaines au bord desquelles jouent des tritons. On se perd dans les labyrinthes. Des cabinets rafraîchis par la pluie des jets d'eau favorisent l'intimité des causeries. On s'embarque sur des bateaux dorés qui, aux sons des violons, partent

question d'elle dans Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 312. Elle a laissé, à l'usage de sa petite fille, une sorte de méthode d'éducation intitulée : *Règlement donné par une dame de haute qualité à madame sa petite fille*, 1698, maintes fois réimprimé.

pour l'Ile du Soleil où seize fontaines gazouillent sous une voûte de verdure taillées. Et au retour des promenades, on rime des épîtres collectives aux compagnes qui furent privées de ces liesses (1).

Parfois, on profite de la belle saison pour accomplir des voyages plus importants. Julie d'Angennes accompagne, par exemple, dans ses pèlerinages, M^{me} la Princesse, et Voiture la tient au courant des menus faits que lui révèlent à Paris les uns et les autres (2). Le poète ne peut, à son grand regret, suivre les deux pèlerines. Mais, avec Chapelain, il se joint volontiers à leur cortège, lorsqu'elles se

(1) B. A., ms., *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 976, *Lettre de M^{lle} de Bourbon et de M^{lles} de Rambouillet, de Bouteville et de Brienne, envoyée de Liancourt à M^{lles} du Vigan, à Paris*; t. XI, in-4^o, p. 843, *Vers faits sur le champ étant à Liancourt avec M^{lle} de Bourbon et M^{lles} de Rambouillet, de Bouteville et de Brienne et envoyez à Merlou à M^{me} la Princesse, le jour de la Toussaints*. Nous avons déjà parlé de ces correspondances dans notre volume : *M^{me} de Chatillon*, 1910, pp. 34, 35. Voiture fut souvent délégué pour donner les nouvelles à M^{me} la Princesse. V. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, pp. 1049, 1070; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 82, 146; U., II, 348, 362. Plus tard, les jeunes filles mariées, conservèrent leurs habitudes de correspondre en vers. V. *Bibliothèque de Besançon*, ms. n^o 559, p. 72 v^o, *A M^{me} la Princesse et à M^{me} de Longueville étant à Monttrond par M^{me} de Richelieu (Anne du Vigan) et M^{me} la marquise de Valençay (Marie-Louise de Montmorency)*.

(2) Chapelain : I, 642, signale la présence de Julie à Ruel au milieu de juin 1640. Vers la fin du même mois elle pèrègrine avec M^{me} la Princesse de N.-D. de Chartres à l'abbaye de Meimac, en Berry. Pendant cette absence qui dure 15 jours, Voiture lui tient la *Gazette de Paris*. V. Chapelain : I, 647; B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 571; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 352; U., I, 336, *A M^{lle} de Rambouillet*. Cette lettre est faussement datée de 1639 dans Ubicini.

rendent à l'abbaye d'Yères pour apporter à M^{me} l'abbesse, Claire-Diane d'Angennes, un peu de l'asmosphère familiale (1).

Et il est certain que ces perpétuelles excursions créent entre les jeunes filles et Voiture une familiarité extrême. On ne saurait exiger d'un homme dont on fait son confident et son compère une déférence continue. Voiture, à la vérité, feint bien de partager sa galanterie également entre toutes les promeneuses. Mais Julie d'Angennes sait qu'il la préfère à Anne de Bourbon elle-même. Il est semblable à Tantale devant elle. Le temps n'atténue pas mais excite la convoitise dont il l'a toujours environnée et qu'elle a aiguisée sans cesse par des minauderies et des méchancetés. Étrange jeune fille que cette Julie ! Comment une coquetterie indéniable peut-elle avec une pruderie excessive cohabiter en elle ? Peut-être n'est-elle coquette qu'à l'égard de Voiture.

Il faut certainement qu'elle ait exaspéré le poète, lui tendant avec plus de cruauté encore la coupe où il n'a pas de droit de tremper ses lèvres, pour qu'il se soit décidé un jour à risquer, pour une mince satisfaction des sens, la perte d'une amitié ardente. On ne sait où et quand l'événement se produit. Sans doute Julie a-t-elle abandonné sa main à

(1) Chapelain : I, 665 *ad notam*.

Voiture. Sans doute lui sourit-elle de ce sourire où la femme à la fois se donne et se refuse. Mais le respect, mais tout ce qui est en lui clairvoyance et discernement s'abolit. Les mots qui montèrent souvent à ses lèvres sans y prendre une signification sonore, les mots étincelants et musicaux se joignent pour l'aveu. Et la bouche avidement, follement, les ayant prononcés, couvre de baisers violents la main menue d'abord et le bras qui vainement se retire.

La sensation est terriblement exquise pour tous deux. Mais la pudeur de Julie, cette pudeur que consolide le dégoût des mésalliances, jugule le désir d'être humaine, c'est-à-dire bienveillante. Le délire des sens éveillés se transforme en colère. Véhémentement, la jeune fille offensée va se plaindre à sa mère. Il s'ensuit une querelle. Et les reproches sont si douloureux au cœur de Voiture que désormais il déserte l'Hôtel.

Mais c'est pour lui un cruel supplice qu'habiter en face de cette maison où, désormais, il n'a plus licence de se présenter. La brouille le torture. Elle ne torture pas moins d'ailleurs, la marquise et sa fille. On s'épie d'une fenêtre à l'autre. On regrette qu'il soit survenu le petit fait dont chacun se sent coupable et que l'amitié ancienne s'en trouve soudain ébranlée.

Heureusement, les relations communes s'entremettent. On ne saurait concevoir l'Hôtel de Ram-

bouillet sans Voiture. Avec lui toute la joie des conversations s'en est allée et le logis semble un vaste tombeau où s'attristent deux dames en deuil. On fait des démarches de part et d'autre. On convient que le poète s'excusera de son incorrection. Il y consent. L'offenseur et l'offensée se revoient avec gêne et cette gêne persiste longtemps, puis s'atténue, puis disparaît. Chapelain rageusement, dénonçant à Montausier, l'impertinence de Voiture, peut écrire : « Cet homme, par la considération de sa sorte d'esprit et par le divertissement qu'il luy donne [qu'il donne à Julie] en cette partie, est son faible jusqu'à en scandaliser tous ses amis (1). »

Mais Chapelain reflète le sentiment de tous les jaloux. Une seule personne, à la vérité, garde quelque rancune à Voiture : M^{me} de Rambouillet. Le poète sait que cette rancune ne persistera pas. Il faut lui donner le temps de se dissiper. Or les événements servent le petit homme. Au moment où il

(1) Sur cette affaire, V. Chapelain : I, 584, 605 *ad notam*, 644, 661. Ubicini date faussement cette aventure de 1631. V. I, 131 *ad notam*. Il est probable que la marquise de Rambouillet avait trouvé excessifs les couplets cités plus haut : *L'année est bonne* et qu'elle en gardait rancune à Voiture. V. Chapelain : I, 660, V. aussi, *Menagiana*, 1715, II, 8; *Longueruona ou recueil des pensées de M. Louis du Four de Longuerue*, 1754, I, 28. D'après ce dernier ouvrage, Julie, après l'offense, aurait dit à Voiture : « Vous la baiserez deux fois [sa main] et lui aurait donné un soufflet. » Mais rien, parmi les documents contemporains, ne confirme cette assertion.

s'y attend le moins, Monsieur, tout guilleret, arrive de la province. Il fait rapidement quelques débauches afin de reprendre contact avec la capitale. Puis, à Voiture qui le vient saluer, il annonce en goguenardant qu'il l'emmène à Amiens où Louis XIII et le cardinal séjournent pendant le siège d'Arras (1).

À toute autre époque, cette nouvelle n'enthousiasmerait point Voiture. Sentant son crédit ébranlé à l'Hôtel de Rambouillet, il l'accueille avec plaisir. Il prépare à la hâte son bagage et se met en route avec Gaston d'Orléans. C'est d'ailleurs plein de curiosité qu'il aborde la ville picarde où il naquit et qu'il quitta, sur le chariot paternel, étant encore nourrisson. Il descend chez sa sœur Marguerite et son beau-frère Pierre Feuquel, qui exerce à Amiens la charge de receveur des décimes. Et à peine a-t-il resserré par quelques affectueuses causeries et quelques festins les liens de parenté, qu'il éprouve le besoin de parcourir la petite cité. Il va, tout naturellement, reconnaître les lieux où retentirent ses premiers vagissements. Rue Saint-Germain, la maison à l'enseigne du *Chapeau dé roses*, que son père vendit, en 1614, au sieur Charles du Vei, existe encore. Elle est chenue et branlante. Durant de

(1) Goulas : *op. cit.*, I, 375, mentionne ce séjour de Monsieur en Picardie.

longues années la famille Voiture y vécut parmi le relent affreux des vins et des comestibles, n'espérant pas avoir pour rejeton cet homme élégant et musqué qui, pour rien au monde, n'accepterait d'accomplir une besogne manuelle. Et cet homme élégant ne sent point de l'émotion et de la fierté l'animer. Tandis qu'il se promène, de la rue de l'Entonnoir et de toutes les voies environnantes lui viennent les odeurs mêlées de la grande halle, du marché aux bêtes, des poissonneries et des boucheries. Il souffre. Il abandonne rapidement cette contrée qui lui rappelle trop crûment les misères de son adolescence (1).

Traversant le marché aux fleurs, il gagne, non loin de là, les rives de la Somme qui, passés les ponts du Cange, de Brabant et des Célestins, se subdivise en canaux nombreux au bord desquels sont assis des moulins. Sur les eaux que sillonnent de lourds bateaux en route vers la mer, lentement, nageant avec grâce, des escadrilles blanches de cygnes poétisent le paysage. Ce spectacle fait oublier à Voiture ses impressions mélancoliques. Il passe devant Notre-Dame toute colorée de verrières et appuyée sur ses « mignards arcs-boutants ». Et le voici

(1) Sur la maison à l'enseigne du Chapeau de Roses, V. *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, t. IX, 1865-1867, p. 204, *Recherches sur la maison où naquit, à Amiens, Vincent Voiture, par A. Dubois*.

bientôt sur les remparts où se réunissent les dames et les godelureaux de la ville (1). On le regarde curieusement. On se demande quel peut bien être ce seigneur plus raffiné dans son habillement que ceux venus à la suite du roi et que le roi lui-même. Voiture s'amuse de cette curiosité.

Mais les curieux de la petite ville mourraient s'ils ne satisfaisaient leur indiscretion. Ils apprennent, après de savantes enquêtes, que le seigneur remarqué par eux, est l'illustre M. Voiture et ils ne s'étonnent plus de tant de luxe uni à tant d'aisance naturelle. Particulièrement, les dames s'échauffent à la pensée de posséder à leur portée ce coquet que les Parisiennes se disputent, ce maître en l'art de parler, ce génie dont elles savent par cœur les épistoles, les poésies et même les bons mots. Bientôt, le désir les étreint de contempler de près l'être admirable que leurs ruelles déifient. Elles se trouvent sur son chemin. L'une gagne un salut, l'autre un sourire. Dès lors, elles s'enhardissent. Celles qui parviennent à lui causer s'en glorifient comme d'une victoire. La maison de Pierre Feuquel subit

(1) *Les Antiquitez, histoires et choses plus remarquables de la ville d'Amiens* par M. Adrian de la Morlière, 1621, 1622, 1627 et 1642, *passim*; *Hist. de la ville d'Amiens depuis son origine jusqu'à présent.* par le R. P. Daire, célestin, 1757, *passim*.; *Hist. des rues d'Amiens* par M. A. Goze, 1854. V. aussi, B. N., *Département des Cartes et plans*, GDe 958.

l'assaut désespéré de toutes ces pecques avides et orgueilleuses. Voiture ne sachant plus comment se délivrer des importunités est obligé, à la fin, de fermer sa porte. Les domestiques ont ordre de le dire toujours absent (1).

Ainsi reconquiert-il un peu de son indépendance. Le suffrage des femmes amiénoises d'ailleurs ne paraît pas l'enchanter beaucoup. Il s'ennuie. Des nouvelles diverses arrivent de la guerre. Le marquis de Fors, fils aîné de M^{me} du Vigean, vient de perdre la vie en un combat; cependant que, plus imprudent que lui, le marquis de Pisani, volontaire au régiment de Guiche, émerveille l'armée par sa bravoure (2). L'infortune de l'un n'émeut pas davantage Voiture que les lauriers de l'autre. Il envoie cependant à Pisani qui lui prédisait, en une lettre, de grands divertissements à Amiens, quelques phrases amicales (3). Mais il ne lui cache pas sa

(1) *Menagiana*, 1715, II, 315. Selon cet ouvrage, Voiture, durant ce séjour à Amiens aurait logé chez son père. Furieux de tant de sollicitations, le bonhomme, jetant à la porte les fâcheuses, se serait écrié : « Ces carognes-là ont déjà donné deux fois la v... à mon fils et, si Dieu ne l'assiste, je crois qu'elle la lui donneront bientôt une troisième ». Nous croyons que le *Menagiana* fait erreur. Le père de Voiture était probablement mort en 1640. En outre, il ne possédait plus de maison à Amiens à cette date.

(2) B. N., ms. n° 20633, f^{oe} 32, 67, 72. Le marquis de Fors fut tué en août 1640. C'était un tout jeune homme.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 395; U., I, 339. V. aussi, B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 904; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 608;

mélancolie. Et finalement, c'est Julie d'Angennes qu'il choisit comme confidente de cette mélancolie. Il ne se souvient déjà plus de leurs dissentiments récents. Délibérément, il reprend le ton ordinaire de familiarité et de galanterie :

Mademoiselle, il faut avouer, écrit-il, que je suis de bonne amitié. J'ai regret de ne vous point voir comme si j'y perdois quelque grande chose; et je m'imagine que je ne passe pas si bien le temps ici que lorsque j'avois l'honneur d'être auprès de vous. Amiens, en votre absence, me semble moins aimable que Paris, et, pouvant tous les jours entretenir des dames qui parlent picard admirablement, je ne m'en tiens pas plus heureux pour cela. La conversation de M. le duc de C... [Chaune?], de M. de T... et de M. de N..., que je rencontre ici partout, n'a rien de charmant pour moi. Il m'arrive quelquefois de m'ennuyer d'être trois heures de suite dans la chambre du roi, et je ne prends pas plaisir de m'y entretenir avec M. Libéro, M. Compiègne et vingt autres honnêtes gens que je ne connois point, qui m'assurent que j'ai un bel esprit et qu'ils ont vu de mes œuvres. J'ai vu aujourd'hui Sa Majesté jouer au hoc tout l'après diner, et je n'en suis pas plus gai; et, allant réglément, trois fois la semaine, à la

U., I, 348. Ubcini date faussement de 1639 la première lettre de Voiture à Pisani et de Paris la seconde. Voiture écrit aussi d'Amiens à Chapelain. Il s'occupe d'un de ses procès au moment même où l'autre lui aliène définitivement les sympathies de Montausier. V. Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 391; U., I, 342.

chasse du renard, comme nous faisons ici, je n'y ai pas une extrême joie, quoi qu'il y ait toujours cent chiens et cent cors qui font un bruit épouvantable, et qui vous entre terriblement dans les oreilles. Enfin, mademoiselle, les plus grands plaisirs du plus grand roi du monde ne me divertissent pas, et les délices de la cour n'ont rien qui me touche quand je ne vous vois point. Vous êtes, sans mentir, ingrate, si vous ne me rendez la pareille... (1).

On ne sait quelle réponse Julie d'Angennes fait à cette lettre ironique et désolée. Quelque temps après, Monsieur retournant en sa province, Voiture, à sa suite, regagne Paris et c'est pour y éprouver un brusque chagrin. Durant son séjour en Picardie, il eut l'imprudence d'écrire à M. d'Émery, surintendant des finances, une lettre pour le remercier de lui consentir, de sa poche, une avance de 28.000 livres sur des rentes dont il ne pouvait tirer un sol. M. d'Émery devait s'arranger ensuite pour récupérer cette somme au trésor. Or, M^{me} de Sablé, s'étant procuré cette lettre, l'alla montrer partout avec sa

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 459; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 618; U., I, 343. Voiture fit un autre séjour à Amiens en décembre 1643. Il descendit cette fois à l'hôtel de l'*Ave Maria*. Il était venu pour affaires. Par devant M^e Philippe de Piennes, son notaire, il achète, moyennant mille livres, à Jeanne et François Herichou, « le droit qui leur appartient dans l'office du scel royal des sentences et actes du juge de la prévosté du Vimeu ». V. A. Du bois : *Congrès scientifique de France*, 1868, pp. 568 et s.

légèreté ordinaire. Si bien que l'autre surintendant, M. de Bullion, ennemi acharné des gens de lettres, empêcha son collègue de se livrer à de telles générosités (1).

Voiture se trouve donc, par la faute de la marquise, réduit à la portion congrue. Néanmoins, comme elle regrette son étourderie, il ne garde contre elle aucun ressentiment. Il accepte même, avec Julie, Pisani et Chapelain, de festoyer chez elle (2). La sérénité d'esprit lui revient tout à fait à constater que nul, à l'Hôtel de Rambouillet, et la marquise elle-même, ne lui fait maintenant grise mine. Le bouillant Pisani ne parle point de venger la réputation compromise de sa sœur. Revenu fort amaigri de la guerre, il ne songe qu'à reprendre de l'embonpoint. Chapelain qui le hait trace pour Montausier, qui ne l'aime guère, son portrait : « Il a, dit-il, une fleur de beauté sur le visage

(1) Chapelain : I, 682. Cette lettre se trouve dans B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 305; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 606; U., II, 16. Ubicini la date faussement de 1645. Le voyage de Voiture à Amiens est de 1640. La situation financière de Voiture paraît être assez brillante. L'*Inventaire après décès de sa succession et les Comptes de Barbe Voiture*, communiqués par M. Ch. Samaran nous montrent qu'il obligeait volontiers ses amis. A sa mort, il a une foule de débiteurs pour des sommes variant entre quelques écus et des milliers de livres. En octobre 1635, par devant M^{es} Richer et Bruneau, notaires, il établit un contrat de constitution de 2.000 livres de rentes au profit de sa sœur Barbe Voiture à prendre sur les 3 millions de rentes des gabelles.

(2) Chapelain : I, 688.

ou plustost de santé qui n'a pas de pareille, et sa teste est la plus exquise perruque et la plus belle monstre de cheveux que vous ayez jamais vue. Enfin, c'est désormais un tel galand qu'il n'y a point de marys qui ne le redoutent et qu'il y a peu d'amans qui se tiennent assurés où il est (1). »

Peu à peu, pour reformer le « corps », et pour que les jeunes filles rattrapent un grand arriéré de tendresse, les fougueux guerriers reviennent des régions différentes où ils s'employaient à étendre le renom des armes françaises. Seul M. le Duc demeure en province, à Dijon, où il exerce les fonctions de gouverneur de la Bourgogne. On déplore à tel point son absence qu'on éprouve le besoin de le faire participer, au moins en esprit, aux intrigues renaissantes de la capitale :

Pour vous faire sçavoir ce qu'on fait à Paris,
Les Tircis assemblez et les belles Cloris
Vous écrivent ces vers avecque plus de peine
Que vous n'en avez eu quittant vostre Chimène.
Admirez la bonté que nous avons pour vous
Bien que vous n'ayez plus de souvenir de nous
Et sans mesme espérer de vous faire trop rire
Nous n'avons pas laissé de vouloir vous écrire.
On ne sçait si Tourville et le Père Musnier (2)
Par leurs doux entretiens vous ont fait oublier

(1) Chapelain : I, 679.

(2) Précepteur de M. le Duc.

Mère, sœur, petit Maistre et petite Maistresse
Ou si cette beauté qui, dans votre jeunesse,
Vous a ravy le cœur, n'a point dépossédé
Ceux que n'a jamais peu le prince de Condé.
Mais pour ne plus parler de choses si cruelles,
Nous vous allons, Monsieur, dire quelques nouvelles.

Vous apprendrez qu'en ce pays.
Beaucoup de gens sont esbahis
De voir qu'en pas une famille
On ne sçauroit trouver de fille
Qui dans huit jours n'ayt un mary
Ou pour le moins un favory.
Mais n'expliquons point, je vous prie,
Ni galans, ni galanterie.
Mais sachez qu'on a fiancé
Fiesque, Clermont, Vertus, Grancé (1).
Nous voulons aussi vous apprendre
Un cas qui va bien vous surprendre :
Vostre mère de qui les yeux
Des roys les plus audacieux
Ont esté les seules lumières,
Et vostre sœur, jadis si fière,
Brûlent, maintenant tour à tour
Pour le beau duc de Vantadour.
Cependant on dit par la ville
Que son cœur est à Bouteville (2).

(1) B. N., *ms.* n° 20634, f^o 428, 437, 447, 448, 452, 456, 459, 468.
Ce manuscrit annonce, en effet, des projets de mariage entre le comte de Fiesque et M^{lle} de Clermont d'une part et entre le comte de Grancey et M^{lle} de Vertus d'autre part. Ils sont rompus dans la suite. *Voiture : Œuvres*, édit. Ubicini, I, 374, confirme ces projets.

(2) Le cœur du duc de Ventadour.

Et que vostre tante y consent
Pourveu qu'elle ayt beaucoup d'argent.
Dandelot (1), par un stratagème
Qui mérite bien que l'on l'ayme,
S'évanouit cinq ou six fois
Et on le vit jusqu'aux abois
En prenant congé de la Dame
Pour qui son cœur est tout de flamme.
Mais hélas ! son mauvais destin
A fait revenir Coatquin.

On dit aussi
Que La Moussaye et Pisani
Ont fait, ou le Diable m'emporte,
Entre eux une amitié si forte
Que malgré tout raisonnement
Jusques au jour du jugement
On les verra fort bien ensemble...

Or, sçachez, Monseigneur, que chacun vous renonce
Si, ce paquet receu, vous ne faites réponce
Et si vous n'exprimez avecque de beaux vers
Des Dames de Dijon les entretiens divers.
Adieu, vivez content avecque ces galantes.
Nous vous sommes, Seigneur, serviteurs et servantes.
Écrit trois mois devant Juillet
Dedans l'Hostel de Rambouillet (2).

(1) Gaspard de Coligny, marquis d'Andelot. Il épousa, plus tard, après l'avoir enlevée, Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville. V. notre volume, *M^{me} de Chatillon*, 1910.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 972; *Bibliothèque de Besançon*, *ms.* n° 559, f° 10. Cette pièce est un peu postérieure à l'époque qui nous occupe. Nous ne la donnons que pour montrer l'état d'esprit galant qui règne à l'Hôtel de Rambouillet. Cousin la date fausement de 1640. Elle est certainement d'avril 1642, car les projets de mariage annoncés plus haut sont mentionnés par le *ms.* n° 20634

Monsieur le Duc ne tardera point à rentrer à Paris où son mariage avec Claire-Clémence de Maillé-Brézé se négocie activement. Et tandis que tous les jeunes gens de l'Hôtel souhaitent son retour, un homme dont personne ne s'inquiétait survient inopinément. Le marquis de Montausier, en effet, après plus d'un an d'absence, a fini par obtenir un congé. Le séjour en Alsace ne lui a pas, au contraire, assoupli le caractère. Il a maintes fois failli mourir de faim et d'amour, privé de subsistances par l'administration de l'armée et de lettres par Julie. La poésie ne l'a pas consolé, bien qu'il se soit évertué à lui consacrer tous ses loisirs. Vainement Chapelain lui a-t-il prodigué les mensonges de toutes sortes. Peu confiant en l'affection de Julie, chagrin, désespéré, recevant, en dernier lieu, de la jeune fille l'ordre de brûler ses lettres et tout ce qu'il possédait d'elle susceptible de la faire reconnaître (1), il s'était décidé à ne plus donner de ses nouvelles et à tuer le temps en débauches (2).

à la date de mars et d'avril 1642 et cette date correspond bien à la mention « Écrit trois mois devant juillet ». V. aussi, pour les correspondances en vers de cette époque : B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, pp. 962, 968; *Bibl. de Chantilly*, ms. n° 539; *Bibl. de Besançon*, ms. n° 559, f°s 8, 15 v°; Sarasin : *Nouvelles Œuvres*, 1674, II, 255, *A M^{lle} de Bourbon*, *A M^{lle} de Bourbon et à sa troupe*.

(1) Chapelain : I, 667, 682. Elle lui avait donné cet ordre après avoir appris qu'à la vente de la succession du cardinal de la Vallette, les lettres de Voiture et les siennes avaient été livrées au public.

(2) Chapelain : I, 539, 551, 555 *ad notam*, 595, 602, 609, 622, 667, 670, 711.

Il revient repentant et joyeux. Julie lui manifeste un piètre contentement. Il ne doit pas s'attendre, de sa part, à des transports. Qu'elle l'absolve de ses débauches dont il s'accuse avec simplicité, cela lui paraît suffisant cependant. Sa rencontre avec Voiture est toute de froide urbanité. Le marquis, en effet, pardonne difficilement au petit homme d'avoir osé effleurer de ses lèvres un bras qu'il considère comme sien. Pour qu'on lui permette une félicité semblable, il donnerait volontiers sa vie. Et d'autre part le poète n'a pas à se féliciter des procédés de Montausier à l'égard de sa famille. Il lui confia précédemment, pour qu'il leur apprit à vivre, ses neveux. Or Montausier leur a surtout appris la soumission. Pour quelques fautes légères, il les a emprisonnés et contraints à jeûner. Cette manière peu courtoise d'agir ne convient guère à Voiture (1). De sorte que les rela-

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 393; U., I, 341. Nous ignorons de quels neveux il s'agit, sans doute de Martin de Pinchesne et d'un sieur du Val dont parle Tallemant : VII, 460. Nous n'avons pu, dans la généalogie de Voiture, établir de quelle de ses sœurs était fils ce du Val non plus qu'une M^{me} Guitard, dite nièce de Voiture par les *Comptes de Barbe Voiture* et à laquelle la succession du poète délivre une somme de 2.000 livres due par promesse du 2 octobre 1642. Dans une lettre datée de 1646 et adressée au duc de la Trémouille (U., II, 34), Voiture parle également de trois de ses neveux dont l'un a été fait vicaire-général de N.-D. par M^{me} d'Aiguillon, dont l'autre est chanoine de Laval et dont un troisième a besoin pour subsister d'un bénéfice ecclésiastique.

tions entre les deux hommes augmentent d'hostilité.

Voiture, quelque effort qu'il fasse pour réfréner son aversion, ne peut se défendre d'une joie mauvaise en constatant que Montausier, pour recevoir de Julie quelques signes de tendresse, a choisi un si déplorable moment. Car Julie, de même que ses compagnes et que toute la société parisienne, s'intéresse uniquement aux deux événements dont traitent les conversations : l'ouverture du théâtre du Palais cardinal et le mariage du duc d'Enghien. On dit d'une part que ce théâtre « sera la plus belle chose qui se soit vue encore en France, en ce genre-là » ; d'autre part, on annonce que M. le Prince se prépare à quitter Dijon en compagnie de son fils (1). On va jouer *Mirame*, pièce où l'on prétend que le ministre exerce une vengeance contre la reine, qui repoussa son amour, en la représentant, sous une allégorie, face à face avec Buckingham. C'est partout une furieuse folie d'intrigues pour assister à ce spectacle. On se demande si la reine consentira à y paraître. Pour Louis XIII, il s'est déjà excusé ayant projeté un petit voyage de chasse.

Ainsi, de jour en jour, se succèdent les nouvelles. On apprend que la reine a répondu affirmativement

(1) B. N., ms. n° 20633, f^{os} 170, 177, 191, 194 v^o.

à l'invitation du cardinal. Elle amènera avec elle seize personnes. Mademoiselle aura droit à une suite de huit dames, M^{me} la Princesse et M^{me} de Lorraine de six, M^{me} la comtesse de quatre. Les autres spectateurs seront désignés à l'avance (1). M^{me} d'Aiguillon a fait parvenir à Julie d'Angennes et aux jeunes filles de l'Hôtel une invitation spéciale.

Quand celles-ci sont rassurées sur ce point, elles cessent de trépigner d'inquiétude. Et dès lors, elle s'occupent des gestes de M. le Duc. Après avoir séjourné, durant deux jours, aux Caves, et montré à M^{lle} de Brézé une grande civilité, il est enfin arrivé à Paris (2). On n'attendait plus que sa présence et celle de sa fiancée pour représenter *Mirame*, œuvre de Desmarets à laquelle le cardinal a collaboré.

C'est au soir du 14 janvier 1641, que cette représentation est donnée. Tout l'Hôtel de Rambouillet, pour y briller, revêt ses plux beaux ajustements de parade. Bientôt les carrosses déposent dans la cour du Palais-cardinal illuminé la troupe frétilante et déjà émerveillée. Aux portes de la salle de spectacle des officiers et des abbés reçoivent, au nom du ministre, les arrivants. Plus loin, dans la salle

(1) *Ibid.*, f^{os} 199, 203, v^o 205.

(2) *Ibid.*, f^{os} 208, 210 v^o.

même, Mgr de Valençay, évêque de Chartres, en habit de velours, s'occupe de placer les dames.

En attendant la venue de la reine et du cardinal, l'assemblée admire la splendeur de cette salle de spectacle. La scène s'érige à l'un des bouts, ornée de statues et close par un vaste rideau de velours. Sur vingt-sept degrés de pierre disposés en amphithéâtre et aboutissant à un majestueux portique à triple arcade, d'innombrables sièges sont disposés. Au long des murailles cintrées court une galerie de balcons qui joint le portique à la scène. Les plafonds sont peints d'admirables allégories et une colonnade corinthienne en soutient les voûtes sculptées et dorées.

Cependant, tandis que l'on contemple avec étonnement les dispositions heureuses et les magnificences artistiques de cette salle, peu à peu elle s'emplit de spectateurs. Sous la lumière des lustres, elle devient comme une immense frairie de couleurs et de scintillements. Un mouvement instinctif de curiosité la secoue lorsque se présente le sire Jean de Wert, extrait du donjon de Vincennes pour couper de quelques heures d'allégresse la tristesse de sa claustration. Et c'est une « acclamation universelle » quand le cardinal apparaît, bizarrement habillé d'un manteau de taffetas couleur feu jeté sur sa soutane bordée d'hermine, donnant la main à la reine.



UNE FLEUR DE LA GUIRLANDE DE JULIE

La musique entonne une sorte d'hymne triomphal. Puis, dans le silence revenu, le rideau se lève. Et la salle, une fois encore, manifeste son admiration. La scène représente un jardin circonscrit entre des colonnades au haut desquelles des statues et des vases épandent en cascades l'eau d'ange.

Au delà des massifs fleuris de mille fleurs fraîches, un balustre jalonné de statues domine la mer agitée de vagues artificielles. La lune monte à l'horizon. Et voici que du fond des perspectives colorées, lentement, des vaisseaux s'avancent, passent, voiles au vent, devant les yeux écarquillés de l'assistance.

On applaudit frénétiquement. Puis on se tait, car l'acteur Mondory vient d'entrer en scène. Sa voix chaude maintenant martèle les alexandrins. On suit tout d'abord avec attention la pièce où l'on s'essaie à découvrir les allusions contre la reine. Le cardinal écoute passionnément et avec une fièvre visible. Il manifeste une joie puérile quand les applaudissements éclatent. Mais ceux-ci se font de plus en plus rares à mesure que se déroule l'intrigue. Rien, en cette comédie, n'arrive à remuer l'auditoire et les vers lamentables lui causent une fatigue douloureuse.

C'est un soulagement quand le rideau tombe. Le cardinal se mord les lèvres de dépit. Nul n'oserait

se réjouir publiquement de la chute de cette œuvre tant louangée à l'avance. Mais la mortification du rude ministre satisfait intimement tout le monde.

Cependant, sur un signal, traîné par deux paons énormes, un pont doré se déroule et, de la scène voilée, vient s'accoler au pied de l'échafaud royal. Et Mgr de Valençay, conduisant un cortège d'officiers chargés de bassins, offre la collation à Anne d'Autriche et aux dames. Les confitures, les citrons doux, les poires de bon chrétien, les pommes d'api, les oranges de la Chine circulent. Et lorsque sont savourées ces friandises délicieuses, à nouveau le rideau se lève et sur la scène, transformée en une salle immense, se dresse un trône paré d'étoffes gris de lin et argent. Franchissant le pont, la reine, avant d'occuper ce trône magnifique, danse le branle. Puis, environnée du cardinal et des princes, elle préside le bal. Jusqu'à minuit, ce sont évolutions de la foule allègre des danseurs. Et, de temps à autre, dominant le rythme aigu des violons, on entend la voix de M. le Prince, debout dans la galerie des balcons en compagnie du chancelier Séguier, du surintendant d'Émery et du secrétaire d'État des Noyers, clamer son admiration intéressée :

— Ah ! quelle est jolie ! Ah ! qu'elle est leste.

Ses gestes désignent, toute menue et parée,

M^{lle} de Brézé dont M. le Duc dirige les voltes légères et souples (1)...

Pour les jeunes filles de l'Hôtel de Rambouillet cet hiver de 1641 est une succession ininterrompue de spectacles et de chorégraphies. Peu de temps après la représentation de *Mirame*, elles participent aux comédies et aux bals que Gaston d'Orléans donne, à l'Hôtel de Guise, en l'honneur de Mademoiselle (2). Ce sont ensuite, comédies nouvelles et soupers à l'Hôtel de Richelieu (3), puis festins chez la duchesse d'Aiguillon (4). Et enfin sont célébrées les fiançailles du duc d'Enghien et de M^{lle} de Brézé. Au Louvre, en présence de toute la cour, M. de Brienne, secrétaire d'État, lit le contrat qui lie à jamais deux êtres incapables de se com-

(1) B. N., ms. n° 20633, f^{os} 213, 217; *Gazette de France* de 1641, p. 35; Montchal : *Mémoires*, 1718, I, 107; Abbé Arnauld : *Mémoires* 1756, I, 68, 408, 209; Tallemant : I, 7 *ad notam*; Michel de Marolles : *Mémoires*, 1656, I, 124 et s. V. aussi, notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 270 et s.

(2) B. N., ms. n° 20633, f^{os} 226, 229, 22 janvier 1641 et jours suivants. La comédie de Monsieur se donnait également chez Goulas, son secrétaire des commandements. Le manuscrit ajoute : « Tous ceux qui y vont donnent de l'argent une fois pour faire un fonds pour tout le carnaval. Les femmes 5 pistoles et les hommes 3. On trouve cela mal proportionné. »

(3) B. N., ms, n° 20633, f^o 232 v^o, 28 janvier 1641. Il y eut comédie française précédée d'une farce italienne en un acte. Ensuite festin. Inutile de dire que Julie d'Angennes, M^{lle} de Bourbon, M^{lles} du Vigan, etc., sont nommées parmi les invités.

(4) *Ibid.*, p. 245, 6 février 1641.

prendre. Et le soir, au Palais cardinal, on danse le ballet de la *Prospérité des armes de la France*. M^{lle} du Vigean, conduite par le marquis de Brézé, y assiste. Elle reçoit, comme les autres dames, un présent de gants, d'éventails et d'essences. C'est peu de chose en échange de son amour sacrifié. N'importe. Elle a la satisfaction de voir sa rivale choir à terre. On l'a chaussée trop haut pour la grandir et disimuler son extrême jeunesse. Gouailleuse, M^{lle} de Montpensier murmure non loin de M^{lle} du Vigean :

— On a mis cette petite fille si haut qu'elle ne peut s'y tenir (1) !

Elle s'y tiendra cependant, car elle est résolue et vaillante. Le 11 février suivant, dans la chapelle de l'Éminentissime, est béni par l'archevêque de Paris son mariage avec M. le Duc. Après la cérémonie, un dîner fastueux réunit les invités à l'Hôtel Bouthillier. De nouveau, le soir, le Palais-Cardinal s'ouvre pour une comédie. Mais on réserve aux intimes seulement le souper et le bal qui suivent. Et bienheureusement Monseigneur le cardinal s'est avisé de

(1) Sur ce Ballet, V. B. N., ms. n° 20633, f^{os} 222, 230, 238, 250 v^o; *Gazette de France* de 1641, p. 68. V. aussi, B. N., *N. acq. ms.* n° 4529, f^o 134. A ce ballet, Mademoiselle eut pour cavalier le comte d'Harcourt; Anne de Bourbon, M. de Luynes; Marguerite de Rohan, Enrichemont; Julie d'Angennes, Toulangeon; M^{lle} de Vertus, Maurice de Coligny; M^{me} de Noirmoutiers (M^{lle} Aubry), le marquis de Bréval; Anne du Vigean, Du Plessis-Chivray; M^{lle} de Brienne, La Roche-Guyon; M^{lle} de Clermont, Loze-Benjamin, etc...

renvoyer l'assistance. Car, on ne sait quelle folie dont sa dignité eut souffert terriblement le prend, les libations faites. Oubliant son rang de prince de l'Église, il ouvre lui-même le bal. M^{me} d'Elbeuf la douairière, M^{me} de Ventadour, la bonne femme, M^{me} Séguier, la chancelière, doivent, pour le satisfaire, agiter, à la cadence des violons, leurs jambes alourdies par l'âge. M^{me} Bouthillier et son mari ne résistent qu'à grand peine à la furie de courantes qui l'agite. Et on le voit même, à la fin, ayant essoufflé toutes les grisonnes, entraîner au trémoussement Bautru, le bouffon qui d'ordinaire lui prodigue les sarcasmes (1).

Monseigneur le cardinal est d'une humeur charmante : il vient d'allier sa famille à la famille royale. C'est plus que n'en pouvait espérer un hobereau de province monté au pinacle à la faveur de son habileté.

Ce bal intime clôture à peu près la saison des réjouissances. Il y a bien, il est vrai, quelques jours plus tard, au Palais cardinal, comédie latine fabri-

(1) B. N., ms. n° 20633, f° 255 v°. Après le bal « on alla coucher les mariés à l'Hostel de Condé » où, le lendemain, « se fait le grand festin ». MM. Octave Homberg et Fernand Jouselin : *La femme du grand Condé*, 1905, ont raconté le martyre de Claire-Clémence de Maillé. Leur ouvrage est très incomplet : *Le Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, I, 87 et s., donne à propos de la naissance du premier fils de M. le Duc, Henry-Jules de Bourbon, duc d'Albret, des détails sur l'odieuse attitude du prince et de sa mère M^{me} la Princesse.

quee par les Jésuites et interprétée par leurs élèves et, en l'honneur du duc Charles de Lorraine, une deuxième execution du ballet de la *Prosperité des armes de la France* (1). Mais ce sont les derniers soubresauts de la frenesie carnavalesque. Bientôt le carême invite toute la société à la penitence.

Or il est un homme qui ne se croit pas obligé à faire penitence, parce que d'abord il est huguenot et parce qu'ensuite il n'a pas joui des felicités du carnaval. Cet homme, c'est Montausier (2). Nul n'invite Montausier ou, du moins, il decline les invitations. Cet homme considère comme une distraction indigne de lui la danse. Pendant que sa « maitresse » Julie balle aux bras de l'un et de l'autre, il pédantise avec quelques savants.

Pourtant, cette fois, il s'est occupé de choses moins austères. Considerant que les tristesses et les mauvaises humeurs ne lui gagnent guère le cœur de la jeune fille, il veut essayer, à son tour, de la galanterie. Jadis, au sortir de l'école de Sedan, il

(1) *Ibid.*, p. 291 vo. V. aussi, *Gazette de France de 1641*, pp. 128 et 148. Le ms. n° 12637, f° 128 (B. N.) dit que l'histoire de la rupture de M. le Duc et de M^{lle} du Vigeon a été contée par M^{lle} Bernard sous les noms d'Aben-Amar et de Fatime Aba.

(2) Il est assez curieux de constater, en effet, que Montausier, pas plus d'ailleurs que Pisani, n'est compris dans aucune des fêtes données par le cardinal, les princes ou les grands seigneurs de l'époque. On comprend que Pisani ne participe pas aux ballets. Sa bosse le lui défend. Mais Montausier n'a pas les mêmes motifs d'abstention. Son mauvais caractère lui vaut-il cet ostracisme?

acheta un ouvrage du sieur Adrian de la Morhière récemment paru, et intitulé : *Les antiquitez, histoires et choses plus remarquables de la ville d'Amiens*. Bientôt, dégoûté par le pathos de cet homme d'église, il aurait rejeté, comme d'une lecture insipide, ce volume si, par hasard, il n'y avait découvert, au milieu des proses indigestes, un bouquet de poésies semblables à une oasis dans le désert. Cela s'appelait : *Guirlande ou chapeau de fleurs à Madame la comtesse de Saint-Pol, duchesse de Fronsac*. C'était une suite de sonnets, célébrant chacun une fleur, et destinés à parer, comme d'une guirlande idéale, le front de la charmante femme (1). Ce présent de fleurs poétiques parut au jeune homme d'une rare délicatesse et suffit à lui faire estimer un auteur capable d'une aussi fine galanterie.

Quiconque a pénétré le caractère de Montausier s'étonne de lui voir une imagination assez vive pour engendrer l'idée de la *Guirlande de Julie*. On est moins étonné lorsque l'on apprend qu'il exploite sans fatigue l'idée d'un devancier. C'est un procédé

(1). L'ouvrage d'Adrian de la Morhière parut en édition originale en 1622, in-12; 2^e édit., 1624, in-8^o; 3^e édit., 1627, in-4^o; 4^e édit., 1642, in-f^o. La guirlande en question fut insérée pour la première fois dans l'édition de 1627, à l'époque même où Montausier quitta l'école de Sedan. Mais d'après une note de la page 520 du même ouvrage, la dite guirlande fut offerte à la duchesse de Fronsac en l'année 1598.

de pédant. Un pédant plagie les idées de même que les œuvres d'autrui. Il ne croit pas mal faire. Il ne sait pas mieux faire.

Montausier a donc dérobé — ou, du moins, il y a de fortes présomptions pour qu'il ait dérobé — à Adrian de la Morlière l'invention de la guirlande poétique. La chance naturellement le sert.

Malgré ses nombreuses éditions, le livre du chanoine d'Amiens n'est lu de personne à l'Hôtel de Rambouillet. Chapelain lui-même ne le connaît pas. Il n'en parle en aucun endroit de son œuvre. Puis Chapelain est le perpétuel complice du marquis pour le bien et pour le mal. Il se garderait comme d'un crime de révéler à Julie le larcin de son amant.

Si bien que Montausier peut, à son aise, exploiter sa découverte. Avant la mort de son frère Hector, en 1633, il se propose déjà de parer Julie de sa guirlande. Il espère ainsi se signaler non seulement à l'attention de la jeune fille mais à celle de l'Hôtel où l'on n'apprécie guère ses allures brutales. Contrairement à La Morlière, il ne songe pas à écrire lui-même toute l'œuvre. Il veut en faire une œuvre collective. L'exemple de la *Puce de M^{me} des Roches* lui a montré que ces galanteries collectives ont toujours un grand retentissement. Il commence d'abord par s'assurer la collaboration de Chape-

lain (1), puis celle de Malleville, puis celle de Scudéry (2). La mort brusque de son frère, l'éloignement continu de Paris dans lequel il vit le forcent à retarder la réalisation de son dessein, mais non à y renoncer, car il est opiniâtre.

Et enfin, sept ans après avoir commencé cet ouvrage, il le reprend au point où il l'a laissé. Durant son séjour en Alsace, nous dit Chapelain, il s'exerce à la poésie. Il est permis de penser qu'il profite de sa solitude pour écrire les seize madrigaux qui constitueront sa propre collaboration à la *Guirlande*.

Et, tandis que Julie danse chez le cardinal de Richelieu, disposant enfin de quelques mois de loi-

(1) Chapelain : I, 46 et s., à la date du 14 septembre 1633 écrit à Montausier : « J'achève, en vous disant que je me tiens quitte envers vous du *Madrigal de fleurs* que je vous avois promis, comme vous aurés veu par mes précédentes ». La couronne impériale de Chapelain est de 1633, comme nous l'avons indiqué dans notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, p. 216. et s. V. aussi, Tallemant : II, 522, dit : « De le temps du roy de Suède, il [Montausier] avoit commencé à travailler à la *Guirlande de Julie* ». *Huetiana ou pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches*, 1722, pp. 103 et s., art. *Guirlande de Julie* ne contient guère que des erreurs. V. aussi, *Menagiana*, 1715, II, 300.

(2) Les couronnes impériales de ces deux poètes datent de 1633. Elles furent écrites à l'époque où Julie d'Angennes manifesta un si grand amour pour Gustave Adolphe, roi de Suède. V. notre premier volume précité, p. 217. La couronne impériale de Scudéry fut d'ailleurs insérée, avec dix autres fleurs qui ne figurent pas au ms, original de la *Guirlande*, à la suite du *Vassal généreux*, poème *tragi-comique*, 1636, p. 123 et s.

sir, il travaille à sa glorification. Tout l'Hôtel de Rambouillet, sauf la jeune fille, connaît bientôt son projet. Conrart et Chapelain, pour en assurer la réussite, font une propagande discrète. D'un seul cœur les Arnould et les Habert apportent leur contribution de louanges. Le marquis de Rambouillet ne veut pas laisser passer cette occasion de témoigner son amour paternel. Guillaume Colletet, Desmarests, Tallemant des Réaux, Gombauld et le sieur de Frémont avec peine tirent quelques sons discordants de leurs lyres. Godeau, allant à califourchon sur sa mule, de son évêché de Grasse à son évêché de Vence, redoute, traçant les rimes qu'on lui demande, d'oublier une fois encore qu'il n'a plus le droit de se livrer aux distractions profanes. Puis, tout en méditant sur le cas de conscience qui se présente, il les enfante et se détermine, dût-il brûler aux enfers, à les envoyer. Et enfin, le jeune Étienne Martin de Pinchesne, neveu de Voiture, n'attend point qu'on lui propose une collaboration susceptible de le sortir de l'ombre. Il conjure Montausier de lui permettre d'offrir à la princesse Julie les prémices de sa Muse (1).

(1) Personne encore n'avait signalé le travail précédent d'Adrian de la Morlière dont, à notre avis, s'inspira Montensier. L'édition la plus complète de la *Guirlande* a été donnée par M. Ad. Van Bever, sous le titre : *La Guirlande de Julie, Augmentée de pièces nouvelles, publiée sur le manuscrit original avec une Notice de Gaignières et de Bure et des Notes.* Paris, Sansot, 1907, in-12.

Dès lors le marquis se trouve accablé sous les poésies. Il doit opérer parmi elles une sélection. Certains, comme Scudéry, ont abusé de leur faci-

Cette excellente édition synthétise les devancières et apporte, en outre, un certain nombre de pièces non découvertes par Livet et par M. Octave Uzanne. Et cependant on peut y ajouter quelques documents nouveaux. Le *ms. Conrart*, t. XXII, in-4°, pp. 861, 862, 1029 (B. A., *ms.* n° 4127) contient des extraits de la *Guirlande* non indiqués jusqu'à l'heure. Le *Madrigal en faveur de la Guirlande de Julie* (Van Bever, p. 84) publié comme anonyme est de Guillaume Colletet (*Les Épigrammes du sieur Colletet*, 1653, p. 109 avec d'importantes variantes). Il semble que Colletet se soit évertué à refaire ses madrigaux pour leur publication dans ses *Épigrammes*. Ils y sont, en effet, reproduits avec des variantes diverses (Van Bever, pp. 45 et 65; *Épigrammes*, p. 108). Enfin le même Colletet a écrit un *Madrigal sur la Fleur de Soucy*, qu'aucune édition de la *Guirlande* ne contient. Il est adressé *Au Soleil*, Le voici :

*Quoy que je sois pourveu d'un éclat sans pareil,
Ce n'est pas de tes rais que je suis embellie;
Ce m'est beaucoup d'honneur d'estre fleur du soleil,
Mais ce n'est rien au prix d'estre fleur de Julie.*

En outre, il faut comprendre parmi les collaborateurs de la *Guirlande*, le R. P. Pierre Le Moyne. Son madrigal, sur une fleur de grenade, arriva trop tard pour être accueilli par Montausier. Il le publia dans ses *Devises héroïques et morales*, 1649, p. 49, précédé d'une fleur de grenade gravée et d'une devise latine et suivi de quelques commentaires. Le voici :

*Belle reyne des fruits, belle reyne des fleurs
De mon rang j'ay sur moy l'enseigne et les couleurs
Et nulle royauté ma royauté n'égale;
Je tiens de mon esprit mille coeurs enchaînez
Et, pour faire l'honneur de ma teste royale,
Et pourpre, et diadème avecque moy sont nez.*

V. H. Chérot : *Étude sur la vie et les oeuvres du P. Le Moyne*, 1887, pp. 187 et s. En résumé, et jusqu'à de nouvelles découvertes, une édition complète de la *Guirlande*, doit comprendre 91 pièces,

lité. Montausier opère cette sélection sans scrupules.

Les retardataires, comme le Père Le Moyne, sont impitoyablement évincés. Il faut, en effet, que l'œuvre soit prête pour la sainte Julie, fête de M^{lle} de Rambouillet. Le marquis confie au peintre Nicolas Robert le soin de représenter sur velin la *Guirlande*, Zéphyre enveloppé dans un nuage et les différentes fleurs. Nicolas Jarry, maître d'écriture, recopie ensuite les madrigaux de sa belle calligraphie et enfin le sieur Le Gascon, célèbre relieur, revêt le tout, de maroquin écarlate (1).

soit : 87 madrigaux, 2 sonnets et 2 épigrammes (nous parlerons plus loin de l'une d'elles, non publiée par M. Ad. Van Bever, pour des raisons de bienséance, en un ouvrage qu'il a voulu faire classique). La collaboration se répartit ainsi : Arnauld d'Andilly : 1 ; Arnauld d'Andilly le fils : 2 ; Arnauld de Corbeville : 1 ; Arnauld de Pomponne : 3 ; Juvenel de Carlinas : 1 ; Chapelain : 1 ; Colletet : 5 ; Conrart : 6 ; Desmarets : 2 ; Des Réaux : 2 ; De Frémont : 1 ; Godeau : 2 ; Gombauld : 1 ; Habert, abbé de Cerisy : 2 ; Habert, commissaire de l'artillerie : 3 ; Habert de Montmor : 1 ; Antoine Le Maître : 1 ; R. P. Le Moyne : 1 ; Malleville : 13 ; Ménage : 1 ; Montausier : 16 ; Pinchesne : 2 ; Marquis de Rambouillet : 1 ; Scudéry : 12 ; Anonymes : 10.

(1) La *Guirlande* fut exécutée en trois exemplaires de différentes beautés, dont l'un se trouve actuellement en possession de M^{me} la duchesse d'Uzès. Pour la description de ces exemplaires, V. M. Ad. Van Bever. Hâtons-nous de dire que nous concluons, comme M. Ad. Van Bever, au sujet des madrigaux signés C. A notre avis ces madrigaux appartiennent à Conrart pour la raison que Conrart était un ami intime de Montausier, et nullement Corneille. En outre, on voit difficilement Corneille qui écrivit en nombre infime les pièces de galanterie, rendre hommage à une jeune fille qui certainement fut une des détractrices les plus violentes de

Enveloppée en un étui en peau de frangipane la précieuse œuvre d'art est offerte à Julie le 22 mai 1641. Une lacune de dix-neuf années dans les Lettres de Chapelain nous empêche de savoir dans quels sentiments elle accueille l'hommage. Tallemant se borne à nous dire « qu'elle remercia tous ceux qui avoient fait des vers pour elle (1) ». Sa vanité fut certainement satisfaite. Mais il ne faut pas attendre d'elle l'enthousiasme ordinaire des jeunes filles.

Peut-être s'étonne-t-elle de ne pas rencontrer Voiture parmi les madrigaliers. Voiture n'a pas voulu pactiser avec Montausier en cette manifestation. La jalousie d'abord l'en a détourné. Il a certainement souffert de voir son ennemi prendre sur lui cette belle revanche. Ensuite il s'est refusé à être confondu parmi la foule de poètes à la douzaine assemblée par le marquis et où l'on trouve même un écolier comme Martin de Pinchesne.

Et sans doute Voiture n'a-t-il pas tout à fait tort de mépriser la rimaille de ses confrères. Vainement à la parcourir, y trouve-t-on l'indice d'un talent. Des hommes doués, comme Godeau, Desmarets de Saint-Sorlin, Malleville, d'un agréable enjouement, tombent dans la fadeur en madrigalisant pour Julie.

son *Polyeucte* et quelques mois après la démarche de Voiture. Corneille n'eut jamais à se louer de l'Hôtel, qui ne le soutint pas lors de la querelle du Cid et qui toujours lui préféra Voiture.

(1) Tallemant : II, 523.

Néanmoins l'offrande de la *Guirlande* contribue à attirer sur l'Hôtel de Rambouillet les yeux du monde. De toutes parts les admirations s'expriment et aussi les critiques. Montausier a dû mécontenter de nombreux poètes et assurément ceux qui, par la pureté de leurs vers, méritaient le mieux d'être choisis par lui pour la déification de sa maîtresse. L'un d'eux s'est vengé du dédain où l'on a tenu sa muse en lançant quelques stances, assurément discourtoises, mais qui, à elles seules, valent mieux que la totalité des poésies comprises dans la *Guirlande*. Dorize, dit, s'adressant à Julie, ce censeur inconnu :

Dorize, tout le monde admire
Ce livre peint de cent couleurs,
Et, dans le nombre de ces fleurs,
Il ne s'en trouve qu'une à dire.

Aux portraits dont il est remply,
Il falloit adjouster l'image
De la fleur de ton pucelage,
Et l'ouvrage estoit accompli.

Cette fleur vive, rouge et belle,
Dure au monde si longuement,
Que l'on peut dire justement
Que c'est une fleur immortelle.

La recherche en eut esté prompte;
Ou si tu la laisses vieillir,
Pas un ne voudra la cueillir
Et son honneur sera ta honte.

Les autres fleurs cèdent au temps,
C'est une règle naturelle,
Mais cette fleur est immortelle
Depuis qu'elle a passé trente ans. (1)

Il ne semble pas que le marquis de Montausier ait retiré le moindre avantage de son cadeau de rimes. Il retourne bientôt en Alsace sans emporter la moindre promesse qui lui permette d'espérer un exaucement prochain de ses vœux matrimoniaux. On l'estime, certes. Mais on ne l'aime pas. On refuse de se marier. On n'a aucun goût pour les liens conjugaux.

Montausier à peine parti, Julie recommence son existence dispersée. Agrégée à la troupe d'Anne de Bourbon, elle accompagne celle-ci et M^{me} la Princesse au château de Merlou où M. le Duc, au retour du siège de Bapaume, les vient retrouver avec la bande des petits maîtres. Peu après, Claire-Clémence de Maillé-Brézé se trouvant brusquement atteinte de la petite vérole, les jeunes filles se réfugient au château de Liancourt (2). Puis, elles rentrent à Paris. L'hôtel d'Aiguillon et l'Hôtel de

(1) *Bibliothèque de Chantilly, ms. n° 538; Nouveau recueil des plus belles poésies, 1654, p. 272.*

(2) B. N., *ms. n° 20634, f^{os} 207, 208, 226, 235, octobre 1641. V. aussi, B. A., ms. Conrart, t. XIV, in-4^e, pp. 621, 621; Voiture : Œuvres, 1650, pp. 570, 572; U., I, 361, 363. En ces deux lettres à M^{lle} de Rambouillet, Voiture parle de son séjour à Merlou et à Liancourt.*

Richelieu s'ouvrent pour de nouveaux festins et de nouvelles fêtes. Elles y assistent à la représentation d'une tragédie de Gabriel Gilbert : *Philoclée et Téléphonte* (1), puis d'une comédie en prose de Desmarets (2). Ces pièces sont le plus souvent données pour réunir ce que Henry Arnauld appelle « la compagnie des amoureux », c'est-à-dire la bande de M^{lle} de Bourbon et celle de M. le Duc. M. le Prince s'insurge contre la bienveillance du cardinal. S'il abandonne sa fille aux soins de M^{me} la Princesse, il lui enlève le gouvernement de sa belle-fille, M^{lle} de Brézé. Il exige que celle-ci s'enferme aux Carmélites chaque fois que M. le Duc s'absente de Paris. Il s'efforce par tous les moyens en son pouvoir d'arracher M. le Duc à ce milieu de perdition (3).

(1) Jouée le 29 décembre 1641. V. B. N., ms. n° 20634, f°s 316, 322 v°. La pièce n'est pas nommée dans le ms.

(2) Jouée au Palais Cardinal le 19 janvier 1642. V. B. N., ms. n° 20634, f° 346. Nous ignorons de quelle pièce il s'agit.

(3) A. C. M. XXII, p. 407, *R. P. Mugnier à M. le Prince*, 12 mai 1641; B. N., ms. n° 20634, f°s 448 v°. Nous voyons, en effet, M^{me} la Princesse, M^{lle} de Bourbon, M^{me} d'Aiguillon, M^{me} la Surintendante, M^{lle} de Rambouillet et M. de Longueville conduire Claire-Clémence aux Carmélites de Saint-Denis. V. aussi, f°s 383, 414, v°. « M. d'Anguien, dit Henry Arnauld, part dans peu de jours... M. le Prince le presse extrêmement. Il ne veut pas qu'il soit avec M^{me} la Princesse et voudroit l'empêcher de voir ces messieurs qui la voyent le plus comme M^{rs} de Colligny, Dandelot, M^{rs} de Pizany et La Moussaye... M. le Prince dict dernièrement à Mgr d'Anguien qu'il luy déffendoit de voir M^{me} sa mère qu'une fois la semaine. Il luy fait response qu'il le supplioit très humblement de le pardonner s'il ne luy obeissoit pas en cela ».

Mais il n'y réussit pas. M. le Duc, en effet, surveille étroitement M^{lle} du Vigean à laquelle, malgré son mariage, il n'a pas renoncé. Or on propose différents épouseurs à la jeune fille, Dandelot d'une part et le marquis de Thémines de l'autre (1). C'est une époque abondante en épousailles. Le marquis de Valençay vient d'enchaîner sa vie à Marie-Louise de Montmorency; Gamache négocie son union avec M^{lle} de Brienne (2) et Gaspard de Coligny convoite Isabelle-Angélique de Montmorency. La troupe d'Anne de Bourbon se dissocie peu à peu. D'ailleurs la jeune princesse elle-même se dispose à associer sa vie à celle du duc de Longueville. Le cardinal de Richelieu favorise cette mésalliance. On a failli rompre les pourparlers engagés, M. le Prince refusant de doter convenablement sa fille. Le cardinal a dû exiger de lui des largesses qui ont durement

(1) B. N., *ms.* n° 20634, f° 201. Ce manuscrit est précieux par la précision de ses renseignements. Il nous montre toutes les intrigues et toutes les réjouissances de cette société. V. par exemple, f°s 404 v°, M^{lle} de Rambouillet et toute la bande chez M^{lle} Aubry, devenue M^{me} de Noirmoutiers; f° 483, Collation au bois de Vincennes offerte par M^{me} de la Meilleraye à M^{me} la Princesse, M^{lle} de Bourbon, M^{me} d'Aiguillon, M^{me} de Chavigny, M^{me} de Sablé, Julie d'Angennes, M^{lles} de la Rochepozay, de Brienne, du Vigean. V. également, B. N., *ms.* n° 20635, f° 2. Grande collation chez M^{me} de Chavigny, à Plaisance, à laquelle participent M^{me} la Princesse, M^{me} d'Enghien, M. et M^{me} de Longueville, M^{me} d'Aiguillon, M^{lle} de Rambouillet, M^{me} de Noirmoutiers, M^{me} de Gamaches et M^{lles} du Vigean.

(2) Sur ce mariage, V. B. N., *ms.* n° 20634, f°s 452, 457, 459, 497 v°, 509 v°. Le mariage fut célébré le 4 juin 1642.

coûté à son avarice. Louis XIII offre de sa poche 100.000 livres. On a expédié à Rome des courriers pour obtenir les dispenses du Pape (1).

Seule Julie d'Angennes persiste à rester fille (2). Et Voiture s'en réjouit, car il ne voit pas sans mélancolie cette hécatombe de pucelages. Pour peupler sa solitude, il est revenu dans l'alcôve de cette M^{me} de la Grillière dont il ambitionne de posséder la fortune et la personne (3). Il a occupé quelques semaines à lui persuader que le sort le plus enviable pour elle serait d'épouser un homme capable, comme lui, de lui dispenser la gloire. Mais son verbiage n'a pas convaincu la dame. Il s'est ensuite beaucoup montré chez le comte de Chavigny. Et cette relation lui a été plus profitable. Car Chavigny lui a fait obtenir d'une part la charge de gen-

(1) B. N., *ms.* n° 20634, f°s 340 v°, 346, 355 v°, 356 v°, 472, 499, 506, 509, 516 v°. Ce manuscrit raconte toutes les péripéties de ce mariage. Le *ms. Conrart* (t. XXII, in-4°, pp. 719, 721) contient, sur le mariage de M^{lle} de Bourbon, deux agréables poésies inédites de Godeau.

(2) Elle écrit à Godeau : « M^{lle} de Bourbon se marie le 1^{er} de juin et M^{lle} de Brienne le 5. Jugez si je ne serai pas de bien des noces et si après cela je me dois marier ». Elle correspond activement avec l'évêque de Grasse pour lequel elle sollicite une grâce à Rome par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, Fontenay-Mareuil. V. le résumé de ses lettres à l'*Appendice*.

(3) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 362. Ubicini se demande quel nom il faut mettre à l'endroit de la lettre de Voiture où sont les initiales : De la G. Chapelain nous fournit l'indication. V. plus haut, p. 218.

tilhomme ordinaire de Gaston d'Orléans et d'autre part celle de maître d'hôtel ordinaire du roi (1). Il obtiendrait davantage encore s'il voulait se décider à encenser le cardinal de Richelieu. Il s'y est évertué sans résultat durant plusieurs années. Cela lui paraît suffisant. A cette heure, à l'égard de l'Éminentissime qu'il n'aime guère, il préfère demeurer dans « un silence religieux ». Il ne louangera pas un ministre qui accepte l'éloge d'où qu'il vienne et qui le récompense piètrement (2).

Et cependant il aurait intérêt à s'acquérir définitivement la bienveillance de Richelieu. Car il va se trouver en contact continuel avec lui (3). Sa charge

(1) *Inventaire après décès de Vincent Voiture*, communiqué par M. Charles Samaran. D'après cette pièce, la charge de gentilhomme ordinaire de Gaston lui est attribuée par lettres de provision du 19 février 1642 et celle de maître d'hôtel ordinaire de Louis XIII par lettres de provision du 3 juillet 1643. Pour cette dernière charge, il prêtera serment entre les mains du prince de Condé, à la date du 6 juillet 1643. Mais il l'exerce à partir de 1642, comme nous allons le voir. Sarasin, en une lettre à Balzac (B. A., ms. n° 3135 p. 16 ; Cousin : *La Société française*, édit. in-18, t. II, pp. 366 et s.), parle des diverses charges de Voiture qu'il dit jalousement plus accablé de titres « que le roy d'Espagne ». V. aussi, Segrais : *Œuvres*, 1755, II, 73, 74.

(2) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 549, 550 ; U., II, 166. Voiture écrit à Costar : « M. le Cardinal, après s'estre mis au dessus de l'envie, s'est mis au-dessus de la louange... Les derniers efforts de la poésie, toutes nos stances et nos odes, serviront davantage à faire paroistre l'esprit des poètes que la vertu de leurs héros... »

(3) Il aura même l'occasion de lui demander en vers la grâce d'un cocher qui faillit, par sa maladresse, noyer le cardinal. V. *Œuvres*, 1650, pp. 113, 114 ; U., II, 426.

de maître d'hôtel ordinaire du roi l'oblige, en effet, à suivre Louis XIII dans tous ses déplacements. Lorsque le souverain se détermine à aller prendre en Roussillon la direction des opérations militaires contre l'Espagne, il se met en route avec lui (1). Il part, comme toujours, sans enthousiasme (2). Il lui arrive, entre Paris et Lyon, grâce à son fourgon de bagages, qui tantôt estropie un cheval, tantôt rompt ses roues, et tantôt s'embourbe, des aventures désagréables dont il fait part à Julie et auxquelles la jeune fille, empruntant la plume d'Arnauld de Corbeville, répond par des railleries (3). Arrivé à Lyon le 17 février 1642, il assiste au *Te Deum*, solennel par lequel le cardinal de Richelieu célèbre la victoire de Kempen, remportée par le maréchal de Guébriant sur les Impériaux. Puis, pour gagner Avignon, il s'embarque sur le Rhône.

Mademoiselle, écrit-il à Julie d'Angennes, je voudrois que vous m'eussiez vu l'autre jour de quelle sorte je fus depuis Vienne jusqu'à Valence. Le jour ne com-

(1) *Les Entretiens* précités, p. 444. A la date [manuscrite] du 24 janvier 1642, il écrit à Costar : « Je vous fais cette protestation à la veille d'un voyage de six mois; car je pars avec le Roy pour aller en Catalogne ».

(2) Le 27 janvier 1642.

(3) *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 433; U., I, 364, *A Mlle de Rambouillet*, V. aussi, B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1123, *Réponse à une lettre en prose de M. Voiture* (par Arnauld de Corbeville). Il le tient aussi au courant des nouvelles de Paris.

mençoit qu'à poindre et le soleil à rayonner sur le sommet des montagnes quand nous nous mîmes sur le Rhône. Il faisoit une de ces belles journées qu'Apolon prend quelquefois pour lui servir de panache (1) et que l'on ne voit jamais à Paris que dans le beau temps de l'été. Ceux avec qui j'étois considéroient tantôt les montagnes du Dauphiné qui paroissaient à la main gauche, à dix ou douze lieues de nous, toutes chargées de neige; tantôt les collines du Rhône, que l'on voyoit couvertes de vignes, et des vallons à perte de vue tout pleins d'arbres fleuris. Pour moi, dans cette réjouissance de tout le monde, je montai seul sur la cabane qui couvroit notre bateau, et tandis que les autres admiroient ce qui étoit à l'entour de nous, je me mis à penser à ce que j'avois quitté : j'avois le coude du bras droit appuyé sur la couverture de la barque, la tête un peu penchée et soutenue sur la main du même bras, et l'autre négligemment étendu, dans la main duquel je tenois un livre qui m'avoit servi de prétexte à ma retraite. Je regardois fixement la rivière que je ne voyois pas. Il me tomboit, de moment en moment, de grosses larmes des yeux; je faisois des soupirs avec chacun desquels il sembloit que sortit une partie de mon âme, et de temps en temps je disois des paroles confuses et mal formées que les assistants ne purent pas bien ouïr et que je vous dirai quand vous voudrez.

Ceci que je vous raconte eût paru davantage et eut reçu plus d'ornement, si je vous l'eusse écrit en vers :

(1) Phrase empruntée par raillerie aux œuvres de l'abbé de Croisilles.

car je vous jure que les nymphes des eaux furent touchées de ma douleur et que le dieu du fleuve en fut ému. Mais tout cela ne se peut pas dire en prose. Tant y a que je demeurai sept heures de cette sorte sans remuer ni pied ni pattes. Je voudrois, Mademoiselle, que vous m'eussiez vu ainsi : *devant Dieu, cela vous eut donné de la dévotion* (1); et le maître de notre bateau dit qu'il avoit mené en sa vie plus de dix mille hommes depuis Lyon jusqu'à Beaucaire, mais qu'il n'en avoit jamais vu un qui parut avoir l'esprit si égaré.

Après cette belle description que je viens de faire, il me vient de tomber dans l'esprit que vous vous imaginerez que tout cela est faux, et que ce que j'en ai dit n'étoit que pour trouver moyen de remplir une lettre. Quand cela seroit, Mademoiselle, je serois, en vérité, excusable : car, pour parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire, et je ne puis pas comprendre que, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont ni amour ni affaires ensemble se puissent écrire souvent. Néanmoins, pour vous dire naïvement ce qui en est, tout ce que je vous ai dit de ma rêverie, de mes soupirs et de ma tristesse est vrai. Pour ce qui est du ressentiment qu'en eurent les nymphes et le dieu du Rhône, je n'en suis pas assuré... (2).

Voiture débarque bientôt à Avignon, toujours à la suite du roi. Il y voit arriver quelques jours plus

(1) Phrase familière à M^{me} d'Aiguillon.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 437., U., I, 366.

tard un cardinal de Richelieu malade, opéré déjà par le médecin Citois et par le chirurgien Jean Juif, et qui, pressentant sa mort prochaine, a reçu la communion. Le duc d'Enghien l'accompagne et tout ce monde attristé se désintéresse des illuminations et des acclamations de la ville (1). Il y a de la tragédie dans l'air. Le complot de Gaston d'Orléans, de Cinq-Mars et du duc de Bouillon est-il, à ce moment, soupçonné de Voiture? Voiture se doute-t-il que Louis XIII est décidé à sacrifier M. le Grand, son favori? C'est improbable. Les gens initiés gardent jalousement le secret (2).

Du moins, les lettres du poète ne donnent pas à entendre que des confidences lui aient été faites. Ayant accompli les étapes de Nîmes et Montpellier, il stationne à Narbonne d'où le roi se rend au siège de Perpignan. Il s'inquiète fort peu des événements politiques. Il égaie autant qu'il le peut son exil. De temps à autre pourtant il donne quelques indications sur la marche des opérations. Il dîne en compagnie de Cinq-Mars, de Chavigny et de Turenne. Il flatte Mazarin auquel on vient solennel-

(1) B. N., ms., n° 20634, *passim*. Ce manuscrit donne jour par jour une relation des événements et c'est à lui que nous nous référons principalement pour ce qui va suivre.

(2) Voiture nous entretient plus loin du complot. Il s'y intéressa vivement, d'abord parce qu'il était officier de Gaston d'Orléans. V. Tallemant : II, 68.

lement de remettre le chapeau de cardinal. Il joue et perd de fortes sommes. Et le reste de son temps passe en correspondances. Au logis du duc d'Enghien, il trouve parfois les épîtres rimées d'Anne de Bourbon, devenue duchesse de Longueville (1) et l'aide à y répondre (2). Il envoie au président

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 953; *Bibl. de Besançon*, *ms.* n° 559, p. 13, *A Mgr le Duc*. Les jeunes femmes lui donnent des nouvelles de Paris où elles végètent, privées de leurs époux et de leurs galants. Voiture répond aussi (B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 1091; Voiture : *Œuvres*, 1650, 2^e édit., p. 168; U. II, 369) à ce moment, à une lettre en vers (B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 1037) adressée à Julie par Arnauld de Corbeville et que nous donnons en partie parce qu'elle indique la puérilité de l'homme et montre sur quel pied de familiarité il vit avec la jeune fille :

Par ma foy, princesse jolie,
Vous aymer est grande folie
Car, à mon dam, je connois bien
Que le plus fin n'y gagne rien.
Je n'avance ny ne recule
Et crève dedans mon pourpoint
D'estre tousjours en mesme point.
Je say que vostre beau corsage
Mérite un éternel hommage
Et que la flamme de vos yeux
Brille plus que celle des cieux.
Mais apprenez qu'en mon espèce,
Je vaux bien que l'on me caresse
Et que je suis bon compagnon
Quand j'ay la main sur le roignon.
J'entens un peu de chaque chose,
J'écris en vers, j'écris en prose,
Je suis enchanteur à demy,
Je say conjurer l'ennemy.
Je say tourner la pirouette
Et prédire comme un prophète.
Je say jouer des gobelets
Et donner le moyne aux valets.
Je say jouer de la fossette,

Aux barres, à cligne-musette,
A cache cache my tu las,
A dire son secret tout bas,
A la mourre, à la pince-merille,
Au ballon, à la paume, aux quilles,
A la boule, aux noix, au billart,
Au furet, à colin-maillart,
A claque-mur, à la pierrette,
A laisser tomber la serviette,
A pet en gueule, aux perdreaux,
Aux couleurs, aux chants des oyseaux,
A trois dez, aux taros, aux cartes,
Aux dames, aux échecs, aux martes,
A quinze nouë, à pair ou non,
A Monsieur je vous veux du plomb,
A la savatte, à branle-moyne,
A Monsieur combien vaut l'avoine,
Au Roy Artus, au frappe main,
J'en dirois jusques à demain
Et si j'osois, en conscience,
Étaler ici ma science.
Cependant toutes ces vertus
Ne font point votre cœur victus...

(2) *Bibliothèque de Besançon*, *ms.* n° 559, f° 14, *A M^{me} de Lon-*

de Maisons et au marquis de Roquelaure des paroles d'amitiés (1); il console Guiche d'avoir subi, dans une rencontre avec Don Francisco de Mello, une grave défaite à Honnecourt (2). Il raille Saint-Maigrin qui, pour oublier Marthe du Vigean, asservie à M. le Duc, aime sept femmes à la fois (3). Il remercie le sieur Jacques Esprit de lui transmettre, si vivants en ses écrits, les portraits des dames qu'enchanter sa puérilité qu'il lui semble en recevoir les corps embaumés (4). Auprès de Chapelain, courtier de Balzac pour la littérature, qui lui envoya des vers de l'Angoumois à la louange de Richelieu, ils s'excuse ironiquement de ne pouvoir, sous prétexte de les lui montrer, pénétrer en la chambre de

gueville et à sa troupe. Cette épître inédite répond à la précédente. Elle est adressée d'Agde. C'est Voiture qui l'a écrite ou peut-être Sarasin.

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 455, 460; U., I, 375, 378. Sur l'amitié très vive qui l'unissait au président de Maisons, V. Costar : *Lettres*, t. I, 1658, p. 89; *Mélanges hist., Lettres inédites de Balzac précitées*, I, 679.

(2) *Une demi-douzaine de lettres inédites adressées par des hommes célèbres au maréchal de Grammont, publiées par Tamizey de Larroque*, 1884, p. 9. Cette lettre n'a pas été publiée dans les éditions anciennes et modernes des *Œuvres de Voiture*.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 453; U., I, 382.

(4) B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 671; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 448; U., I, 386. Nous n'avons pu insister sur les relations de Voiture avec Jacques Esprit auquel, par l'entremise de Chavigny, il essaya de faire obtenir une abbaye. Sur ces relations, V. Rapin : *Mémoires précités*, III, 235; Sarasin : *La pompe funèbre de Voiture*, 1649, pp. 21 et s.

l'auguste malade (1). Enfin, selon l'habitude, il picote M^{lle} de Rambouillet :

Mademoiselle, lui dit-il, il faut avouer que je vous aimerois étrangement si je ne vous voyois jamais. Pour avoir été seulement deux mois sans être auprès de vous, mon affection en est augmentée de moitié et s'accroît tellement de jour en jour que, si je ne vous revois bientôt, je sais bien qu'elle passera toutes sortes de bornes. A dire le vrai, outre la satisfaction que j'ai d'avoir été quelque temps sans disputer avec vous... je vous avoue, Mademoiselle, que vos lettres contribuent encore beaucoup à faire que je juge de vous plus favorablement et que je vous trouve plus aimable (2).

Mais bientôt la gravité des événements accapare son attention. Il n'est plus question de batifoler la plume à la main. A cause de son mauvais état de santé, Louis XIII est revenu de Perpignan à Narbonne d'où il peut plus aisément prendre les eaux à Montfrin, bourgade proche de cette ville. C'est à Narbonne que lui parvient la dépêche du cardinal de Richelieu, lui communiquant la copie du traité que le duc d'Orléans, Cinq-Mars et Bouillon signèrent avec les Espagnols. Cinq-Mars est

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 444; U., I, 383.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4° p. 617; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 375, U., I. 370.

brusquement arrêté avec son ami de Thou. La tradition veut qu'il ait été livré par le bourgeois qui lui donnait asile. Voiture, témoin des incidents, nous donne un récit exact de l'arrestation. Selon lui, M. le Grand étonné de voir l'envoyé du cardinal, Chavigny, s'entretenir, durant deux longues heures, avec le roi, se doute que sa trahison est découverte. Il envoie un de ses gentilshommes s'informer si les portes de la ville sont encore ouvertes, dans le dessein évident de s'enfuir. Sur la réponse négative — et d'ailleurs fausse — de ce dernier, il se résout à coucher hors du logis royal :

Il envoya, dit Voiture, sur les dix heures du soir un des siens, couvert du manteau qu'il avoit porté ce jour-là, lequel passa dans la salle des gardes; et un autre qui survint, dit aux gardes qui étoient à demi endormis : Messieurs, voilà M. le Grand qui passe ! On crut donc qu'il s'étoit retiré, et on le vint déclarer au roi qui envoya en sa chambre voir ce qu'il faisoit. Ses gens dirent qu'il étoit couché et qu'il dormoit. Sur les onze heures, M. de Charost y fut pour l'arrêter; mais, ayant tiré les rideaux du lit, il ne trouva personne, et sut, après avoir cherché partout, qu'il n'y étoit pas. On crut donc qu'il s'étoit sauvé; néanmoins, ayant envoyé à l'écurie, et ayant trouvé tous ses chevaux, et ayant su aussi que M. de Thou étoit dans Narbonne, on jugea qu'il n'étoit pas hors de la ville. On envoya aussitôt commander au lieutenant du roi dans Narbonne de ne faire ouvrir les

portes pour qui que ce fût, et de faire faire des rondes toute la nuit sur les murailles. Cependant M. le Grand avoit été mené par Sioujac [un de ses gentilshommes] dans un logis où il y avoit deux belles filles sœurs, qui n'ont pas réputation d'être fort chastes, et avec l'une desquelles quelques uns disent qu'il avoit couché quelques jours devant. Etant là seul, il se fit débotter, et coucha tout habillé sur le lit. Le lendemain on envoya par toutes les maisons faire commandement, sous peine de lèse-majesté et de la vie, aux maîtres de logis, de déclarer ceux qui étoient logés chez eux. Les filles, pour cela, ne dirent rien, étant seules; mais leur oncle qui étoit aux champs, revint ce jour là, par grand malheur pour M. le Grand, et ayant su qu'il étoit chez lui (car il le connoissoit), le fit dire au lieutenant qui y vint aussitôt; et ayant trouvé M. le Grand fort troublé, et avec le visage, à ce qu'il dit, si changé, qu'à peine étoit-il reconnoissable, il lui dit qu'il avoit charge de l'arrêter. M. le Grand lui demanda à voir son ordre; il lui dit qu'il n'avoit pas d'autre ordre que celui qu'il avoit reçu de la bouche du roi. M. le Grand lui demanda si le roi lui avoit commandé lui-même; sur quoi, ayant répondu qu'oui : Le roi, dit M. le Grand, a bien fait, et vous faites bien de lui obéir. Le monde dit ici qu'en disant ces paroles il se prit à pleurer; mais M. de Chavigny, à qui j'ai demandé si cela étoit vrai, m'a dit que le lieutenant ne le lui avoit point dit. Il arriva avant hier dans la citadelle de Montpellier, où il est gardé par Céton. Selon que j'en ai ouï parler, je juge, et sur des conjectures bien raisonnables et quasi-assurées que l'on croit ici qu'il

avoit des desseins bien hardis et bien méchants; et j'ai peur qu'il se trouvera d'autres gens enveloppés dans son malheur (1).

Voiture, cela est visible, n'imagine pas que son maître, Gaston d'Orléans, est compromis dans le complot de Cinq-Mars. L'arrestation du duc de Bouillon commence à lui ouvrir les yeux. Et lorsqu'arrive, à Tarascon, après cette entrevue pathétique où Louis XIII et Richelieu moribonds causèrent des événements, couchés par la souffrance sur deux lits dressés en une même chambre, l'abbé de la Rivière, chargé par Gaston de négocier son pardon, alors seulement le poète envisage toute l'étendue de son infortune :

Monsieur est perdu, clame-t-il à Julie d'Angennes, et tous ses gens, d'une perte, à mon avis, infaillible et certaine. Voyez en quel état doit être mon esprit, et si je ne suis pas le plus malheureux homme du monde.

Voiture, en effet, dans la situation du prince, considère surtout la répercussion qui va se produire sur la sienne. Si, comme on le dit, on exile Gaston à Venise, lui donnant pour toute pension douze mille écus par mois, le poète, par suite, perd toutes ses charges et tous ses gages, C'est, pour lui,

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 589; Halphen : *Etudes, Voiture et la société de son temps*, 1853, p. 23; U., I, 388.

la ruine presque complète. Il ne doute pas d'ailleurs que Monsieur ne refuse un accommodement humiliant :

Nous allons voir, dit-il, d'étranges et de pitoyables choses; l'on en propose à Monsieur de si étranges à faire et de si fâcheuses à souffrir que je crois assurément qu'il ne recevra pas l'accommodement que l'on lui offre, si cela se peut appeler accommodement.

Voiture conserve de grandes illusions sur la valeur morale de son maître. Heureusement, Chavigny se charge bientôt de le détromper (1). Et évidemment, le poète ne risque guère la perte de ses emplois. Gaston d'Orléans abandonne Cinq-Mars et Bouillon à leur sort comme il a toujours abandonné les complices de ses félonies. Il se traîne aux pieds de tout le monde. Il n'est point de lâcheté dont il ne se sente capable pour sauver ne fut-ce que son bien-être. Tandis que Cinq-Mars et de Thou, jugés sommairement par des juges à la dévotion du cardinal, payent de leurs têtes leur crime sur l'échafaud de Lyon, claustré un moment à Annecy, Monsieur reprend bientôt, plein de bonne humeur, le chemin de Blois...

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 573; Halphen : *op. cit.* p. 21; U., I, 392. La lettre par laquelle Louis XIII exile Gaston d'Orléans est datée du 11 juillet 1642. Elle est conservée aux *Archives du Ministère de la Guerre*, vol. 69, f° 637. Voiture fut fort reconnaissant à Chavigny de son attitude secourable. V. B. A., ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 673; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 463; U., I, 393.

CHAPITRE IV

1642-1648

A peine rentré à Paris, Voiture, désireux de se livrer au plaisir voit, avec chagrin que les circonstances ne le favorisent guère. M^{me} de Longueville, en effet, se relève, heureusement sans méchefs, de la petite vérole et sa troupe occupe sa chambre, y dansant des ballets que Chapelain compose (1).

En outre des événements graves troublent la capitale et arrêtent son entraînement à la joie. Après avoir, moribond, ordonné la représentation d'une dernière comédie : *Europe*, à laquelle il ne peut assister, le cardinal quitte cette terre et, devant sa tombe non encore close, le marquis de Brézé et le prince de Condé disputent âprement à

(1) B. A., ms. n° 20635, f°s 168 et s. Sur le ballet, V. f°s 287, 290. En cette circonstance Julie d'Angennes et M^{me} de Sablé échangèrent des lettres aigre-douces que l'on trouvera résumées en *Appendice*. Terrorisée par la crainte de contracter la maladie, la marquise refusait de se présenter à l'Hôtel de Condé et même d'envisager les personnes qui en sortaient.

M^{me} d'Aiguillon les lambeaux de son héritage. Quelques semaines plus tard, on ramène en grande pompe des Pays-Bas le corps de Marie de Médécis et peu après Louis XIII, à son tour, oblige une fois encore la cour à prendre le deuil.

Voiture cependant, au milieu de ces calamités, éprouve quelques satisfactions. La mort de Louis XIII ne lui fait pas perdre sa charge de maître d'hôtel et l'arrivée en France de Marguerite de Lorraine-Vaudémont, femme de Monsieur, lui permet de remplir, effectivement cette fois, celle qui lui fut attribuée auprès d'elle.

Comme pour dissiper l'atmosphère funèbre qui pèse sur Paris, la nouvelle survient de cette victoire de Rocroy que pressentit Louis XIII mourant. Rude guerrier au corps de fer, le duc d'Enghien a battu les Espagnols. Deux mois plus tard, il écrase les Allemands devant Thionville. Le triomphe des armes françaises ramène l'allégresse sur les visages. Enthousiasmé, Voiture entonne la louange de M. le Duc (1) et, pour qu'il remonte sa garde-robe frippée par la bataille, il envoie à Pisani cent pistoles de sa poche (2).

Et tout aussitôt l'Hôtel de Condé uni à l'Hôtel

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 771; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 467; U., I, 396.

(2) B. A. *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 677; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 588; U., I, 399.

de Rambouillet supplie M. le Duc de venir, parmi les dames, recevoir les lauriers qu'il mérite :

Madame vostre sœur m'oblige à vous écrire
Et dans une prison qui vaut bien un empire
C'est à dire, Seigneur, dedans son cabinet
M'enferme teste à teste avecque Rambouillet.
Nostre charge, Seigneur est de vous rendre compte
Et dire franchement, et sans aucune honte,
La peur qu'ont nos beautez de manquer de galans
Tandis que vous errez parmy les allemans... (1)

Comme le duc ne se presse pas de rentrer à Paris : « Vostre sœur, lui écrit M. de Longueville, a grande impatience d'avoir l'honneur de vous voir, et toute la bande » (2). Et Maurice de Coligny ajoute : « M^{lle} de Rambouillet et moy sommes occupés à vous establir un divertissement pour vostre hyver » (3). Et, à la fin, pour vaincre son

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 945; *Bibl. de Chantilly*, ms. n° 539; *Bibliothèque de Besançon*, ms. n° 559, f° 1. A cette lettre répond celle des guerriers (par Sarasin) que l'on trouvera dans : B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 964; *Bibl. de Besançon*, ms. n° 559, f° 7; Sarasin : *Nouvelles Œuvres*, 1674, II, 243. V. également, B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 341, une *Ode à Mgr le duc d'Enghien*. L'auteur de cette ode inédite lui conseille de venir conquérir les Philis à Paris. Il est question de Voiture en cette ode.

(2) A. C., M. XXIX, p. 251, *Le duc de Longueville à M. le Duc*, La Barre, 14 août 1643.

(3) A. C., M. XXIX, p. 104, *Maurice de Coligny à M. le Duc*, 1643, publiée par d'Aumale : *Hist. des Princes de Condé*, V. 400.

entêtement, les jeunes femmes décident de lui écrire une lettre collective. M^{me} la Princesse la commence et successivement, Anne et Marthe du Vigean, Louise de Crussol, Julie d'Angennes, Isabelle-Angélique de Montmorency, M^{me} de Gamaches, Marie de La Tour et M^{lle} de Ragny joignent à la sienne leur invite tendre (1).

Et il faut croire que, cette fois, M. le Duc se laisse tenter, car il arrive bientôt à Paris. Et avec lui advient la bande des petits maîtres et, parmi eux, Pisani, que l'on surnomme, à cause de sa bosse, le « chameau de son bagage » (2). Ravitaillées de galants, les dames sont dès lors ivres de joie. Ce sont, tantôt à l'Hôtel de Condé, tantôt à l'Hôtel de Rambouillet, et plus souvent encore, à Liancourt ou à Chantilly des ébats divers auxquels l'amour furieusement se mêle. On représente des comédies, on donne des sérénades, on danse des ballets, on se déguise pour des mascarades, on court la bague, on chasse, à cheval, la perdrix ou le loup (3). Parfois quelques membres de la double bande des

(1) A. C. M. XXIX, p. 419. Le billet de Julie d'Angennes et celui de Marthe du Vigean manquent. Anne du Vigean, dans le sien, proteste que l'idée de la lettre collective lui revient.

(2) Tallemant : II, 496. Pisani avait, au point de vue militaire, de hautes prétentions. Il disputait souvent avec M. le Duc et lui disait : « Faites-moi prince du sang au lieu de vous et ayez toutes les raisons du monde, je gagnerai toujours contre vous ».

(3) B. A., ms. *Conrart*, t. XI, in-4°, f° 848.

petits maîtres et des petites maîtresses demeurent à Paris. Des correspondances en vers s'échangent alors (1).

Voiture naturellement fait partie de toutes les distractions. Lorsque la compagnie s'amuse au jeu des Poissons, il est la carpe et M. le Duc son compère le brochet (2). M. le Duc le tolère, mais, en vérité, ne l'aime guère : « Si Voiture, dit-il, était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir ». Voiture, cela est certain, abuse de la familiarité qu'on lui permet. Devant M^{me} la Princesse, il retire ses galoches si la fantaisie lui en vient, pour se chauffer les pieds (3). Mais M. le

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4^o, p. 1111; *Bibl. de Besançon*, *ms.* n^o 559, f^o 9 v^o; Halphen : *op. cit.*, p. 10, *A M^{me} de Longueville*. A cette lettre répond la suivante : B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4^o, p. 1113; *Bibl. de Besançon*, *ms.* n^o 559, f^o 2; Halphen : *op. cit.*, p. 12; U., II, 375, *A Mgr le Duc et à quelques dames de ses amies*. Halphen et Ubicini attribuent cette réponse à Voiture. Il est peu probable qu'elle soit de lui. Ces deux auteurs se sont acharnés à publier comme inédites une douzaine de pièces déjà imprimées plusieurs fois. La réponse en question, par exemple, est insérée dans les *Nouvelles Œuvres de M. Sarasin*, 1674, II, 233. Il existe d'ailleurs une autre réponse, celle-ci inédite réellement, à la dite lettre. On la trouvera dans *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 1119; *Bibl. de Chantilly*, *ms.* n^o 539; *Bibl. de Besançon*, *ms.* n^o 559, f^o 4.

(2) Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture*, 1649, p. 17. De là, la fameuse lettre de Voiture au duc d'Enghien qui commence par : « Eh ! bonjour, mon compère le brochet !.. ». V. B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 767; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 477; U., I, 401; II, 404.

(3) Tallemant : III, 49. V. aussi, Rapin : *op. cit.*, II, 196, qui montre Voiture dans l'intimité des Condé.

Duc ne lui garde pas rancune de ce genre d'inconvenance. M. le Duc lui reproche d'être trop intelligent. Le poète ne se gêne pas pour souligner les défauts du prince, et notamment son insolence et sa morgue (1). Il écrit :

Les princes sont d'étranges gens :
Heureux qui ne les connoit guère,
Plus heureux qui n'en a que faire (2)

et il l'écrit à Enghien lui-même. Voiture discerne très bien la comédie qu'il joue, affectant de courtoiser Isabelle-Angélique de Montmorency pour cacher les sentiments que lui inspire toujours Marthe du Vigean. Il l'en raille. Et cela agace l'autre.

Et, en outre, Voiture a, auprès de M. le Duc, un ennemi mortel en la personne de François Sarasin, poète délicat qui ambitionne de lui ravir la royauté du bel esprit. Jusqu'à un certain point ce normand madré souffrirait que Voiture conservât à l'Hôtel de Rambouillet la place amicale que vingt ans de relations lui ont acquise, mais il n'accepte pas d'être, à l'Hôtel de Chavigny, relégué parmi les domestiques tandis que l'on considère en égal son rival (3). Et à l'Hôtel de Condé, il lutte férocement

(1) U., I, 399 et note de Tallemant.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 165 ; U., II, 404.

(3) Segrain : *op. cit.*, II, 97.

contre lui. Pour lui enlever l'affection de M^{me} de Longueville, il se fait son plat valet, son thuriféraire de tous les instants, sa marionnette (1). N'y réussissant pas, il nuit à Voiture dans l'esprit de M. le Duc dont il chante sur tous les modes les actions et dont il est le compagnon à la guerre (2). Là il trouve un terrain mieux préparé. Le prince apprécie, en effet, un homme dont la plume lui sert à acquérir une réputation facile de poète. Et voici : alors qu'il reproche à Voiture sa familiarité, il encourage celle de Sarasin. Sarasin peut impunément parler à M^{me} de Longueville sur un ton qu'il prendrait à peine avec ses propres maîtresses. Sarasin peut, sans qu'on le morigène, passer en revue les amants dont la duchesse, l'occasion aidant, utiliserait avec avantage les services au déduit (3).

M. le Duc trouve piquantes ces impertinences. Si bien que Voiture, découragé de voir que ce guerrier confond un peu trop l'irrévérence avec l'esprit, essaie, tandis qu'il est présent à Paris de rencon-

(1) Nous avons cité quelques-unes de ses dédicaces. Il y en a d'autres dans ses *Œuvres*, 1656, dans ses *Nouvelles Œuvres*, 1674. On en trouvera d'inédites dans *Bibl. de Besançon*, ms. n° 559, f°s 36, 61.

(2) Une de ses poésies inédites à M. le Duc est conservée par le ms. n° 559 précité, f° 12. V. aussi, B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 979.

(3) *Bibl. de Besançon*, ms. n° 559, f° 97 v°, *Lettre [inédite] de Sarasin à M^{me} de Longueville*.

trer ailleurs, chez la duchesse d'Aiguillon, par exemple, plus de compréhension. Mais la duchesse d'Aiguillon lui garde bizarrement rancune de pactiser avec cet Hôtel de Condé qui, pour lui faire rendre gorge, parle de la traîner devant les tribunaux. Devant sa porte close, vainement supplie-t-il :

De laisser entrer franchement,
Sans peine et sans empêchement,
Un homme au lieu de sa demeure
Qui, s'il ne la voit promptement,
Enragera dedans une heure.

On a pour lui trop de rigueur
Chez vous, et tout haut il proteste
Que, par un larcin manifeste,
On retient son âme et son cœur
Et que l'on ne veut pas du reste.

L'un est dedans, l'autre est dehors,
Et l'un et l'autre est tout en flamme.
Il est raisonnable, madame,
Ou que l'on reçoive son corps
Ou que l'on lui rende son âme (1).

M^{me} d'Aiguillon ne saisit plus le sens des termes de galanterie depuis que le cardinal de Richelieu, son galant, est mort. Heureusement Voiture com-

(1) *Bibl. de Chantilly, ms. n° 539; Voiture : Œuvres, 1650, Poésies*, p. 110; U., II, 425 et note de Tallemant.

pense par d'autres amitiés celle-ci qui s'éteint progressivement. Le maréchal de Schomberg, le duc de la Trémouille, le comte d'Alais, le duc d'Angoulême, le contrôleur des finances d'Émery, le protègent et goûtent sa subtile badinerie de langage et de plume (1). D'Avaux, son ancien condisciple au collège de Boncourt, vient de lui montrer que la tendresse qu'il lui inspire peut se manifester par d'agréables preuves matérielles. Nommé par la reine surintendant des finances, il a fait du poète son premier commis, le dispensant d'aligner des chiffres et l'invitant, en échange des 4.000 livres que lui vaut cet emploi, à agrandir le lustre littéraire de la France (2). Chez Gaston d'Orléans, d'ardentes sympathies l'environnent. Balthazar Baro, le secrétaire et le continuateur d'Honoré d'Urfé, officier de Monsieur, le révère comme l'homme qui perpétue le mieux, en les rénovant, les traditions de l'*Astrée* (3). M^{me} de Choisy, la chancelière, considérerait comme sans attrait les bals et les promenades qu'elle organise s'il ne les

(1) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, parle du maréchal de Schomberg : II, 14, 15, 19, 163 ; du duc de la Trémouille, II, 26, 34, 35 ; du comte d'Alais : I, 369, 370, 372, 429 ; II, 372 ; du duc d'Angoulême : I, 344 ; du surintendant d'Emery : II, 16, 51.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 645 ; U., I, 406. Cet emploi lui fut donné en 1643.

(3) Voiture assiste, à Saint-Sulpice, au baptême d'une fille de Balthazar Baro.

honorait de sa présence (1). Enfin, Voiture jouit à la cour d'une considération exceptionnelle. Mazarin, plus accueillant ou plus hypocrite que Richelieu, le reçoit dans son intimité. Supposant même qu'il pourra lui rendre des services chez Gaston d'Orléans, il lui sert une pension annuelle de mille écus (2). Anne d'Autriche lui témoigne un attachement que le temps n'attiédit pas. Elle supporte en souriant toutes ses incartades (3). Un

(1) Tallemant : III, 65 *ad notam*; Retz : *Mémoires*, édit. Chéruel, I, 66 et s. placent l'un en 1647, l'autre en 1642 une promenade de Voiture en compagnie de M^{me} de Choisy, de la duchesse de Vendôme, de Turenne, de Retz, du comte de Brion et de Cospeau, évêque de Lisieux. Cette promenade eut lieu à Saint-Cloud. On y donna la comédie et le bal. Au retour, il arriva à la compagnie une bizarre aventure. Les carrosses furent arrêtés par une troupe de fantômes noirs que l'on prit pour des diables. Terreur épouvantable. Voiture murmure un oremus, M^{me} de Vendôme un chapelet, Brion les litanies de la Vierge. Les femmes hurlent désespérément. L'épée à la main Turenne et Retz se précipitent et se trouvent en présence d'Augustins réformés qui viennent de prendre un bain à la rivière. Nous donnons la version du cardinal de Retz. Celle de Tallemant diffère dans les détails.

(2) *Carnets de Mazarin*. Dans la carnet II, p. 5, on trouve la mention suivante : « M. Vuettura, pensione di mille scudi. » Dans le carnet III, p. 3 : « M. Vuettura, pensione ». D'autre part Voiture parle de ses rapports familiers avec le cardinal : V. U., II, 2.

(3) Voiture parle fréquemment de ses relations avec la reine. Tallemant : III, 134 *ad notam*, nous raconte comment il lui présente le joyeux Coupeauville, abbé de la Victoire. V. aussi, *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 128 : « Voiture, dit cet anecdotier, qui étoit interprète de la reine-mère, fit dire un jour à un ambassadeur étranger de belles choses qui n'étoient point dans son discours. On le lui fit remarquer. Voiture reprit brusquement : S'il ne le dit pas, il doit le dire. »

jour, se promenant à Fontainebleau, en compagnie de M^{me} la Princesse, elle l'aperçoit assis en un cabinet et perdu dans une rêverie si profonde qu'il ne l'entend pas venir. Elle lui touche doucement l'épaule, puis :

— A quoi donc pensez-vous, M. Voiture? lui dit-elle.

Interloqué un instant, le poète reprend bientôt son aplomb.

— J'aurai l'honneur, Madame, répond-il, de donner par écrit au coucher de V. M. le sujet de ma rêverie.

La reine s'éloigne et Voiture sort aussitôt ses tablettes. La journée passe pour lui à aligner les vers qu'il présente le soir même. Ces vers sont d'une rare impertinence. Ils disent :

Je pensois que la destinée
Après tant d'injustes malheurs
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneur;
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsqu'on vous voyoit autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut toutefois.

Je pensois que ce pauvre amour
Qui vous prêta jadis ses armes
Est banni loin de votre cour,
Lui, son arc, ses traits et ses charmes..
Je pensois — nous autres poètes,

Nous pensons extravagamment —
Ce que, dans l'état où vous êtes,
Vous feriez, si dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham
Et lequel serait en disgrâce
De lui ou du Père Vincent... (1)

Voiture a-t-il envisagé quel danger il y a pour un humble poète à rappeler ses amours adultères à une reine? Tout autre que lui paierait de la perte de ses charges cette audace. Mais Anne d'Autriche aime peut-être revenir sur ce passé où tout fut pour elle enchantement et ivresse. En outre la grâce de la poésie la touche et la ravit. Loin donc de châtier le petit homme, elle lui demande une copie de ses rimes et la garde parmi ses souvenirs de prédilection (2).

Et il est une autre femme, M^{me} de Saintot, qui voudrait tenir une place, si minime fut-elle, dans

(1) Vincent de Paul.

(2) Motteville : *Mémoires*, édit. Riaux, I, 181; Tallemant : III, 51 *ad notam*. Selon M^{me} de Motteville cette scène eut lieu à Ruel; selon le *ms.* n° 12638, fo 321 (B. N.), à Fontainebleau, ce qui est plus vraisemblable. La poésie ci-dessus a été d'abord donnée en partie par M^{me} de Motteville; puis dans Voltaire : *Œuvres*, édit. Beuchot, t. XIX, pp. 221, 222; puis plus complète (par Montmerqué) dans la *France littéraire*, t. IX, pp. 451, 454 (tirage à part, Paris, Imprimerie de Rignoux, 1833, in-8°); puis par Eugène Dauriac : *Notice sur Vincent Voiture*, 1855, d'après la version de Huet (*Œuvres de Voiture*, 1650, 2^e édit., exemplaire conservé à la B. N. et annoté par Huet); enfin par Ubicini : II, 306.

la mémoire de Voiture. Elle persécute toujours le petit homme, ne pouvant se résoudre à en être abandonnée. Vainement, protesta-t-il contre ces personnes qui veulent que l'on meure à leur service (1). Vainement refusa-t-il tous les rendez-vous et toutes les lettres. Après avoir, comme une démente, promené sa douleur à travers le monde, M^{me} de Saintot est revenue à Paris (2). Par pitié le poète la fréquente encore et aussisans doute parce qu'elle est la mère de deux jeunes filles charmantes. Les petites Saintot et leur amie Jacqueline Pascal se signalent au monde par leur précocité. Elles écrivirent jadis une comédie en cinq actes et en vers qu'elles jouèrent elles-mêmes devant le cardinal de Richelieu. Elles en écrivent d'autres et volontiers, pour les secourir en cette tâche ardue, elles s'environnent de poètes. Benserade et Tristan Lhermite leur prêtent leur expérience et bénéficient, en échange, de quelques privautés. M^{me} de Saintot revoit donc son amant et imagine qu'il vient pour elle-même. Cela la satisfait. Voiture lui laisse cette illusion (3). Il gagne ainsi le repos.

(1) U., I, 374.

(2) Tallemant : III, 46 et s., raconte ses aventures. Elles sont un peu confuses.

(3) Sur les petites Saintot, V. Tallemant : *passim*; Cousin : *Jacqueline Pascal*, édit. in-18, 1894, *passim*; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 68, 69, écrit : « Madame, quand j'ai pris la plume, je pensois

Cependant, tandis qu'il distribue un peu partout les lumières de son esprit, des nouvelles surprenantes l'attendent à l'Hôtel de Rambouillet. Devant Rotweil, le marquis de Montausier vient d'être fait prisonnier par les Allemands qu'il combattait sous les ordres des maréchaux de Guébriant et de Rantzau. On le dit fort ferme dans son malheur, malgré la dureté de l'officier qui le garde à vue et le traite sans courtoisie (1). L'infortune du gouverneur de l'Alsace ne laisse pas Voiture insensible. Contrairement à ce que l'on eût attendu de lui, il éprouve le besoin de lui adresser quelques phrases de consolation (2). Il ne peut faire davantage. La reine d'ailleurs ne se hâte pas d'envoyer la rançon que l'on exige, au-delà du Rhin, pour rendre à l'armée française un chef peu expérimenté sans doute, mais plein d'honneur et de bravoure.

vous demander seulement si vous iriez demain à la comédie des petites Saintot.» Dans la *Iyre du sieur Tristan*, 1641, p. 44, on trouve des vers adressés à l'ainée. Un auteur contemporain a porté à la scène l'anecdote relative à la comédie des petites Saintot et de Jacqueline Pascal. V. *Une représentation au Palais Cardinal*, comédie en 3 actes, 1896.

(1) *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, p. 441; *Lettres du cardinal Mazarin*, édit. Chéruel, 1872, I, 480; Goulas : *op. cit.* II, 19. *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac*, précitées, I, 456, 577; Amédée Roux : *Montausier*, 1860, p. 57. Montausier fut fait prisonnier le 21 novembre 1643.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 665; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 472; U., I, 405.

Julie d'Angennes, de son côté, déplore à peine du bout des dents l'infortune de son soupirant. Avec M. et M^{me} de Rambouillet, sous la direction du père Le Moyne, elle élabore des devises. L'Hôtel est depuis quelque temps l'endroit où se centralisent toutes celles que fabriquent les ruelles assujetties à cette nouvelle mode. Les dames en apportent chaque jour par douzaines et on les tourne du français en latin et en italien. Conrart en a fait un recueil merveilleusement enluminé sur le sujet de l'Amitié. La duchesse de la Trémouille en prépare un autre et on assure que le père Le Moyne en publiera bientôt un troisième surpassant en beauté ses devanciers (1).

(1) Tallemant : III, 288 *ad notam*, écrit : « M^{me} de Rambouillet en donna une (devise) dont le corps estoit une vestale, dans le Temple de Vesta, qui attisoit le feu sacré et dont le mot estoit : *Fovebo*. Elle la fit en françois et M. de Rambouillet la tourna en latin. V. aussi, B. A., ms. Conrart, t. XI, in-4°, p. 855. On y trouve les emblèmes et les devises de tout l'Hôtel : De M^{me} de Longueville, de M^{mes} d'Aiguillon, du Vigean, de M^{lles} du Vigean, etc. L'emblème de Julie d'Angennes est une couronne avec la devise : *Me quieren todos*. Dans un autre *Recueil de Devises*, celui-ci admirablement peint sur vélin (B. A., ms. n° 5217), on rencontre de même les emblèmes et les devises de tous les hauts personnages fréquentant la rue Saint-Thomas du Louvre. Pour M^{me} de Rambouillet, V. f° 11 : *Emblème* : Un vaisseau toutes voiles au vent et des étoiles ; *Devise* : *Dirige me*. Pour le marquis de Montausier, V. f° 10, *Emblème* : Un feu sur lequel soufflent des personnages ; *Devise* : *Dant vires qui extinguer tentat*. Pour Julie d'Angennes, V. f° 12, *Emblème* : Un sujet virginal ; *Devise* : *Inenota*. Un volume intitulé : *Dichos lindos y galanes Italianos y Hespañoles para las famosas y mas señoras*.

Et lorsque Julie d'Angennes est fatiguée de concevoir ces bagatelles, elle reçoit l'encens des poètes et des épistoliers. L'Hôtel de Rambouillet donne asile, à ce moment, à de bien étranges person nages. A part Jean Régnault, sieur de Segrais, nor mand juvénile qui arrive de sa province avec un grand désir de gloire et de fortune (1), tous les autres sont des grotesques. L'abbé Claude Boyer est un pauvre prédicateur que l'amour du théâtre détourne de son devoir ecclésiastique. Ses tragédies enregistrent de si obligatoires insuccès que c'est par l'habitude, les allant écouter, de se réciter à son

suivante :

Quand les pièces représentées
De Boyer sont peu fréquentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et Dimanche, c'est le beau temps (2).

ladas Damas y señoras de Francia, S. D., contient également des devises de Julie d'Angennes : 1^o *Levanta polareda*; 2^o *Acomoda si al tempo*. Enfin les *Devises heroïques et morales*, 1649 et *De l'usage des Devises*, 1666, du R. P. Le Moyne, renferment différents passages sur Julie et le second particulièrement, dans sa 2^e partie, pp. 251-275 (*Cabinet des Devises*) sa devise et son éloge.

(1) Segrais : *Œuvres*, 1755, II, 73 et s., nous raconte lui-même quelles relations il entretenait avec l'Hôtel. Il avait un grand désir de connaître Voiture, mais une malchance spéciale l'en empêcha. Il dédia l'une de ses églogues à Angélique-Clarisse d'Angennes, demoiselle de Rambouillet. Il y est question de Julie assez longuement. V. *Diverses poésies de Jean Regnaut de Segrais, gentilhomme normand*, 1659, p. 5.

(2) Boyer dédia à la marquise de Rambouillet : *La Porcie romaine*,

Le sieur Grillet est un fol bien plus extravagant encore. Il se dit émailleur de la reine. Il fabrique, pour subsister, toutes sortes d'objets en verre, chapelets, médaillons, pendeloques. Il les vend parmi les hauts personnages qu'il hante au sortir du cabaret. On n'apprécierait guère sa mince marchandise s'il n'en accompagnait l'offre de rudes madrigaux et de rugueux sonnets. Il amorce, à l'aide de la poésie, la clientèle. De tous les poètes artisans, il est assurément le plus pitoyable, mais non le moins gai. Les beuveries lui ont fait une âme optimiste et un visage que l'on croirait par lui-même vermillonné. C'est, au demeurant, un brave homme et, pour recueillir son abondante rimaille, il trouvera un éditeur illusionné (1).

En somme est-il moins ridicule que le sieur de Rangouze. Car celui-ci exerce par le monde une mendicité à peine voilée. Il écrit pour quiconque consent à les payer des *Lettres panégyriques*. Avec six pistoles le plus grand pied-plat du royaume peut avoir son dithyrambe magnifiquement imprimé en tête d'un volume. Ingénieusement Ran-

tragédie, 1646, et un sonnet. Il dédia également un sonnet au marquis de Montausier.

(1) Livet lui a consacré une notice dans ses *Précieux et Précieuses*. Nous avons, dans notre volume : *Gautier-Garguille*, 1911, révélé ses relations avec le comédien de l'Hôtel de Bourgogne. Nous dirons plus loin quelles de ses poésies furent dédiées aux membres de l'Hôtel.

gouze fait, en effet, composer ses lettres sans les chiffrer. De sorte qu'il peut, à chacun de ses dédicataires, réserver l'honneur de figurer avant le roi et les princes. Cela lui vaut des récompenses pécuniaires dont il vit. Il n'a d'ailleurs pas d'autre profession. Bien que gascon, il sent peu de goût pour le métier des armes. On s'en amuse dans les compagnies. Mais il n'ignore pas que les vanités s'accroissent de ses louanges. Et c'est peut-être le meilleur psychologue du temps.

A Julie d'Angennes, comme aux autres dames de la société, il réserve tout naturellement une place parmi sa galerie de déesses :

Je m'estois deffendu jusqu'icy, lui dit-il, de faire votre Éloge sur la crainte que j'avois de ne pouvoir traiter assez dignement un sujet où la suffisance des plus grands Escrivains ne pourroit atteindre qu'avec difficulté. Mais depuis que mon devoir s'est veu animé du commandement d'un grand prince, et que d'ailleurs les âmes généreuses comme la vostre considèrent plustost l'ardeur d'un zèle que les déffauts de la plume, bannissant la deffiance et la timidité, j'entreprendray hardiment de dire que si l'illustre naissance que vous tirez d'un Père qui a paru dans nos armées et dans nos plus célèbres ambassades avec tant de gloire pour luy et avec tant de satisfaction pour nos Roys; et d'une Mère dont la haute vertu respond si parfaitement à la grandeur de son origine Romaine : si, dis-je, ces grands avantages font beaucoup pour

vous, les admirables qualitez dont le ciel vous a douée vont encore au-delà. C'est en vostre seule Personne, Madame, que se retrouvent tous les mérites que l'un et l'autre possèdent. Je souhaiterais un génie extraordinaire pour parler comme il faut de l'excellence du vostre. J'aurois une satisfaction nompareille de faire voir avec quels charmes vous avez gagné les cœurs et les affections de toute la France. Et je dirois, sans flatterie, et de bonne grâce, que c'est par là que vous régnez dans la Cour. A peine estiez-vous sortie de vostre Enfance que les plus rares et les plus parfaits Esprits vous venoient consulter comme un oracle et les plus judicieux n'estimoient rien qui n'eust passé par vostre approbation. Les Princesses et les reynes n'ont jamais trouvé de plus agréables délices que dans vostre Entretien. Qui est celuy qui ne sçait, Madame, que vous avez toujours esté considérée comme un miracle? Qui est celuy qui peut ignorer que l'éclat de ces honneurs n'a pu ny vous donner de la vanité, ny diminuer vostre modestie? Et qui est celuy qui ne puisse dire que vous avez passé dans cette grande Cour, parmy tant de jalousie et d'envie, comme un fleuve d'eau douce passe au travers de la mer, sans rien contracter de son amertume et sans que l'inconstance et l'infidélité dont elle est remplie ayent eu le pouvoir d'interrompre la tranquillité de vostre Ame? Il n'appartient qu'à vous, Madame, de réunir les esprits les plus divisés et de les porter agréablement à une heureuse conciliation.

Toutes ces vertus vous ont eslevée à un si haut degré de Perfection que, ne les pouvant dépeindre,

je suis contraint de finir par l'adveu de ma foiblesse (1).

Cet épistolier et ces poètes dont nous parlâmes précédemment aident l'Hôtel de Rambouillet à se distraire. Et il y en a d'autres. Il y a Scudéry. Scudéry veut un jour devenir gouverneur de quelque chose. Justement, on enlève à Boyer son gouvernement de N.-D. de La Garde, forteresse sise à Marseille, au faite d'un rocher. M^{me} de Rambouillet le demande pour Scudéry. M. de Brienne, secrétaire d'État, satisferait volontiers la marquise, mais il est pris de scrupule. Doit-on donner un poste de ce genre à un poète qui écrit pour les farceurs de l'Hôtel de Bourgogne? Oui, répond M^{me} de Rambouillet. Scipion l'Africain a fait des comédies. Il est vrai qu'on ne les a pas jouées à l'Hôtel de Bourgogne. Brienne se rend à cette bonne raison. Voilà Scudéry gouverneur (2).

(1) *Lettres panégyriques aux plus grandes reynes du monde, aux princesses du sang de France, autres Princesses et illustres Dames de la cour, par le sieur de Rangouze*, 1650, p. 113. V. aussi, *Lettres panégyriques aux Chevaliers des ordres, Ambassadeurs et autres Seigneurs du Royaume, par le sieur de Rangouze*, 1650, p. 85, *A Mgr le marquis de Montausier*; p. 135, *A Mgr le marquis de Rambouillet*. Sur Rangouze, V. Tallemant : V., 1, et s.; Furetière: *Nouvelle allégorique*, 1658, p. 141; Costar : *Lettres*, t. II, 1659, p. 114; *Recueil Sercy* (prose), t. II, 1662, p. 246; Guéret : *Le Parnasse réformé*, 1669, p. 50; *Les conversations sur divers sujets de M^{lle} de Scudéry*, 1686, I, *Préface*.

(2) Rathery et Boutron ont publié la lettre de provision de cette

Croit-on que M^{me} de Rambouillet a surtout eu pour but, en favorisant le matamore, de lui rendre service? Point. Elle a travaillé à son divertissement personnel. Ce lui est une joie immense d'imaginer Scudéry sur « le donjon de N.-D. de la Garde, la tête dans les nues, regardant avec mépris tout ce qui est au-dessous de luy (1) ».

Elle se moque de même de Boyer, de Grillet et de Rangouze. Et c'est évidemment elle qui conjure Voiture d'écrire la lettre ironique que Rangouze place à la suite de ses Panégyriques, de même que les écrivains ecclésiastiques placent à la suite de leurs ouvrages l'approbation de leur évêque. Tracer l'éloge de l'Élogiste général du royaume n'est pas besogne sans mérite. Voiture s'en tire avec une merveilleuse aisance. Sous sa plume, Rangouze devient un tel personnage qu'Ovide même ne saurait lui être comparé (2).

charge. Elle est datée de Montfrin le 29 juin 1642. V. *M^{lle} de Scudéry*, 1873, p. 138.

(1) Tallemant: VII, 52, 53. Le chroniqueur ajoute: « On luy osta ce gouvernement quoy qu'il ne fust comme point payé. M^{me} de Rambouillet s'employa encore pour le luy conserver. — Monsieur, luy dit-elle, dittes-moy vos raisons. — Madame, il vaut mieux les escrire. Il luy envoya le lendemain trois feuilles de papier contenant sa généalogie et ses belles actions. M^{me} de Rambouillet fut tentée de luy mander que ce n'estoit point pour faire son oraison funèbre qu'elle luy avoit demandé ce mémoire ».

(2) Voiture: *A M. de Rangouze sur ses Lettres Panégyriques*, S. D. Cette lettre est publiée à la suite des *Lettres Panégyriques aux Princes*

Ainsi Voiture et M^{me} de Rambouillet passent-ils le temps agréablement, ce pendant que Julie d'Angennes, reprise de son humeur vagabonde, se promène d'un bout à l'autre du territoire. L'année 1644 est peu féconde en événements. La mort de Maurice de Coligny tué en duel par Guise à la suite des intrigues et des querelles de M^{mes} de Montbazon et de Longueville; l'enlèvement, par Gaspard de Coligny, de connivence avec M. le Duc, d'Isabelle-Angélique de Montmorency viennent seuls intéresser les ruelles. Voiture vante, comme il convient, le geste du petit maître et la complaisance de la petite maîtresse (1).

On s'étonne qu'il ne fasse, en son œuvre, aucune mention de la mort de Chaudebonne. Cet homme

et Prélats de l'Eglise, 1650. Il est probable que Rangouze l'ajoutait à la plupart de ses recueils. M. Fr. Lachèvre l'a donnée dans sa *Bibliographie des recueils collectifs de Poésies*, 1904, III, 507. Voiture, s'il raillait les mauvais écrivains, savait rendre justice à ceux doués de mérite. Il admirait notamment M^{lle} de Gournay à cause de sa vénération pour Montaigne dont il possédait les *Essais* dans sa bibliothèque, comme le note son *Inventaire*. Il réussit à faire payer à la pauvre fille mourante la pension que Richelieu lui avait donnée sur les instances de Boisrobert. V. *Les Entretiens de M. de Voiture*., 1654, pp. 445, 487, 490.

(1) *Bibl. de Chantilly*, ms. n^oe 538 et 539; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 117; *Recueil Barbin*, 1692, V, 36; 1752, V, 226; U., II, 330. *Épître à M. de Coligny*. Sur cette épître, V. Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture*, 1649, pp. 11, 18; *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac* précitées, I, 603. Sur l'enlèvement d'Isabelle-Angélique de Montmorency. V. notre volume : *M^{me} de Chantillon*, 1910, *passim*.

Saint Cyprien à Paris sur l'opéra de
Bourbonnet et d'un ou d'autre. La nuit si courte
Cinquante-huit ans de vie pour le septième
un d'élégance

Catherine Lezinonne sœur
le 9

Charles de Saint-Maur

In the Danjennes

Angeline Marie Dugennes

Le grand

Handwritten signatures and scribbles.

Signatures autographes de la Marquise de Rambouillet, de Montausier, de Julie et d'Angélique-Clarice d'Angennes, de Conrart et de Chavaroche.

lui fut cependant secourable et c'est à lui qu'il doit son extraordinaire fortune. Mais Voiture, à ce moment, a de bonnes raisons d'oublier les morts. Une vivante charmante tient sur elle ses yeux attachés et possède son cœur. Elle se nomme Angélique-Clarisse d'Angennes. Elle est la plus jeune fille de la marquise de Rambouillet. Sous la direction de sa sœur, l'abbesse d'Yères, elle se prépare à ses devoirs du monde. Elle est spirituelle, fine, jolie, d'un maniérisme fait pour séduire le poète (1). Elle lui rappelle M^{lle} Paulet, sa marraine, par la teinte rutilante de ses cheveux et son teint de lait. Elle lui marque une faveur que Chavaroché, intendant des Rambouillet, jalouse, étant lui-même amoureux de l'adolescente. Pour la voir, tous deux font de fréquents voyages à Yères et l'on a fini, à cause de sa présence perpétuelle en cette région, par donner à Chavaroché le surnom de *pourceau de l'abbaye*.

Voiture naturellement feint de s'intéresser à toute l'abbaye où deux autres filles de la marquise sont religieuses et M^{lle} de Saint-Maigrin pensionnaire, et pensionnaire aussi Poncette, la fille du

(1) Madeleine de Scudéry : *Artamène ou le Grand Cyrus*, t. VII, p. 499, nous l'a décrite sous le nom d'Anacrise. Comme toujours, elle ne nous donne aucun détail sur sa personnalité physique. Tallement la complète heureusement. Plus tard la petite vérole gâta sa joliesse.

portier de l'Hôtel, dont on espère que la règle monacale réduira la pétulance (1). Il affecte de correspondre avec la seule abbesse qui, comme beaucoup d'abbesses de ce temps, goûte la poésie et ne renonce pas aux vanités de la terre (2). Mais Chavaroché ne s'illusionne point sur son apparente indifférence. Il a surpris les rimes que subrepticement le poète fait parvenir à Angélique-Clarice quand, tenu par sa charge de maître d'hôtel, il ne peut, avec M^{me} de Rambouillet, l'aller lui-même galantiser :

De l'Abbaye où le fatal fuseau
Tient pour un temps votre petit museau
Tous les amans en ont fait leur retraite.
Paris s'en plaint et vos beautés regrette
Et Saint Thomas, dit-on, s'en fond en eau.

Malgré la cour, et ce qu'elle a de beau,
Je suis icy comme dans un tombeau
Et voudrois estre en quelque part secrète
De l'abbaye.

Je n'ay quasi que les os et la peau;
Trois fois par jour je pleure comme un veau,

(1) Sur l'Abbaye d'Hyères, V. à l'Appendice l'article: *Les filles religieuses de M^{me} de Rambouillet*.

(2) L'abbesse lui envoie des cadeaux, un chat notamment, car elle connaît son amour des bêtes. Sur Claire-Diane d'Angennes, abbesse d'Yères, V. Voiture: *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 418 ets., 423, 427. Sur Chavaroché, son surnom de pourceau et ses relations avec l'abbaye, V. Voiture: *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 373, 414, 428; Vigneul-Marville: *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1700, II, 382, 383.

Je fuy le jeu, même cligne-musette,
Mais je discours de vous avec Poncette
Et quelques fois avecque le pourceau
De l'Abbaye (1).

Chavarochen n'ose montrer ces vers à M^{me} de Rambouillet. Il s'étonne que celle-ci ne mette point un terme aux amabilités excessives de Voiture. Elles risquent, en effet, de compromettre la jeune fille. Mais, à la vérité, la marquise est occupée d'une chose autrement importante.

Car Montausier, ayant obtenu de la reine sa rançon, est revenu d'Allemagne avec, cette fois, le désir d'achever ou de rompre définitivement son mariage. Voiture, par un bizarre retour de ses sentiments, s'est réconcilié avec lui (2). Il ne songe plus à le railler. Cette animosité active ne s'emploiera plus à détourner de lui Julie. Mais Julie ne prouve pas qu'elle ait davantage envie que par le passé de favoriser le marquis. Celui-ci imagine dès lors que la jeune fille considère comme peu fortuné un tel mariage et surtout comme peu honorifique. Il décide donc d'ajouter à son titre de gouverneur d'Alsace, celui de gouverneur de Saintonge et d'Anjou. Son oncle, M. de Brassac, titulaire de

(1) Ces vers inédits de Voiture se trouvent dans B. A., *ms Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1053.

(2) B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 667; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 474; U., I, 415.

cette charge, s'offre à la lui céder, moyennant 200.000 livres. Et comme l'opération va s'effectuer ledit M. de Brassac meurt brusquement (1). Cette malechance atterre Montausier. Car M. de Jonzac, lieutenant du roi en Saintonge et en Anjou, revendique hautement la succession du mort (2). Heureusement M^{me} d'Aiguillon s'entremet. Et il advient que les événements tournent au profit de

(1) Mars 1645. V. *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, édit. Chéruel, 1860, I, 266.

(2) A. E. *France*, 1476, f^o 76, *Jonzac à Mazarin*, mars 1645. Jonzac commence par demander le gouvernement dès qu'il connaît l'intention de M. de Brassac de s'en démettre. Après la mort de Brassac, il écrit à Mazarin : « Monseigneur, venant d'apprendre la mort de M. de Brassac, j'oze supplier V. E. de considérer qu'il y a quinze ans que je sers dans les gouvernements qu'il avoit, non seulement aux fonctions de lieutenant du Roy, mais en celle de gouverneur, ayant toujours demeuré seul en ces provinces à y maintenir le service de S. M. Que si la dépouille de M. de Brassac devoit regarder quelqu'un des siens, estant son neveu et aiant déjà un pied dans la charge, je croys que j'auray plus de droit d'y prétendre que le neveu de M^{me} de Brassac. Mais rien ne m'y fait espérer que l'attache que j'ay eue toute ma vie au service de la Reyne de laquelle je ne me départiray jamais, et la protection, Monseigneur, que V. E. donne à la justice d'un chascun. Quelque bien qu'y m'en vienne, je le recognoitray de vostre main et V. E. agréera s'il luy plaist que je l'asseure de n'estre jamais ingrat à en conserver les ressentiments, Vous demandant cette grâce, Monseigneur, qu'il me soit permis de me rendre auprès de vous affin que vous ayant peu dire mes raisons, je puisse recevoir de vos commandemens la justice que tout le monde reçoit de V. E. » (A. E. *France*, 1476, f^o 74). Comme nous allons le voir, Jonzac n'obtiendra rien. Il en gardera une rancune terrible à Montausier. Les lettres de celui-ci que nous résumons en *Appendice* prouvent que, pendant la Fronde, il lui suscitera toutes sortes de difficultés. Lorsque Montausier, pendant la Fronde, sera grièvement blessé, il redemandera de

Montausier. Au lieu de lui vendre la charge, on la lui donne. Il économise ainsi une somme considérable, M^{me} de Brassac se désintéressant en sa faveur de l'héritage de son mari.

Mais Julie ne se laisse pas davantage séduire par la nouvelle dignité de son amant.

— Je l'aurais épousé, dit-elle, pour l'amour de lui, sans tous ses gouvernements, si j'avais eu du goût à le faire.

Pour se débarrasser définitivement de ses fâcheuses supplications, elle objecte qu'elle ne peut s'allier à un homme qui appartient à la religion réformée. C'est un rude coup pour Montausier. Il tient, en effet, fanatiquement à sa foi. Néanmoins, il consent à recevoir le R. P. Faure, général des Genovéfains et prédicateur de la reine, avec lequel, pendant de longues semaines, il dispute sur les matières confessionnelles. Le R. P. Faure le convainc-t-il? Nous en doutons fort. Il se convertit cependant. Le sacrifice est pour lui immense. L'amour est plus fort que la conviction religieuse (1).

nouveau à Mazarin, la succession du marquis en cas de mort (A. E. France. 1476, f^o 371, Jonzac à Mazarin, 1^{er} juillet 1652). Mais Montausier conservera sa charge. Il ne s'en démettra qu'en 1673 en faveur de son gendre, Emmanuel, comte de Crussol (A. E. France, 1477, f^o 129, *Lettres patentes du 28 avril 1673*; V. aussi, f^{os} 138 et s., pièces concernant le nouveau gouverneur).

(1) Tallemant : II, 524; A. Roux : *Montausier, passim*; *Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Anjou*,

Julie ne tient aucune compte de cette abjuration. Lorsque, quelque temps après, M^{me} de Brassac meurt à son tour, laissant son neveu héritier de sa fortune, celui-ci pense que cette richesse inattendue influencera la décision de la jeune fille. Il a tort. Julie demeure impénétrable et muette. Dès lors, toute la société s'indigne de son attitude. Arnauld d'Andilly la morigène (1). Godeau, doucement, essaie de lui faire entendre raison (2). M^{me} d'Aiguillon, émue du chagrin de Montausier, le lui décrit lyriquement et s'écrie :

— Ma fille, ma fille, devant Dieu, cela est touchant, cela fait dévotion ! (3)

M^{lle} Paulet, M^{me} de Sablé joignent les leurs à ses prières. Anne d'Autriche parle à son tour. Mazarin se résoud à se rendre en personne à l'Hôtel de Rambouillet pour vaincre cette étrange obstination (4). M^{me} d'Aiguillon s'engage à faire obtenir à Julie la survivance de la charge de dame d'honneur de la reine laissée vacante par M^{me} de Brassac (5).

1884, p. 411; *Oraison funèbre de très haut et très puissant seigneur, M^{re} Charles de Saint-Maure, duc de Montausier, par M. Esprit Fléchier*, 1690.

(1) *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, p. 107.

(2) B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1045. Il ne nous reste que la réponse en vers de Julie et d'Arnauld.

(3) Tallemant : II, 525.

(4) Tallemant : II, 525; A. C. I. IV, p. 78, *M. le Duc à Mazarin*, 14 juin 1645 publié dans d'Aumale : *op. cit.*, IV, 647.

(5) Tallemant : II, 524.

Aucune sollicitation ne parvient à amollir le cœur de cette personne implacable. Si bien qu'à la fin, M^{me} de Rambouillet se révolte à son tour. Elle n'avait pas voulu jusqu'à l'heure peser sur les sentiments de sa fille. Elle s'y détermine. Elle lui montre sa dureté. Elle lui prouve combien, dans la solitude, coulera tristement son existence. Elle lui affirme surtout que sa joie sera profonde en la voyant épouser d'un si grand honnête homme.

Il n'en faut pas davantage pour convaincre Julie. Montausier ne compte pas. Mais elle aime et vénère sa mère. Elle épousera Montausier uniquement pour ne pas désoler cette dernière. Elle propose seulement de retarder son mariage jusqu'au retour de la campagne que M. le Duc va conduire en Allemagne. Le marquis y doit commander un corps de six mille hommes. Espère-t-elle que quelque balle égarée la délivrera du fâcheux? Vainement d'ailleurs elle tente cet attermoiement. On dispense Montausier de toute obligation militaire. Seul Pisani part. Il déteste le marquis. Il le voit avec chagrin entrer dans sa famille. Il considère ce fait comme un présage de malheur. Au moment du départ, il ne peut s'empêcher de dire :

— Montausier est si heureux que je ne manquerai pas de me faire tuer puisqu'il y a épouser ma sœur (1).

(1) Tallemant : II, 525, 526. V. aussi, sur tous ces faits, *Mémoires de l'abbé Arnauld*, 1726, III, 157 et s.

Cependant on s'occupe activement du mariage. Balzac, à qui Chapelain l'annonce, ne peut en croire ses yeux (1). Beaucoup, à Paris, partagent son étonnement. « Si vous voyés M^{lle} de Rambouillet, écrit à M. le Duc M^{me} la Princesse, dans l'embarras où elle est, vous mouriés de rire; nous perdés un grand divertissement de n'être point à ces nosces-là (2). »

M^{me} d'Aiguillon offre à Julie d'Angennes une rente sur l'entreprise des coches d'Orléans. La jeune fille fait des difficultés pour l'accepter (3). Et pourtant, lorsque, par devant M^{es} de Beaufort et de Beauvais, notaires, on établit son contrat de mariage, son apport est maigre. Le marquisat de Pisani (4), et la baronnie de Talmont, terres situées en Saintonge et chargées de dettes, voilà pour les domaines. On lui donne, en outre, « 30.000 livres de bagues et de bijoux » et dix mille livres d'argent comptant. La largesse de M^{me} d'Aiguillon n'est donc pas à dédaigner. Au point de vue matériel Montausier fait une mauvaise affaire (5). Il

(1) *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac* précitées, I, 646. « Je croyois, écrit-il, qu'il n'y eut de part et d'autre que pure estime et pure amitié. »

(2) A. C. M. XXXII, p. 127, *M^{me} la Princesse à M. le Duc*, 19 juin 1645, publiée dans d'Aumale : *op. cit.*, V, 432.

(3) Tallemant : II, 518.

(4) Et le fief de Faye qui en est une dépendance.

(5) *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet...*, publiés par Ch. Sauzé, 1894, p. 59. Le contrat est du 27 juin 1645.

prend une femme sinon pauvre, du moins sans fortune réelle, plus âgée que lui (1), et proche de la quarantaine (2). Il nage pourtant dans une joie sans bornes.

M^{me} d'Aiguillon a voulu que le mariage fût célébré à Ruel (3) et l'on a acquiescé à son désir. Godeau est venu de Grasse pour bénir les époux et dire la messe nuptiale (4). Pour la première fois, on voit le nain trépidant et fol revêtu de la robe violette, coiffé de la mitre et portant la crosse d'or. Des sourires errent au coin des bouches. Il y a grande assistance. Toutes les petites maîtresses, à défaut des petits maîtres que la guerre tient éloignés, sont accourues et M^{me} de Longueville elle-même, bien que grosse de Jean-Louis-Charles d'Orléans, comte de Dunois (5).

Scandaleuse est l'impatience de Montausier. Toute la longue journée des épousailles, il la passe dans une « enragerie » qu'il cache à peine. Il lui faut subir les compliments, les festins, les poésies de

(1) De trois ans.

(2) 38 ans exactement.

(3) Il fallut une dispense du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Jal : *Dictionnaire*, 1872, art. *Montausier*, l'a publiée.

(4) Tallemant : II. 526; Ja. : *op. cit.*, art. *Montausier*.

(5) A. C., M. XXXII, p. 223, *Dalmas à M. le Duc*, 9 juillet 1645 : « V. A. apprendra par celle-cy l'achèvement du mariage de M^{lle} de Rambouillet. Il a esté consommé à Ruel le III^e de ce mois. Je crois qu'il s'y doit estre passé de bonnes choses, mais, outre qu'il faut

ses pédants familiers (1), les feux d'artifices (2) et même la sérénade des vingt-quatre violons du roi qui veulent témoigner leur reconnaissance à Julie d'Angennes d'avoir, toute sa jeunesse, honoré la danse.

Enfin, l'heure sonne, l'heure tant d'années attendue où Montausier peut légitimement serrer entre ses bras sa blette fiancée. C'est vers le paradis qu'il s'avance d'un cœur encore juvénile et tendre. Telle

une meilleure plume que la mienne pour descrire toutes les particularités, elles ne sont pas venues jusques à moy, Madame vostre mère n'y ayant pas esté à cause du lieu où elles se fesoient. Les nouveaux mariés s'y trouvent sy bien qu'ils n'en peuvent partir et n'en partiront que la cour ne les en chasse. La Reyne y va, dit-on, dans dix ou douze jours... M. vostre père a sceu que M^{me} vostre sœur estoit allée à Ruel aux noces de M^{lle} de Rambouillet. Il en peste et en jure comme il faut; il dit qu'il n'a pas de plus grands ennemis que ses enfans. » V. aussi, A. C., XXXII, p. 185, *Rohan-Chabot à M. le Duc*, 29 juin 1645. Cette dernière lettre est publiée dans d'Aumale : *op. cit.*, V, 437. Le mariage fut célébré le lundi 3 juillet 1645. V. *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, édit. Chérueil, 1860, I, 294; *Gazette de France de 1645*, p. 621.

(1) La Mesnardière : *Poésies*, 1655, pp. 38 et 41, *Oronte Victorieux, Pour le mariage de M. le marquis de Montausier et de M^{lle} de Rambouillet*. V. aussi, B. N., *N. acq. ms. n° 1890, f° 190 v°*; *Recueil Sercy*, 1658 et 1661, 4^e part., p. 60, *A M. le Marquis de Montausier*, sonnet (par Chapelain). Chapelain, cette fois, ne cache pas que Montausier a longtemps aimé sans retour. Et lui dit-il :

*Va noyer tes douleurs dans tes contentemens
Et gaigne désormais la chambre défendue
Ayant si bien passé l'art des loyaux amans.*

(2) Grillet : *La beauté des plus belles dames de la Cour*, 1648, p. 48, *Sur les feux d'artifices faits pour la resjouissance du mariage de M. le Marquis de Montausier avec M^{lle} de Rambouillet*.

est son ardeur que, dès l'entrée de la chambre, il jette, d'un geste violent, la robe de nuit qui le gêne. S'il faut en croire Tallemant, il consomme d'abord le mariage et le reste de la nuit passe à pousser de beaux sentiments (1). Nous croyons qu'à la vérité, la désillusion suit de peu le ravissement. Nous le montrerons dans la suite.

La société envisage avec une certaine ironie ce mariage tardif. Il se trouve bien, il est vrai, un poète pour lui consacrer 1400 vers. C'est le sieur Charpy de Sainte-Croix. Mais ces vers sont si exécrables qu'avec raison on les considère comme « de la charpie (2) ». Les vaudevillistes, par contre, s'époumonnent à railler cette union désespérée (3).

(1) Tallemant : II, 526. Le même Tallemant et La Mesnardière : *op. cit.*, p. 85, racontent que le mariage de M^{lle} de Rambouillet fut cause de sa brouille momentanée avec M^{me} de Sablé. Julie, en effet, négligea d'inviter la marquise sous prétexte que celle-ci, toujours à moitié défunte sur son lit, ne daignerait pas se déranger. Furieuse, M^{me} de Sablé alla se montrer autour de Ruel dans son carrosse. Mais un orage lui causa une telle peur qu'elle dut se réfugier, croyant sa dernière heure venue, dans les carrières de Chaillot. Plus tard, elles se raccommodèrent.

(2) Tallemant : VII, 212.

(3) *Bibliothèque de Chantilly*, ms. n° 538, f° 168; B. N., ms. n° 20605, f° 282; B. M., ms. n° 3940, *Lettre à M. de la Roque, capitaine des gardes de M. le Duc d'Anguien*. Cette pièce a été publiée, comme inédite, sous le titre : *Lettre en vers sur les mariages de M^{lle} de Rohan avec M. de Chabot, de M^{lle} de Rambouillet avec M. de Montausier et de M^{lle} de Brissac avec Sabatier*, 1645, Paris, Aubry, 1862, in-12, et attribuée faussement à Scarron. Or, nous la trouvons imprimée, sous forme de mazarinade, sous le titre : *Lettre à M. de la Roque*, S. L. N. D., in-4° à 2 colonnes. La pruderie de Julie d'An-

M. le Duc, lui-même, à table, avec les petits maîtres, dans la sombre Allemagne, en fait des gorges chaudes (1).

Puis tout s'apaise. Julie d'Angennes semble apprécier sa nouvelle situation qui lui permet de se mêler plus étroitement aux cabales de la cour. Nous voudrions dire quel est à ce moment le sentiment personnel de Voiture. Mais il ne l'exprime pas. Nous croyons le petit homme fort attristé, car sa dernière compagne, et assurément la plus aimée, l'abandonne à son tour. Sa solitude lui pèse désormais plus durement.

Et voici que, pour l'attrister davantage encore, le sort veut que Pisani, comme il l'avait pressenti, ne revienne pas de la campagne d'Allemagne. Son impétuosité, à la bataille de Nordlingen, se change en bravade. Les supplications de ses amis qui l'invitent, au plus fort de l'action, à garantir sa vie ne l'excitent qu'à l'exposer davantage. De telle sorte qu'il tombe, dans la mêlée, massacré par une bande de Croates exaspérés (2).

gennes y est agréablement raillée. Postérieurement, nous relevons sur M^{me} de Montausier les poésies suivantes : *La Muse naissante du petit de Beauchasteau*, 1657, 1^{re} part, p. 197; *Poésies chrestiennes et morales de M. Godeau*, 1663, III, 83, 179; *Nouveau recueil de pièces galantes faites par M^{me} de Villedieu*, 1669, p. 55; Sarasin : *Œuvres*, 1685, II, 54. V. aussi, sur sa mort, B. N., N. acq., ms. n° 1890, f° 210 (par Chapelain).

(1) Tallemant : II, 527.

(2) *Ibid.*, II, 496.

La nouvelle écrase la famille de Rambouillet d'une douleur si aigüe que Mazarin ne sait comment lui témoigner ses condoléances (1). On laisse se calmer cette douleur. Puis, d'un seul cœur, tous les poètes de l'Hôtel décident de préparer au mort héroïque un tombeau poétique (2). Seul Voiture ne participe pas à cette orgie de rimes. Son chagrin, réel et profond, l'empêche de concevoir la moindre strophe (3). Et lorsque, quelques semaines plus tard, à Chantilly, il récite à M. le Duc, une épître dont il voulut saluer son retour, cet état d'esprit

(1) *Lettres du cardinal Mazarin*, II, 211, 212. Scudéry : *Le Cabinet de M. Scudéry*, 1646, p. 95, dit que M^{me} de Rambouillet se fit peindre par Van Mol « regardant M. de Pisani mort ». Cela indique chez elle une certaine dose de sang-froid. D'autre part le corps de Pisani ne fut pas ramené à Paris, selon M. Lorin : *Une Soirée au château de Rambouillet en 1636* précité, mais seulement son cœur qui fut enfermé dans une boîte d'argent, enseveli en l'église Saint-Lubin, à Rambouillet et vendu en 1793 au sieur Vincent, orfèvre parisien.

(2) La Mesnardière : *op. cit.*, p. 113, en fit la préface rimée. V. aussi, pp. 114, 115, 116, 117, 118. Y collaborèrent : Chapelain : B. N., *N. acq.*, ms. n° 1890, f° 199 et v°; Montausier : B. A., ms. n° 5131, f° 753; Gombauld : *Poésies*, 1646, p. 193; Tristan Lhermite : *Les vers héroïques*, 1648, p. 297; G. Colletet : *Jardin d'Épithaphes*, 1648, p. 378; Grillet : *op. cit.*, p. 181; Scudéry : *Poésies diverses*, 1649, p. 90; R. P. Le Moyne : *Poésies*, 1650, p. 594; Balzac : *Carminum*, 1650, p. 47; Louis Petit : *Recueil Sercy*, 1653, 2^e part., p. 277; Pellisson : *Recueil Sercy*, 1660, 5^e part. p. 414; Heinsius et un anonyme (B. A., ms. n° 5131, f° 697). V. aussi, la lettre de M^{lle} de Scudéry dans B. A., ms. *Conrart*, t. XI, in-4°, p. 129; *Mélanges hist. Lettres inédites de Balzac* précitées, I, 689, 692, 696.

(3) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 21, 22; *Les Entretiens de M. de Voiture* précités, pp. 466, 469.

fâcheux lui fait, devant le guerrier par excellence, maudire la guerre (1).

Peu à peu sa désolation s'atténue. L'Hôtel de Rambouillet lui donne l'exemple de la résignation. Sans doute la marquise porte-t-elle encore, sur son visage, les traces d'une affliction que le temps seul effacera. Mais Julie d'Angennes est tout à fait consolée. Elle n'aima jamais passionnément son frère. Elle ne s'entretient plus que du mariage prochain de son amie Marie-Louise de Gonzague avec Vladislas VII, roi de Pologne. Cette charmante princesse est, en effet, une familière de l'Hôtel ainsi que son secrétaire Michel de Marolles. Jadis, lorsque Cinq-Mars, auquel elle voua une adoration aveuglée, fut arrêté par les sbires du cardinal de Richelieu, elle vint, auprès de la marquise, quémander le dictame qui lui était nécessaire. M^{me} de Rambouillet, en outre, par l'intermédiaire de la duchesse d'Aiguillon, parvint à lui faire rendre les lettres compromettantes que le beau comploteur conservait dans ses cassettes (2).

De sorte que Julie d'Angennes, malgré les prescriptions de la régente qui ne veut, dans la chapelle où se célèbre le mariage, que des personnes de

(1) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 390; Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture*, 1649, p. 17.

(2) Tallemant : III, 301.

sang royal, est malgré tout invitée à la cérémonie (1). Et quand la nouvelle reine est, par procuration, épousée, son premier devoir consiste à venir, couronne en tête, baiser M^{me} de Rambouillet (2).

Louis XIV, par la main de sa mère, décrète que, durant son séjour en France et jusqu'à la frontière, ses propres officiers serviront et escorteront Marie-Louise. On désigne bientôt ces officiers, qui accompliront leurs devoirs sous la direction de la maréchale de Guébriant. Les sieurs de Rodde et de Sainctot, maîtres des cérémonies, sont tout d'abord nommés. Puis on s'inquiète d'un maître d'Hôtel. La reine de Pologne elle-même demande Voiture. Elle le connaît depuis longtemps. Pour le voyage galant qu'elle va accomplir à travers l'Europe, nul ne paraît plus capable de tenir cet emploi auprès d'elle (3).

Voiture se prépare donc au départ. Mais il a compté sans M^{me} de Sainctot. La tristeoureuse imagine, dans sa folie, que le poète n'accomplit ce

(1) Motteville : I, 254. V. aussi, D'Aumale : V, 420. V. également, B. A., ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 1025, *A la reine de Pologne, sur son mariage, Stances* ; Saint-Amant : *Œuvres*, édit. Livet, *passim*. Une estampe d'Abraham Bosse représente la scène du contrat avec tous les personnages qui y assistent et probablement, parmi eux, Julie d'Angennes.

(2) Tallemant : II, 301 et s.

(3) Michel de Marolles : *Mémoires*, 1755, I, 312, 339, prétend que Voiture aurait dû à son influence cet honneur. Mais il se vante certainement.

voyage que pour la fuir et qu'il s'établira parmi les barbares du nord. De sorte que, à la suite du cortège royal, en un minable carrosse, elle se met en route pour revendiquer ses droits. A tout instant, elle expédie des messages au petit homme, le suppliant inutilement de lui accorder des audiences. A Saint-Denis, elle est en si pitoyable équipage qu'on la prend pour une gourgandine et qu'elle est contrainte de coucher dans son véhicule. N'importe! Elle accepte toutes les humiliations. Elle empoisonne les journées de son ancien amant. Avec mélancolie, celui-ci assiste aux fêtes que les villes traversées donnent, sur l'ordre du roi, à la souveraine. Il s'était félicité de grossir ce cortège, sachant qu'il pouvait tirer de ses services de gros bénéfices. C'est, pour lui, une satisfaction d'arriver à Péronne, terme de son voyage (1).

Son retour à Paris lui réserve heureusement une agréable compensation. Car il trouve à l'Hôtel de Rambouillet Angélique-Clarisse d'Angennes, définitivement sortie du couvent et qui manifeste un

(1) Tallemant : III, 47 et s.; Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture*, 1649, *passim*. Sur le mariage et le voyage de la reine, V. A. E. Pologne, t. V, f^{os} 216 et s.; Louis Le Laboureur : *Histoire et relation du voyage de la reyne de Pologne et du retour de M^{me} la mareschale de Guébriant, ambassadrice extraordinaire et surintendante de sa conduite*, 1648; *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, I. 333-334. V. également, Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 32, *A la reine de Pologne*.

ardent désir de se mêler à la vie. Cette jeune fille ressemble au moral comme au physique singulièrement à sa sœur Julie. Elle est, comme elle, maigre et vive, malicieuse jusqu'à la méchanceté. Cette malice surtout lui vaut la tendresse de Voiture. Elle ne possède cependant pas, comme sa sœur, la souplesse de caractère et le sens de la mesure. Volontiers elle offense les gens. Volontiers aussi elle se mêle de prononcer des arrêts littéraires. Elle ne cache pas, par exemple, préférer Thomas à Pierre Corneille, l'*Amour à la Mode* à *Pertharite*. Elle sera, plus tard, au dire de Tallemant, « un des originaux des précieuses », s'évanouissant à entendre un méchant mot et censurant tout autour d'elle (1).

Pour le moment, elle jouit de la rivalité de Voiture et de Chavaroché. Comme nous l'avons dit, elle favorise le poète, plus séduisant, malgré les mèches blanches de ses cheveux, que l'intendant bougon et jaloux. Pour lui plaire d'ailleurs Voiture redevient mignard, puéril. Il joue, comme un enfant au volant, et ce sont, à tout instant, des apartés à voix

(1) Tallemant : II, 530 et s.; III, 4, 59; V, 232, 371; VII, 227. Somaize : *Dictionnaire des Précieuses*, 1661, parle d'elle à l'article *Rozelinde* (M^{me} de Rambouillet). Quelques poètes la louèrent, Segrais : *Diverses poésies*, 1659, p. 5; Grillet : *op. cit.*, pp. 22, 49; Loret : *Muze hist.* des 11 juin et 16 juillet 1651, 4 mai 1658. Elle épousa, le 27 avril 1658, François-Adhémar de Monteil, comte de Grignan, le futur mari de M^{me} de Grignan. Elle mourut le 22 décembre 1664. Le *Musée Dobrée* à Nantes conserve (n° 549) un acte du 23 avril 1664, signé de sa main.

basse, dans les coins de l'Hôtel, des caresses furtives, un échange perpétuel et délicieux de serments et de promesses (1).

Ces cajoleries l'énervent et l'excitent. Si bien qu'il est obligé de chercher ailleurs des dérivatifs. M^{me} de Saintot ne saurait les lui donner et les femmes ne paraissent plus se pâmer d'admiration devant lui. Il s'acoquine donc, en désespoir de cause, avec une bourgeoise sans beauté, fille du gazetier Renaudot. Pour sauver la façade, il veut la « faire passer pour un esprit admirable ». Mais il n'y réussit guère et on le brocarde d'en être réduit à de si basses amours (2). Costar, clairvoyant, l'engage à songer à la retraite, après tant de victoires galantes (3).

Mais comment songerait-il à la retraite quand il se sent encore plein de vigueur d'esprit et de corps. Ses lettres au comte d'Avaux, plénipotentiaire de la France au Congrès de Munster, ses louanges à M^{me} de Longueville venue, dans cet aréopage de

(1) Tallemant : III, 59. Chavaroché avait l'estime des Rambouillet qui, en 1640, lui avaient donné un bénéfice de 80 à 100 écus sur une chapelle dans le Maine. V. Chapelain : I, 711 *ad notam*.

(2) Tallemant : III, 63; Sarasin : *op. cit.*, p. 18. Quelques lettres amoureuses datent de cette époque. V. B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 524; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 719; U., II, 235. « Vous devez juger, écrit-il, si ma passion est violente puisqu'à mon âge, et avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la déclarer ».

(3) *Les Entretiens de M. de Voiture* précités, p. 457.

diplomates, apporter les rayonnements de sa beauté, ne provoquent-elles pas encore l'émerveillement unanime (1)?

Seule M^{me} de Montausier ne montre plus, pour le poète, la sympathie d'autrefois. Moins aveuglée que M^{me} de Rambouillet, elle s'aperçoit fort bien de l'intrigue qu'il entreprend avec sa sœur Angélique-Clarisse. Et elle la désapprouve. Elle ne peut cependant y mettre obstacle, ayant des préoccupations d'ordre plus personnel et plus grave. Son ménage, en effet, ne paraît pas jouir d'une concorde parfaite (2). Conjointement avec Chapelain, Montausier caresse l'une de ses suivantes, la demoiselle Pelloquin (3). C'est bizarrement terminer une passion qui fut si opiniâtre. Le marquis cependant

(1) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, pp. 4, 7, 9, 29, 38, 41, 46, 59, 60, 62, 65. V. aussi, Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 93; *Recueil Barbin*, 1692, V, 31; 1752, V, 222; *Annales poétiques* 1781, XIX, 91; U., II, 413. A ces lettres et à ces vers, d'Avaux répond par quatre épistoles. V. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 651, 657, 661, 671; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit. Roux, 1858, pp. 7, 13, 17, 28. En l'une des lettres de d'Avaux (Roux, p. 10) se trouve un bel éloge de l'Hôtel de Rambouillet. V. également pour l'éloge de M^{me} de Longueville, Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 675; U., II, 56.

(2) A. C., R. I., p. 381, M^{me} de Montausier à la reine de Pologne, 19 septembre 1645. « Je vous proteste, écrit-elle, qu'il m'ennuie sy fort issy sans V. M. que vous pouvés, au lieu de mon page, me mètre moy et ma famille sur l'estat de vostre maison, car j'irois aussy volontiers en Pologne qu'à Fontainebleau. »

(3) Tallemant : II, 532 *ad notam*; III, 265; *Revue d'hist. littéraire de la France*, 1895, pp. 89 et s. Il y a quelques anachronismes dans le texte de M. Paul d'Estrées que contient cette revue.

interrompt ces jeux excessifs, que sa femme n'ignore pas, lorsque celle-ci lui donne une héritière. L'accouchement est laborieux, Julie d'Angennes n'étant plus « jeunette » et l'on craint même tellement pour sa vie que l'on envoie en hâte Chavaroché quérir, à l'abbaye Saint-Germain, la ceinture de Sainte-Marguerite. Tout se termine heureusement sans accident. Montausier contemple la petite Marie-Julie, puis, peut-être désolé de n'avoir point un fils en sa place, il se hâte de fuir la maison. Il n'y rencontre évidemment pas toutes les satisfactions rêvées. Cela seul peut expliquer son engagement, à titre de volontaire, dans l'armée de M. le Duc qui assiège Dunkerque (1).

Il est évident que Julie d'Angennes, prise par les devoirs de la maternité, ne donne désormais que de rares loisirs aux réunions de l'Hôtel de Rambouil-

(1) Girard à M. le Duc, 3 octobre 1646, dans D'Aumale, V. 484. V. aussi, Montausier à M. le Duc, 16 août et 22 octobre 1646 dans D'Aumale : V, 444, 452. Sur Marie-Julie de Sainte-Maure, fille de Julie d'Angennes, née le 21 juillet 1646, mariée en 1664, à Emmanuel, comte de Crussol, puis duc d'Uzès, morte le 14 avril 1695, V. Tallemant : II, 530 et s.; Jal : *Dict. art.* Montausier; De Brieux : *Recueil de pièces en prose et en vers*, 1671, *Dédicace*; Benserade : *Œuvres*, 1697, II, 224, 304. Le Musée d'Angoulême conserve un portrait d'elle, toute jeune. V. *Comptes rendus des Congrès de la Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des Départements*, t. XXIV, 1900, pp. 151 et s. V. aussi, B. N., *ms.* n° 16618, f° 247, 280 v°, 425; 12723, f° 387. Elle ne fut pas d'une vertu héroïque. Balzac : *Carminum*, 1650, p. 57, écrivit une poésie latine pour célébrer sa naissance. Cette naissance fut fêtée à Angoulême, capitale du gouvernement de Montausier, par des canonnades. V. *Mélanges hist., Let-*

let. Celles-ci d'ailleurs ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Une des dernières jeunes filles qui contribuèrent à en faire la splendeur, M^{lle} de Clermont épouse à son tour le marquis d'Avaugour, qui l'enferme en province sous triples verrous (1). M^{me} de Longueville n'y apparaît guère que lorsque son amant, le prince de Marsillac, désire l'y rencontrer.

Quelques figures nouvelles s'y montrent cependant parfois : M^{me} de la Fayette, M^{me} de Sévigné. Apparitions rares et que M^{me} de Rambouillet ne semble pas engager à se reproduire. Entre son mari et quelques familiers fidèles, la marquise se recroqueville. Elle perd le bel enthousiasme de jadis pour les divertissements. Pour tuer le temps, elle embellit le château de Rambouillet de quelques cascades artificielles. Puis, tombée dans la dévotion, elle élabore, pour son usage propre, quelques prières que Conrart se charge de faire recopier magnifiquement par le maître ès-écriture Nicolas Jarry (2).

tres inédites de Balzac précitées, I, 768 et s. Plus tard Montausier fut en très mauvais termes avec son gendre le duc d'Uzès, comme en témoigne la pièce suivante : *Accommodement du duc de Montausier et du duc d'Uzès, fait par le prince de Condé, le duc de la Rochefoucauld, le duc de Beauvilliers, le marquis de Dangeau*, 24 novembre 1865 (A. C., P. CIV, p. 114).

(1) Tallemant : IV, 475, 476. Ce mariage fut célébré en août 1647. V. *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, I, 390. Arnauld écrit, à l'occasion dudit mariage un rondeau : « Prince breton, prince breton » auquel Voiture répondit. Les vers de ce dernier sont perdus.

(2) Tallemant : II, 503 *ad notam*.

Avec cette crise de dévotion coïncide la venue à l'Hôtel d'un jeune abbé dont on vante déjà l'excellente prédication. Il s'appelle Bénigne Bossuet. Arnauld l'amène un soir pour en donner la distraction à son amie. On lui demande de développer quelque homélie. Il accepte. Il prêche. C'est pour lui un agrément qu'assembler les mots en belles périodes sonores. On ne nous dit point s'il gagne l'admiration que la cour lui prodiguera plus tard. Voiture est présent. Faisant allusion à l'âge de l'abbé et à l'heure tardive de sa déclamation :

— Je n'ai jamais vu, dit-il, prêcher de si bonne heure ni si tard (1).

 Voiture demeure parmi les derniers familiers de la marquise. Lorsque Julie d'Angennes met au monde son second enfant, le marquis de Pisani, on apporte à l'Hôtel une lettre rimée, que M. le Duc, devenu M. le Prince par la mort de son père, La Moussaye et Arnauld adressèrent de l'armée de Catalogne à la jeune mère. Le poète se trouve là à son ordinaire. On lui donne l'ordre d'y répondre. Il s'y refuse véhémentement et quitte la maison avec colère. Il n'admet pas ces injonctions. Il n'est le poète gagé de personne. Voilà M^{me} de Rambouillet tout attristée et désolée. Elle n'ose faire une démarche que son âge lui défend d'entreprendre.

(1) Tallemant : III, 66 *ad notam*.

Mais Voiture, de son côté, réfléchit. Trois jours plus tard, il revient, porteur de la poésie souhaitée. Elle compte parmi les plus charmantes de son recueil. Parlant du nouveau né : C'est, dit-il,

...un fort dépiteux marmot.
 Tout du long de la nuit il crie
 Et tout le jour est en furie,
 Fier, opiniâtre et mutin,
 Aussi farouche qu'un lutin.
 S'il se fâche, onc il ne s'apaise,
 On lui déplaît quand on le baise.
 Il pince, il égratigne, il mord
 Et gronde même quand il dort.
 Du reste, belle créature
 Et d'une très belle nature
 Et qui le voit bien, en effet,
 Dit que c'est le père tout fait (1).

Or si Voiture est revenu à l'Hôtel, ce n'est point,

(1) Segrais : *Œuvres*, 1755, II, 73; Sarasin : *op. cit.*, p. 17. La lettre de M. le Prince est conservée dans B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, pp. 141 et 933. Elle a été publiée par Cousin et Roux. Pour la réponse de Voiture, V. *Bibl. de Chantilly*, *ms.* n° 539; *Bibl. de Besançon*, *ms.* n° 559, p. 26; B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4°, pp. 142 et 937; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 165; U., II, 399. Selon Talle-mant : II, 530, M^{me} de Montausier aurait eu un autre fils ensuite. Tous deux moururent jeunes, l'aîné (1647-1650) à 3 ans, d'une chute; le second pour avoir refusé le sein d'une nouvelle nourrice, la première ayant perdu son lait. « Celui-là, ajoute le chroniqueur, eust été digne de son père, car il falloit qu'il fust, bien testu ». Voiture, à ce moment, raille aussi M. le Prince de son insuccès devant Lérida. V. *Bolæana ou les bons mots de M. Boileau*, 1742, p. 116; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 165; U., II, 399.

à la vérité, pour éviter un chagrin à la marquise, mais parce que son amour pour Angélique-Clarisse d'Angennes le détermine à ce retour. Il ne cherche plus à lutter contre cet amour que la jeune fille attise.

Et il arrive qu'aveuglé par la jalousie, un soir, il cherche brusquement querelle à Chavaroché dans les jardins de la maison. Tous deux mettent l'épée à la main et se chargent avec furie. Et comme Voiture tombe, la cuisse percée, un de ses valets qui tient le flambeau à la lumière duquel les belligérants combattent, va, par derrière, d'un coup de poignard étendre l'intendant. Heureusement, on accourt de l'office et l'on évite le drame.

Mais ce duel cause un scandale énorme. M^{me} de Montausier et Arnauld se déclarent pour Chavaroché, cependant qu'Angélique-Clarisse, désolée qu'on lui ait abîmé son madrigalier, demande à grands cris que l'on jette à la porte le vainqueur. M^{me} de Rambouillet déplore le bruit que l'on fait autour de cette affaire ridicule. Elle craint que sa fille ne s'en trouve compromise. Et voici que M^{lle} Paulet un beau matin, lui vient lire une stupide relation envoyée par Godeau. Sans le moindre esprit, le prélat narre les épisodes de cette *Illiad*e burlesque. Et d'autres pièces, innombrables, circulent, couvrant de sarcasmes une maison

que les vaudevillistes avaient jusqu'à l'heure à peu près respectée (1).

Dès lors, c'en est fini pour Voiture de fréquenter l'Hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre (2). On ne l'en rejette positivement pas, mais on ne l'y attire plus. Il rompt définitivement avec Balzac qui, dans l'ombre, l'accablait d'injures, et avec Chapelain dont il découvre la duplicité à son endroit (3). En même temps que toutes ces amitiés l'abandonnent, sa situation à la cour s'amoindrit. Mazarin, n'ayant plus besoin de lui auprès de Gaston d'Orléans, cesse de le pensionner. Avec Boisrobert, il fait inutilement, dans son antichambre, des sta-

(1) Tallemant : III, 58, 60 et s. ; Vigneul-Marville : *op. cit.*, II, 381 et s. ; Sarasin : *op. cit.*, pp. 16, 19. Nous n'avons pas retrouvé la pièce de Godeau dont parle Tallemant. Par contre nous en avons retrouvé deux autres écrites par des inconnus. V. B. A., ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 1327, *Le Combat de Trivelin et de Briguelle, à Agathon* ; t. XXII, in-4°. p. 279, *La Muse Erato à Mars*. En cette dernière pièce, c'est Angélique-Clarisse d'Angennes qui reproche à Mars d'avoir étendu son empire sanglant sur le Palais d'Arténice, demeure de vertu et d'harmonie. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 62, fait lui-même allusion à son combat.

(2) Tallemant : III, 59, 61.

(3) Nous ne pouvons pas détailler les dernières relations de Voiture avec ces deux écrivains. On les trouvera dans *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac*, précitées, I, 411, 421, 442, 444, 488, 540, 583, 684 et s., 686 et s., 690, 693, 699, 705, 711, 789, 790. Entre Chapelain et Balzac, à ce moment, il n'est parlé de Voiture que sous des noms injurieux : on l'appelle « le plâtreux », la « rime de lanturlure », le « patelin ». On l'accuse de n'écrire qu'« iliades d'impertinences et de sottises », etc...

tions interminables, chassé par d'intraitables huis-siers (1).

Malade d'une fièvre bizarre, il se traîne, tantôt chez son ami et son propriétaire, Paul Fréart de Chantelou (2), tantôt chez ses sœurs qu'inquiètent sa tristesse profonde (3). Puérilement, il passe des journées à mettre en ordre les trophées de ses victoires galantes, bracelets de cheveux, rubans, bourses, bavolets, appretadors de pierreries. Il classe en des boîtes et cassettes les poulets et les portraits innombrables (4). Il sent venir la mort. Il lutte contre elle. Il ne veut pas croire qu'elle puisse l'emporter à cinquante ans. Il songe aussi à ses écrits dont il refusa toujours de publier le moindre volume.

— Vous verrez, disait-il précédemment à M^{me} de Rambouillet, qu'il y aura quelque jour d'assez sottes

(1) Voiture : *Œuvres, Poésies*, 1650, p. 116 ; U., II, 427. V. aussi, *Œuvres*, 1650, *Poésies*, pp. 115 et 162 ; U., II, 313 et 428.

(2) Voiture : *Œuvres*, édit. Uccicini, II, 3, 18, 23, 24, adresse un certain nombre de lettres à Chantelou, l'ami du Poussin, que l'*Inventaire de la succession de Voiture* nous dit être son propriétaire, rue Saint-Thomas du Louvre. Sur cet amateur d'art, V. H. Chardon *Les Frères Fréart de Chantelou*, 1867. A cette époque, Voiture, par hasard, rencontre une charmante petite fille, Hortense des Jardins, à laquelle il prédit un bel avenir littéraire. Il voit juste. Sous le nom de M^{me} de Villedieu, elle continuera ses doctrines galantes. V. Tallemant : VII, 244 et notre volume : *M^{me} de Villedieu*, 1907.

(3) Costar : *Lettres*, I, 1658, p. 127 ; Sarasin : *La Pompe funèbre*, p. 4.

(4) Sarasin : p. 10.

gens pour aller chercher ça et là ce que j'ai fait, et après le faire imprimer. Cela me fait venir quelque envie de le corriger (1).

Prévoyant ces choses, il s'efforce d'ordonner le chaos de ses manuscrits. Entre temps, il remplit à la cour sa charge de maître d'Hôtel ordinaire. C'est au cours de ce service que le mal se fait plus violemment sentir en son corps décharné. Il se voit forcé de quitter l'appartement royal le jour où l'on commémore l'anniversaire de la Cène (2). Il s'alite, accablé par la fièvre. Tout aussitôt accourent à son chevet M^{me} de Saintot et la fille du gazetier Renaudot. Il est obligé de chasser la dernière pour éviter un conflit. Mais d'autres femmes se présentent. Il n'a plus la force de leur sourire. Une garde, Geneviève Drouillet, et un médecin, le sieur d'Aguin, le veillent attentivement. Malgré tant de sollicitudes, le 26 mai 1648, comme le grand seigneur, dit M^{lle} Paulet, il exhale son âme frivole entre les bras de ses sultanes (3).

M^{me} de Saintot en larmes accueille la famille du

(1) Tallemant : III, 51.

(2) *Mémoires du comte de Souvigny*, édit. L. de Contenson, 1906, II, 176.

(3) Jal : *Dict. art. Voiture*; Dubuisson-Aubenay : *Journal des guerres civiles*, édit. Saige, 1883, I, 22. Coïncidence bizarre, le même jour arrivait incognito à Paris, son ami le comte d'Avaux. Pellisson : *Relation contenant l'hist. de l'Académie françoise*, 1672, dit que Voiture mourut « pour s'estre purgé ayant la goutte ».

poète qui, sous la conduite de Barbe Voiture, procède aux derniers devoirs (1). Bien que d'éducation différente et peu raffinée, Barbe Voiture entretint toujours, pour son frère, une sorte de culte. Elle ne veut pas qu'un homme si jaloux de la propreté de son corps aille, comme un bourgeois vulgaire, pourrir dans l'ossuaire commun. Elle charge le chirurgien Garnier de l'embaumer. Voiture l'eût souhaité si le pressentiment de sa disparition prochaine l'avait incliné à écrire son testament.

On porte d'abord ses entrailles, puis son corps pénétré d'exquises essences à Saint-Germain-l'Auxerrois. La cour, au dire d'un contemporain, prise « d'une tristesse universelle » et l'Académie « en grand deuil » assistent au service funèbre que l'on célèbre dans cette église. Quelques jours plus tard, dans un grand concours de prêtres, le cercueil est

(1) On a prétendu qu'après la mort de Voiture, M^{me} de Saintot aurait extravagué, ne croyant point à cette mort et parlant de lui comme d'un infidèle habile à se soustraire à ses importunités. V. Tallemant; Somaize : *op. cit.*, art. *Statenöide*. Cela nous paraît erroné. M^{me} de Saintot jouit, au contraire, d'assez de lucidité d'esprit pour, onze ans plus tard, participer à la mode des portraits et rappeler dans le sien le souvenir attristé mais clairvoyant de son amant. V. notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, p. 42. Immédiatement après la mort de Voiture, elle intervient à l'Inventaire de sa succession. Elle se déclare créancière de cette succession et bien qu'on la dise, au contraire, débitrice, elle touche finalement 1.000 livres (*Comptes de Barbe Voiture* du 29 décembre 1649).

amené en l'église Saint-Eustache où il est inhumé après un second service (1).

Avec émotion, M^{me} de Sablé, sur son lit de malade imaginaire, apprend cette brusque fin (2). M^{lle} Paullet dévotement fait dire des messes nombreuses pour le repos de l'âme du défunt. Mais elle ne peut souffrir que M^{me} de Rambouillet encense cet ami qui la révéra à l'exemple d'une divinité :

— Je croyais, dit-elle, qu'il fallait bien prier Dieu pour son âme, mais je vois bien qu'il n'y a plus qu'à le canoniser (3).

On ne songe point à le canoniser. Quelques plumes amicales tracent hâtivement son épitaphe (4). Scarron, du haut de sa chaire de malade,

(1) *Comptes de Barbe Voiture*; Sarasin : *op. cit.*, p. 4; Jal : *op. cit.*, art. *Voiture*.

(2) Vigneul-Marville : *op. cit.*, II, 383; *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 129.

(3) Tallemant : III, 53. Le 8 juin 1648 eut lieu, au domicile de Voiture, l'Inventaire de sa succession par les commissaires au Châtelet, à la requête des héritiers. Le partage à l'amiable de la succession eut lieu à la date du 29 décembre 1649. Toutes les pièces de cette succession — et aussi les Baux Barbe Voiture, cités plus haut — sont conservées en les études de M^{es} Videcoq et Ditte, notaires à Paris, 25, rue des Petits-Champs et 10 bis, boulevard Bonne-Nouvelle. Elles nous ont servi à établir les détails de l'intimité du poète. C'est pourquoi nous ne croyons pas devoir en faire état à cette place.

(4) Pinchesne : *Poésies héroïques*, 1670, p. 155. Dans toute l'œuvre de Pinchesne on trouve le nom de Voiture. V. en particulier, *Poésies meslées du sieur de Pinchesne*, 1672, pp. 291, 313, etc... V. également, pour les autres épitaphes, *Ægidii Menagii miscellanea*,

enguirlande de rimes émues la tombe de l'homme souriant qui vint parfois lui apporter les nouvelles de la ville et de la cour (1). Les louanges immédiates sont peu nombreuses. Un sermonneur choisit l'occasion de cette mort pour prouver l'inanité des gloires de ce monde (2). Lâchement, Sarasin, en une longue pièce acrimonieuse, essaie de ternir la mémoire de celui qu'il ne parvint pas à surpasser en esprit, en talent, en élégance (3). M^{me} de Rambouillet, indignée, refuse d'en lire l'exemplaire qu'on lui présente. Plus clairvoyante que M^{me} de Saintot, qui la prend pour un panégyrique, elle en discerne les basses insinuations (4).

Cependant, comme Voiture l'avait prévu, un sot devait se rencontrer pour recueillir les feuillets épars de son œuvre. Ce sot fut son propre neveu,

1652, p. 66 et *Œuvres de M. de Voiture*, 1650, où l'on trouve l'építaphe de Ménage reproduite avec deux autres de Pinchesne et de la Mesnardière; T. de Lorme : *La Muse nouvelle*, 1665, p. 243.

(1) *La Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre Monde, au combat des Parques et des Poètes, sur la Mort de Voiture, et autres pièces burlesques, par M. Scarron*, 1648.

(2) *Nouveau recueil des poésies des plus célèbres auteurs de ce temps*, 1652, p. 57, *Considération morale sur la mort de Voiture*.

(3) Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture avec la Clef*, 1649 et 1650; *Œuvres*, 1656, 1658, 1685. V. aussi, *Ægidii Menagii miscellanea*, 1652, pp. 73 et s. Cette pièce eut beaucoup de succès. On en trouve de nombreuses copies. V. notamment, B. N., ms. n° 19145, f°s 160 et s.; B. A., ms. n° 5130, f°s 349 et s. Sur cette *Pompe*. V. Tallemant : III, 63; V, 299; Le Bret : *Lettres diverses*, s. d., pp. 21 et s.

(4) Tallemant : III, 63.

Martin de Pinchesne, qui toute, sa vie, tirera des écus et de la gloire du fait de sa parenté. Ce sera d'ailleurs son unique mérite sur cette terre. Dès qu'il annonce son projet, mille collaborateurs lui adviennent et des complicités plus ou moins malveillantes. Costar communique les billets qu'il détient, du moins ceux dont il ne veut point faire usage. Conrart propose de corriger les épreuves d'imprimerie. Chapelain intervient pour voiler par des étoiles les noms des personnes que les lettres contiennent. Si bien que l'on n'aboutit point, à la vérité, à une publication, mais à une mascarade.

Ainsi falsifiée cette œuvre obtient du public un accueil enthousiaste. Visitant M^{me} de Rambouillet, le sieur de Blérancourt lui dit :

— Comme on ne parle que de ce livre, je l'ai lu. Je trouve que Voiture avait de l'esprit.

— Mais, Monsieur, répond la marquise, pensiez-vous que c'était pour sa noblesse et pour sa belle taille qu'on recevait partout Voiture (1)?

Tout le monde ne juge malheureusement pas ce livre avec la même bienveillance que Blérancourt. Les gens dont, par hasard, Martin de Pinchesne et Chapelain oublièrent d'étoiler les noms, se formalisent et protestent, surtout quand les appréciations

(1) Tallemant : III, 65. Gui Patin : *Lettres*, édit., Reveillé-Parise, I, 505, signale la publication du livre.

de l'épistolier leur sont défavorables. Le ministre Servien, en particulier, se signale par sa violence (1).

Il est dit que Voiture ne jouira pas de la paix dans son mausolée. Durant la Fronde, des mazarinades, lancées par Sarasin, paraissent encore sous son nom.

Balzac poursuit son souvenir d'une haine si violente qu'il ne peut s'empêcher, aidé de son ami Girac, de transmettre à ses correspondants parisiens une critique acérée du volume édité par Martin de Pinchesne. Il se croit le premier épistolier du monde. Il n'accepte pas aisément, sur cette matière, l'antagonisme d'un rival, même trépassé. Or justement Costar, avide de gloire, impuissant à la conquérir par ses propres moyens, est en train d'utiliser à son profit la collaboration involontaire de Voiture. Il prétend, livrant au public les correspondances qu'ils échangèrent, servir sa popularité (2).

(1) Tallemant : III, 64 et s. Tallemant nous dit qu'il a l'intention de faire, à son tour, une publication annotée des œuvres de Voiture. Cela est confirmé par Angélique Petit : *L'Amour eschappé*, 1669, III, 21. Tallemant annota, en effet, deux exemplaires des *Œuvres* dont l'un est à la Bibl., de l'Arsenal et l'autre entre les mains d'un avoué d'Aix. Selon Somaize : *op. cit.*, art. *Didon*, M¹^{ie} Dorgemont aurait eu une intention parallèle.

(2) Costar publia, en 1654, *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, in-4° qui eut, en 1655, une seconde édition. Sur la haine de Balzac, après la mort de Voiture, V. Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 875-890; Tallemant : IV, 106.

Le hasard lui fait connaître la diatribe de l'Angoumois. Voilà la guerre déchaînée, guerre de plume, où, durant des années, on échange des injures en toutes les langues. Le défenseur de Voiture y gagne le seul laurier que la postérité puisse accorder à son emphase et à son pédantisme. Balzac, de son côté, dissimulé derrière Girac, dont il corrige les vitupérations, sort diminué de cette dispute où sa jalousie éclate misérablement. Il n'y a pas joué le beau rôle. On peut même affirmer que, dans le sarcasme, il n'égale jamais Costar (1).

Ce ne sont pas là les dernières impertinences dont on accable le poète disparu. Il se rencontre, quelques années plus tard, un autre censeur auquel le style de Voiture paraît sans agrément et qui lui

(1) Costar : *Défense des ouvrages de Monsieur de Voiture. A Monsieur de Balzac, conseiller du Roy en ses conseils*, Paris, A. Courbé, 1653, in-4°; Girac : *Response du sieur de Girac à la Défense des Œuvres de M. de Voiture, faite par M. Costar. Avec quelques remarques sur ses Entretiens*, Paris, Courbé, 1655, in-4°; Costar : *Suite de la Défense des Œuvres de M. de Voiture. A M. Ménage*, Paris, Courbé, 1655, in-4°; *Apologie de Costar*, Paris. Courbé, 1657, in-4°; Girac : *Response à Costar*, Paris, De Luynes, 1659, in-4°. Ces volumes eurent de nombreuses éditions. On en trouve des réimpressions jusqu'au XVIII^e siècle. Sur cette querelle dont nous ne pouvons indiquer les multiples incidents, V. Tallemant : III, 289; IV, 106 *ad notam*; V. 159 ets.; 167 ets.; Chapelain : II, 30-31; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 976-977; Gui-Patin : III, 95; Costar : *Lettres*, t. I et II, 1658-1659, *passim*; Lebret : *Lettres diverses*, s. d., pp. 40-41; Furetière : *Nouvelle allégorique*, 1658, p. 145; Chevreau : *Œuvres meslées*, 1697, pp. 350-351; Pinchesne : *Les délices de la poésie galante*. 1664, 2^e part., p. 151 et s.; *Les Entretiens de feu M. de Balzac*, 1657, *passim*, etc...

dénie jusqu'au sentiment de la politesse. Ce censeur, le chevalier de Méré, n'agit de cette manière que pour démontrer la supériorité de son propre style et faire valoir aux dames qu'il prétend éduquer la prééminence de son urbanité (1). Mais il ne réussit nullement à enlever au défunt son auréole. M^{me} de Sévigné, qu'il courtise, raille son « chien de style » et souligne quel ridicule il s'acquiète à critiquer « un esprit libre, badin et charmant comme Voiture ». Tant pis, écrit-elle, pour ceux qui ne l'entendent pas ! (2) Elle est, pour son compte, toute pénétrée de l'œuvre du fin épistolier. Elle l'admire. Elle la cite. Et, autour d'elle, ses familiers, Corbinelli, Bussy-Rabutin, M^{me} de Scudéry, se proclament hautement les disciples de ce maître en l'art de ciseler la phrase écrite et parlée (3). Parmi les ruelles, volontiers les précieuses lui élèveraient une statue. Elles se sentent invinciblement liées à lui, comme les créatures se sentent dépendantes du créateur. Elles le commentent, elles appuyent, sur le nouvel Évangile qu'il promulgua, leurs allégations. Elles

(1) *La Justesse. Par M. A. G. C, S. D. M.* (M. Antoine Gombaud, chevalier, seigneur de Meré). Paris, Denys Thierry, 1671, in-8°. Cet ouvrage est une critique minutieuse de l'œuvre de Voiture.

(2) M^{me} de Sévigné : *Lettres*, édit., Monmerqué, 1862, VI, 97. Sa correspondance est pleine de citations de Voiture.

(3) *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy*, édit. L. Lalanne, *passim*.

évoquent son image, de même qu'au fond des monastères, les nonnes recluses soulèvent le voile qui leur cache le Christ souriant et tendre des promenades en Judée (1).

Le temps a calmé les rancunes, apaisé les irritations et les jalousies, dissipé les pédantismes, fait surgir l'esprit de justice. Dès lors l'œuvre de Voiture ne connaît plus de détracteurs. Les poètes galants l'imitent et son sourire perpétuel plane sur eux (2). La Fontaine ne cache point qu'il lui doit une grande part de sa délicatesse (3). Boileau, le redresseur de torts, oublie, devant elle, sa causticité coutumière. Il s'aventure même jusqu'à la pasticher (4). Chaulieu en entretient avec ardeur les dames de la société du Temple qu'émerveille sa gracieuse frivolité (5).

(1) B. A., ms. n° 6809, p. 310, *Remarques sur les Lettres de Voiture*; Somaize : *Dictionnaire des Précieuses*, 1661, *passim* et particulièrement, art. *Hésionide*. V. aussi, du même : *Remarques sur la Théodore de Boisrobert*, 1657, pp. 105, 149.

(2) B. N., ms. n° 12642, f° 47; 12722, f° 453, 979; Cotin : *Œuvres galantes*, 1665, I, 273; Hortense des Jardins : *Recueil de quelques lettres ou relations galantes*, 1668, p. 144. V. aussi, pour les anas, *Sorberiana*, 1691, p. 256; *Chevræana*, 1697, p. 118.

(3) La Fontaine : *Œuvres*, édit. Regnier, 1887, IV, 148; IX, 181, 203, 257, 403, 404.

(4) Dans une lettre du duc Vivonne, V. aussi : Satire III. V. également, *Bolæana ou les bons mots de M. Boileau*, 1742, pp. 53 et s.; *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, 1906, édit., Fr. Lachèvre, pp. 91, 140, 147.

(5) *Œuvres de Chaulieu*, 1774, t. I et II, *passim*.

Les moralistes, les philosophes, les critiques, La Bruyère, Voltaire, Sainte-Beuve (1), s'efforçant de la caractériser, montrent surtout quelle délectation ils éprouvèrent à la parcourir. Inévitablement la louange naît sous leur plume, même lorsque cette plume voudrait souligner ce qu'il y a de factice, de superficiel, de puéril en cette œuvre (2).

(1) La Bruyère : *Les Caractères*, édit., Servais, 1865, I, 128; II, 145-146, 216, 461; Voltaire : *Le Temple du goût*, 1733, pp. 33, 40; *Le Siècle de Louis XIV*, s. d., p. 401; Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, 1866, VI, 302; VII, 254; XIII, 462.

(2) Des notices innombrables ont été écrites sur Voiture et son œuvre. Nous avons énuméré les meilleures au début de notre premier volume. En voici d'autres. Aucune ne présente d'intérêt : Guéret : *Guerre des auteurs*, 1661, pp. 177, 200 et s.; *Le Parnasse réformé*, 1669, pp. 76 et s.; R. P. Rapin : *Réflexions sur la poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes*, 1674, pp. 82 et s., 153; Anonyme : *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, 1689, *passim*; *Recueil Barbin*, 1692 et 1752; Bordelon : *Caractères naturels des Hommes en cent Dialogues*, 1692, pp. 11, 18, 253; De Callières : *Des bons mots*, 1692, p. 187; *La Science du monde*; De la Croix : *L'Art de la poésie*, 1694, p. 400; Perrault : *Les Hommes illustres*, 1696-1700, I, 73; *Mélange curieux des meilleures pièces attribuées à M. de Saint-Evremond*, 1706, I, 146-147; Anonyme : *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, 1709, *passim*; Baillet : *Jugement des sçavans*, 1722, V, 207; Titon du Tillet : *Le Parnasse françois*, 1727, *passim*; Abbé d'Olivet : *Hist. de l'Académie françoise depuis 1652 jusqu'à 1700*, 1730, p. 52; Abbé d'Artigny : *Nouveaux mémoires d'hist., de critique et de littérature*, 1749, II, 194 et s.; III, 32, 34; Goujet, *Bibliothèque françoise*, 1754, XVI, 86 et s.; Moreri : *Le grand Dictionnaire hist.*, 1759, art. *Voiture*; *Annales poétiques*, 1781, XIX, 53 et s.; Crépet : *Les poètes français*, 1861, II, 479 et s. (Notice par Théodore de Banville); *Le Trésor épistolaire de la France*, 1865, I, 204 et s.; A. Debauge : *L'Hôtel de Rambouillet et Voiture*, 1883 (extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences. des Lettres et des Arts d'Amiens*, 1882).

Il se dégage, en effet, de celle-ci une étrange séduction. En elle seule on peut trouver, exactement cristallisé, l'esprit de l'Hôtel de Rambouillet. L'époque de sa publication marque le déclin de cette maison célèbre. Elle coïncide avec le pire désordre de la Fronde. Les carrosses et les chaises qui encombraient jadis la rue Saint-Thomas-du-Louvre n'y circulent plus. Cette rue semble porter désormais le deuil de sa magnificence passée. Closes et muettes, sont les portes de ses hôtels. Les amitiés devant lesquelles elles s'ouvrirent, peu à peu altérées, se sont changées en inimitiés. Sur tout le territoire de France, les hommes et les femmes qui s'y saluaient avec déférence, se combattent les armes à la main.

Montausier et Julie d'Angennes ont gagné, les premiers, leur gouvernement de Saintonge où, à cette heure, fidèles au roi, ils luttent contre les petits-maîtres et les petites-maîtresses dont ils furent les compagnons de plaisir (1). M^{me} de Rambouillet, avec son mari impotent, demeure, quasi-solitaire, veillant sur les jours fragiles de sa petite-fille Marie-Julie. Au fur et à mesure que le temps marchera, les douleurs augmenteront sa tristesse

(1) A. E. *France*, 1476 f^o 124, *Montausier à Mazarin*, 8 novembre 1648. A cette date Montausier a rejoint son gouvernement, après un voyage en Limousin chez son beau-frère M. de Laurière. Les lettres que nous publions en *Appendice*, montrent son action guerrière pendant la Fronde.

et confirmeront son désir de solitude. Soutenue par sa piété fervente, elle verra mourir M^{me} la Princesse, M^{lle} Paulet, puis le marquis de Rambouillet (1). Bientôt les salons des précieuses s'ouvriront, innombrables, lui enlevant ses derniers fidèles. Conrart, Godeau et Chapelain préféreront à la sienne, la ruelle de Madeleine de Scudéry. Angélique-Clarice d'Angennes, mariée en 1658 au comte de Grignan, disparaîtra, à son tour, de cette terre. Accablée par ce dernier chagrin, la marquise, sans force pour lui résister, ira, parmi les blancs mausolées de l'église Saint-Lubin, reposer heureusement auprès de son époux bien-aimé (2).

M^{me} de Rambouillet émerge de son milieu ainsi qu'une icône merveilleuse et sacrée. Avec raison, les poètes la déifièrent. Mais elle n'est pas, à l'exemple des divinités figurées dans la matière, hiératique, immobile et glacée. A la sainteté et à la vertu, elle transmet le mouvement, la grâce, le sourire, la vie dont elle est animée. Elle les rend séduisantes et enviables. De là son prestige.

Nous avons montré avec quelle habileté, durant toute sa vie, elle crée, autour d'elle, une atmosphère

(1) M^{me} la Princesse, en 1650. M^{lle} Paulet, en 1650. M. de Rambouillet le 26 février 1652, à 75 ans.

(2) Elle meurt le 27 décembre 1665. Angélique-Clarice d'Angennes meurt en 1664.

de sympathie et de concorde. La gaieté, en cela, lui sert davantage que l'austérité dont elle exècre le rigide et froid visage. Si l'Hôtel de Rambouillet apparaît, à travers le temps, par excellence représentatif du caractère français, c'est à cause de cette gaieté qu'agrémente une nuance de causticité. Elle constitue son attrait principal. Elle attire la multitude des visiteurs. Ceux-ci, en outre, se laissent séduire par la douceur de vivre en un décor harmonieux et par le sentiment de participer à l'œuvre civilisatrice d'une élite.

Cependant, répétons-le, M^{me} de Rambouillet domine de toute la hauteur de son honnêteté intangible la société qui l'environne. Cette société, singulièrement vivante, se signale davantage par la vivacité de son intelligence que par la pureté de ses mœurs. On a voulu la travestir en une sorte de cénacle uniquement préoccupé de littérature. L'Hôtel de Rambouillet, à vrai dire, envisage la littérature comme un divertissement capable de varier les autres. Jamais il ne s'efforce de dénicher le génie obscur ou méconnu et de le produire. Vainement Corneille lui demande un encouragement. Le hasard y conduit Bossuet.

On considère donc bien à tort l'Hôtel de Rambouillet comme un centre intellectuel où toutes les manifestations de la pensée trouvent des oreilles attentives. Il se désintéresse le plus souvent de ces

manifestation. Et, loin de provoquer des productions supérieures, il enfante à peine quelques modes littéraires. Le goût du badinage pervertit en lui le goût de la beauté. L'œuvre de Voiture, nous l'avons dit, synthétise son esprit. Cet esprit est délié jusqu'à la minutie. Il brille, il chatoie, il frétille, il palpite, il mêle le sourire à l'ironie. A la profondeur, il préfère la futilité. Il est imprégné de ce que l'on nomme, avec une acception noble, la galanterie. Réagissant contre la vulgarité, il aboutit inévitablement à la préciosité.

Décembre 1911

FIN



APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE VOITURE

ŒUVRES COMPLÈTES

I. — LES | ŒUVRES | DE MONSIEUR | DE | VOITURE | A PARIS | Chez AUGUSTIN COURBÉ, dans la petite | Salle du Palais, à la Palme | M.DC.L. | *Avec Privilège du Roy*, in-4^o.

16 ff. lim. n. chiffrés pour le *Front. gravé* (signé Melan), le *Titre*, la *Dédicace à S. A. Mgr le Prince de Condé* (signée E. Martin de Pinchesne), l'avis *Au Lecteur*, les *Epitaphes de Voiture* (signées Ménage et La Mesnardière), le sonnet *A Mgr le Prince* (signé D. P.), le sonnet : *Consolation sur la Mort de l'Autheur* (signé : D. P.), le *Portrait de Voiture* (signé : Nanteuil, d'après Philippe de Champaigne). P. 1 à 848 et pour les *Poésies de Monsieur de Voiture*, P. 1 à 174. De plus 9 ff. n. chiffrés pour le *Privilège du Roy*, daté du 16 juillet 1648, les *Tables*, l'*Errata*. Achevé d'imprimer du 17 août 1649. **Édition originale.** (B. N. Res. Z, 1124; B. A., B. L. 20594; B. M. 11294 A.).

II. — LES ŒUVRES | DE MONSIEUR | DE VOITURE | **Seconde Édition** | *Reveue, Corrigée, et Augmentée.* | A Paris | chez AUGUSTIN COURBÉ, dans

la petite | Salle du Palais, à la Palme | M.DC.L. |
Avec Privilège du Roy, in-4º.

16 ff. lim. n. chiffrés, pour le *Titre*, la *Dédicace* à S. A. Mgr le Prince de Condé (signée E. Martin de Pinchesne), l'avis *Au Lecteur*, les *Épitaphes de Voiture* (signées Ménage et la Mesnardière), etc... P. 1 à 709 et un feuillet blanc et pour les *Poésies de M. de Voiture*, P. 1 à 210. De plus, 9 ff. n. chiffrés pour les *Tables*, le *Privilège du Roy* du 16 juillet 1648, le *Privilège du vice-légat d'Avignon*. Achevé d'imprimer du 30 novembre 1650. **Seconde édition originale** (B. N. Res. Z, 1125, exemplaire contenant l'*ex-libris* et les notes manuscrites de Daniel Huet, évêque d'Avranches).

III. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Troisiesme Édition. *Reveue, corrigée et augmentée.*

A Paris, chez Augustin Courbé, dans la petite Salle du Palais, à la Palme, M.DC.LII, in-4º. Front. grav. par Mellan. Port. grav. par Nanteuil. xvi-709 p. A la suite : *Poésies de M. de Voiture*. P. 1 à 210. Plus 9 feuillets n. ch. pour les Tables et les Privilèges.

IV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Quatresme Édition. *Reveue, Corrigée et Augmentée.* A

Paris, chez Augustin Courbé, dans la petite Salle du Palais, à la Palme, M.DC.LIV, in-4º. Front. grav. par Mellan. Portr. par Nanteuil. xvi-709 p. A la suite : *Poésies de Monsieur de Voiture*. P. 1 à 210. Plus 9 feuillets n. ch. pour les tables et les Privilèges.

V. — LES LETTRES [ET LES POÉSIES] DE MONSIEUR DE VOITURE. *Jouxte la Copie imprimé (sic)* à Paris,

M.DC.LIV, in-12. Front. et Port. grav. par Pétrus Clouwet. xii-608 p. (481 à 608 pour les Poésies). 3 feuillets n. ch. pour les Tables. (On trouve à la même date : Poésies de M. de Voiture. Jouxte la Copie, à Paris, chez Augustin Courbé, 1654, pet. in-12. Marque : La Sphère, édit. imprimée par François Foppens, à Bruxelles).

VI. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. **Cinquiesme Édition.** *Reveue, corrigée et augmentée.* A Paris, chez Augustin Courbé, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. M.DC.LVI, in-4°. Front. grav. par Mellan. Port. grav. par Nanteuil. xvi-709 p. A la suite : *Poésies de M. de Voiture.* P. 1 à 210. Plus 9 feuillets n. ch. pour les Tables et le Privilège. (B. A., B. L. 20595. Exemplaire contenant les notes manuscrites de Tallemant des Réaux).

VII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. Imprimé à Bruxelles et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, M.DC.LVI, in-12. Portr. et Front. grav. xii-638 p. Plus feuillets n. ch. pour les Tables.

VIII. — LES LETTRES [ET LES POÉSIES] DE MONSIEUR DE VOITURE. A Amsterdam, chez Jean de Ravesteyn, M.DC.LVII, in-12. Port et Front. grav. par J. V. Meurs. xii-592 p. Plus 4 feuillets n. ch. pour les Tables. Cette édition elzévirienne est complétée, dans certains volumes, dont l'un est en notre possession, par la deuxième partie suivante : *Seconde Partie ou Suite des nouvelles Œuvres et Lettres de M. de Voiture.* A Amsterdam, chez

Jean de Ravesteyn, M.DC.LIX, in-12. P. 1 à 130.
Plus 1 feuillet n. ch. pour les Tables.

IX. — NOUVELLES | ŒUVRES | DE MONSIEUR | DE |
VOITURE | A PARIS | Chez AUGUSTIN COURBÉ, en
la petite Salle | du Palais, à la Palme | M.DC.LVIII.
| AVEC PRIVILÈGE DU ROY | in-4°.

5 ff. lim. n. ch. pour le *Titre*, l'*Avis du Libraire aux Lecteurs* et le *Faux titre*. P. 3 à 173. Au verso, l'*Errata* et 3 feuillets n. ch. pour le *Privilège du Roy*, du 20 octobre 1657 (accordé à Aug. Courbé), la *Table des Lettres et autre pièces de ce volume*. Achievé d'imprimer du 20 août 1658. **Édition originale** (B. N., Z. 4006; B. A., B. L. 20599; B. M. 11295).

X. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.
Cinquiesme Édition. *Reveue, corrigée et augmentée.*
Imprimé à Rouen et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, en la petite Salle du Palais, à la Palme. M.DC.LVIII, in-12. Portrait et Front. gravés. N. S. xvi-549 p. A la suite : Poésies de M. de Voiture P. 1 à 184. Plus 10 feuillets pour les Tables et le Privilège.

XI. — NOUVELLES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. A Paris, chez Augustin Courbé, en la petite Salle du Palais, à la Palme. M.DC.LIX, in-12. (Bibliothèque de Niort, n° 3052.)

XII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.
Sixiesme Édition. *Reveue, corrigée et augmentée.* A Paris, chez Augustin Courbé, en la petite Salle du

Palais, à la Palme. M. DC. LX, in-12. Port. et Front. grav.

XIII. — LES LETTRES [ET LES POÉSIES] DE MONSIEUR DE VOITURE. A Nimwège, chez André de Hoogenhuysen, M.DC.LX, in-12. Port. et Front. gravés par P. Philippe. xii-652 p. Plus 7 feuillets n. ch. pour les Tables.

XIV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Nouvelle Édition revue, corrigée et augmentée.* M.DC.LXI, in-12. Port. et Front. gravés. Nous n'avons pu examiner cette édition mentionnée par un catalogue.

XV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Nouvelle Édition, revue, corrigée et augmentée.* A Paris, chez Louis Billaine [ou Thomas Jolly], au Palais, au second pilier de la grand'Salle, à la Palme et au grand César. M.DC.LXIII, in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition mentionnée par un catalogue. Elle nous prouve que, de ce moment, Augustin Courbé a vendu son privilège à Louis Billaine et à Thomas Jolly.

XVI. — LES LETTRES [ET LES POÉSIES] DE MONSIEUR DE VOITURE. A Nimwège, chez André de Hoogenhuysen, 1663, in-12. Port. et Front. gravés xii-652 p. Plus 7 feuillets pour les Tables.

XVII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. **Septiesme Édition.** *Revue, corrigée et augmentée.* A Paris, chez Louis Billaine [ou Thomas Jolly], au

Palais, au second pilier de la grand'Salle, à la Palme et au grand César. M.DC.LXV, in-12. Front. et Port. gravés N. S. Tome premier : xvi-484 p. Plus 5 feuillets n. ch. pour les Tables. A la suite : *Poésies de Monsieur de Voiture*. P. 1 à 144. Tome second : *Nouvelles Œuvres de M. de Voiture*, Paris, Billaine [ou Thomas Jolly], M.DC.LXV, in-12. P. 1 à 130. Plus 5 feuillets pour les Tables et le Privilège.

XVIII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.
A Wesel, chez André de Hoogenhuysen, M.DC.LXVIII, in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition.

XIX. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.
Nouvelle Édition. A Paris, chez Louis Billaine, [ou Thomas Jolly], au Palais, au second Pilier de la grand'Salle, à la Palme et au grand César, M.DC.LXXII, in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Même pagination et tomaison que le n° XVII.

XX. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.
Nouvelle Édition corrigée. A Paris, au Palais, par la Société. M.DC.LXXVI. 2 vol, in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Tome premier : xx-406 p. Tome second : ii-254 p. Plus 7 feuillets pour les Tables et le Privilège.

XXI. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.
Nouvelle Édition corrigée. A Paris, au Palais, Par la Société. M.DC.LXXVII, 2 vol., in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Même pagination que le précédent.

XXII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition corrigée. A Paris, au Palais, par la Société. M.DC.LXXVIII. 2 vol., in-12. Port et front. gravés. N. S. Même pagination que le précédent.

XXIII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

A Amsterdam, chez Daniel Elzevrt (*sic*). M.DC.LXXIX. 2 vol. in-12. Front. et Port. gravés. Nous n'avons pu examiner cette édition citée par Bergman.

XXIV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle édition corrigée. A Paris, chez la veuve de Fr. Mauger, au quatriesme Pillier de la grand'Salle du Palais. M.DC.LXXXI. 2 vol. in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition qui doit être semblable à la suivante.

XXV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition corrigée. A Paris, chez la veuve de Fr. Mauger, au quatriesme Pillier de la grand'Salle du Palais. M.DC.LXXXV. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Tome premier : xiv-406 p. Plus 5 feuillets n. ch. pour les Tables et le Privilège. Tome second : Même titre. P. 1 à 294. Plus 5 feuillets n. ch. pour les Tables.

XXVI. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition corrigée. A Lyon, chez François Roux. M.DC.LXXXV. 2 vol. in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition mentionnée par un catalogue.

XXVII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition corrigée. A Paris, chez la veuve de Fr. Mauger, au quatriesme Pillier de la grand'Salle du Palais. M.DC.LXXXVI. 2 vol. in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition.

XXVIII. — LETTRES ET AUTRES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition. A Bruxelles, chez Lambert, marchand-libraire, au Bon Pasteur. M.DC.LXXXVII, in-12. Front et Port. gravés par H. Causé. xii-565 p. Plus 5 feuillets pour les Tables.

XXIX. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition corrigée. A Paris, chez la veuve F. Mauger, au quatrième Pillier (*sic*) de la grande Salle du Palais, au grand Cyrus. M.DC.XCI. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Édition identiquement semblable à celle décrite au n° XXV.

XXX. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Nouvelle Édition corrigée. A Paris, chez la veuve F. Mauger, au quatrième Pillier (*sic*) de la grande Salle du Palais, au Grand Cyrus. M.DC.XCIII. 2 vol. in-12. Front. et Port. gravés. N. S. Même observation que pour la précédente édition.

XXXI. — RECUEIL DES ŒUVRES DE MONSIEUR DE

VOITURE. A Bruxelles, chez Lambert marchand-libraire au Marché aux Herbes. M.DC.XCV. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. Tome premier : xii-456 p. Plus 6 feuillets pour les Tables. Tome second : iv-352 p. Plus 7 feuillets pour les Tables.

XXXII. — LETTRES ET AUTRES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Divisées en deux volumes. Nouvelle Édition plus complète que les précédentes et augmentée de la Suite et de la Conclusion de l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide.* Paris, M.DC.XCVII. 2 vol. in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition citée par un catalogue (1).

XXXIII. — LE MÊME. MÊME TITRE. Port. et Front. grav. A Amsterdam, chez André de Hoogenhuysen. M.DC.XCVII. 2 vol. in-12. Tome premier : xi-488 p. Tome second : P. 1 à 192. Plus 6 feuillets pour les Tables.

XXXIV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Nouvelle Édition corrigée.* A Paris, chez la veuve F. Mauger, au quatrième Pillier de la grande Salle du Palais, au grand Cyrus. M.DCC.I. 2 vol. in-12.

(1) Voici la description de l'édition originale (?) de la CONCLUSION | DE L'HISTOIRE | D'ALCIDALIS | ET | DE ZÉLIDE. | *Commencée par Monsieur de Voiture | et achevée par le sieur Desbarres. | A Paris | chez la veuve de Mauger, au | quatrième Pilier de la Grand'Salle | du Palais, au Grand Cyrus | M.DC.LXXVII | Avec Privilège du Roy, in-12, 4 f. n. ch. pour le Titre, la Dédicace à S. A. S. Mgr. Maximilian-Philippe, duc des Deux Bavières (signée Mauger) et le Privilège, daté du 21 décembre 1663. P. 1 à 208. Y eut-il en 1664 une première édition de cet ouvrage? Nous l'ignorons. Le volume que nous avons examiné, daté de 1677, ne contient pas la mention : Nouvelle Édition. D'autre part l'Achévé d'imprimer est daté du 5 décembre 1676. Mais il ne porte pas l'indication « pour la première fois ». (Au dernier moment, nous découvrons, conservé à la Bibliothèque de Nîmes, n° 8618, un exemplaire de ce volume daté de 1668, ce qui confirme notre pensée que l'édition originale est de 1664.)*

Port. et Front. gravés. N. S. Édition identiquement semblable à celle décrite au n^o XXV.

XXXV. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Nouvelle Édition corrigée.* A Paris, chez la veuve Fr. Mauger, au quatrième Pillier de la grande Salle du Palais, au Grand Cyrus. M.DCC.II. 2 vol. in-12. Nous n'avons pu examiner cette édition dont la *Bibliothèque du Mans* conserve un exemplaire.

XXXVI. — LES ŒUVRES DE M. DE VOITURE. *Nouvelle Édition corrigée.* A Paris, chez la veuve F. Mauger, au quatrième Pillier de la grande Salle du Palais, au Grand Cyrus. M.DCC.III. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. Même observation.

XXXVII. — LETTRES ET AUTRES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Nouvelle Édition plus complète que les précédentes et augmentée de la suite et de la conclusion de l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide.* A Amsterdam, chez Pierre Mortier. M.DCC.IX. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. Tome premier : xii-428 p. Tome second : ii-471 p. Plus 6 feuillets pour les Tables.

XXXVIII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Contenant ses Lettres et ses Poésies, avec l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide. Nouvelle et dernière Édition. Augmentée de la Conclusion de l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide.* A Paris, rue Saint-Jacques, chez Michel Guignard et Claude Robustel, près la Fontaine Saint-Séverin, à l'Image Saint-Jean.

M.DCC.XIII. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Tome premier : xvi-404 p. Plus 2 feuillets n. ch. pour les Tables. Tome second : En tête 2 feuillets n. ch. P. 1 à 458. Plus 7 feuillets pour les Tables et le Privilège.

XXXIX. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Contenant ses Lettres et ses Poésies, avec l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide. Nouvelle Édition. Augmentée de la Conclusion de l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide et de plusieurs autres Pièces. A Paris, chez Claude Robustel, rue Saint-Jacques, à l'Image Saint-Jean. M.DCC.XXIX. 2 vol. in-12. Tome premier : Identiquement semblable au tome premier de l'ouvrage précédent. Tome second : En tête, 2 feuillets n. ch. P. 1 à 469. Plus 5 feuillets pour les Tables. On a ajouté à cet exemplaire les deux poésies de jeunesse de Voiture que nous indiquons plus loin, aux tirages à part.

XL. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE,

Contenant ses Lettres et ses Poésies avec l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide. Nouvelle Édition. Augmentée de la Conclusion de l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide et de plusieurs autres pièces. A Paris, chez Jacques Clousier, rue Saint-Jacques, à l'Écu de France. M.DCC.XXXIV. 2 vol. in-12. Port. et Front. gravés. N. S. Tome premier : x-403 p. Plus 2 feuillets pour les Tables. Tome second : 1-469 p. Plus 5 feuillets pour les Tables et le Privilège.

XLI. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

Contenant ses Lettres et ses Poésies, avec l'Histoire d'Alcivalis et de Zélide. Nouvelle Édition. Augmentée de la Conclusion de l'Histoire d'Alcivalis et de Zélide et de plusieurs autres pièces. A Paris, chez Jacques Clousier, rue Saint-Jacques, à l'Écu de France. M.DCC.XLV. 2 vol. in-12. Tomaison et pagination identiquement semblables à celles du n° XL.

XLII. — LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Contenant ses Lettres et ses Poésies, avec l'Histoire d'Alcivalis et de Zélide. Nouvelle Édition. Augmentée de la Conclusion de l'Histoire d'Alcivalis et de Zélide et de plusieurs autres pièces.* A Paris, chez David le jeune, quai des Augustins, au Saint-Esprit. M.DCC.XLVII. 2 vol. in-12. Tomaison et pagination identiquement semblables à celles du n° XL.

XLIII. — ŒUVRES DE VOITURE. *Lettres et Poésies. Nouvelle édition revue en partie sur le manuscrit de Conrart, corrigée et augmentée de lettres et pièces inédites, avec le commentaire de Tallemant des Réaux, des éclaircissements et des notes par M. A. Ubicini.* Paris, Bibliothèque Charpentier, 1855, 2 vol. in-18.

XLIV. — ŒUVRES DE VOITURE. *Nouvelle Édition, revue et corrigée, augmentée de la vie de l'auteur, de notes et de pièces inédites par Amédée Roux.* Paris, Firmin Didot, 1858, in-8°.

XLV. — LETTRES DE VOITURE, *publiées avec notice, notes et index par Octave Uzanne.* Paris, Jouaust, 1880, 2 vol. in-18. Port. de Voiture à l'eau forte par Lalauze, d'après Nanteuil.

ŒUVRES CHOISIES

- I. — NOUVEAU RECUEIL, *Contenant la vie, les amours, les infortunes, les lettres d'Abailard et d'Héloïse. Et plusieurs Lettres amoureuses tirées des meilleurs Auteurs. Avec l'Histoire de la Matrone d'Éphèse. Divisé en deux Tomes.* A Anvers, chez Samuel Le Noir, Marchand-libraire, 1710, 2 vol. in-12. Le tome premier, pp. 211 et s., contient plusieurs lettres de Voiture.
- II. — RECUEIL DES CHEFS D'ŒUVRE DES PLUS CÉLÈBRES BEAUX ESPRITS FRANÇOIS, TANT EN VERS QU'EN PROSE. Édimbourg, Sands, 1750, in-12. Ce recueil que nous n'avons pu examiner et que nous citons d'après un catalogue de la librairie Lucien Gougy, contient : les trois premiers livres de Télémaque, un abrégé de Gil Blas, des lettres choisies de Voiture, Costar, Scarron, Balzac, Patru, Boileau, quelques fables de La Fontaine, l'Avare et le Malade imaginaire de Molière, Rodogune de Corneille, Britannicus de Racine et un choix des œuvres de Boileau.
- III. — LETTRES CHOISIES DE MONSIEUR DE VOITURE. *Dans lesquelles ce célèbre Écrivain a répandu le plus d'agréments, par sa manière fine et délicate de louer les Grands et par son galant badinage.* A Madrid, et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 1779, in-12.

Ce volume contient 71 lettres et 11 poésies de Voiture.

IV. — LETTRES CHOISIES DE VOITURE ET DE BALZAC [et de Montreuil, Pellisson et Boursault], *précédées d'un discours préliminaire (par F. N. V. Campenon) et d'une notice sur ces deux écrivains*, Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-12. Le premier volume contient 42 lettres et 2 poésies de Voiture.

V. — ŒUVRES CHOISIES DE MAROT, MALHERBE, VOITURE et SEGRAIS. *Précédées de notices sur chacun de ces auteurs et suivies d'un dictionnaire pour l'intelligence des mots qui ne sont plus en usage et que l'on rencontre dans le cours de ce volume*. Par L. P. D. A Paris, chez l'Éditeur, rue de Vaugirard, n° 124, 1810, in-8°. Cet ouvrage contient 23 lettres et 5 poésies de Voiture.

VI. — LETTRES D'AMOUR. *Chefs-d'œuvre de style épistolaire choisis dans les plus grands écrivains. Héloïse, Abeilard, la Religieuse portugaise, Ninon de Lenclos, M^{lle} de Lespinasse, J.-J. Rousseau, Diderot, M^{me} Riccoboni, Laclos, Mirabeau, Napoléon, Jules Sandeau, etc...* Paris, Garnier, 1871, pet. in-12. Ce volume contient (p. 526) une lettre de Voiture.

VII. — CHOIX DE LETTRES DU XVII^e SIÈCLE, par M. Gustave Lanson. Paris, Hachette, 1890, in-16. Ce volume contient 8 lettres de Voiture.

VIII. — STANCES, SONNETS, RONDEAUX ET CHANSONS DE VOITURE. *Choisis et précédés d'une Notice sur*

Voiture, par Alexandre Arnoux. Édition ornée d'un Portrait-Frontispice. Paris, Sansot, 1907, in-12.

- IX. — VOITURE. *Élégies. Stances. Sonnets. Rondeaux. Chansons. Épîtres et Lettres en vers. Poésies burlesques. Vers en vieux langage. Poésies diverses. Lettres. Biographie et Pages choisies par Alphonse Séché. Avec trois portraits de Voiture.* Paris, Société des Éditions Louis-Michaud, S. D. (1911), in-12.

POÉSIES PUBLIÉES A PART

- I. — HYMNUS VIRGINIS, SEU ASTRÆÆ, AD ILLUSTRISSIMUM VIRUM DOMINUM DE VERDUN, ÆQUISSIMUM PARISIENSIS SENATUS PRINCIPEM. Paris, Julliot, 1612 (reproduit dans *Les Œuvres de Monsieur de Voiture*, Paris, Robustel, 1729, t. II, p. 459).
- II. — MARS, A MONSEIGNEUR FRÈRE UNIQUE DU ROY, STANCES, PAR VINCENT DE VOYCTURE, Paris, 1614 (*Ibid.* p. 465).
- III. — VERS INÉDITS DE VOITURE A LA REINE ANNE D'AUTRICHE, *envoyés à l'auteur du « Miroir des Salons »* (publiés par Monmerqué), Paris, Imprimerie de Rignoux, 1833, in-8°. P. 1 à 7. (Extrait de la *France littéraire*, octobre 1833).

AUTRES ŒUVRES

- I. — LES | ENTRETIENS | DE MONSIEUR | DE VOITURE | ET DE MONSIEUR | COSTAR. | A Paris |

Chez Augustin Courbé, en la petite Salle du Palais, à la Palme | M.DC.LIV | Avec Privilège du Roy | in-4^o.

14 feuillets non chiffrés pour le *Frontispice* gravé par Chauveau, le Titre, l'*Epistre à Monsieur Conrart* et le *Sonnet* de Martin de Pinchesne à Costar. P. 1 à 567. Feuille blanc au verso. Plus 5 feuillets n. ch. pour la Table, l'Errata et le Privilège du Roy du 7 mars 1654. Achevé d'imprimer du 16 mai 1654. **Édition originale.** Ce volume contient un grand nombre de lettres et de billets à Costar, qui ont été réimprimés par Ubicini.

II. — LE MÊME. MÊME TITRE. *Deuxiesme édition.* Paris, Augustin Courbé, 1655, in-4^o.

TRADUCTIONS

I. — RACCOLTA DI LITTERE GALANTI DI VETTURIO TRADOTTE NELLA LINGUA ITALIANA DA MADAMIGELLA DE SURDY. In Pariggi, apresso Stephano Loyson, nel Palazzo alla Galleria di Priggionieri, al Nome di Giesu. M.DC.LXIX in-12. Con licenza de Superiori. Cette traduction est dédiée par M^{lle} de Sourdy à M^{lle} de Montpensier.

II. — MONSIEUR VOITURE'S, LOVE-LETTERS. OMITTED IN MR. OZELL'S TRANSSATION OF HIS WORKS. London, printed for W. Mears and J. Browne, without Temple-Bar; J. Caldecott, and J. Hook, in Fleet-street and sold by J. Roberts in Warwick-Lane. S. D. in-12. Ce volume contient 60 lettres de Voiture.

III. — Disposto dell'ingenio in alcuni viglietti passati fra Voiture e Costar, tradotto dall'abate Scipionei Alexani. Bologna, Giacomo Monti, 1677, in-12.

OUVRAGES ATTRIBUÉS A VOITURE

- I. — COQ A L'ASNE OU LETTRE BURLESQUE DU SIEUR VOITURE RESSUSCITÉ AU PREUX CHEVALIER GUICHEUS, ALIAS LE MARESCHAL DE GRAMMONT SUR LES AFFAIRES ET NOUVELLES DU TEMPS. A Paris, chez la veuve et les héritiers de l'auteur, rue Bonconseil, à l'enseigne du Bout du Monde, M.DC.XLIX, in-4°. P. 1 à 8. Mazarinade. Voiture était mort à l'époque où cette Mazarinade fut lancée. C'est l'Ombre de Voiture dont parle Tallemant.
- II. — LETTRE D'UN INCONNU ENVOYÉE A UN SIEN AMI A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, EN VERS BURLESQUES, Paris, Michel Mettayer, M.DC.XLIX, in-4°. P. 1 à 7. Réimpression de la précédente Mazarinade sous un autre titre.

TABLE DES LETTRES DE VOITURE
NON COMPRISES
DANS LES ÉDITIONS ANCIENNES ET MODERNES
DE SES ŒUVRES.

- I. — A M. DE RANGOUZE, SUR SES LETTRES PANÉGYRIQUES, S. D. (Publiée dans *Lettres panégyriques aux Princes et Prélats de l'Église par le sieur de Rangouze*, Paris, 1650; reproduite par M. Fr. Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de Poésies*, 1904, III, 507.)
- II. — A MGR LE MARÉCHAL DE GRAMMONT, mai 1642. (*Une demi-douzaine de lettres inédites adressées par des hommes célèbres au maréchal de Grammont, publiées par Ph. Tamizey de Larroque*, 1884, p. 9.)
- III. — A MADAME... (B. A., ms. n° 5132 f° 43) **Inédite.** (Publiée dans notre premier volume : *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, p. 308.)

TABLE DES POÉSIES DE VOITURE

NON COMPRISES

DANS LES ÉDITIONS ANCIENNES ET MODERNES
DE SES ŒUVRES.

- I. — RONDEAU. (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1068, publié par M. Lorin : *Inventaire de l'Hôtel de Rambouillet...* 1894, p. 9; *Une soirée au château de Rambouillet en 1636*, p. 83; *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, 1906, p. 37.)

A Rambouillet, va vite ment et cours.

- II. — RONDEAU. POUR M^{lle} DE RAMBOUILLET, FAIT LE JOUR DES ROIS (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1079). **Inédit** (V. p. 144).

A ta santé, très parfaite Julie.

- III. — RONDEAU (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1053). **Inédit** (V. p. 307).

De l'abbaye où le fatal fuseau.

- IV. — RONDEAU. (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1054; publié dans *Les Œuvres diverses tant en vers qu'en prose dédiées à M^{me} de Mattignon*, par Octavie, 1658, p. 145.)

Les quatre sœurs sont tout mon entretien.

- V. — ORDONNANCE POUR UNE FESTE, RONDEAU (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1040; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, II, 9).

Pour nous souler il nous faut des perdreaux.

- VI. — SUR LES YEUX DE M^{me} DE COMBALET, RONDEAU (*Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 28; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 29

Pour vos beaux yeux, auteurs de mon trespas.

- VII. — POUR LES YEUX DE M^{me} DE COMBALET, RONDEAU (*Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 27; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 28).

Pour vos beaux yeux et vostre beau visage.

- VIII. — BALLADE (B. A., *ms. Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 193). **Inédite** (V. p. 369).

Toy qu'une étoile favorable.

- IX. — STANCE QUI DEVOIT ESTRE EMPLOYÉE DANS UNE LONGUE PIÈCE CONTENANT LA DESCRIPTION D'UN MAGNIFIQUE PALAIS (B. A., *ms. Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 356). **Inédite**. Nous ne publions pas cette stance parce qu'elle est sans intérêt.

Une riche tapisserie.

BALLADE INÉDITE DE VOITURE (1)

Toy qu'une étoile favorable
Retient au gré de ses désirs
Dans cette ville désirable
Où demeurent tous les plaisirs,
Chasse la tristesse importune,
Pren le temps pendant qu'il est tien,
Jouis de ta bonne fortune :
Mange, mon loup, mange, mon chien.

Les plaisirs sont suivis de peines
Et qui peut s'assurer qu'un jour
Il n'yra pas dans les Ardennes
Ou dans le fons du Luxembourg?
C'est la loy de nostre naissance
De sentir le mal et le bien,
Tandis qu'il est en ta puissance,
Mange, mon loup, mange, mon chien.

Le temps qui toute chose efface
Par qui tout est ensevely
Semble user de la même audace
Du maître de Corbinelly.
Aux Rois, aux Reynes, aux Princesses,
Il dit d'un sévère maintien,
Use vite de tes richesses :
Mange, mon loup, mange, mon chien.

(1) B. A., *ms. Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 193. Nous attribuons cette ballade à Voiture parce qu'elle est précédée et suivie d'une grande quantité de ses poésies sans qu'aucune autre d'un autre auteur y soit mêlée. Elle est fort obscure et nous n'avons pu préciser à quelle occasion elle fut écrite.

Beauté juste, sage et sévère,
Dont les yeux savent tout charmer,
Marquise que chacun révère
Et qu'aucun n'oseroit aymer,
Digne d'avoir sous ton empire
Cent mille cœurs comme le mien,
Permits que je te puisse dire :
Mange, mon loup, mange, mon chien.

Je voudrois bien, prodigue d'ambre,
Qui coûte icy beaucoup d'argent
T'en remplir toute cette chambre
Où l'on voit un Triton nageant ;
Mais une raison convaincante
Ne veut pas que j'en fasse rien,
Pren donc ces Turrans d'Alicante,
Mange, mon loup, mange, mon chien.

Pour moy qui, comme Prométhée,
Me sens déchirer nuit et jour,
Et voy mon âme becquetée
D'un insatiable vautour,
Je dis à cet oyseau funeste,
A qui mon cœur sert d'entretien,
Achève tôt ce qui me reste,
Mange, mon loup, mange, mon chien.

Je n'ai pu m'empêcher d'écrire ;
Mais si, par un mauvais succès,
De cecy, qui n'est que pour rire,
L'on vient à vous faire un procès ;
Interrogez sur ces affaires,
Riés comme Saint-Adrien,
Et dites à vos commissaires,
Mange, mon loup, mange, mon chien.

ŒUVRES DU MARQUIS ET DE LA MARQUISE
DE RAMBOUILLET, DE JULIE D'ANGENNES
ET DU MARQUIS DE MONTAUSIER.

POÉSIE

MARQUIS DE RAMBOUILLET

MADRIGAL (cité par M. Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies*, 1903, II, 683). Inédit.

Depuis le jour que vos beaux yeux.

LOUANGES A NEUFGERMAIN (*Les poésies et rencontres du sieur de Neufgermain*, 1637, 2^e part., *Pièces liminaires*).

En vain vous croyez, Neufgermain.

GUIRLANDE DE JULIE : L'HYACINTHE (*Recueil Sercy*, 1653, 2^e part., p. 236. V. aussi les diverses éditions de la *Guirlande*).

Je n'ai plus de regret à ces armes fameuses.

AIR DE M. MOLLIER (*Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, 1661, p. 199).

Je vous dis toujours : aimez moy.

VERS EN FAVEUR DE NEUFGERMAIN (*Les poésies et rencontres du Sieur de Neufgermain*, 1630, 1^{re} part., p. 16).

Si feu le peuple Romain.

Un *ms.* (*Bibliothèque de la Rochelle*, n° 673, f° 190) contient, en outre, la poésie suivante: *Epistre de Rambouillet à M. le duc de Marsillac, grand maistre de la Garde-robe, après la bataille de Cassel et la prise de Saint-Omer.*

Au lieu de jeusner ce caresme.

Le Rambouillet en question n'est pas notre Marquis. A l'époque où cette poésie fut écrite (1677), il était mort depuis vingt-cinq ans. C'est, croyons-nous, à Rambouillet, marquis de la Sablière, que l'attribution en doit être faite.

MARQUISE DE RAMBOUILLET

RÉPONSE D'ARTHÉNICE A LA REQUÊTE DE CINQ DAMES DE SAINT-ÉTIENNE (B. N., *ms.*, n° 12639 f° 213; Maucroix : *Œuvres diverses*, édit. Louis Paris, 1854, p. 107).

Chères dames de Saint-Étienne.

ÉPITAPHE FAITE PAR ELLE-MÊME (*Œuvres de Malherbe*, édit. Ménage, 1689, p. 513).

Ici git Arthénice, exempte des rigueurs.

A M^{me} d'AIGUILLON, MADRIGAL (Tallemant : II, 501).

Orante dont les soins obligent tout le monde.

QUATRAIN A VOITURE. Ce quatrain nous est signalé par Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 139, A M^{lle} Pautet et note de Tallemant. Il fut envoyé par la marquise au poète, à Madrid, en juillet 1633. « J'estime, dit ce dernier, plus ces quatre vers que toutes les œuvres de Malherbe, et moi qui en ai vu autrefois d'amour et qui étoient à mes louanges, je vous assure que je n'ai jamais lu de poésie qui m'ait été si agréable. » Selon Tallemant, M^{me} de Rambouillet aurait écrit de nombreuses poésies. Elles sont aujourd'hui perdues.

JULIE D'ANGENNES

RONDEAU (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1067).
Inédit. (V. p. 83).

Chez nous mardy l'on déplia.

QUATRAINS. M^{lle} de Rambouillet voulant écrire à M. de Grasse [Godeau] et ne sachant que luy mander, prit la plume et écrivit ce quatrain. (B. A., *ms. Conrart*, t. X, in-4^o, p. 1045; Cousin : *La Société française*, édit. in-18, II, 66.)

Saint Père, on vouloit vous écrire.

M. Arnauld de Corbeville qui estoit présent ajouta sur le champ ce qui suit :

Cependant, dites, je vous prie...

M^{lle} de Rambouillet acheva par cet autre quatrain :

En commençant à vous écrire.

QUATRAIN, à la suite d'un rondeau de Voiture (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1069). (V. p. 158.)

Là-haut, ne prenez pas amant.

DISTIQUE, au comte de Toulangeon (*Archives de Chantilly*, O, VII p. 281).

Toulangeon, je vous ayme autant comme il se peut.

RÉPONSE AU MARQUIS DE DANGEAU (B. A., *ms. Conrart*, t. IX, in-f^o, p. 453. Cette poésie répond à une *Requête du marquis de Dangeau à M^{me} de Montausier pour entrer chez les filles de la Reyne*). **Inédite.**

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

Julie d'Angennes participa en outre de son nom à toutes les lettres collectives en vers échangées entre l'Hôtel de Rambouillet et l'Hôtel de Condé. Mais ces lettres, à notre avis, furent écrites par les poètes de l'entourage. Nous n'en tenons pas compte en cet endroit. On les trouve dans nos notes avec leur bibliographie.

MARQUIS DE MONTAUSIER

LES SATIRES DE PERSE ET LA DIXIÈME SATIRE DE JUVÉNAL TRADUITES EN VERS PAR M. DE MONTAUSIER. (B. A., *ms. n^o 5132*, f^{os} 575 et suiv.) **Autographe et inédit.**

Que les soins des mortels sont frivoles et vains (1).

(1) D'après un sonnet de Testu-Mauroy, Montausier, alors mar-

COLÈRE INJUSTE, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 733).
Inédit.

Ainsi donc, sans raison, vostre courroux m'opprime.

MAUVAISE NUIT, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 725).
Inédit.

Belle Amarante, si ma peine.

AMOUR SANS ESPÉRANCE, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 721). **Inédit.**

Ce n'est assez de vénérer.

ÉTRANGE EFFET DE JALOUSIE, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 727). **Inédit.**

Cette beauté fière et hautaine.

DÉSIR INCERTAIN, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 723).
Publié par Paul d'Estrées. V. ci-dessous.

La douleur me rend le teint blême.

ENVOYANT A AMARANTE DES VERS QU'ELLE LUY AVOIT
DEMANDÉS (B. A., *ms.* n° 5131, f° 715). **Inédit.**

Laissez des malheureux endormir la mémoire.

quis de Salles, aurait également mis l'Histoire de France en vers français. Cette élucubration est aujourd'hui heureusement disparue. V. *Recueil des plus belles poésies*, 1654, p. 257, *A. M. de Sales, sur son Histoire de France mise en vers françois*, Un correspondant de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 1883, p. 715, demandait si la traduction de Perse par Montausier, dont parle Tallemant, fut imprimée ou bien si le manuscrit en est perdu. La question demeura sans réponse. A notre avis, cette traduction ne fut pas imprimée, mais le texte intégral nous en reste.

AMANT IDOLATRE, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 7)
Inédit.

Objet de mes vœux innocents.

JALOUSIE EXTRAVAGANTE, SONNET (B. A., *ms.* n° 51
f° 729). **Inédit.**

Oui, ma jalousie est si forte.

PITIÉ SECOURABLE, SONNET (B. A., *ms.* n° 51
f° 731). **Inédit.**

Quoy, la dernière fois non plus que la première.

AMOUR NAISSANT, SONNET (B. A., *ms.* n° 5131, f° 71)
Inédit.

Une humeur triste et solitaire.

INNOCENCE DANGEREUSE, CHANSON (B. A., *r.*
n° 5131, f° 735). **Inédite.**

Lorsque, pour se rendre vainqueur.

AMANT JALOUX PREST A PARTIR, CHANSON (B. A., *m.*
n° 5131, f° 745). **Inédite.**

Ne méprisez pas ma foiblesse.

A DES ROSSIGNOLS QU'IL ENTENDOIT CHANTER, CHANSON (B. A., *ms.* n° 5131, f° 741). Publié par Paul d'Est
trées. V. ci-dessous.

Rossignols dont la douce voix.

ON NE PEUT ESTRE HEUREUX EN AIMANT, CHANSON (B. A., *ms.* n° 5131, f° 739). **Inédite.**

Voulez-vous devenir heureux.

FAUT ESTRE BIEN TRAITÉ POUR ESTRE DISCRET,
CHANSON (B. A., ms. n° 5131, f° 737). **Inédite.**

Vous direz ce qu'il vous plaira.

ABSENCE EST UN MAUVAIS REMÈDE PAR SON MAL,
CHANSON (B. A., ms. n° 5131, f° 743.) **Inédite.**

Vous m'ordonnez une cruelle absence.

Toutes ces pièces sont autographes. Elles ont été
tribuées à Montausier par M. Paul d'Estrée dans :
vue d'histoire littéraire de la France, 1895, pp. 89 et s.
uf deux, indiquées plus haut, elles sont restées
édites. Montausier a composé, en outre, les poésies
vivantes :

CONSTANCE COURONNÉE, SONNET. (B. N., ms.
n° 12.680; *Œuvres de Malherbe*, édit. Ménage, 1689,
p. 510; Tallemant : II, 542; signée Benserade,
dans *Recueil de diverses poésies des plus célèbres
auteurs de ce temps*, 1652, II, 158; signé d'Andilly,
dans B. A., ms. *Conrart*, t. XXIV in 4° p. 600).

Aimez, servez, brûlez, avecque patience.

HANSON. (B. A., ms. *Conrart*, t. XI, in-f° p. 485;
Airs et vaudevilles de Cour, 1665, I, 194.)

A l'ombre de ce bocage.

M^{lles} DE RAMBOUILLET, DE CLERMONT, DE MÉZIÈRES
ET PAULET, ÉPISTRE (1643). (B. A., ms. *Conrart*,
t. X, in-4° p. 1013, publiée par Amédée Roux :

Montausier, p. 231.) Les réponses à cette épître, Chapelain et Arnould sont encore inédites. Celle Voiture est publiée dans ses *Œuvres*.

Aux quatre filles dont les yeux.

A LA PUCELLE [DE CHAPELAIN], SONNET (1656) (B. N. *N. acq. ms.* n° 1890, f° 192 v°). **Inédit.**

Belle guerrière, ta vaillance.

A Mlle DE CLERMONT, SA FEMME D'ALLIANCE (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1070). **Inédit.**

De ma femme éloigné sans cesse je soupire.

IL PARLE A LA LETTRE PAR LAQUELLE IL DÉCLARE SON AMOUR (B. A., *ms.* n° 5131, f° 751). **Inédit.**

D'un maistre humble et soumis, messagère orgueilleuse.

SUR LA MORT DE M. LE MARQUIS DE PISANI (B. A., *ms.* n° 5131, f° 753). **Inédit.**

Icy par le sort de la guerre.

INQUIÉTUDE (B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1068; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 29; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, p. 30).

Je ne sçaurois vous dire assurément.

A M^{me} DE LONGUEVILLE, ÉPIGR. (*Querelle de Job et d'Uranie*, 1648. *Recueil Sercy*, 1653. 1^{re} édit., 1^{re} part., p. 407; 1660, 1^{re} part., p. 445.)

Par quelle bizarre aventure.

A M^{me} DE LONGUEVILLE, ÉPIGR. (*Querelle de Job et d'Uranie*, 1648. B. A. ms. n^o 5131 f^o 713 ; *Bibl. de Besançon*, ms. n^o 559, f^o 54 v^o ; *Recueil Sercy*, 1653, 1^{re} édit. 1^{re} part., p. 407 ; 1660, 1^{re} part., p. 445. Ubicini : II, 310, publia cette pièce la croyant inédite.)

Permettez, princesse adorable.

SONNET EN BOUTS-RIMEZ SUR LA MORT DU PERROQUET DE M^{me} DU PLESSIS-BELLIÈRE (*Recueil Sercy*, 1658, 3^e part., p. 401).

Philis, c'est justement que ma muse chicane.

SARABANDE LE CAMUS (B. A., ms. n^o 5131, f^o 747 ; *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant*, 1661 p. 514).

Vous estes cruelle, Amarante.

GUIRLANDE DE JULIE (1641). L'héliothrope, l'œillet, la rose, la jonquille, le jasmin, l'hyacinthe, le narcisse (2 pièces), l'anémone, le safran, le lis, la flambe, la tulipe nommée flamboyante, l'angélique, le souci, Zéphyre à Julie. Au total 16 pièces dont on trouvera le texte dans *La Guirlande de Julie*, édit. Ad. Van Bever, Paris, Sansot, 1907, in-12 et dans les diverses éditions de cette galanterie.

PROSE

MARQUIS DE RAMBOUILLET

On a de lui ses correspondances diplomatiques et ses Factums procéduriers (1). Nous avons indiqué quelles archives et quels recueils les contenaient (*Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet*, 1911, pp. 50, 52, 148). Nous avons, en outre, rencontré la lettre inédite suivante du marquis.

CHARLES D'ANGENNES A..... *Du 7 avril 1645. (Bibl. de la Rochelle, ms. n° 662, f° 48.)*

« Monsieur, vous verrez par l'arrest du Conseil du Roy du huitiesme de ce mois et la Commission qui vous est dressée la plainte que les habitans de la ville de Tallemont (2) ont fait à S. M. des dommages que leur a causé la mer par les dernières tempestes, ensemble les besoins qu'ils ont pour éviter leur totale ruine, que suivant l'intention de S. M. vous ayez

(1) La *Bibl. de l'Institut, Collection Godefroy*, t. 263, f° 75 et 98, conserve deux lettres d'un marquis de Rambouillet aux duchesses de Lorraine et de Mercœur, des 6 mars et 15 mai 1602. Elles doivent être attribuées, croyons-nous, à Nicolas d'Angennes, père de Charles d'Angennes. Le *Musée Dobrée*, à Nantes, n° 1149, conserve, d'autre part, une pièce curieuse, signée de Charles d'Angennes et datée du 3 avril 1614. C'est un Marché « pour boucherie, gibier, poissonnerie et autres victuailles, bonnes, loyales et marchandes. »

(2) Talmont sur Gironde était une propriété du marquis. V. *Bibl. de la Rochelle, ms. n° 662, f° 45, Procuration pour recevoir les revenus de Talmont sur Gironde, donnée par Charles d'Angennes et Catherine de Vivonne. Du 31 mai 1616.*

agréable de vous transporter en leur ville et faire dresser un procès-verbal de l'estat auquel elle se trouve. Cella est cause que je prends la liberté de vous supplier, Monsieur, de les vouloir traicter en ce rencontre le plus favorablement que la justice vous le pourra permettre. Je tiendray les grâces qu'ils recevront de vous en ce subject à une obligation très particulière dont je conserveray le souvenir comme l'estime que j'ay toujours eüe de M. vostre père et de vous pour vous faire paroistre en toutes les occasions... » (Signé : D. Angennes.)

MARQUISE DE RAMBOUILLET (1)

PRIÈRES DE M^{me} DE RAMBOUILLET.

Ces prières ne nous ont pas été conservées. Elles sont indiquées par le *ms.* n^o 673, f^o 7 v^o de la *Bibl. de la Rochelle* (par Tallemant), comme étant contenues dans un Portefeuille (le grand Portefeuille) aujourd'hui perdu du même Tallemant. V. aussi, *Historiettes*, II, 503 *ad notam*.

M^{me} DE RAMBOUILLET AU CARDINAL DE LA VALLETTE.

Du 22 juillet 1633. (*Lettres autographes composant*

(1) Le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Rouen* mentionne (*Collection Blosseville*), une lettre autographe de la marquise de Rambouillet à M. de Rambouillet. Il s'agit bien, en effet, d'une marquise de Rambouillet, mais cette marquise est Julienne d'Arquenay, femme de Nicolas d'Angennes et mère de Charles d'Angennes. Cette lettre, signée : d'Arquené, ne peut-être attribuée à Catherine de Vivonne qui signe toujours, comme d'ailleurs la

la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Et. Charavay, 1885, p. 773.)

Elle le remercie des bontés qu'il a pour son fils, le marquis de Pisani, qui sert à l'armée sous ses ordres (1).

M^{me} DE RAMBOUILLET AU CARDINAL DE LA VALLETTE.

Du 4 octobre 1637. (*Bibl. nationale, ms. n° 6644, f° 265.*) **Inédite.**

« Monseigneur, la letre que vous m'avés faict lonneur de m'escire et mon fils sont arivés au maimme tamps à Paris. L'une et lautre m'ont donné de grans tesmoignage de vostre bonté et pour mon fils, je vous assure, Monseigneur, qu'il ne parle que pour dire les obligassions qu'il vous a et que je reconnois vous avoir aussy. Sela me faict croire aveq beaucoup de joye qu'il n'est pas tout à faict indigne des grâces qu'il a reçeue de vous et des soins qu'il vous a pleu prandre de luy. Je confesse, Monseigneur, qu'il y a plus de quinze ans que vous m'obligés continuellement, mais il est vray que cette dernière obligation est sy grande qu'elle m'a samblé surpasser toutes les autres et an

totalité des femmes de cette époque, de son nom patronymique. Le Catalogue du *Musée Dobrée*, à Nantes, mentionne, d'autre part (n° 1150), un acte notarié, daté de l'Hôtel de Rambouillet, 3 septembre 1653, et signé Catherine de Vivonne.

(1) Le vicomte de Noailles : *Le Cardinal de la Valette...* 1906 p. 266, donne quelques lignes d'une soi-disant lettre de M^{me} de Rambouillet au cardinal de la Valette, datée du 25 juillet 1636. Cette lettre, dont la date est d'ailleurs erronée, appartient à Julie d'Angennes. Nous la publions plus loin dans son texte intégral.

vérité, Monseigneur, je croy que Saint Charles n'avoit pas plus de bonté et de charité que vous en avés. Je prie Dieu de voulloir continuer vos prospérités et que me fasse la gra (*sic*) de faire connoître que je soys plus que personne...» [Signé : C. De Vivonne.]

M^{me} DE RAMBOUILLET A GODEAU. Du 26 juin 1642.
(B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 53; Tallemant : II, 511; Cousin : *La Jeunesse de M^{me} de Longueville*, 1855, p. 124; *La Société française*....., 1858, t. II, p. 351; Eugène Crépet : *Le Trésor épistolaire de la France*, 1865, I, 186.)

Elle regrette qu'Arnauld, son carabin-poète, ne soit pas à Paris pour lui répondre en vers. Elle le remercie de ses souhaits et le désire dans la loge de Zircée dont elle fait une description succincte.

M^{me} DE RAMBOUILLET A M^{me} DE MONTAUSIER.
(Avant 1656.) (Tallemant : VI, 445 et s.)

Elle relate à sa fille la réception burlesque que le marquis de Rouillac fit au marquis de Cascaez, ambassadeur de Portugal en France.

M^{me} DE RAMBOUILLET A M^{me} DE MAURE, octobre 1659.
(B. A., *ms. Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 1294; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit. Roux, 1858, p. 114; Cousin : *La Société française*, 1858, II, p. 358.)

Lettre relative à une autre lettre de M^{me} Cornuel où il est fait un portrait du marquis de Sourdis.

M^{me} DE RAMBOUILLET A M^{me} DE MAURE, octobre 1659.

(B. A., *ms.*: *Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 1229; Cousin : *La Société française*, II, p. 360.)

Lettre de différentes nouvelles sans intérêt. Il y est question d'un procès de M^{me} de Maure, de M^{lle} de Montausier et de M^{lle} de Montpensier.

RÉPONSE AU FACTUM PUBLIÉ SOUS LE NOM DE M^{me} L'ABBESSE D'HIERRE, FAITE PAR M^{me} LA MARQUISE DE RAMBOUILLET, 1662. (B. A., *ms.* n^o 3135, fos 461 et s.) **Inédite.**

Cette réponse est relative aux difficultés que sa fille Clarisse-Diane d'Angennes suscite partout à cause de son caractère déplorable. M^{me} de Rambouillet la justifie.

M^{me} DE RAMBOUILLET A HUET, ÉVÊQUE D'AVRANCHES.
Du 24 janvier 1665. (*Bulletin du Bibliophile*, 1872, p. 508.)

Elle le remercie de lui avoir donné des marques de son amitié à l'occasion de la mort de sa fille, la comtesse de Grignan.

JULIE D'ANGENNES

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE.
Du 2 juin 1637. (*Catalogue d'autographes Charavay*, du 10 mars 1847, n^o 360, cité par Cousin : *La Société française*, II, p. 362.) **Inédite.**

Arnauld [de Corbeville et non d'Andilly] part pour rejoindre à l'armée le cardinal de la Vallette. Elle ne veut pas le laisser partir sans rendre grâces à S. E. du

chapelet qu'elle lui a envoyée de N. D. de Liesse et qu'elle dira bien soigneusement pour sa conservation.

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE.
Du 15 juin 1637. (*Bibliothèque nationale*, ms. n^o 6644, f^o 200.) **Inédite.**

« Monseigneur, Quelque sujet que j'aye de bien espérer de vostre prudance et de vostre bonne fortune, je ne puis m'empêcher d'atandre avec beaucoup d'inquiétude le sucès du voiage que vous allés entreprendre. Vous me devez pardonner cette tandresse, car je suis sy peu acoutumée à an avoir qu'elle ne peut naistre que de la pasion que j'ay pour vos intérest. Cette mesme raison ma fait sentir avec beaucoup de joye l'action qua faitte Monsieur le Duc de lavalette. Elle est extrêmement glorieuse pour luy et utile pour le servise du roy. Lon en tesmoigne isy beaucoup de satisfaction. Je vous plains extrêmement d'avoir une querelle aussy importante que celle que vous m'avez fait l'honneur de me mender, mais j'ayme encore mieux que vous ayés cette ennemy sur les bras que ceux de la france sans canon. L'affaire de M^r le Conte ne prant pas se me semble le chemin de s'acomoder, neamoin on atand aujourd'uy le père Ilarion pour en savoir l'antière conclusion. Il y avet beaucoup d'autres petites nouvelles à vous pouvoir entretenir sy je ne cregnés que ma letre ne courust quelque fortune dans le peis des enemis. Toute nostre famille et ceux de quy vous vous estes souvenu dans ma letre vous asurent de leur servises très humbles et de leur obéisanse et moy que l'on ne peut estre plus véritablement que je ne la suis... »

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE. Du 2 juillet [1637]. (*Bibliothèque nationale, ms. n° 6644, f° 204.*) **Inédite.**

« Monseigneur, Quand vous deveriés dire que j'ayme trop à escrire, je ne me sorés pas résoudre à laisser partir M^r Daigueville sens le charger d'unne de mes letres. Je panse que sy il vous veust dire les cris de joye que l'on a fait en le voiant, vous pourés crère sens diminuer sa vanité qu'ils estois de deux ou trois tons plus haut qu'il ne faloit s'ils n'eussent deu aller que jusques à luy. Il vous aprandra ausy que M^{me} vostre espouse [M^{me} de Combalet] se conduit fort sagement. Elle fait bien quelque petite promenade, mais sens aucune galanterie. De deux uniques galants quy nous restoient, l'un nous a quitées tout franc pour M^{lle} Blondeau et l'autre a adjouté cinc ou six dragmes de gravité à son ordinaire depuis la perte de sa mère. Je ne panse pas, quen cette letre tomberoit entre les mains des ennemis, qu'il soit important pour les affaires publiques qu'ils y voyent que le vray [pagos?] est arivé isy. C'est une nouvelle que j'ay cru que vous seriés bien ayse de savoir. L'on tient ausy pour certain que les corneilles de la Forest de Villiécoterest sont toutes enragées depuis qu'elles ont mengé d'un loup qui le lestoit. Ne vous imaginés pas, s'il vous plaist, Monseigneur, que je sois devenue menteuse depuis que vous ne m'avés veue. Car j'ay de bon garant de tout se que j'escris. Conservés moy l'honneur de vos bonnes grâces et me croiés avec toute sorte de vérité et de respect... »

» Arnault me prie en partant de vous dire, Monseigneur, le déplaisir qu'il a de ne servir point dans vostre armée. Il y a fait tout se qu'il a peu, je vous asure. M^{lle} Polet est vostre servente très obéissante.»

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE. Du 3 juillet 1637. (*Bibliothèque nationale, ms. n° 6644, f° 207; Tallemant : II, 538; Eugène Crépet: Le Trésor épistolaire de la France, 1865, I, 191.*)

Lettre de différentes nouvelles. Les hauts faits du cardinal seront exaltés par l'histoire. Querelle du Cid. Dispute de M^{lle} Aubry avec le cardinal de Richelieu. Le maréchal de Brézé possède un lièvre qui le suit comme un chien. Voiture joue du psalterion pour plaire à une duchesse.

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE. Du 2 septembre 1637. (*Musée Dobrée, à Nantes, n° 1033; Ed. de Barthélemy a publié cette lettre dans Bulletin du Bibliophile, 1876, p. 9 avec une date erronée.*)

Julie est à Richelieu avec M^{me} de Combalet. Elle entretient le cardinal de Monsieur dont elle a vu la maîtresse, Louison Roger, à Tours. Elle a causé avec M^{me} de Chevreuse qui s'occupe de théologie. Elle se dispose à aller voir les possédées de Loudun.

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE. Richelieu, 29 septembre 1637. (*Archives de Chantilly, O.VII, p. 135.*) **Inédite.**

« Monseigneur, Je ne pouvois recevoir aucun témoignage de l'honneur de vostre amitié quy me

touchast plus sensiblement que la douleur que vous montrés avoir eue de la mort de M^{me} de Longueville (1). Je n'ose pas dire que j'ay plaint sa perte autant que j'y estois obligée, puisque cela ne se peut, mais c'est au moins la plus grande affliction que j'aye jamais eue. J'en suis restée dans un sy grand accablement qu'il n'y avoit que la prise de La Capelle capable de me redonner de la joye, et je ne croy pas rien faire contre l'amitié d'avouer que j'en ay eu une très sensible, puisque celle que je vous dois, Monseigneur, ne m'engage pas à prandre une médiocre part à une chose quy vous aporte tant de gloire; il n'y a point de lieu où cette nouvelle aye donné plus de joye qu'en celuy-sy; vous le croirés aysement, sachant que M^{me} de Combalet, Voiture et moy y sommes, quy pouvons sans doute disputer au reste de toutes les personnes quy font profession de vous honorer. M^{me} de Combalet croit vous assurer elle-mesme de la part qu'elle prant à vos interests, mais elle n'en a pas le tans parse que Mademoiselle est séans depuis hier au soir; elle m'a donné pouvoir, Monseigneur, de vous dire toutes les tandresses qu'il me plaira, et moy je vous lesse celuy de les choisir. M^{me} du Vigean est très obligée à l'honneur de vostre souvenir et vostre servente très humble; pour Voiture, il est enfermé avec M. Goulas, quy luy gagne deux sans pistoles, de sorte que je n'ay osé le faire avertir de l'occasion que j'avois de vous escrire. Monsieur nous l'a amené isy, et nous l'a lessé jusques

(1) Louise de Bourbon, première femme du duc de Longueville.

au retour d'un petit voyage qu'il est allé faire à Paris. Toute la galanterie du monde est à cette heure ranfermée à Tours; il ne se parle plus de divertissement qu'en ce lieu-là; l'absence de M^{me} de Chevreuse n'en rent pas les dames plus tristes, car la plus part estoit brouliés avec elles et principalement la troupe de Louison (1). J'espère que vostre retour à Paris pourra bien estre en mesme tans que le nostre, car il n'est pas à croire qu'après les choses que vous aves faites l'on ne vous donne le tans de vous reposer. Avant que de finir, j'ose vous suplier très humblement, Monseigneur, de continuer à vouloir honorer mon frère de vos bontés; il me semble que la sorte dont vous en parlés doit faire imaginer que vous en estes contant; se me seroit une sy grande satisfaction incroyable; mais je ne m'y ose atandre que je n'aye bien examiné de quel ton vous le dites. Je ne demende point d'autre grâce à Dieu pour luy, après sa conservasion, que celle de vous pouvoir estre agréable et de vous pouvoir randre une partie de se quy vous doit. Je vous baise mille fois très humblement les mains et suis...» (Signé : DANGENNES.)

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE.
S. D. [1637]. (*Bibliothèque nationale, ms. n^o 6644, f^o 238.*) **Inédite.**

« Monseigneur, Je ne croy pas avoir besoin de beaucoup d'art pour vous persuader la joye que m'a donné la

(1) Louison Roger de la Marbelière, maîtresse de Gaston d'Orléans.

prise de Landrecy. Il suffit que vous me croiés reconessente pour imaginer que personne ne peut surpasser mes sentiments dans les choses quy vous regardent. Sy vous saviés le plaisir qu'il y a pour les personnes qui vous honorent d'ouir parler de vous comme l'on fait isy depuis trois jours, je suis assurée, Monseigneur, que vous sentiriés en se point là quelque complissance de vous hourir louer. Sy M. Arnault ne m'avoit promis de suplée au défaut de mon éloquence, je serois bien fâchée de me taire en si beau sujet de parler. Mais, avec cette espérance, je me contente de vous dire que je suis.....

« Je ne say sy les louanges que l'on vous donne au préjudice de Charles Quint ne diminueront point l'afection d'une Dame que vous cognoisés, mais avant sela elle m'avoit asurée que vous estiés fort bien avec elle. Il y a deux de vos parantes qui ont esté un peu malade, mais ce n'est plus rien, dieu mercy. »

JULIE D'ANGENNES AU CARDINAL DE LA VALLETTE.

Du 5 juillet [1637?]. (*Lettres autographes recueillies par feu M. Alfred Sensier, décrites par Étienne Charavay, 1878, n° 747.*) **Inédite.**

Lettre sur son frère, le marquis de Pisani, qui avait rejoint, sans l'autorisation de ses parents, l'armée du cardinal de la Vallette. Sa mère et son père se plaignent de ce que leur fils a exécuté son dessein contre leur volonté. « Néanmoins, j'espère que parse qu'il est auprès de vous, il luy pardonneront plustost. Pour moy, Monseigneur, quy ne vous ay jamais peu randre

ce que je devois pour mes debtes propres, vous me dispenserez sy je ne me charge point de selles de mon frère...»

JULIE D'ANGENNES A M. DE NOYERS. Du 1^{er} septembre 1639 (1). (*Catalogue d'une vente faite par l'Alliance des Arts, le 18 mars 1844, cité par Cousin : La Société française, II, 363.*) **Inédite.**

Elle lui demande des nouvelles de la reine Anne d'Autriche à qui elle a écrit dès qu'elle a connu son accouchement. Elle est bien en peine du bruit qui court que S. M. est fort mal.

JULIE D'ANGENNES AU MARQUIS DE FONTENAY-MAREUIL, AMBASSADEUR POUR LE ROI A ROME. Du 29 mai 1642. (B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 67; Cousin : *La Société française, II, p. 365.*)

Elle le prie de s'occuper des intérêts de Godeau, c'est-à-dire d'obtenir que le Pape confirme, sur sa tête, la réunion des évêchés de Grasse et de Vence.

JULIE D'ANGENNES A GODEAU. Du 29 mai 1642. (B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 65; Cousin : *La Société française, II, p. 366.*)

Elle lui fait part qu'elle a écrit à Fontenay-Mareuil en sa faveur. Elle est attristée par la déroute de l'armée du maréchal de Guiche. Elle craint d'y avoir perdu des amis. Elle demande à Godeau de prier pour elle afin

(1) Cette date est évidemment fausse. La reine mit au monde un fils, Louis XIV, le 5 septembre 1638 et un second fils le 20 septembre 1640.

que les biens de la terre lui deviennent moins chers, et notamment la danse. Elle annonce les mariages de M^{lles} de Bourbon et de Brienne et raille sur le sien.

JULIE D'ANGENNES AU MARÉCHAL DE GUICHE. Du 10 juin 1642. (*Catalogue d'autographes Charavay, du 15 mars 1858, n° 345; Cousin : La Société française, II, p. 364.*)

Elle prie le maréchal de faciliter un procès que sollicitent le comte et la comtesse de Maure.

JULIE D'ANGENNES A GODEAU. Du 9 septembre 1642. (B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 68; Cousin : *La Société française, II, p. 367.*)

Elle le remercie d'une pièce de vers adressée à propos de la mort d'une personne dont elle ne révèle pas le nom.

JULIE D'ANGENNES A M^{me} DE SABLÉ, S. D. (novembre 1642). (B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 57; Cousin : M^{me} DE SABLÉ, 1854, p. 17; *La Société française, II, 369.*)

Elle raille M^{me} de Sablé sur sa crainte des maladies et de la mort. M^{me} de Sablé n'a pas voulu la voir appréhendant qu'elle ne lui apportât la petite vérole dont souffrait M^{lle} de Bourbon (1).

JULIE D'ANGENNES A M^{me} DE SABLÉ. S. D. (novem-

(1) M^{me} de Sablé répond à Julie d'Angennes par une lettre que l'on trouvera dans B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 59; Cousin : *Madame de Sablé*, p. 18.

bre 1642). (B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 61; Cousin : *M^{me} de Sablé*, p. 20; *La Société française*, II, p. 370.)

Même sujet : On ne craint jamais de voir ceux que l'on aime.

JULIE D'ANGENNES A M^{me} DE SABLÉ. S. D. (novembre 1642). (B. A., *ms. Conrart*, t. XIV, in-4^o, p. 62; Cousin : *M^{me} de Sablé*, p. 20; *La Société française*, II, p. 370.)

Même sujet.

M^{me} DE MONTAUSIER A MARIE-LOUISE DE GONZAGUE, REINE DE POLOGNE. Du 19 septembre 1645. (*Archives de Chantilly*, R. I. 381; Duc d'Aumale : *Hist. des princes de la maison de Condé*, V. 416.)

Elle regrette cette princesse au point de tout trouver ennuyeux à Paris. Volontiers elle irait la rejoindre en Pologne. Nouvelles sans intérêt.

M^{me} DE MONTAUSIER [AU CARDINAL MAZARIN, pendant la Fronde]. Paris, ce 4^e janvier. (*Bibl. de Lille, ms.* n^o 986, f^o 747; *Bulletin du Bibliophile*, 1877, p. 479.) (1).

Elle le remercie de lui avoir fait part de ses projets. Elle fait des vœux pour le bonheur de son sort et son rétablissement à la cour. Son mari et elle ne chercheront pas d'autre protecteur que lui et, s'il pouvait aban-

(1) Mazarin témoigne de l'affection à M^{me} de Montausier et se déclare toujours prêt à servir ses intérêts. V. A. E. *France*, 865, f^o 211; 887, f^o 275.

donner son poste, Montausier serait auprès de lui dans le malheur. Protestations de fidélité à sa cause. Elle a fait admirer à ses ennemis même la beauté des lettres qu'il écrit au roi et à la reine.

M^{me} DE MONTAUSIER A M. BLAVET, Paris, 5 mars 1650.
(Brièle : *Collection de Documents pour servir à l'Histoire des Hôpitaux de Paris*, 1887, IV, 117.)

Elle le prie de payer la somme de 500 livres à M. Levasseur, marchand passementier, somme qu'elle lui remboursera lorsqu'elle aura reçu l'argent qu'il lui doit sur la ferme des Coches.

M^{me} DE MONTAUSIER AU PRINCE DE CONTI, 15 août 1652.
(B. N., ms. n^o 6727, p. 178]; Cousin : *La Société française*, édit. in-18, II, 350.)

Montausier étant blessé, elle répond pour lui (1). On échangera le baron de Jarzé, fait prisonnier par les gens de son mari pour un officier de l'armée des princes.

M^{me} DE MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 17 août 1652. (*Archives du Ministère de la Guerre*, vol. 134, f^o 233.) **Inédite.**

« Vous apprendrez par Monsieur le chevalier d'Aubeterre l'estat des affaires de Guyenne. Et pour celles de cette province, je vous diray que la meschante résolution qua prise M. le vicomte d'Aubeterre de se déclarer pour les Princes nous nuist beaucoup, car il a donné passage à leurs troupes par Aubeterre pour entrer

(1) V. la correspondance de Montausier, p. 409.

dans ce pays. L'on croit qu'elles veulent essayer de charger M. de Folleville qui s'est retiré bien vite ou de se saisir de plusieurs chasteaux qui sont dégarnis par ce que nostre Infanterie est avec M. du Plessis à Marennnes. M. de Montauzier a eu bien de la peine à empescher beaucoup de noblesse de s'assembler avec celle de Poitou et de Perigort prétandans mettre ordre aux ravages que font les troupes des gentils-hommes les plus zélés pour le service du Roy. Mais comme, sous prétexte de cela, il se feroit peut estre des choses contre le service du Roy, il a destourné cette résolution par le moyen de ses amis le plus adroitement qu'il a pu. Je croy mesme qu'il ne se déclarera pas beaucoup de noblesse pour M. d'Aubeterre. Je vous rendis compte, il y a huit jours, des lettres que M. le Duc d'Orléans et le Parlement de Paris avoyent escrites à M. de Montausier et au maire et eschevins de cette ville. Depuis cela, on a encore adressé un paquet au maire remply d'imprimés que je vous envoie. M. de Montausier m'avoit chargé, il y a quelques temps, de vous escrire une lettre laquelle, je croy, a esté perdue, touchant le sujet qu'il avoit de différer à mettre le sieur de la Jarrie dans le chasteau d'Ambleville parce que c'est un homme duquel M. Radigues ne sçauroit respondre luy-mesme après le tour qu'il a fait, ayant pris des commissions du Roy et des princes en mesme temps et M. d'Harcourt fut tout prest à le faire pendre. A cause de cela, vous devez juger par beaucoup d'expériences que nous avons veu en nos jours que les gens qui manquent une fois en leur devoir y retombent souvent. Et comme ce chasteau

est un autre Coignac et Xaintes, il est d'une conséquence étrange si les ennemis le prenoient. M. Radigues ne doit point craindre que M. de Montausier se serve de ce prétexte pour mettre quelqu'un dans ce chateau, car il est prest de le mettre entre les mains de tous ceux qu'il nommera hors la Jarrie... » [Signé : JULIE DANGENNES.]

M^{me} DE MONTAUSIER A MAZARIN. Angoulême, 20 juin 1659. (*Archives de Chantilly*, O. VIII, p. 167; Cousin : *La Société française*, II, 375.)

Elle lui rend peu souvent ses devoirs. Elle le conjure de lui continuer son amitié. Elle a appris que M. le Prince se dispose à faire la paix et à demander le gouvernement d'Angoumois pour le duc de la Rochefoucauld. La perspective que l'on fait miroiter à ses yeux d'un titre de duchesse en compensation du gouvernement ne lui sourit guère car elle prétend mériter ce titre « sans l'acheter si cher ». M. de Vitry et M. de Noirmoutiers l'ont obtenu à meilleur compte « pour l'amour de M^{me} de Chevreuse et de M^{me} de Monbason ». Elle a ses biens en ce pays, ce qui lui défend de le quitter. En outre, elle considère comme un danger pour les intérêts du roi d'ajouter à la Guyenne un gouvernement qui mettra sous l'influence des princes « cent lieues de peis et dix milions de livres ».

M^{me} DE MONTAUSIER A M^{me} DE MAURE, Angoulême, 13 juillet 1659. (B. A., ms. *Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 1309; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit.

Roux, 1858, p. 77 ; Cousin : *La Société française*, II, 376.)

Elle ne lui a pas écrit plus tôt, car, arrivée à Angoulême avec M. de Montausier, elle a eu toute la province à recevoir et à la rassembler pour la mener voir le cardinal Mazarin de passage. Nouvelles au sujet du mariage de Louis XIV.

M^{me} DE MONTAUSIER A M^{me} DE MAURE, Bordeaux, 2 octobre 1659. (B. A., *ms. Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 1229; Cousin : *La Société française*, II, 378.)

Nouvelles diverses. Elle se plaît à Bordeaux où elle reçoit mille civilités. Anecdotes sur sa fille, M^{lle} de Montausier.

M^{me} DE MONTAUSIER A M^{me} DE MAURE, Angoulême, 8 décembre 1659. (B. A., *ms. Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 1242; Cousin : *La Société française*, II, 383.) (1).

Lettre relative à l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide et à M^{lle} de Montausier, dont on annonce faussement le mariage. Elle ne la mariera pas avant qu'elle ait dix-huit ans.

M^{me} DE MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Angoulême, 16 février 1660. (*Archives de Chantilly*, P. XXIII, p. 149.) **Inédite.**

« Monseigneur, J'ay consulté lontams cy j'avois encore assés de part dans l'honneur de vostre souvenir

(1) Cette lettre répond à une lettre de M^{me} de Maure du 3 décembre 1659 (*Conrart*, XI, in-f^o, p. 1241.)

pour oser prendre la liberté de tesmoigner à V. A. les sentiments que m'ont causé vostre heureux retour en France, mais j'ay esté persuadée enfin que les cris de joye s'entendent tousjours avec plaisir de quelques part qu'ils viennent, et quelques indiferants que soient les gens qui les poussent, resevés donc les miens s'il vous plaist, Monseigneur, et soyés persuadé que le respect que vostre mérite et vostre calité doivent inspirer à tout le monde n'est cy véritable en personne qu'en moy quy suis...» [Signé : JULIE DANGENNES.]

M^{me} DE MONTAUSIER A ANTOINE DE BORT, Fontainebleau, 14 octobre 1661. (Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des Hôpitaux de Paris*, 1887, IV, 123.)

Elle le prie, sur l'argent que M. de Montausier lui a laissé, de payer différents marchands qui lui ont fourni des marchandises ainsi qu'à M^{lle} de Montausier

M^{me} DE MONTAUSIER A M^{me} DE MAURE, 30 septembre 1661. (B. A., *ms. Conrart*, t. IX, in-f^o, p. 741; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit Roux, 1858, p. 86; Cousin : *La Société française*, II, 386.)

Elle la remercie d'une lettre, pleine de compliments, reçue au moment de sa nomination de gouvernante de Mgr le Dauphin.

M^{me} DE MONTAUSIER A ARNAULD DE POMPONNE, 8 janvier 1663. (*Bulletin du Bibliophile*, 1870-1871, p. 353.)

Elle lui témoigne le regret de n'avoir pu, de même

que son mari, lui rendre un service. La mort de Madame (Duchesse d'Orléans) l'a si fort troublée que cette émotion l'a empêchée de lui témoigner sa tristesse au sujet de la disparition de M. Ladvocat.

M^{me} DE MONTAUSIER A COLBERT, février 1666. (Jal : *Dict. historique*, 1872, art. Angennes.)

Elle remercie Colbert d'avoir demandé pour elle la pension que Picou lui a envoyée. Elle envoie un gentilhomme pour lui porter ce remerciement.

M^{me} DE MONTAUSIER A LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE, 25 mai 1667. (Matter : *Lettres inédites*, 1846, p. 319.)

Matter indique mais ne publie pas cette lettre. Elle se trouve à la Bibliothèque royale de Munich. Si elle existe réellement, elle nous montre M^{me} de Montausier dans l'exercice de ses fonctions de confidente des amours royales.

M^{me} DE MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, 25 juin 1667 (*Archives de Chantilly*, P. XXXV, p. 391.) **Inédite.**

« Pour ne retarder pas la satisfaction de V. A. d'un moment, je n'ay pas le loisir d'escire à Madame vostre sœur, ayés la bonté, Monseigneur, de luy faire tesmoigner ma joye et d'envoyer cette relation à Saint-Cloud à Madame. Le Roy me mande qu'il croit que Tournay sera fort tost pris. »

M^{me} DE MONTAUSIER A LOUIS XIV, juin 1670. (B. M. *ms.* A. 15453.) **Inédite.**

« Sire, tant que Dieu m'a laissé un peu de force, je l'ay

toute employée pour tesmoigner à V. M. par mes services la reconnoissance que j'ay des faveurs et des bien-faits dont elle m'a comblée. J'ay mesme combattu ung temps contre ma mauvaise santé et contre ma foiblesse pour essayer de rendre à Vous et à la Reyne un service que vous temoignez vous estre agréable. Mais, Sire, à cette heure qu'il n'a pas plu à Dieu de me laisser en estat de faire mon devoir, je ne sçaurois mieux témoigner l'extrême reconnoissance que j'ay de toutes vos bontez qu'en vous suppliant avec tout le respect que je vous dois de reprendre la charge de Dame d'honneur de la Reyne dont V. M. n'a honorée avec tant de bonté. Je lui suis trop obligée pour souffrir qu'une place qui a tant besoin d'estre remplie demeure plus longtemps, par mes incommoditez, comme si elle estoit vuide. Le service de la Reyne y souffre un trop notable préjudice. V. M. choisira aisement pour cela une personne qui aura plus de capacité et d'habileté que moy; mais je puis dire avec assurance que, qu'elle soit, elle n'aura jamais plus de fidélité, de zèle et de reconnoissance que j'en ay eu et que j'en auray toute ma vie. En mémoire de ces qualitez qui ne vous ont pas depleu, quoy que très inutiles, j'ose, Sire, supplier très humblement V. M. de me faire l'honneur de me continuer sa protection. Pour moy, ne pouvant plus rien faire pour vostre service que de prier Dieu pour vostre prospérité, je le feray tous les jours qui me resteront à vivre afin qu'il verse sur vostre personne sacrée et sur celle de la Reyne, de Mgr le Dauphin et de toute vostre Royale famille, toutes les prospérités

que je leur ay tousjours souhaité. Voyla tout ce dont est capable de V. M... etc...» (1).

M^{me} DE MONTAUSIER A M^{me} DE SABLÉ, Paris, 17 octobre (Ed. de Barthélemy : *Les Amis de M^{me} de Sablé*, 1865, p. 251, date cette lettre de 1674, ne sachant pas que depuis 1671, M^{me} de Montausier était morte.)

Elle préférerait le silence de M^{me} de Sablé qu'elle supposerait amical à ses compliments qu'elle accorde à toute la terre. Elle estime M. Colbert.

M^{me} DE MONTAUSIER AU MARQUIS DE FEUQUIÈRES, Paris, 2 février (*Musée Dobrée, à Nantes*, n° 1032; *Bibl. de la Rochelle*, ms. n° 650, f° 127; *Bibl. du XVI^e arrondissement de Paris, Collection Parant du Rosan*, t. VIII).

Condoléances sur la mort de son frère.

M^{me} DE MONTAUSIER A M. DE MONTAUSIER, Compiègne, 29 juin (Cousin : *La Société française*, édit. in-18, II, 363).

La reine a appris avec joie qu'il allait à Paris pour achever de se guérir. On lui recommande de lui ordonner d'avoir bien soin de lui.

(1) En réponse à cette lettre, Louis XIV écrivit à M^{me} de Montausier (B. M., même ms.) à la date du 24 juin 1670 : « J'ay receu une Lettre de vous qui m'a surpris et fâché. J'ay peine à vous refuser quelque chose, mais je ne sçauois vous accorder ce que vous me demandez ni recevoir un présent de vous pour le donner aussy tost à une autre. Je souhaite que vous gardiez longtemps ce que je vous ay donné et que vous occupiez une place dont je vous ay jugée

MARQUIS DE MONTAUSIER (1)

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES ET POLITIQUES DE M. LE DUC DE MONTAUSIER POUR LA CONDUITE D'UN PRINCE. [*Bibl. Mazarine, ms. n° 3551. (Original complet formant un volume grand in-4°); Bibl. nationale, Collection Clérambault, vol. n° 485, f°s 229-273 (Extraits); Bibl. de l'Arsenal, ms. n° 2324, f° 13 (Extraits); Mémoires de Jean Rou, 1857, p. 136 et s. (Extraits); A. Roux : Montausier..., 1860, p. 259 (Extraits).]* **Inédit.**

HISTOIRE DU CARDINAL DE RETZ. (Extrait attribué à Montausier, par P. d'Estrée et publié dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. II.)

MÉMOIRES MILITAIRES. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 131, f°s 34 et s.*) **Inédits.**

MONTAUSIER AU CARDINAL DE LA VALLETTE. Camp de Maltornay, 23 juillet 1637. (*Bibliothèque nationale, ms. n° 6644, f° 229; Le Cabinet historique, 1858, 2^e part., p. 226.*)

MONTAUSIER AU MARÉCHAL DE GUÉBRIANT, Schles-

seule capable. Montausier vous dira les sentimens où il m'a trouvé et quoy que je puisse me remettre à son rapport pour vous faire connoistre l'amitié que j'ay pour vous, je ne laisseray pas de vous dire encore moy mesme qu'elle est telle que vous la pouvez désirer et qu'elle ne changera jamais. » [Signé : Louis].

(1) Les lettres de Montausier étant nombreuses, parfois fort longues et souvent d'un intérêt relatif, nous nous contentons de résumer celles qui sont inédites. Pour les autres, nous renvoyons aux volumes où elles ont été publiées.

chtadt, 13, 14 et 15 octobre 1643. (B. N., *Cinq cents Colbert*, n^o 115, f^{os} 221-222.) **Inédites.**

Ces trois lettres sont relatives aux opérations militaires.

MONTAUSIER AU CARDINAL MAZARIN. Camp de Rothweil, 20 novembre 1643. (*Archives de Chantilly*, O. VII, p. 211.) **Inédite.**

En l'absence du maréchal de Guébriant blessé, il commande le vieux corps de l'armée et rend compte de ses actes à Mazarin. On a pris Rotweil, mais cette prise a coûté de grandes pertes. Indiscipline totale parmi les officiers. Il va s'efforcer d'obliger l'ennemi à livrer une bataille rangée pour que son armée ne soit pas décimée par petites portions. Il demande des ordres.

MONTAUSIER A MAZARIN, Tubinge, 1^{er} décembre 1643. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France*, 1876, f^o 48.) **Inédite.**

Il a dû éprouver quelque revers. Si Mazarin le croit coupable, qu'il le châtie exemplairement. Sinon, il le prie de témoigner de son innocence à la reine. Le sieur de la Coste l'informerait des particularités de son malheur.

MONTAUSIER AU DUC D'ENGHIEN, Fontainebleau, 16 août 1646. (*Archives de Chantilly*, M. XXXIII, p. 240; D'Aumale : *Histoire des princes de la maison de Condé*, V, 444.)

MONTAUSIER AU DUC D'ENGHIEN, Paris, 22 octo-

bre 1646. (*Archives de Chantilly*, M. XXXIII, p. 477; D'Aumale : *op. cit.*, V, 452.)

MONTAUSIER AU CARDINAL MAZARIN, 8 novembre 1648. (*Archives de Ministère des Affaires étrangères, France*, 1476, f° 124.) **Inédite.**

Il vient de visiter son gouvernement [Saintonge et Angoumois] qu'il a trouvé dans « une tranquillité profonde et dans une parfaite obéissance. « Il espère faire payer « paisiblement » les impôts, pourvu qu'on ne donne pas aux habitants à loger des gens de guerre, car le peuple est misérable. Il recommande son beau-frère, le marquis de Laurière qui habite le Limousin. Ce marquis demande à servir Mazarin.

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, S. L. N. D. (1649). (*Archives de Chantilly*, P. VI, p. 441.) **Inédite.**

Il le prie de remédier aux désordres de son gouvernement en le faisant secourir. Qu'on ne lui envoie pas des troupes. Qu'on les lui laisse lever. Cela coûtera moins cher au roi et à sa province. Qu'on lui donne des pièces de canon. Avec cela il réprimera les désordres causés par le prince de Marsillac et ses partisans et tiendra le pays en bride.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 28 janvier 1649. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France*, 1476, f° 143.) **Inédite.**

On lui porte du tort en voulant lui enlever le gouvernement de l'Alsace. On ne daigne pas lui payer un denier de ses diverses charges. On le priva d'aspirer

aux hautes dignités en l'empêchant de servir à l'armée. Il se plaint de tout cela. Néanmoins, Mazarin étant tourmenté par les troubles de la Fronde, il ne renouvelera pas ses plaintes. Il le prie seulement de s'occuper de lui. Il est sans argent. Il craint que les rebelles ne s'emparent de la place d'Angoulême, mal défendue, et qui est la place la plus importante de toute la région. Le Parlement et les frondeurs ont tellement de partisans en sa province qu'il devient fort malaisé de servir le roi. Marsillac peut, s'il veut, faire beaucoup de désordre. Pour préserver Angoulême d'un coup de main, il entretient des soldats à ses frais. Mais cela ne peut durer longtemps. Il demande des troupes, des ingénieurs, de l'artillerie, des vivres, des munitions et de l'argent.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 17 février 1649.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 147.*) **Inédite.**

Confirmation de la lettre précédente restée sans réponse. Les troubles empirent en Angoumois, Marsillac gagne des partisans. Montausier est seul « à estre du party du devoir ». Il conjure Mazarin de le secourir. S'il est accablé, au moins S. E. ne l'accusera-t-elle pas de négligence.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 26 février 1649.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 149.*) **Inédite.**

Pendant que les états d'Angoumois se réunissaient, le Prince de Marsillac et le duc de la Rochefoucauld,

son père, sous prétexte de carnaval, assemblaient de leur côté leurs partisans. L'insolence des frondeurs s'accroît. Il ne peut arriver à faire les levées que Mazarin l'a autorisé à faire. Personne ne marche avec le roi et on lui fait tous les jours la proposition de se mettre à la tête des rebelles. Mais il sait son devoir. Seulement il est complètement démuné d'argent. Il conjure le cardinal de lui en envoyer. Prière de réprimander le comte de Jonzac, lieutenant du roi en Angoumois. Ce Jonzac, parent de Montausier, est un homme pervers et haï du peuple. Il encourage les menées des rebelles.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 3 mars 1649.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, fo 151.*) **Inédite.**

Confirmation des lettres précédentes. M. de la Trémouille fait des levées en faveur de la Fronde, ce qui est dangereux pour la Saintonge à cause de la place de Taillebourg qui appartient à ce duc.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 31 mars 1649.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, fo 153.*) **Inédite.**

Pour avoir une plus grande autorité en sa province, il prie Mazarin de lui faire obtenir la commission de lieutenant-général des armées du Roi. Cette demande ne paraîtra pas excessive. Il y a fort longtemps qu'il est maréchal de camp et de plus jeunes que lui détien-
nent avant lui la charge susdite.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 18 avril 1649. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 157.*) **Inédite.**

La force seule peut avoir raison de la rébellion en Angoumois. La noblesse et le peuple n'ont plus de sympathie que pour les gens qui travaillent contre le service du roi. Jonzac, La Trémouille, autrefois méprisés, jouissent à cette heure de l'unanime affection tandis que lui Montausier sent les haines autour de lui grandir. Marsillac et sa maison font les délices de toute la province. Il demande qu'on le protège. On parle encore de lui enlever l'Alsace pour la donner tantôt à une, tantôt à une autre personne. Il serait de mauvais exemple de dépouiller un serviteur aussi zélé que lui et qui est dans la dernière misère.

MONTAUSIER A LE TELLIER. Montausier, 11 novembre 1649. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 116, f^o 347.*) **Inédite.**

La perte de sa mère et l'affliction qui s'en est suivie l'ont empêché de le remercier plus tôt de lui avoir fait délivrer les provisions de la charge dont le roi l'a honoré en Alsace.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Montausier, 18 novembre 1649. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 117, f^o 376.*) **Inédite.**

Le Tellier lui avait promis de décharger son gouvernement du logement des gens de guerre. Il n'a pas tenu sa promesse, ayant connu l'attitude contraire au service du roi de la province. Montausier proteste, car,

pour châtier les coupables, on appauvrira ceux qui ne le sont pas et notamment les Saintongeois. Si on lui donne des gens de guerre à loger, il ne répondra plus de la taille.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Montausier, 25 novembre 1649. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 117, f° 381.*) **Inédite.**

Même sujet que la précédente.

MONTAUSIER A MAZARIN, Montausier, 27 décembre 1649. (*Archives du Ministre des Affaires étrangères, France, 1476, f° 165.*) **Inédite.**

Contestation avec le marquis de Jonzac, son parent, au sujet de la nomination du maire de Cognac. Il supplie Mazarin de lui donner raison. Son sentiment ne peut balancer entre Jonzac, homme plein de mauvaises intentions et lui, homme de devoir.

MONTAUSIER A MAZARIN, Montausier, 9 janvier 1650. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f° 172.*) **Inédite.**

Même sujet. Si Mazarin ne lui donne pas raison, il préférera abandonner le gouvernement de sa province. Il ne pourrait plus y vivre sans honte, ayant dû plier devant un subalterne.

MÉMOIRE DE M. LE MARQUIS DE MONTAUZIER. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f° 212.*) **Inédit.**

Même sujet. Jonzac a prétendu, contre Montausier, que l'élection du maire de Jonzac faisait partie de ses

attributions et a voulu faire nommer son candidat. Il a appelé à lui, en perspective des événements, des gens en armes, invoquant même le secours des frondeurs. (Mazarin, à la suite des plaintes de Montausier, ouvrit une enquête. V. même volume, f^{os} 189-190, *Jonzac à Mazarin*, 16 mai 1650; *Sainte-Hélène à Mazarin*, 16 mai 1650.)

MONTAUSIER A MAZARIN, Montausier, 7 octobre 1650. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France*, 1476, f^o 205.) **Inédite.**

Le prince de Tarente, gouverneur de Taillebourg, ne lui a pas envoyé, comme il l'avait prévu, les armes dont il avait besoin pour ses recrues. Les officiers de celles-ci se plaignent disant qu'on les a trompés. Prière de le secourir. Il n'ira point voir M^{me} la Princesse qui a reçu froidement ses hommages adressés par un gentilhomme.

RÉCIT D'UN COMBAT D'ENTRE M. DE MONTAUSIER ET BALTHAZAR. Angoulême, 20 juin 1652. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France*, 1476, f^o 214.) **Inédit.**

Au cours de ce combat, Montausier, chargeant les troupes de M. le Prince commandées par Balthazar, fut blessé d'un coup de mousquet au bras et de deux coups d'épée à la tête. Sa petite armée fut battue. On craignit longtemps pour sa vie et Jonzac posa même sa candidature éventuelle à sa succession comme gouverneur de Saintonge et d'Angoumois. (V. A. E. *France*, 1476 f^o 371.) Pendant la maladie de Montausier,

Julie d'Angennes, comme on l'a vu plus haut, se charge de la correspondance importante.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 11 janvier 1652. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 133, f° 18.*) **Inédite.**

Le retour de Mazarin a causé une grande émotion dans la province. De nouveau le peuple, de même que le bourgeois et la noblesse murmurent. En une débauche, à laquelle assistait Montausier, le maire d'Angoulême poussa l'audace jusqu'à refuser de porter la santé de Mazarin avec celle du roi. Cependant on ne se révoltera pas parce qu'on craint Montausier. Mais, pour juguler les vellétés de révolte, il faudrait à Montausier son régiment qu'il partagerait entre Angoulême et Cognac. Pour entretenir ces troupes, il mettrait une contribution sur les paroisses de son gouvernement, du Périgord et du Poitou. Celles-ci paieraient volontiers pourvu qu'elles fussent protégées contre les pillards qui les désolent. Il lui demande le secret sur ce qu'il lui écrit.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 13 février 1652. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f° 227.*) **Inédite.**

Il le prie de hâter l'envoi de l'ordre qu'il lui a promis pour commander, conjointement avec M. du Plessis-Bellièvre, les troupes qui vont assiéger Saintes. Si cette ville est prise, il espère que Mazarin le rétablira dans le gouvernement de la dite ville qu'on lui a fait perdre en l'absence de S. E.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 28 février 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, fo 255.*) **Inédite.**

Il a reçu de Mazarin l'ordre de commander avec M. du Plessis-Bellièvre devant Saintes et d'en prendre le gouvernement après la reddition. Protestations de reconnaissance. Tandis que du Plessis-Bellièvre s'avance vers Pons avec les troupes, il s'occupe de transporter le matériel et l'artillerie, chose malaisée sans argent. Pas d'outils. Pour les boulets de canon, les forges ne tiennent pas parole. Avec le peu de troupes dont il dispose, il s'efforcera de faire des miracles pour le service du roi. Saintes se prépare activement à soutenir le siège. Nouvelles militaires diverses.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 28 février 1652. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 133, fo 99.*) **Inédite.**

Il a reçu les deux ordres susdits que Le Tellier lui envoya avec une lettre obligeante. Pour le reste, copie textuelle de la précédente lettre.

MONTAUSIER A ANTOINE DE BORT, 1^{er} mars 1652.
(Brièle : *Collection de Documents pour servir à l'Histoire des Hôpitaux de Paris, 1887, IV, 117.*)

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 3 mars 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, fo 257.*) **Inédite.**

Il fait, avec du Plessis-Bellièvre, tous ses efforts pour hâter l'investissement de Saintes. Une forge qui

avait été mise en état, pour fondre des boulets, s'est rompue. On attendait des boulets de Niort. M^{me} de Neuillan a défendu leur sortie de cette ville. Prière de lui donner des ordres. Il y a de l'indiscipline parmi les officiers de Picardie. Il faudrait faire un exemple pour obtenir d'eux obéissance.

MONTAUSIER A MAZARIN, Saintes, 16 mars 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 279.*) **Inédite.**

Il lui annonce la prise de Saintes. Sans doute la garnison de cette ville avait-elle obtenu les honneurs de la guerre. Montausier relate un incident qu'il considère comme un déshonneur pour lui. Ses soldats, en effet, se sont précipités sur les assiégés au moment de leur sortie de la ville, les ont tués et dépouillés. Vainement s'est-il interposé le pistolet à la main. Il est désespéré, car ses ennemis lui attribuent partout cette perfidie. Il se dispose à aller assiéger Taillebourg. Il recommande à Mazarin le lieutenant-colonel Clauzier qui s'est conduit avec héroïsme.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Saintes, 16 mars 1652.
(*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 133, f^o 151.*)
Inédite.

Même sujet que la précédente.

MONTAUSIER ET DU PLESSIS-BELLIÈRE A MAZARIN.
Camp de Taillebourg, 24 mars 1652. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 285.*) **Inédite.**

Ils envoient par le sieur Clauzier la nouvelle de la

prise de Taillebourg. Ils donnent des renseignements sur l'importance considérable de cette place située au haut d'un rocher. Ils n'ont pas cru devoir garder la garnison comme prisonnière de guerre. Les soldats d'ailleurs prennent le parti du roi et les officiers se retirent dans leurs terres.

MONTAUSIER A MAZARIN, Taillebourg, 24 mars 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 288.*) **Inédite.**

Confirmation des termes de la lettre précédente. Il demande des ordres au sujet de Saintes et de l'argent pour nourrir les garnisons de Saintes et d'Angoulême qu'il entretient depuis longtemps avec ses revenus de Montausier.

MONTAUSIER A M. DE FOLLEVILLE, 2 mai 1652. (*Bibl. de la Rochelle, ms. n^o 662, f^o 50.*) **Inédite.**

Il le prie de vouloir bien exempter du logement des gens de guerre la maison et la terre d'un de ses amis, M. de Parcou. Il le remercie d'un service qu'il lui a rendu dans une affaire avec le duc de Saint-Simon.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 20 mai 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 334.*) **Inédite.**

Selon l'ordre reçu du roi, il a laissé aller M. du Plessis-Bellièvre du côté de Brouage et il est revenu à Angoulême pour y travailler à la subsistance de l'armée et à la pacification du pays. Il rend compte des belles actions du sieur de Folleville, envoyé par lui du côté

dePérigueux et trop modeste pour faire valoir ses capacités et sa bravoure.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 20 mai 1652.
(*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 133, f° 328.*)
Inédite.

Même sujet que la précédente.

MÉMOIRE POUR S. E. ENVOYÉ D'ANGOULÊME LE
26 MAI 1652, PAR M. LE MARQUIS DE MONTAUSIER.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f° 340.*) **Inédit.**

Diverses nouvelles relatives à ses troupes. Il demande qu'on mette une garnison à Saintes, citadelle importante. Son pays est ruiné. Pour payer ses troupes, il voudrait qu'on lui permit de tirer de l'argent de la terre de Jarnac. Elle ne peut être exemptée d'impôt sous prétexte que son seigneur est au service du roi. Il a déjà pris de l'argent sur les terres de M. de la Rochefoucauld. Il a chassé de Saintes tous les personnages suspects. Il souhaite que l'on rase le château de Taillebourg. Il a des contestations avec le comte du Dognon qui empiète sur son gouvernement. Il en a également avec M. d'Estissac pour les mêmes raisons. Ce dernier veut lui ravir Tonnay-Charente et Saujon.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 26 mai 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f° 343.*) **Inédite.**

Il lui envoie le Mémoire précédent. Il apprend que l'on parle de la paix. Il engage Mazarin à ne pas la faire

dans des conditions désavantageuses pour lui. Grandes protestations de dévouement. Il le prie de se ressouvenir de lui et de M^{me} de Mautausier dans les distributions d'avantages et d'offices.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 28 mai 1652.
(*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1476, f^o 349.*) **Inédite.**

Il lui annonce la défaite par M. de Folleville, dont il fait un grand éloge, de la cavalerie de M. le Prince.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 28 mai 1652.
(*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 133, f^o 377.*)
Inédite.

Même sujet que la précédente.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 29 août 1652.
(*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 134, f^o 284.*)
Inédite.

M^{me} de Montausier lui a écrit à sa place parce qu'il n'était pas en état de le faire (V. p. 394, cette lettre). Il donne avis à Le Tellier de la disposition des troupes dans les citadelles d'Angoumois et lui marque la nécessité de garnir celle de Saintes.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 14 novembre 1652. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 134, f^o 371.*) **Inédite.**

Ses troupes ont repoussé les ennemis commandés par le comte de Marsin, mais, excitées par leurs officiers, elles déciment le pays. Il regrette que l'on ait autorisé le prince de Marsillac à habiter la maison de son père,

le duc de la Rochefoucauld. Si l'on accorde même autorisation à ce dernier, il ne répondra plus de la paix de la province. Ces seigneurs conspirent sous couleur de chasse et de divertissements. Il demande que l'on révoque l'autorisation donnée au premier et qu'on la refuse au second. Pour le service du roi, il doit oublier que ces seigneurs furent autrefois ses amis.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 18 novembre 1652. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 134, f° 382.*) **Inédite.**

Il se plaint de l'indiscipline de ses troupes. Il réclame l'éloignement du chevalier d'Albret qui lui a désobéi. Il renouvelle ses prières au sujet des La Rochefoucauld.

MONTAUSIER A MAZARIN, Angoulême, 22 juin 1654. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, 1477, f° 12.*) **Inédite.**

Il le remercie avec transport d'un ordre que lui a apporté M. d'Estrades. Il déclare vouloir servir Mazarin avec fidélité. Mais il regrette que l'on ait mis sur sa province un impôt d'un écu par tonneau de vin et par « pied fourcheu ». Cela risque de susciter une révolte. On ne réussit pas à rétablir cet impôt en période de paix. On fut obligé d'envoyer des troupes pour châtier les mécontents. A ce moment on réussira moins que jamais à le faire accepter.

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 12 juillet 1654. (*Archives du Ministère de la Guerre, vol. 157, f° 66; Bulletin du Bibliophile, 1872, p. 507.*)

MONTAUSIER A LE TELLIER, Angoulême, 16 juillet 1654. (*Archives du Ministère de la Guerre*, vol. 158, f^o 351.) **Inédite.**

Il proteste contre la négligence des commis de l'administration qui oublient de ravitailler ses troupes. Puisqu'on s'avise de nommer différentes classes de lieutenants-généraux, il espère qu'on le comprendra dans la première. Par l'ancienneté, il y a davantage droit que MM. d'Estrades et du Plessis-Bellière. Il le prie de le rappeler à Mazarin.

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Angoulême, 15 février 1660. (*Archives de Chantilly*, P. XXIII, f^o 147.) **Inédite.**

Il lui témoigne sa joie de ce que, réconcilié avec la cour, il rentre en France. Il désire que ses sentiments, fort ardents, soient particulièrement distingués par le prince.

MONTAUSIER A COLBERT, Angoulême, 24 août 1662. (Jal : *Dict. crit. de biographie et d'histoire*, 1872, art. *Montausier*.)

MONTAUSIER A M^{me} DE SABLÉ, 11 mai 1665, 7 juin 1665, et S. D. (1666). (Ed. de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, 1865, pp. 242 et s., 29.)

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Rouen, 22 juillet 1667. (*Archives de Chantilly*, P. XXXV, f^o 432) **Inédite.**

Il est heureux d'apprendre que M. le Duc a évité de tomber entre les mains des ennemis. Il s'expose trop.

Il suit merveilleusement les traces de son père. Montausier réclame au prince les biches qu'il lui a promises.

MONTAUSIER A GRÆVIUS, 1^{er} septembre 1667, 30 mars, 2 août, 10 décembre 1672; 13 janvier, 16 mai 1673; 25 mars 1675; 15 et 28 mars 1676; 25 septembre, 30 octobre, 20 novembre 1679; 15 mars et 29 avril 1683. (*Le Cabinet historique*, 1867, 1^{re} part., pp. 218 et s.)

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Saint-Germain, 19 septembre 1668. (*Archives de Chantilly*, P. XXXVII, p. 269.) **Inédite.**

Pour lui marquer sa reconnaissance, il n'usera pas de belles paroles. Il lui enverra seulement quelques mots, mais sincères.

MONTAUSIER A M. DE VUOERDEN..... (*Bibliothèque de Cambrai*, ms. n^o 780, f^{os} 200-204). **Inédites.**

Nous n'avons pu avoir communication de ces lettres. Nous les croyons datées de 1670.

MONTAUSIER A BOURSALT..... 1671. (*Lettres nouvelles de feu M. Boursault*, 1738, I, 35.)

MONTAUSIER A VALANT, médecin de M^{me} de Sablé, Versailles 19 mars 1672. (Ed. de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, p. 359.)

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, juin ou juillet 1672. (*Archives de Chantilly*, P. XXXIX, f^o 237) **Inédite.**

Lettre perdue dont l'existence est certifiée par la

réponse du prince de Condé du 10 juillet 1672. Montausier avait écrit audit prince pour lui témoigner l'affliction que lui causait sa blessure. Il lui manifestait aussi sa joie de la naissance de son petit-fils.

MONTAUSIER A M. LE DUC, juillet 1672. (*Archives de Chantilly*, P. XXXIX, p. 242.) **Inédite.**

Lettre perdue. La réponse du duc d'Enghien explique que Montausier lui avait écrit à l'occasion de la naissance de son fils.

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Saint-Germain, 2 janvier 1673. (*Archives de Chantilly*, P. XLIV, p. 38.) **Inédite.**

Lettre bourrue où Montausier transmet au prince les témoignages de gratitude de son gendre le comte de Crussol

MONTAUSIER A M. LE DUC, Saint-Germain, 2 janvier 1673. (*Archives de Chantilly*, P. XLIV, p. 38.) **Inédite.**

Bien qu'il n'aime pas à importuner, il lui demande de gratifier son maître d'Hôtel Courcy « d'un petit employ qui s'exerce chez Mgr le Dauphin » par sa commission.

MONTAUSIER A M. LE DUC, janvier 1673. (*Archives de Chantilly*, P. XLIV, p. 126.) **Inédite.**

Lettre perdue. Montausier avait dû remercier le duc d'Enghien de sa bienveillance pour son gendre, le comte de Crussol. M. le Duc répond à sa lettre par des compliments sur les qualités du dit comte.

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Saint-Germain, 6 juillet 1673. (*Archives de Chantilly*, P. XLIX, p. 123.) **Inédite.**

Il est heureux de rendre service à un protégé du prince, l'abbé des Roches. Il a envoyé des lettres de recommandation à huit de ses juges et espère qu'elles ne seront pas inutiles.

MONTAUSIER A M^{me} DE SABLÉ, 22 juin 1675. (Ed. de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, p. 27; Amédée Roux : *Montausier.....*, p. 279.)

AUTOGRAPHE DE MONTAUSIER. (*Archives nationales*, M. 825.) **Inédit.**

Certificat donné le 27 février 1677, en faveur du sieur de Selincourt.

MONTAUSIER A M^{me} DE SABLÉ, 2 novembre 1677. (Ed. de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, p. 247.)

MONTAUSIER A VALANT, 8 janvier 1678. (Ed. de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, p. 248.)

MONTAUSIER A VALANT, Saint-Germain, 18 janvier 1678. (Ed. de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, p. 358.)

MONTAUSIER A JEAN ROU, Saint-Germain, 21 avril 1679 (*Mémoires inédits et opuscules de Jean Rou*, édit. Waddington, 1857, I, 144.)

MONTAUSIER A LA MARQUISE D'HUXELLES, Saint-Ger-

main, 9 mai 1679. (*Bibliothèque nationale, ms. n° 12769, f° 106.*) **Inédite.**

Il l'a recommandée à M. de Hautpisois pour une affaire qui n'est pas divulguée. Lettre de compliments.

MONTAUSIER A JEAN ROU, Verdun, 12 juillet 1683.
(*Mémoires de Jean Rou, I, 204.*)

MONTAUSIER AU PRINCE DE CONDÉ, Fontainebleau, 9 novembre 1685. (*Archives de Chantilly, P. CIII, p. 372.*) **Inédite.**

Lettre de condoléances sur la mort du prince de Conty.

MONTAUSIER A JEAN ROU, Versailles, 31 mars et 9 juin 1686. (*Mémoires de Jean Rou, I, 210-211.*)

MONTAUSIER A M. MUISSON, Versailles, 22 décembre 1687. (*Bibliothèque de la Rochelle, ms. n° 662, f° 58.*) **Inédite.**

Il plaint ce savant que la révocation de l'Édit de Nantes a chassé de France. Il regrette son départ. Il voudrait pouvoir lui être utile en quelque chose.

MONTAUSIER A JEAN ROU, Versailles, 31 mars 1689.
(*Mémoires de Jean Rou, I, 292.*)

MONTAUSIER AU CHANCELIER SÉGUIER, Rouen, 26 août... (Amédée Roux : *Un Misanthrope à la cour de Louis XIV, Montausier...* 1860, p. 279.)

LES FILLES RELIGIEUSES

DE

M^{me} DE RAMBOUILLET

Nous avons plusieurs fois, au cours de notre texte, fait allusion aux demoiselles de Rambouillet entrées en religion. La gloire de leur sœur aînée, Julie, leur a nuï. Elles sont restées dans l'ombre. Nous croyons devoir leur consacrer quelques lignes. Elles sont trois. L'aînée, Claire-Diane d'Angennes, et sa cadette, Catherine-Charlotte d'Angennes, étaient, en 1635, religieuses de l'abbaye de Pont-aux-Dames, diocèse de Meaux, où elles avaient fait profession, l'une en 1628, l'autre, nous ignorons à quelle date, mais dès l'âge le plus tendre (1). L'abbaye des bénédictines d'Hyères, ayant, le 29 décembre 1636, vaqué par la mort de son abbesse, Catherine-Alphonsine des Ursins, M^{me} de Rambouillet la demanda à Louis XIII pour Claire-Diane d'Angennes. Mais elle avait été donnée à une parente de M. des Noyers et la marquise aurait eu peu de chances de l'obtenir sans l'entremise toute puissante de M^{me} d'Aiguillon (2).

(1) A 16 ans.

(2) B. A., *ms.* n^o 3135, f^{os} 461 et s. V. aussi, Tallemant : II, 494 et s. V. également, B. A., *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4^o, pp. 1073, *Pour M^{me} la marquise de Rambouillet après qu'elle eut obtenu l'abbaye d'Yerre pour M^{me} sa fille, nonobstant toutes les difficultez qui s'y estoient rencontrées.*

La duchesse ayant vivement sollicité Richelieu en faveur de son amie, Claire-Diane d'Angennes fut préférée à la parente de M. des Noyers. Il est probable que, durant ces négociations, elle séjourna à l'Hôtel de Rambouillet où, en 1637, elle se trouva réunie à trois autres de ses sœurs et à son frère Pisani. Elle était loin d'être confite en dévotion. Elle se mêla aux jeux de la maison (1). Elle était charmante. Un jour, Voiture, considéra, émerveillé, le groupe formé, dans la chambre bleue, par ces jeunes filles. La mode des rondeaux florissait. Il en écrivit un d'une singulière audace. Le voici :

Les quatre sœurs sont tout mon entretien.
Dès que je vis leur grâce et leur maintien
Et de leurs yeux la très douce lumière,
Je leur rendis mon âme prisonnière
Et les suivis ainsi qu'un petit chien.
Je vous le dis, et le jure en chrétien,
J'ay dans le cœur, sans en rabattre rien,
Tout à la fois, d'une étrange manière,
Les quatre sœurs.

Chacun les ayme, on ne dit pas combien,
Et moy qui suis sans force et sans soutien
Et composé d'assez froide matière,

(1) Tallemant : II, 497, raconte, à ce moment, une anecdote d'après laquelle Pisani jouait de bons tours à l'une de ses sœurs, Louise-Isabelle d'Angennes, plus tard abbesse de l'abbaye Saint-Étienne de Reims, qui ne pouvait pas souffrir un bonnet de nuit sur une tête d'homme.

En un besoin, dedans une heure entière,
J'entreprendrois de... Vous m'entendez bien,
Les quatre sœurs. (1)

Personne, à notre connaissance, ne songea à se formaliser de sa liberté de plume. Bientôt d'ailleurs Claire-Diane d'Angennes, exhortée par Godeau à diriger sagement le troupeau de nonnes confié à sa vigilance (2), partait pour son abbaye en compagnie de ses deux sœurs, Catherine-Charlotte et Louise-Isabelle d'Angennes. Elle avait un caractère difficile. Elle se trouva en présence de religieuses indisciplinées qui lui refusèrent obéissance, considérant sa nomination d'abbesse comme non conforme à la règle de leur ordre. Quelques-unes même quittèrent le couvent plutôt que de se soumettre à sa direction. Claire-Diane s'aliéna plusieurs autres des religieuses en voulant les assujettir à une existence pieuse. Elles étaient habituées à des pratiques mondaines. Elles préférèrent changer de monastère à supprimer les divertissements du parloir dont elles jouissaient précédemment.

Claire-Diane appela auprès d'elle, comme visiteur de l'abbaye, l'évêque de Lisieux, Cospeau, qui prescrivit un règlement de vie à la communauté (3). Elle eut

(1) B. A., ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 1054, publié dans *Les Œuvres diverses tant en vers qu'en prose dédiées à M^{me} de Mattignon par Octavie*, 1658, p. 145.

(2) *Lettres de M. Godeau*, 1713, pp. 104 et s. A M^{me} de Rambouillet, Abbesse d'Yères. *Avis salutaires sur les devoirs d'une abbesse* V. aussi, une lettre de Gombault : *Lettres*, 1647, p. 230, où il est question de la beauté de M^{me} d'Yères.

(3) *Archives de Seine-et-Oise, Fonds de l'Abbaye d'Hyères*, t. I,

ensuite à se préoccuper de la situation temporelle de la maison qui était précaire. Jusqu'à la Fronde, elle administra avec intelligence son petit royaume. Elle dut l'abandonner à ce moment, les soldats l'ayant envahi. Elle se réfugia alors à Paris, dans une maison située rue des Nonnains d'Yères et appartenant à la communauté. Elle revint à Yères en 1653. Processive, elle eut dans la suite de nombreuses difficultés (1).

On lui reproche de n'avoir point suivi la règle qu'elle imposa à l'abbaye, de s'être un peu trop souvent mêlée à la société frivole de l'Hôtel de Rambouillet, d'avoir accueilli les idées jansénistes, enfin, rejetant son vœu de pauvreté, de s'être entourée d'une pompe excessive, objets d'art, tapisseries de haute-lice, marbres précieux, achetés à grands frais en Italie.

Elle mourut le 9 mars 1670, après un abbatiat de 33 ans. Elle avait fondé une école de novices et c'est

chap. III, art. XVI. V. aussi, Tallemant : II, 494, Abbé J.-M. Alliot : *Histoire de l'Abbaye et des religieuses bénédictines* d'Yerres, 1899, pp. 230 et s. V. également, Du Breul : *Antiquitez de Paris*, pp. 892 et s. ; *Gallia Christiana*, VII, 612 ; Abbé Lebeuf : *Hist. du Diocèse de Paris*, t. XIII, pp. 25-28 ; Sainte-Marie-Mévil : *L'Abbaye Notre-Dame d'Yerres, Essai historique*, 1859.

(1) Tallemant : II, 494, les rapporte, de même que ses aventures de la Fronde, pendant laquelle, avec son troupeau, elle vécut d'expédients. V. aussi, B. N., Fm 15748 et 27127, *Factum et manifeste pour Dame Claire-Diane d'Angennes, abbesse du monastère royal d'Hyerre, appelante comme d'abus de l'exécution du bref en cour de Rome du 13 septembre 1660, de la sentence rendue ensuite par Claude Blancpignon, le 1^{er} septembre 1661, et de la dépossession violente de la dite dame de la dite abbaye contre le dit Blancpignon, S. L.-N. D., in-4^o ; B. A., ms. n^o 3135, f^{os} 461 et s. Réponse au factum publié sous le nom de M^{me} l'abbesse d'Hierre, faite par M^{mo} la marquise de Rambouillet, 1662.*

probablement en cette école que furent élevées Angélique-Clarisse d'Angennes, sa jeune sœur, et M^{lle} de Saint-Maigrin, que Voiture et les familiers de l'Hôtel de Rambouillet allèrent voir si fréquemment.

Sa sœur Charlotte-Catherine (1623-1691) lui succéda comme abbesse. On a peu de renseignements sur celle-ci. Elle était pieuse, mais pleine de vanité. Elle ne se refusa point aux plaisirs du monde. Elle partageait tous les goûts de sa devancière. Elle tenta de se transformer en l'une de ces abbesses féodales qui bénéficiaient, au Moyen âge, des droits des seigneurs et des privilèges des évêques.

Nous sommes mieux renseignés sur Louise-Isabelle d'Angennes, la troisième fille religieuse de M^{me} de Rambouillet. Elle quitta le monastère d'Yères, demandée comme coadjutrice par M^{me} de Villiers Saint-Paul, abbesse de l'abbaye Saint-Étienne de Reims. Claire-Diane l'y conduisit en mai 1654. Des cabales si violentes l'y accueillirent que la reine elle-même, lors du sacre de Louis XIV, dut l'y intrôniser. Encore subit-elle, de la part des religieuses, une véritable persécution. Julie d'Angennes et M^{me} de Rambouillet parvinrent seulement à obtenir des rebelles une attitude moins énergique.

Isabelle d'Angennes succéda, en septembre 1657, à M^{me} de Villiers Saint-Paul (1). Tallemant nous assure que, par la suite, elle n'éprouva plus d'embarras dans l'accomplissement de sa tâche. « Elle est, dit-il, gaye,

(1) Loret : *Muze hist.* du 15 septembre 1657. V. aussi, *Muze* du 3 décembre 1661.

caressante, bonne et spirituelle... Elle s'est gouvernée de sorte que toutes ses religieuses, et toute la ville même de Reims, l'aiment et l'honorent. Comme elle partoît pour venir icy cette année pour un procès, elle alla à Saint-Rémy de Reims voir la Sainte-Ampoule; il y avoit une presse estrange : « Jésus, dit-elle, quelle » foule ! N'avez-vous donc jamais vu la Sainte-Am- » poule ? — Ce n'est pas pour la Sainte-Ampoule » que nous venons, lui répondit-on, c'est pour M^{me} de » Saint-Étienne (1). »

Elle paraît aussi attachée aux biens du monde que ses autres sœurs religieuses. Elle goûta la poésie et entretenoit des relations fort suivies avec François Maucroix, chanoine de l'Église cathédrale de Reims, qui l'appelle : « Illustre Rambouillet, honneur de nos bergères » et lui adresse de nombreuses poésies (2).

Elle mourut en janvier 1707.

(1) Tallemant : III, 1 et s.

(2) B. N., ms. n^o 12639, f^{os} 211 et s., 429; Maucroix : *Œuvres diverses*, édit., Louis Paris, 1854, I, 105, 109, 112; II, 168. Nous avons rencontré aux *Archives Nationales*, O, 114, f^o 315, une *Lettre du Roy à la Supérieure du monastère de la Visitation de Sainte-Marie de... pour recevoir dans son couvent la Damoiselle d'Angennes*. Nous ignorons de quelle demoiselle d'Angennes il s'agit. D'après cette lettre, ladite damoiselle n'appartiendrait pas à la religion catholique.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES (1)

- Académie française, 9, 10, 38, 87, 88, 107, 131, 139 et s., 148, 173, 218, 219, 333.
Alcidon, surnom de M. de Rambouillet, 224.
Alsace (Pays d'), 42, 86, 152, 153, 154, 248, 261, 267, 296, 308.
Allemagne (Pays d'), 31, 308, 312, 317.
Amadis de Gaule, 29.
Amiens (Ville d'), 239, 240, 241, 242, 243.
Amour à la Mode, comédie de Thomas Corneille, 322.
Angleterre (Royaume d'), 45.
Angoulême (Charles de Valois, duc d'), 291.
Angoulême (Ville d'), 85, 120.
Angoumois (Province d'), 85, 132.
Anjou (Province d'), 308, 309.
Annecy (Ville d'), 282.
Anne d'Autriche, 88, 160, 250, 252, 254, 292, 293, 294, 296, 311.
Antiquitez, histoires et choses plus remarquables de la ville d'Amiens (Les), ouvrage d'Adrian de la Morlière, 259.
Apennins (Monts), 166.
Apologie de Balzac, 120, 122, 134.
Arnauld (Henry), abbé de Saint-Nicolas d'Angers, 35, 58, 268.
Arnauld (Simon), 55, 56, 58, 61, 62, 63, 77, 78, 137, 144, 150, 174, 175, 177, 194, 262.
Arnauld (Pierre-Isaac), sieur de Corbeville, 24 28, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 77, 78, 137, 144, 150, 154, 174, 177, 194, 210, 222, 224, 225, 262, 272, 327, 328.
Arnauld d'Andilly (Robert), 59, 115, 311.
Arras (Siège d'), 238.
Arsenal (Palais de), 214.
Artamène ou le Grand Cyrus, roman de Madeleine de Scudéry, 202.
Arthur (Le roi), 109.
Astolphe, surnom de G. de Scudéry, 180, 224.
Astrée (L'), roman d'Honoré d'Urfé, 291.
Athénaïs, tragi-comédie de Mairret, 147.
Aubry (Catherine de Bellièvre, dame), 21, 22.
Aubry (Renée-Julia), V. Noirmoutiers (Duchesse de).
Avignon (Ville d'), 272, 274.
Ballet de la Félicité, 175.
Balzac (Jean-Louis Guez, sieur de), 35, 85, 111, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 131, 132, 133, 134, 137, 141, 177, 178, 179, 212, 330, 337, 338.

(1) Nous ne comprenons pas, dans cet Index, les noms contenus dans les notes et l'*Appendice*.

- Bapaume (Siège de), 267.
 Barberin (Palais), 172.
 Barberin (Cardinal Antoine), 172.
 Baro (Balthazar), 291.
 Barrois, valet de chambre de Voiture, 8, 189, 191.
 Bassompierre (François de Bestein, maréchal de), 183, 184.
 Bastille (Forteresse de la), 172, 183, 215, 225.
 Bautru (Guillaume de), comte de Serrant, 130, 257.
 Beaucaire (Ville de), 274.
 Beaufort (M^e de), notaire, 313.
 Beauvais (M^e de), notaire, 313.
 Belciel (Jeanne de), 97.
Belle matineuse (Querelle de la), 45 et s., 50.
 Benjamine (Sœur), 100.
 Benserade (Isaac de), 27, 82, 295.
 Berthelot, sculpteur, 94.
 Blanchart (Sœur), 100.
 Blérancourt (Bernard Potier, seigneur de), 336.
 Blois (Château de), 7, 16.
 Blois (Ville de), 45, 46, 74, 78, 90, 109, 282.
 Blot (César de Chauvigny, baron de), 90.
 Bodeau (Le sieur), marchand linge, 150.
 Boileau-Despréaux (Nicolas), 340.
 Boisrobert (François Le Métel, sieur de), 87, 118, 148, 149, 330.
 Boissat (Pierre de), 38, 109, 224, 225.
 Boncourt (Collège de), 291.
 Bormio (Combat de), 21.
 Bossuet (Benigne), 327, 344.
 Bouchard (Jean-Jacques), 172, 173.
 Bouillon (Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de), 274, 278, 281, 282.
 Bourbon (Anne-Geneviève de), V. Longueville (Duchesse de).
 Bourdelot (Pierre Michon, dit l'abbé), 193.
 Bourgogne (Province de), 245.
 Bourgogne (Théâtre de l'Hôtel de), 227, 302.
 Bouthillier (Hôtel de), 256.
 Bouthilier (Marie de Bragelonne, dame), 218, 257.
 Boyer (Abbé Claude), 298, 302, 303.
 Brabant (Pont de), à Amiens, 240.
 Brassac (Jean de Gallard, comte de), 31, 308, 309.
 Brassac (Catherine de Sainte-Maure, comtesse de), 310, 311.
 Brézé (Urbain de Maillé, marquis de), 94, 212, 256, 283.
 Brienne (Henry-Auguste de Lomenie, comte de), 35, 255, 302.
 Brienne (Marie-Antoinette de), V. Gamaches (Marquise de).
 Brisach (Place de), 152.
 Brosse (M^{lle}), suivante de M^{me} de Longueville, 206.
 Buckingham (Georges, duc de), 250, 294.
 Bullion (Claude de), 149, 244.
 Bussy (Roger de Rabutin, comte de), 193, 197, 339.
 Candale (Henry de Nogaret, duc de), 185.
 Cange (Pont du), à Amiens, 240.
 Capitole (Le), 171.
Car (Querelle du), 107 et s.
 Carlinas (François de Juvenel, sieur de), 211.
 Carmes (Les), à Loudun, 100.
 Carmélites (Couvent des), 268.
 Carneau (R. P. Étienne), 223.
 Caro (Annibal), 48, 50.
 Catalogne (Pays de), 327.
 Caves (Château des), 251.
 Célestins (Pont des), à Amiens, 240.
 Cerisantes (Marc Duncan, sieur de), 204, 211.

- Céton (Le sieur de), 280.
 Chabot (Comte de). V. Rohan-Chabot (Duc de).
 Champagne (Catherine de), 146.
 Chandeville (Éléazar de Sarcilly, sieur de), 64.
 Chantelou (Paul Fréart, sieur de) 330.
 Chantilly (Château de), 229, 230, 231, 286, 318.
 Chanvrière (Rue de la), 17.
 Chapeau de Roses (Enseigne du), 238.
 Chapelain, 21, 29, 34, 35, 36, 56, 81, 85, 86, 87, 88, 107, 112, 114, 117, 119, 120, 121, 131, 134, 135, 139, 141, 147, 148, 152, 153, 154, 156, 161, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 186, 197, 209, 212, 222, 234, 237, 244, 248, 260, 261, 262, 265, 277, 283, 313, 323, 330, 336, 343.
 Charost (Louis de Béthune, comte de), 275.
 Charpy (Louis), sieur de Sainte-Croix, 38, 39, 316.
 Chaudebonne (Claude d'Urre du Puy Saint-Martin, sieur de), 52, 53, 209, 304.
 Chaulieu (Guillaume Anfré, abbé de), 340.
 Chaune (Honoré d'Albert, duc de), 242.
 Chavaroche (Le sieur de), intendant de l'Hôtel de Rambouillet, 174, 177, 306, 307, 308, 322, 325, 328.
 Chavigny (Hôtel de), 288.
 Chavigny (Léon Bouthilier, comte de), 184, 185, 218, 226, 270, 275, 279, 280, 282.
 Chevreuse (Hôtel de), 190.
 Chinon (Ville de), 93.
 Chiquito (El re), surnom de Voiture, 224.
 Choisy (Jeanne Hurault de l'Hospital, comtesse de), 291.
 Christine de Suède, 131.
 Cid (Le), tragédie de Pierre Corneille, 78, 87.
 Cinna, tragédie de Pierre Corneille, 226.
 Cinq-Diamants (Rue des), 131.
 Cinq Mars (Henry Coiffier, marquis de), dit M. le Grand, 201, 275, 278, 279, 280, 281, 282, 319.
 Citois (François), médecin, 274.
 Clermont (Hôtel de), 155, 193.
 Clermont d'Entragues (M^{lle} Lhuillier de Boulancourt, marquise de), 20, 76, 138.
 Clermont d'Entragues (Françoise-Louise de Balzac, demoiselle de), 76, 77, 138, 154, 210, 213, 246.
 Clermont d'Entragues (Marie de Balzac, demoiselle de), dite M^{lle} de Mézières, V. d'Avau-gour (Marquise).
 Coatquin (Malo, marquis de), 247.
 Coislin (Marie Séguier, marquise de). V. Laval-Boisdauphin (M^{me} de).
 Coligny (Maurice de), 138, 195, 285, 304.
 Coligny (Gaspard de), marquis Dandelot, puis duc de Chatillon, 138, 195, 196, 247, 269, 304.
 Coligny (Henriette de). V. La Suze (Comtesse de).
 Coligny (Anne de). V. Wurtemberg (Duchesse de).
 Coligny-Saligny (Jean, comte de) 194.
 Colletet (Guillaume), 211, 262.
 Combalet (M^{me} de). V. d'Aiguillon (Duchesse).
 Compiègne (M.), 242.
 Condé (Hôtel de), 130, 155, 192, 195, 284, 286, 288, 290.
 Condé (Henry II de Bourbon, prince de), dit M. le Prince, 139, 195, 212, 219, 220, 246, 250, 254, 268, 269, 283.

- Condé (Charlotte-Marguerite de Montmorency, Princesse de), dite M^{me} la Princesse, 42, 43, 65, 138, 184, 186, 188, 196, 199, 208, 213, 219, 229, 234, 251, 267, 268, 286, 287, 293, 313, 343.
- Condé (Louis II de Bourbon, d'abord duc d'Enghien, puis prince de), dit M. le Duc, puis M. le Prince, 139, 193, 195, 196, 197, 199, 200, 212, 217, 219, 220, 245, 246, 248, 250, 251, 255, 256, 267, 268, 269, 276, 277, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 304, 312, 313, 317, 318, 325, 327.
- Condé (Claire-Clémence de Maille-Brézé, princesse de), 219, 220, 248, 251, 254, 255, 256, 267, 268.
- Conrart (Valentin), 34, 35, 36, 113, 177, 262, 297, 326, 336, 343.
- Corbie (Ville de), 63, 67, 74, 75, 77.
- Corbinelli (Jean), 339.
- Corneille (Pierre), 78, 79, 87, 107, 197, 226, 227, 228, 322, 344.
- Corneille (Thomas), 322.
- Cospeau (Philippe), 125, 172.
- Costar (Pierre), 113, 114, 122, 134, 135, 136, 137, 162, 181, 182, 183, 188, 217, 218, 323, 336, 337, 338.
- Cotin (Abbé Charles), 115, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 223.
- Cours la Reine (Le), 61, 135, 192, 215.
- Coussay (Prieuré de), 96.
- Croisilles (Abbé Jean-Baptiste de), 147, 148, 149, 150, 151.
- Crussol (Louise de). V. Saint-Simon (Marquise de).
- D'Ablancourt (Nicolas Perrot, sieur), 211.
- D'Aguin (Le sieur), médecin, 332.
- D'Aiguillon (Hôtel), 267.
- D'Aiguillon (Marie-Madeleine de Vignerot, dame de Combalet, puis duchesse), 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 20, 25, 43, 44, 65, 66, 89, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 104, 105, 106, 147, 219, 229, 251, 255, 284, 290, 309, 311, 313, 314, 319.
- D'Alais (Louis-Emanuel de Valois, comte), 291.
- Dandelot (Marquis. V. Coligny (Gaspard de).
- D'Angennes (Julie). V. Montausier (Duchesse de).
- D'Angennes (Claire-Diane), abbesse d'Yères, 235, 306, 307.
- D'Angennes (Angélique-Clarice). V. Grignan (Comtesse de).
- D'Aubignac (François Hédelin, abbé), 70, 94, 96, 97, 99, 100, 101, 123.
- D'Auchy (Charlotte des Ursins, vicomtesse), 69, 70, 71.
- Dauphiné (Province du), 273.
- D'Avaugour (Louis de Bretagne, marquis), 326.
- D'Avaugour (Marie de Balzac d'Entragues, marquise), 76, 127, 138, 154, 210, 214, 326.
- D'Avaux (Claude de Mesmes, comte), 291, 323.
- D'Elbeuf (Catherine-Henriette, duchesse), 257.
- D'Éméry (Michel Particelli, sieur), 243, 254, 291.
- Des Barreaux (Jacques Vallée, sieur), 24.
- Des Loges (Marie Bruneau, dame), 130.
- Desmarets (Jean), sieur de Saint-Sorlin, 79, 147, 262, 265, 268.
- Des Noyers (François Sublet, sieur), 254.
- Des Ouches (M^{lle}), 53.
- D'Estaing (Gilberte), 200.

- D'Estrées (François-Annibal, maréchal), 171.
D'Hozier (Pierre), 142.
Dialogue de la Gloire, par Chapelain, 36.
Dijon (Ville de), 245, 247, 250.
Discours sur l'Éloquence, par Balzac, 120.
Drouillet (Geneviève), 332.
Dunkerque (Siège de), 325.
Dunois (Jean-Louis-Charles d'Orléans, comte de), 314.
Du Plessis-Chivré (Françoise-Marguerite). V. Grammont (Maréchale de).
Du Puy (Les frères), 113, 131.
D'Urfé (Honoré), 291.
Du Vei (Charles), 238.
Du Vigean (Hôtel), 190, 193,
Du Vigean (François Poussart, baron), 104.
Du Vigean (Anne de Neubourg, baronne), 10, 20, 24, 45, 90, 95, 104, 138, 208, 241.
Du Vigean (Marthe Poussart, demoiselle), 138, 196, 200, 205, 212, 219, 220, 256, 269, 277, 286.
Du Vigean (Anne). V. Richelieu (Duchesse de).
Du Vigean (Marquis de Fors), fils aîné de M^{me} du Vigean, 94, 194, 241.
Du Vigean (Marquis de Fors), fils cadet de M^{me} du Vigean, 94.
D'Uzès (Marie-Julie de Montausier, d'abord comtesse de Crussol, puis duchesse), 325
342.
Elbeuf (Charles de Lorraine, duc d'), 194.
Entonnoir (Rue de l'), à Amiens, 240.
Espagne (Royaume d'), 9, 20, 128, 272.
Esprit (Jacques), 209, 277.
Esprit (Thomas), 209.
Europe, comédie, 283.
Faure (R. P. Charles), 310.
Feuquel (Pierre), 238, 240.
Feuquel (Marguerite Voiture, dame), 18, 238.
Feuquières (François de Pas, comte de Rebenac), 194.
Fiesque (Charles-Léon, comte de), 246.
Flandres (Pays des), 9, 28, 38, 69.
Florence (Ville de), 169, 170, 176.
Fontarabie (Combat de), 159.
Fontevault (Couvent de), 104.
Frémont (Nicolas Jacobé, sieur de), 211, 262.
Gamaches (Nicolas Rouault, marquis de), 138, 269.
Gamaches (Marie-Antoinette de Brienne, marquise de), 138, 139, 200, 204, 233, 269, 286.
Garnier (Le sieur), chirurgien, 333.
Gassendi (Pierre), 131.
Gauffecourt, valet de chambre de M^{me} de Longueville, 206.
Gênes (Ville de), 167, 168.
Gerzan (Le sieur de), 9, 17.
Gilbert (Gabriel), 268.
Girac (Paul-Thomas, sieur de), 337.
Givry (Anne de Saintot, dame de), 82, 295.
Godeau (Antoine), 23, 24, 25, 26, 118, 125, 126, 127, 128, 135, 177, 187, 210, 227, 228, 262, 265, 328.
Gombauld (Jean Ogier de), 21, 174, 262.
Gomberville (Marin le Roy, sieur de), 107.
Gonzague (Anne de), dite Princesse Palatine, 138, 201.
Gonzague (Marie-Louise de). V. Pologne (Reine de).
Goulas (Léonard de), 90, 104, 105.
Gradafilée (Princesse), 29.

- Grammont (Famille de), 57.
 Grammont (Antoine III, comte de Guiche, puis maréchal de), 33, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 137, 144, 150, 184, 225, 241, 277.
 Grammont (Françoise-Marguerite du Plessis-Chivré, maréchale de), 57.
 Grancay (Guillaume de Hautcour, marquis de), 246.
 Grandier (Urbain), 96, 97, 101, 150.
 Granville (Ville de), 155.
 Grasse (Évêché de), 26, 125, 187, 262, 314.
 Grenoble (Ville), 185.
 Grignan (François-Adhémar de Montell, comte de), 343.
 Grignan (Angélique-Clarice d'Angennes, comtesse de), 306, 307, 308, 321, 322, 323, 328, 343.
 Grillet (Le sieur), 299, 303.
 Guébriant (Jean-Baptiste Budes, maréchal de), 272, 296.
 Guébriant (Renée du Bec, maréchale de), 320.
 Guéméné (Anne de Rohan, princesse de), 23.
 Guiche (Comte de). V. Grammont (Maréchal de).
 Guilan le pensif, 225.
Guirlande de Julie, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266.
Guirlande ou chapeau de fleurs à M^{me} la comtesse de Saint-Pol, duchesse de Fronsac, ouvrage d'Adrian de la Morlière, 259.
 Guise (Hôtel de), 255.
 Guise (Henry de Lorraine, duc de), 201, 304.
 Guyet (François), 113, 131.
 Habert (Famille), 83, 262.
 Habert (Philippe), 23.
 Habert (Louis), sieur de Montmor, 23.
 Habert (Germain), abbé de Cerisy, 23.
 Halles (Les), 17.
Heautontimorouménos, comédie de Térence, 123.
 Henri IV, II, 19.
 Hollande (Royaume de), 23.
 Honnecourt (Bataille de), 277.
Horace, tragédie de Pierre Corneille, 226.
 Humoristes (Académie des), à Rome, 173, 174, 181, 182, 183.
 Icas (Le sage), surnom d'Arnauld de Corbeville, 224.
 Ile de France (Province d'), 110.
Isabeau (Rondeau d'), par Voiture, 80.
 Jarry (Nicolas), 264, 326.
 Jars (François de Rochechouart, chevalier de), 172.
 Jonzac (Alexis de Sainte-Maure, comte de), 309.
 Juif (Jean), 186, 275.
 Kempen (Victoire de), 272.
 La Barre (Marie Barin de la Gailsonnière, présidente de), 59.
 La Bruyère (Jean de), 341.
 Lac (Messire du), surnom de Pierre de Boissat, 224.
 La Coste-Montbrun (Président de), 217, 218.
 La Fayette (Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de), 94, 123, 326.
 La Fitte-Pelleport (Le sieur de), 194.
 La Fontaine (Jean de), 340.
 La Grillière (M^{me} de), 218, 270.
 La Hunaudaye (Tanneguy de Rosmadec, baron de), 68, 69, 72, 74.
 Lalanne (Pierre de), 23.
 La Marbelière (Louise Roger de), 90, 91, 92, 102, 103, 109.
 La Mesnardière (Jules Pilet de), 113, 202, 216.
 La Morlière (Adrian de), 259, 260.
 La Moussaye (Amaury Goyon de Matignon, marquis de), 139, 195, 247, 327.

- Langeron (Nicolas d'Espeisse, comte de), 90.
 Lanlu (André de), 18, 19.
 Lanlu (Marie Voiture, dame André de), 18.
 La Rivière (Louis Barbier, abbé de), 281.
 La Rochefoucauld (François, d'abord prince de Marsillac, puis duc de), 139, 194, 326.
 La Roche-Guyon (Roger de), 22, 194.
 La Rochepot (Charles d'Angennes, comte de), 90.
 La Rochepozay (Henry-Louis de), évêque de Poitiers, 101.
 La Suze (Gaspard de Champagne, comte de), 200.
 La Suze (Henriette de Coligny, comtesse de), 138, 200.
 La Tour (Marie de), 286.
 La Tremouille (Henry-Charles de). V. Tarente (Prince de).
 La Trémouille (Duchesse de). V. Tarente (Princesse de).
 Laubardemont (Jean Martin de), 96, 97.
 Laval-Boisdauphin (Gui, marquis de), 139, 194, 196.
 Laval-Boisdauphin (Marie Séguier, d'abord marquise de Coislin, puis dame de), 196.
 La Vallette (Bernard de Nogaret, duc de), 159, 185.
 La Vallette (Louis de Nogaret, cardinal de), 33, 42, 43, 44, 45, 56, 89, 159, 162, 164, 166, 183, 184, 185, 187, 188.
 La Vergne (Aimar de), 94.
 Le Gascon (Le sieur), 264.
 Le Moyne (R. P. Pierre), 211, 212, 264, 297.
 L'Espinay (Le sieur de), 90, 91, 109.
 Lestoile (Claude de), 38, 39.
Lettres panégyriques, par le sieur de Rangouze, 299.
 Lhermite (Tristan), 50, 202, 210, 295.
 Liancourt (Château de), 155, 229, 230, 231, 232, 267, 286.
 Liancourt (Hôtel de), 193.
 Liancourt (Jeanne de Schomberg, marquise du Plessis), 229, 232, 233.
 Libéro (M.), 242.
 Lionne (Hugues de), 172.
 Liswar de Grèce, 29.
 Livourne (Ville de), 168.
 Logres (Royaume de), 109, 225.
 Loire (Rivière La), 7, 16, 45, 92.
 Longueville (Henry d'Orléans, duc de), 95, 138, 212, 269, 285.
 Longueville (Louise de Bourbon, duchesse de), 95.
 Longueville (Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de), 20, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 43, 44, 65, 86, 127, 138, 184, 188, 193, 197, 198, 199, 201, 205, 206, 207, 210, 212, 233, 235, 267, 268, 269, 276, 283, 285, 289, 304, 314, 323, 326.
 Lorme (Marie de Lou, dite Marion de), 24, 59.
 Lorraine (Charles, duc de), 158, 258.
 Lorraine (Claude-Françoise, duchesse de), 32.
 Lorraine (Nicole, duchesse de), 32.
 Lorraine-Vaudemont (Marguerite de). V. Orléans (Duchesse d').
 Loudun (Ville de), 7, 98, 102.
 Loudun (Couvent des Ursulines de), 96.
 Louis XIII, 14, 88, 94, 95, 160, 163, 215, 238, 242, 243, 250, 270, 272, 275, 278, 279, 280, 281, 284.
 Louis XIV, 115, 160, 161, 320.
 Louison Roger. V. La Marbellière.
 Louvre (Palais du), 53, 255.
 Luçon (Evêché de), 96.

- Lyon (Ville de), 272, 274, 282.
 Madrid (Ville de), 10, 216.
 Maighne (Le sieur), 52, 53.
 Maillé-Brézé (Claire-Clémence de). V. Condé (Princesse de).
 Mairé (Jean de), 77, 147.
 Maisons (René de Longueil, président de), 277.
 Malherbe (François de), 38, 70, 118.
 Malleville (Claude de), 49, 50, 130, 223, 261, 265.
 Mans (Vidame du). V. Rambouillet.
 Mans (Ville du), 135.
 Marais (Théâtre du), 78.
 Marolles (Madeleine de Lenoncourt, demoiselle de). V. Villars (Duchesse de).
 Marolles (Michel de), 319.
 Marseille (Ville de), 174, 302.
 Marsillac (Prince de). V. La Rochefoucauld (Duc de).
 Marthe (Sœur), 99.
 Martin (Raoul), 17, 18.
 Martin (Barbe Voiture, dame Raoul), 17, 41, 162, 332.
 Martin de Pinchesne (Étienne), 17, 19, 162, 167, 262, 265, 336, 337.
 Maure (Louis de Rochechouart, comte de), 138, 216.
 Maure (Anne Doni d'Attichy, comtesse de), 131, 137, 201, 216, 219.
 Mazarin (Cardinal Jules), 275, 292, 311, 318, 330.
 Mecklembourg (Isabelle-Angélique de Montmorency, d'abord duchesse de Chatillon, puis princesse de), 138, 196, 200, 204, 233, 246, 269, 286, 288, 304.
 Médicis (Marie de), 216, 284.
 Meimac (Le sieur de), 213.
 Mello (Don Francisco de), 277.
 Ménage (Gilles), 113, 122, 123, 124, 227.
 Ménillé (Catherine de Saintot, dame de), 295.
 Méré (Antoine Gombaud, chevalier de), 339.
 Merlou (Château de), 229, 230, 267.
 Mézières (M^{lle} de). V. Clermont d'Entragues (Marie de Balzac, demoiselle de).
 Mijoréade (La), roman d'Arnauld de Corbeville, 225.
 Mirame, comédie de Desmarest et du cardinal de Richelieu, 250, 251, 252, 253, 254, 255.
 Miramion (Marie Bonneau, dame de), 197.
 Mondory (Guillaume des Gilberts sieur de), 253.
 Montausier (Hector de Sainte-Maure, marquis de), 21, 22, 31, 85, 260.
 Montausier (Charles de Sainte-Maure, d'abord marquis de Salles, puis marquis, puis duc de), 31, 32, 33, 35, 56, 84, 85, 86, 105, 120, 121, 134, 137, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 175, 187, 210, 213, 222, 244, 248, 249, 250, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 296, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 324, 325, 328, 342.
 Montausier (Julie d'Angennes, d'abord marquise, puis duchesse de), 11, 20, 21, 22, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 41, 43, 59, 63, 64, 67, 76, 77, 78, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 95, 98, 100, 105, 106, 107, 108, 110, 112, 115, 125, 127, 143, 144, 145, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 163, 166, 169, 170, 171, 174, 175, 176, 177, 185, 187, 206, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 221, 222, 225, 233, 234, 235, 236, 237, 242, 244, 248,

- 249, 250, 251, 258, 260, 261, 262, 264, 265, 266, 267, 270, 272, 273, 278, 281, 285, 286, 297, 298, 300, 301, 302, 304, 308, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 319, 322, 323, 325, 327, 328, 342.
- Moutausier (Marie-Julie de). V. d'Uzès (Duchesse).
- Montbazou (Marie de Bretagne, duchesse de), 304.
- Montfrin (Village de), 278.
- Montmorency (Isabelle-Angélique de). V. Meklembourg (Princesse de).
- Montmorency (Marie Louise de). V. Valençay (Marquise de).
- Montpellier (Ville de), 275, 280.
- Montpensier (Marie-Louise d'Orléans, duchesse de), 103, 104, 105, 138, 209, 214, 251, 255, 256.
- Montplaisir René de Bruc, marquis de), 26.
- Montreuil (Jean de), 174.
- Morale (Sœur), surnom de Marie de Clermont, 214.
- Moran (R. P.), 98.
- Mugnier (R. P.), 245.
- Mulhausen (Bataille de), 152.
- Munster (Congrès de), 323.
- Muscadin (Querelle de), 139 et s.
- Nancy (Ville de), 14, 31, 158.
- Nangis (François de Brichanteau, marquis de), 194.
- Narbonne (Ville de), 275, 278, 279.
- Navarre (Collège de), 129.
- Navarre (Antoine de Bourbon, roi de), 142.
- Nemours (Louis de Savoie, duc de), 194.
- Nemours (Henry II de Savoie, duc de), 194, 213.
- Nerli (Le sieur), 171.
- Neufgermain (Louis de), 21, 25, 124, 127, 175.
- Nîmes (Ville de), 275.
- Noirmoutiers (Louis de la Trémouille, marquis, puis duc de), 213.
- Noirmoutiers (Renée-Julia Aubry, duchesse de), 200, 204, 213.
- Nordlingen (Victoire de), 317.
- Normandie (Province de), 155.
- Notre-Dame de la Garde (Forteresse de), à Marseille, 302, 303.
- Orléans (Hôtel d'), 192.
- Orléans (Gaston de France, duc d'), 7, 9, 13, 14, 16, 17, 44, 45, 50, 63, 67, 74, 75, 78, 88, 89, 90, 91, 92, 102, 103, 104, 105, 108, 109, 155, 162, 186, 209, 238, 243, 255, 271, 275, 278, 281, 282, 284, 291, 292, 330.
- Orléans (Marguerite de Lorraine-Vaudemont, duchesse d'), dite Madame, 14, 284.
- Palais Cardinal, 190, 250, 251, 256, 257.
- Palais des Héroïnes, surnom de l'Hôtel de Rambouillet, 111.
- Palais des Périsques, surnom de l'Hôtel de Rambouillet, 110.
- Paris (Ville de), 7, 8, 17, 21, 28, 42, 45, 74, 75, 85, 88, 89, 103, 104, 107, 132, 136, 162, 163, 186, 234, 243, 245, 248, 251, 261, 267, 272, 273, 283, 284, 285, 287, 289, 295, 321.
- Pascal (Jacqueline), 82, 295.
- Paulet (Angélique), 20, 24, 76, 77, 79, 127, 150, 177, 187, 204, 209, 222, 224, 230, 306, 311, 328, 332, 334, 343.
- Pauquet, chanoine du Mans, 183.
- Pelloquin (M^{lle}), suivante de M^{me} de Moutausier, 324.
- Péronne (Ville de), 321.
- Perpignan (Ville de), 275, 278.
- Pertharite, tragédie de Pierre Corneille, 322.
- Phalzburg (Henriette de Lor-

- raine, princesse de), 32.
 Philipsbourg (Place de), 58.
Philoclée et Téléphonte, tragédie de Gabriel Gilbert, 268.
 Picardie (Province de), 243.
 Piémont (Royaume de), 167, 184.
 Pisani (Marquisat de), 313.
 Pisani (Léon Pompée d'Angennes, marquis de), 33, 34, 55, 56, 61, 62, 63, 76, 83, 106, 127, 137, 144, 150, 159, 162, 166, 177, 194, 221, 241, 244, 245, 247, 284, 286, 312, 317, 318.
 Pisani (Marquis de), fils de Montausier, 327, 328.
 Poissy (Village de), 186.
Polexandre, roman de Gomberville, 107.
 Pologne (Vladislas VII, roi de), 319.
 Pologne (Jean-Casimir, roi de), 214.
 Pologne (Marie-Louise de Gonzague, reine de), 138, 201, 319, 320, 321.
Polyeucte, tragédie de Pierre Corneille, 226.
 Poncette (M^{lle}), fille du portier de l'Hôtel de Rambouillet, 306.
 Poque (M^{me}), 149.
 Poque (M^{lle}), 148, 150.
 Princesse Julie, surnom de Julie d'Angennes. V. Montausier (Duchesse de).
Prospérité des armes de la France (Ballet de la), 256, 258.
 Provence (Province de), 125.
Puce de M^{me} des Roches (La), 260.
Pucelle (La), poème de Chapelain, 36, 86, 147, 197.
 Quirinal (Mont du), 172.
 Ragny (M^{lle} de), 286.
 Rambouillet (Famille de), 36, 66, 76, 106, 318.
 Rambouillet (Château de), 66, 67, 68, 76, 77, 78, 216, 326.
 Rambouillet (Hôtel de), 10, 20, 28, 32, 33, 35, 36, 41, 42, 49, 50, 53, 54, 56, 58, 60, 63, 64, 69, 70, 78, 79, 82, 84, 86, 87, 88, 89, 98, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 119, 120, 121, 122, 125, 126, 128, 134, 137, 138, 139, 141, 142, 144, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 159, 161, 162, 174, 177, 186, 188, 190, 192, 195, 203, 210, 212, 214, 219, 220, 221, 223, 225, 226, 227, 228, 236, 238, 244, 247, 248, 251, 255, 260, 262, 266, 284, 286, 288, 296, 297, 298, 302, 311, 318, 319, 321, 322, 325, 327, 328, 329, 330, 342, 344, 345.
 Rambouillet (Charles d'Angennes, marquis de), 11, 23, 88, 143, 177, 224, 262, 297, 300, 343.
 Rambouillet (Catherine de Vivonne-Savella, marquise de), 11, 20, 22, 28, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 38, 40, 41, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 59, 60, 61, 70, 71, 83, 87, 88, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 134, 143, 151, 152, 161, 165, 170, 177, 208, 209, 211, 224, 227, 232, 233, 237, 297, 300, 302, 303, 304, 306, 308, 312, 319, 320, 323, 326, 327, 328, 330, 334, 335, 336, 342, 343, 344.
 Rambouillet (Le Vidame du Mans, fils cadet de M^{me} de), 84.
 Rampale (Le sieur de), 50.
 Rangouze (Pierre de), 299, 300, 303.
 Rantzau (Josias, maréchal de), 296.
 Rapin (R. P. René), 198.
 Renaudot (Théophraste), 223.
 Renaudot (M^{lle}), 323, 332.
 Rheinfeld (Bataille de), 152.

- Rhin (Fleuve Le), 56, 296.
Rhône (Fleuve Le), 272, 273.
Richelieu (Château de), 90, 92, 93, 94, 102, 104, 106.
Richelieu (Hôtel de), 175, 214, 255, 268.
Richelieu (Armand du Plessis, cardinal de), 9, 11, 12, 13, 26, 65, 74, 75, 76, 79, 87, 92, 95, 96, 98, 147, 150, 160, 184, 196, 214, 218, 219, 226, 238, 250, 251, 252, 253, 256, 257, 261, 268, 269, 271, 272, 274, 277, 278, 281, 282, 283, 290, 292, 295, 319.
Richelieu (Anne Poussart du Vigeau, d'abord dame de Pons, puis duchesse de), 138, 196, 201, 205, 286.
Richelieu (Village de), 7, 93.
Rivière (Gratien, chevalier de) 193.
Roanne (Ville de), 163,
Robert (Nicolas), 264.
Rocroy (Victoire de), 284.
Rodde (Le sieur de), 320.
Rohan (Marguerite de). V. Rohan-Chabot (Duchesse de).
Rohan-Chabot (Henry Chabot, plus tard duc de), 104, 138, 196, 200, 213.
Rohan-Chabot (Marguerite de Rohan, duchesse de), 138, 146, 196, 200, 201, 213.
Rome (Ville de), 26, 162, 170, 171, 172, 270.
Ronsard (Pierre de), 118.
Roquelaure (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), 139, 277.
Rotrou (Jean de), 214.
Rotweil (Place de), 296.
Rouen (Ville de), 226.
Roussillon (Province de), 272.
Roussillon (Marquis de), 139, 194.
Royale (Place), 62, 195.
Ruel (Château de), 65, 171, 229, 230, 231, 314.
Sablé (Madeleine de Souvray, marquise de), 102, 194, 215, 216, 243, 244, 311, 334.
Saintot (Marguerite Vion, dame de), 68, 69, 70, 71, 72, 74, 82, 294, 295, 320, 321, 322, 332, 335.
Saintot (Nicolas de), 320.
Saintot (Anne de), V. Givry (M^{me} de).
Saintot (Catherine de). V. Ménille (M^{me} de).
Saint-Aignan (François de Beauvilliers, comte, puis duc de), 225.
Saint-Amant (Marc-Antoine Gérard, sieur de), 26, 223.
Saint-Denis (Ville de), 321.
Sainte-Croix (Église), à Loudun, 100.
Saint-Étienne (Charles-Claude de Beaumont, sieur de), 197.
Saint-Eustache (Église), 334.
Saint-Évremond (Charles de Marquetel de Saint-Denis, sieur de), 193.
Saint-Georges (Jeanne de Harlay, dame de), 103.
Saint-Germain (Abbaye), 325.
Saint-Germain (Château de), 161, 214.
Saint-Germain (Rue), à Amiens, 238.
Saint-Germain-des-Prés (Quartier), 24.
Saint-Germain-l'Auxerrois (Église), 189, 333.
Saint-Loup (Diane Chasteignier de la Rocheposay, dame de), 201.
Saint-Lubin (Église), 343.
Saint-Maigrin (Jacques d'Estuier de Caussade, marquis de), 138, 196, 277.
Saint-Maigrin (Marie d'Estuier de Caussade, demoiselle de), 306.
Saintonge (Province de), 308, 309, 313, 342.

- Saint-Pavin (Denis Sanguin, sieur de), 26, 27.
- Saint-Quentin (Ville de), 160.
- Saint-Simon (Louise de Crussol, marquise de), 138, 201, 286.
- Saint-Thomas (Église), 190.
- Saint-Thomas du Louvre (Rue), 11, 24, 41, 42, 116, 138, 147, 154, 190, 223, 227, 229, 230, 342.
- Salnove (Claude de), 196.
- Sarasin (François), 130, 193, 197, 210, 288, 289, 335, 337.
- Saumur (Ville de), 104, 109.
- Savoie (Chrétienne de France, duchesse de), 159, 163, 164, 165, 169, 184.
- Savoie (François-Hyacinthe, duc de), 164.
- Savone (Ville de), 166, 168.
- Sazilly (Claire de), 98, 99, 100, 101.
- Scarron (Paul), 334.
- Schomberg (Charles, maréchal duc de), 291.
- Scipion l'Africain*, tragédie de Desmarets de Saint-Sorlin, 147.
- Scudéry (Georges de), 39, 40, 63, 64, 79, 87, 88, 178, 179, 180, 210, 224, 261, 263, 302, 303.
- Scudéry (Marie-Madeleine du Montcel de Martinvast, dame de), 339.
- Scudéry (Madeleine de), 38, 40, 177, 202, 343.
- Sedan (École protestante de), 258.
- Segraï (Jean Régnaut, sieur de), 298.
- Séguier (Chancelier Pierre), 196, 254.
- Séguier (Marie-Madeleine Fabry, chancelière), 257.
- Servant (M^{lle}), 164.
- Servien (Abel), 124, 337.
- Sésia (Ville de), 641.
- Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), 123, 326, 339.
- Sioujac (Le sieur de), 280.
- Soissons (Louis de Bourbon, comte de), 150.
- Soissons (Anne de Montafié, comtesse de), 251.
- Somme (Rivière la), 240.
- Sophonisbe*, tragédie de Mairet, 77.
- Suppositi* (I.), comédie de l'Arioste, 161, 176, 177, 178, 179, 180.
- Suresnes (Michel), cocher de Voiture, 192.
- Tabacratès (Le chevalier), surnom de Voiture, 224.
- Tallemant (Abbé François), 113.
- Tallemant des Réaux (Gédéon), 211, 262, 265, 316, 322.
- Talmont (Baronnie de), 313.
- Tarente (Henry-Charles de la Trémouille, prince de), 291.
- Tarente (Amélie de Hesse, duchesse de la Trémouille et princesse de), 26, 65, 297.
- Tavannes (Jacques de Saulx, comte de), 194.
- Thémines (Charles, marquis de), 269.
- Thionville (Victoire de), 284.
- Thou (François-Auguste de), 279, 282.
- Thouars (Ville de), 102.
- Toscane (Ferdinand II, grand-duc de), 161, 168, 172.
- Toscane (La grande duchesse de), 169.
- Toulangeon (Henry de Grammont, comte de), 139, 194.
- Touraine (Province de), 110, 186.
- Tours (Ville de), 90, 91, 92, 102, 107, 109, 155.
- Tourville (César de Costentin, comte de), 245.
- Tranquille (R. P.), 97, 98.

- Triomphe de la Beauté*, ballet, 214.
- Tronchet (Philippe), 18.
- Tronchet (Jeanne Voiture, dame Philippe), 18.
- Turenne (Henry de la Tour d'Auvergne, vicomte de), 275.
- Turin (Ville de), 162, 163, 185.
- Urbain VIII, 172.
- Uterpandragon (Siècle d'), 110.
- Utopie* (L'), de Bacon, 192.
- Valençay (Dominique (d'Estampes, marquis de), 200, 213, 269.
- Valençay (Marie-Louise de Montmorency, marquise de), 138, 200, 269.
- Valençay (Eléonor d'Estampes de), évêque de Chartres, 252, 254.
- Valence (Ville de), 272.
- Valentin (Le), maison de plaisance, 165.
- Valteline (Pays de), 21, 22, 84.
- Vassal généreux* (Le), tragi-comédie de G. de Scudéry, 63, 64.
- Vatican (Palais du), 172.
- Vaugelas (Claude Favre, sieur de), 52, 147, 148, 149, 167, 174.
- Vega (Lope de), 80.
- Vence (Évêché de), 262.
- Venise (République de), 281.
- Ventadour (Charles de Lévis, duc de), 246.
- Ventadour (Marguerite de Montmorency, duchesse de), 257.
- Vercell (Ville de), 159, 164.
- Vertus (Catherine-Françoise de Bretagne, demoiselle de), 138, 202, 209, 246.
- Vienne (Ville de), 272.
- Vierge d'Antioche* (La), poème de Godeau, 126.
- Villars (Georges de Brancas, duc de), 201.
- Villars (Madeleine de Lenoncourt, demoiselle de Marolles, plus tard duchesse de), 53, 54, 173, 201.
- Vincennes (Donjon de), 154, 252.
- Vincent de Paul, 294.
- Visionnaires* (Les), comédie de Desmarets, 79.
- Voiture (Vincent), père de Voiture, 18, 19, 238.
- Voiture (Jeanne de Collemont, dame Vincent), mère de Voiture, 18.
- Voiture (Barbe), sœur aînée de Voiture. V. Martin (M^{me} Raoul).
- Voiture (Jeanne), V. Tronchet (M^{me} Philippe.)
- Voiture (Marguerite). V. Feuquel (M^{me} Pierre).
- Voiture (Marie). V. Lanlu (M^{me} André de).
- Voiture (Vincent), *passim*.
- Voiture (Florant), 18
- Voiturio (Le chevalier), surnom de Voiture, 225
- Voltaire (François-Marie Arouet, dit M. de), 341.
- Wert (Jean de), 154, 252.
- Weymar (Bernard de), 152.
- Wurtemberg (Georges, duc de), 200.
- Wurtemberg (Anne de Coligny, duchesse de), 138, 200.
- Yères (Abbaye d'), 151, 235, 306, 307, 308.
- Zirphée (Loge de), 27, 28, 29, 30, 31.
- Zirphée, reine d'Angennés, 29.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
TABLE DES ABRÉVIATIONS ET NOTE PRÉLIMINAIRE. . . .	5
CHAPITRE I (1635-1637)	7
CHAPITRE II (1638-1639)	111
CHAPITRE III (1639-1642)	189
CHAPITRE IV (1642-1648)	283

APPENDICE :

I. BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE VOITURE	349
II. TABLE DES LETTRES DE VOITURE.	386
III. TABLE DES POÉSIES DE VOITURE.	367
IV. BALLADE INÉDITE DE VOITURE.	369
V. ŒUVRES DU MARQUIS ET DE LA MARQUISE DE RAMBOUILLET, DE JULIE D'ANGENNES ET DU MARQUIS DE MONTAUSIER (LETTRES ET POÉSIES INÉDITES) .	371
VI. LES FILLES RELIGIEUSES DE M ^{me} DE RAMBOUILLET .	422
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES	429

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-trois décembre mil neuf cent onze

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

71-17

247



S0-DTP-510

